

ANTHOLOGIE

Le Cœur à l'aventure



NUIT BLANCHE
EDITEUR

LOUISE MILOT AURISE DESCHAMPS MADELEINE GODIN

CE LIVRE A ÉTÉ PRODUIT PAR NUIT BLANCHE ÉDITEUR

Le cœur à l'aventure

est le premier titre de la collection « Anthologie »
des Cahiers du Centre de recherche
en littérature québécoise

Éditeur délégué : Guy Champagne
Révision du manuscrit : Aline Cantin
Correction d'épreuves : Jean-Pierre Asselin
Secrétariat : Micheline Gauthier
Conception graphique : Anne Marie Guérineau
Coordination à la production : Denis Lebrun
Photocomposition : Les Éditions Marquis Ltée
Éditions du Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ)
Département des littératures, Pavillon Charles-de Koninck
Université Laval
Québec, Canada G1K 7P4
Diffusion pour le Québec : Dimédia
539, boul. Lebeau, Saint-Laurent (Québec) H4N 1S2
© L. Milot, M. Godin, A. Deschamps et Nuit blanche éditeur
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays
Dépôt légal, 4^e trimestre 1989
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec
ISBN 2-920801-20-1

LOUISE MILOT AURISE DESCHAMPS MADELEINE GODIN

LE COEUR À L'AVENTURE

Neuf aventures mettant en vedette :

Le Sergent Colette UZ-16, l'as femme détective
canadienne-française

La belle Françoise AC-12, l'incomparable espionne
canadienne-française

Diane, la belle aventurière

NUIT BLANCHE ÉDITEUR

Note de l'éditeur : tous les textes présentés dans cet ouvrage le sont dans leur version intégrale.

Des subventions du fonds F.C.A.R. (Formation des chercheurs et aide à la recherche), volets «Rapports et mémoires de recherche» et «Centres de recherche», ont permis la publication de cet ouvrage.

Présentation

Il y a plus de trente ans, le 11 avril 1956 exactement, paraissait aux éditions Police-Journal¹ le premier épisode d'une série qui allait être publiée hebdomadairement jusqu'en 1965 : *Diane, la belle aventurière*, premier « roman à dix cents » centré sur un personnage de femme. Son auteur, Pierre Saurel (pseudonyme du folkloriste Pierre Daignault), signalait depuis cinq ans déjà la série certainement la plus connue de ces années d'avant la télévision : les Aventures étranges de l'agent IXE-13, l'as des espions canadiens².

Semaine après semaine, les Québécois et les Québécoises d'alors ont eu accès, en pièces détachées et trente-deux pages à la fois, à des tranches de vie qui se voulaient chargées d'exotisme et d'inconnu. Aux étalages, le choix pouvait être de qualité inégale³, mais il était vaste : d'IXE-13 à Albert Brien, à Pit Verchères, à Zara la téméraire, au Domino noir, à Lise l'agent Z, ou à Monsieur Mystère, l'éventail comportait quelque quatre-vingt titres de séries policières, sentimentales ou d'espionnage. Si cette littérature promettait des sensations fortes, il faut bien dire aussi que ses détracteurs — et notamment le clergé — ont eu tort de s'imaginer que les contenus soutenaient, dans les faits, l'audace dont faisaient presque toujours preuve les illustrations des pages couvertures.

De ce vaste ensemble, dix séries ont mis en vedette, en les plaçant au centre de l'action, des personnages féminins. Il est évidemment intéressant de se demander aujourd'hui de quelle manière ont été traitées ces « femmes fictives », à une époque qui pourra sembler à plusieurs révolue. Ces héroïnes féminines étaient-elles l'exacte réplique des héros masculins des séries parallèles et aussi spectaculaires qu'eux ? On n'étonnera personne en rappelant qu'IXE-13, qui menait ses missions d'espionnage avec la collaboration d'une espionne hors pair — sa fiancée, devenue sa femme — finissait toujours par l'éclipser⁴ : il avait l'excuse, après tout, d'être le héros. En sera-t-il autrement quand l'héroïne sera seule ?

En partie pour éclairer de telles questions, mais avant tout pour faire redécouvrir un « phénomène » littéraire dans toute sa vitalité, nous présentons ici quelques spécimens de trois des plus importantes séries « féminines » à avoir été publiées au Québec entre 1950 et 1965 : les Dangereux exploits du sergent Colette UZ-16, les Aventures amoureuses de la belle Françoise AC-12, et Diane, la belle aventurière⁵. Si l'on en juge par le grand nombre d'exemplaires retrouvés dans les greniers, les marchés aux puces, les boutiques

de livres usagés, et désormais précieusement conservés dans le fonds LIQUEFASC⁶ de l'Université Laval, il y a tout lieu de croire en effet que Françoise, Colette et Diane ont été les héroïnes de papier les plus populaires de la littérature en fascicules de leur époque.

Les neuf titres retenus⁷ amènent à donner quelques précisions au sujet de leurs auteurs, dont on remarquera qu'ils peuvent varier pour une même série : Benjamin Clarke, Claude Roux, Guy Durant, Max Romier et les autres ne sont en réalité que des noms d'emprunt, au même titre que la totalité des autres noms d'auteurs rencontrés dans ce genre de littérature. C'est dire qu'à un seul auteur peuvent correspondre plusieurs pseudonymes ; et inversement, le même pseudonyme peut recouvrir plus d'une personne. Véritable imbroglio, amplifié du fait que les maisons d'édition n'ont pas conservé le détail des contrats octroyés pour la rédaction. Sauf pour certaines exceptions dont le cas le plus connu est celui d'Yves Thériault⁸, l'identité des auteurs est aujourd'hui à peu près impossible à déterminer. Vraisemblablement, du fait de leur étalement sur plusieurs années, toutes ces séries auraient été prises en charge par des auteurs successifs.

Conséquence de cet état de fait : des différences de style, bien sûr, mais aussi des incohérences. Chez Colette et chez Françoise, on voit se transformer au cours des semaines certaines caractéristiques des personnages principaux, aussi bien leur apparence physique (couleur des yeux et des cheveux pour Colette, par exemple) que leur personnalité, leur situation sociale ou leurs antécédents. Dans le même contexte, le genre des deux séries oscille — au gré des divers auteurs sans doute — du roman d'espionnage au roman d'amour, et jusqu'à la science-fiction et au western. Ajoutons enfin que Colette et Françoise, d'un auteur à l'autre, se trouvent à multiplier presque à outrance les rencontres et les amours de hasard, finissant par avoir une vie sentimentale assez débridée.

Par son uniformité, la série Diane se démarque des deux autres : l'héroïne y demeure sensiblement la même d'épisode en épisode, greffant à ses activités policières une vie amoureuse plutôt stable, qui se déploie d'ailleurs d'un fascicule à l'autre en un véritable roman-feuilleton. Il faut dire que cette série a été l'œuvre, pendant les deux premières années, d'un même auteur, Pierre Daignault, et surtout, autre détail important, que les éditions Police-Journal, contrairement aux autres maisons, contraignaient leurs collaborateurs à un minimum de cohérence.

Au-delà des différences qu'elles entretiennent, les trois histoires ont eu en commun d'innover. En faisant tenir à des femmes un rôle qui n'avait jamais été le leur dans une littérature d'action : le premier, elles brisaient les limites des représentations habituelles de la littérature sentimentale où les femmes étaient plus passives et en

attente du beau mariage⁹. Déjà femmes de carrière, féministes avant la lettre en quelque sorte, ces nouvelles recrues faisaient-elles pourtant figure d'avant-gardistes auprès des lecteurs et des lectrices d'avant la Révolution tranquille? On voudrait le croire, mais la question demeure difficile. Gardons-nous d'oublier que le plus grand nombre de séries, et les plus populaires, mettaient en vedette des «héros» — l'espion IXE-13, le détective Guy Verchères, le policier Albert Brien. Et que Diane, l'«héroïne» dont se souviennent le plus grand nombre de lecteurs, celle-là même qui pouvait en remonter régulièrement à la Sûreté municipale de Montréal, devait se satisfaire, en page couverture, de la profession peu conventionnelle d'«aventurière»: encore fallait-il ajouter qu'elle était «belle»...

De chacune des séries retenues, nous proposons trois numéros que nous croyons typiques. En introduction à chaque bloc se retrouve ce que nous avons appelé une «fiche signalétique» du personnage-vedette. En même temps qu'elle fournira au lecteur une rapide synthèse de l'identité de chacun des trois personnages, cette fiche permettra de constater la grande diversité des patrons, des partenaires et des activités de ces héroïnes, de même que les descriptions aussi flatteuses que fantaisistes de leurs compétences.

Dans un court texte précédant immédiatement chaque fascicule, l'attention sera par ailleurs attirée sur certains éléments présents dans le texte-occurrence et qui auraient une valeur sémantique plus générale dans la série. C'est le cas de la violence presque sauvage du comportement de Colette, d'un certain manque à l'éthique du métier d'espionne, chez Françoise, ou encore de la frigidité à laquelle est fréquemment ramenée l'hésitation de Diane entre ses deux «fiancés».

Le choix de textes constituant la présente anthologie permet de mettre en relief le fait que les auteurs de toutes ces séries, si inconnus soient-ils, ont été bien de leur temps, particulièrement dans leur perception du rôle social des femmes. D'un côté, en effet, ces fictions reconnaissaient à certaines femmes le plein droit de faire carrière, ce qui n'était pas rien, dans les années 1950, au Québec. En contrepartie cependant, la lecture amène à constater qu'en dépit d'une solide compétence de droit et, très souvent, de fait, ces super-héroïnes ne s'en retrouvaient pas moins tantôt éclipsées par leurs plus ordinaires collaborateurs, tantôt vaguement malhonnêtes, tantôt franchement sadiques et psychologiquement déséquilibrées. Ces irrégularités, tranchant sur les caractéristiques habituelles des personnages principaux de ce genre de séries, étaient une sorte de prix à payer, semble-t-il, pour que soit projetée une image non conventionnelle de femme. Au fond, tout au moins dans les années 1950, la meilleure espionne reste une héroïne de roman sentimental.

LE COEUR À L'AVENTURE

1. Dirigées alors par Edgar L'Espérance, les éditions Police-Journal Enr. ont été les ancêtres des éditions Quinze actuelles.
2. Voir IXE-13. *Les plus belles aventures de l'as des espions canadiens*, écrites par Pierre Saurel et présentées par Paralique, Montréal, Quinze, 1981, 351 p.
3. L'ensemble des séries publiées par les éditions Police-Journal Enr. est généralement d'une tenue supérieure aux autres, et notamment celles parues aux éditions Bigalle, responsables de deux des trois séries que nous présentons dans cette anthologie, ou encore aux éditions Simonnell, aux éditions Populaires, etc.
4. Voir sur cette question L. Milot, « La défaite des femmes », dans *Le phénomène IXE-13*, Québec, les Presses de l'Université Laval, 1984, p. 179-227. (Collection Vie des lettres québécoises.)
5. Diane, la belle aventurière est parue hebdomadairement aux éditions Police-Journal Enr. de 1956 à 1962; quant aux deux autres séries, publiées, comme nous l'avons dit, par les éditions Bigalle, on peut présumer qu'il s'agissait de séries concurrentes au cours des mêmes années, mais nos recherches et l'examen de dizaines de ces fascicules ne permettent cependant pas de confirmer cette hypothèse.
6. Sigle du projet de recherche « Littérature québécoise en fascicules », mené au département des Littératures de l'Université Laval par G. Bouchard, L. Milot, V. Nadeau et D. Saint-Jacques, de 1980 à 1982.
7. Les Dangereux exploits du sergent Colette UZ-16, les numéros 168 (nouvelle série), 242 et 244; les Aventures amoureuses de la belle Françoise AC-12, les numéros 2, 148 et 241; et Diane, la belle aventurière, les numéros 135, 235 et 274.
8. Et évidemment de Pierre Daignault, alias Pierre Saurel, dont nous avons déjà parlé, et qui pendant un certain nombre d'années rédigea parallèlement les textes d'IXE-13, Albert Brien et Guy Verchères, avant de « lancer » plus tard Diane, la belle aventurière.
9. À l'époque, les séries consacrées au « petit roman sentimental » foisonnaient; nous en avons identifié vingt-cinq: Grand roman d'amour, Mon roman d'amour, Les plus belles histoires d'amour, Amour et passion, Passions d'amour, etc., sans compter bon nombre de romans d'amour sans rattachement à une quelconque série.

LES DANGEREUX EXPLOITS DU
SERGENT COLETTE UZ-16
L'AS FEMME DÉTECTIVE
CANADIENNE-FRANÇAISE



FICHE SIGNALÉTIQUE

COLETTE

1. NOM : Colette
2. NOM DE CODE : UZ-16
3. ÂGE : « pas plus de vingt-cinq ans »
4. ÉTAT CIVIL : célibataire
5. OCCUPATION/MÉTIER :
sergent-détective ou détective privée
6. EMPLOYEURS/PATRONS :
 - elle-même, à son bureau de détective privée
 - Service secret canadien
 - Services secrets spéciaux
 - organismes privés : Comité de moralité, Global Chemical Company
 - organismes publics : ville de Lost Valley, police (lieutenant Charest)
7. COLLABORATEURS :
même s'il lui arrive de travailler seule, Colette s'adjoint en général des assistants : Roland Maher et Hélène Besner, les journalistes René Denis et Maurice Gendron, un certain Albert
8. APPARENCE PHYSIQUE :
 - « extrêmement jolie et séduisante »
 - « ravissante jeune blonde »
 - « beaux yeux bleus », « clairs et perçants »
 - « longues jambes au galbe parfait », « hanches bien tournées », « buste provocant »
 - « moue de chatte », « sourire félin », « une vraie vamp »
9. COMPÉTENCES/QUALIFICATIONS :
 - « célèbre femme détective »
 - connaît « tous les rudiments du judo et du jiu-jitsu »
 - « absolument maîtresse de ses nerfs »
 - « esprit fécond en tactiques surprenantes et efficaces »
 - « flair développé par ses années d'expérience »
 - « fin limier féminin »

Meurtre sur la scène

(Aventure n° 168)

Le sergent Colette jouit d'une réputation d'excellence qui est souvent rappelée dans la série, tant par ses collaborateurs que par ses adversaires. « Célèbre femme détective », « premier détective privé du pays », « meilleure espionne des temps modernes », on ne lui ménage pas les louanges. *Meurtre sur la scène* permet de constater que la police de Montréal voit elle aussi en Colette « notre plus redoutable femme détective », celle à qui on ne manque pas de faire appel dans les grandes occasions.

Paradoxalement, il n'y a pas toujours accord entre le côté spectaculaire et indiscutable du renom de Colette et le caractère banal de certaines de ses performances. Ici justement l'énigme est davantage démolie et résolue par la perspicacité du capitaine Mercier, chef de l'escouade des homicides, que par l'as femme détective canadienne-française, passive, un peu trop facile à étonner et à surprendre.

Enfin, *Meurtre sur la scène* permet d'observer Colette dans sa vie privée. Célibataire pendant toute la série, elle aura de nombreuses aventures, mais passagères, certaines, comme dans ce numéro, la menant vers des individus en qui il lui faudra souvent reconnaître des adversaires. Ailleurs, Colette devra composer avec les assiduités de ses compagnons de travail. Dans tous les cas, elle n'attache pas d'importance à ses « amours », invariablement éclipsées par le travail.

MEURTRE SUR LA SCÈNE

par Gilles Brodeur

Chapitre I

Enquête nationale

La brune jeune fille appuie le doigt sur le bouton de la sonnette. Quelques instants plus tard, la porte s'ouvre et la servante demande :

— Vous désirez ?

— Est-ce que vous êtes la maîtresse de maison ? demande la jeune fille.

— Non, mademoiselle.

— Dans ce cas, je désire parler à votre maîtresse.

— À quel sujet ?

— Je suis une représentante de la Société des enquêtes nationales.

— Ah bon ! Si vous voulez vous donner la peine d'entrer.

— Merci.

La jeune fille entre et la servante referme la porte. Puis, toutes les deux, elles se dirigent vers un grand salon donnant sur le côté de la maison.

— Veuillez vous asseoir, mademoiselle, fait la servante, indiquant un fauteuil.

— Merci.

La jeune fille prend le fauteuil qui lui est indiqué.

— Je vais prévenir ma maîtresse, dit la servante en s'éloignant.

Dès qu'elle se trouve seule, la jeune fille ouvre rapidement la serviette qu'elle a sous le bras.

Elle en sort un grand cahier, l'ouvre, puis dessine rapidement.

Une femme d'une cinquantaine d'années paraît et la jeune femme interrompt sa séance de dessin.

— Vous avez demandé à me voir, mademoiselle ? fait la femme.

— Oui. Mon nom est Réjane Larue. Je suis une représentante de la Société des enquêtes nationales.

— Je vois. Qu'est-ce que vous désirez savoir ?

— D'abord, le nom du maître de la maison.

La jeune fille inscrit le nom sur sa feuille.

— Votre nom, à vous, madame ? Je veux dire votre prénom ?

— Marie-Rose !

Réjane Larue fait mine d'inscrire le nom et elle marque : « Fenêtre du centre ».

— Que fait votre mari ?

— Il est président de la Compagnie de Transports Norbert.

Cette fois, la jeune fille inscrit :

« Loquet défectueux à la fenêtre ».

— Quelle est votre opinion personnelle sur l'attitude du Canada lors de la récente crise de Suez ?

— Je ne m'occupe pas de politique, mademoiselle.

Plutôt que d'inscrire cette réponse, la jeune fille griffonne : « Secrétaire à serrure dans le coin droit ».

— Vous habitez seule ici, avec votre mari ?

— Non. La servante habite avec nous.

Réjane Larue n'inscrit pas la réponse, mais se contente de barbouiller quelque chose.

— Combien de pièces dans la maison ?

— Huit. Celle-ci, qui est le salon. À droite, la bibliothèque qui sert de cabinet de travail à mon mari. À gauche, un petit vivoir. Complètement à l'arrière, la cuisine. De l'autre côté du passage, à l'avant, notre chambre à coucher, puis une salle de bains, une chambre d'invités, la buanderie et, à l'arrière, la chambre de la servante.

Sur le plan qu'elle a tracé à mesure que la femme parlait, Réjane Larue inscrit des notes.

— Vous habitez ici à l'année ?

— Non. Nous passons le mois de juillet et août à notre camp d'été, au lac Brôme.

— Vous avez des enfants ?

— Un garçon et une fille, mariés tous les deux depuis quatre ans.

— Quelle est votre marque de parfum préféré ?

— Chanel n° 5.

Puis Réjane Larue continue de poser des questions pendant quelques instants et, finalement, elle se lève et s'apprête à sortir.

Arrivée à la porte, elle croise un homme assez grand, mais plutôt maigre et délicat.

De toute évidence, c'est Jacques Norbert, le maître de la maison.

La jeune fille le salue, puis elle sort et s'en va.

* * *

Jacques Norbert entre dans la pièce où se trouve sa femme.

Il s'approche, lui pose un baiser sur le front, puis demande :

— Qui est la jeune fille que je viens de croiser en rentrant ?

— Une jeune enquêteuse pour le compte de quelque organisme du gouvernement, je crois.

— Ils n'en finiront donc pas avec leurs damnées enquêtes.

— On commence à s'y faire, mon pauvre ami.

À ce moment, la servante arrive avec un plateau contenant deux verres. Elle en offre un à madame Norbert, puis à monsieur Norbert.

— J'y pense, fait la femme, après avoir pris une gorgée de la limonade, j'allais vous demander de mettre mon collier et mes boucles d'oreilles avec les autres bijoux dans le coffre-fort de la bibliothèque quand cette jeune fille est arrivée. Veuillez vous en occuper tout de suite. Et puis, n'oubliez pas de refermer le coffre-fort et de mêler la combinaison. Nous n'y aurons plus affaire aujourd'hui.

— Je m'en occupe tout de suite, madame.

La jeune servante pose son plateau sur la table à cocktail et sort du salon. Elle se dirige vers la chambre à coucher de sa maîtresse et y entre.

Ramassant les bijoux qui sont sur la table de toilette, elle sort et se dirige vers la bibliothèque.

Elle ouvre la porte du coffre-fort, prend un joli coffret, y glisse les bijoux parmi un grand nombre d'autres, tous très

beaux et de grande valeur, remet le coffret à sa place, referme la porte du coffre-fort...

La sonnerie de la porte d'entrée se fait alors entendre. La servante se précipite pour aller ouvrir.

— Papa et maman sont ici, Rita? demande une jeune femme.

— Oui, madame. Monsieur et madame sont au salon.

— Merci.

L'arrivante se dirige vers le salon d'un pas rapide. Elle rentre en disant :

— Bonjour, vous deux ! Acceptez-vous une pauvre abandonnée pour souper?

Elle va embrasser sa mère, puis son père.

— Mais certainement, chérie, réplique madame Norbert. Tu sais bien qu'il nous fait toujours plaisir de t'avoir avec nous.

— Pourquoi as-tu dit abandonnée? demande le père.

— Henri doit rencontrer un client important à cinq heures. Il va souper avec lui, puis ils vont discuter une partie de la soirée. Il ne sera pas à la maison avant neuf heures.

— Je vais prévenir Rita de mettre un autre couvert, dit madame Norbert.

Elle se lève et sort de la pièce, laissant le père et la fille seuls.

Chapitre II

La forme noire se rapproche de la maison. Il s'agit d'une personne vêtue d'une espèce de longue robe noire allant jusqu'à la cheville, la tête recouverte d'un bonnet noir et le visage caché par un masque qui est noir, lui aussi.

Un moment, la forme noire s'arrête, jette un regard circulaire, puis paraît rassurée.

Elle continue de se rapprocher de la maison, se dirige vers une fenêtre.

Une main gantée de noir sort de dessous la robe, tenant un outil quelconque, le glisse sous le rebord de la fenêtre, appuie, glisse son autre main sur le rebord et replace l'outil dans une poche invisible.

Puis, utilisant ses deux mains, la forme noire lève la fenêtre, pousse une petite barrure, et se hisse sur l'appui pour disparaître bientôt à l'intérieur.

Là, elle s'oriente, traverse la pièce et se retrouve sur le seuil d'une porte donnant sur un passage.

La forme noire s'y engage à pas feutrés, et arrive devant une porte. Elle l'ouvre lentement, entre, puis la referme sans bruit.

Elle écoute quelques instants et, rassurée, plonge une main dans la poche invisible, en sort une lampe de poche, pousse le bouton puis fait courir le rayon lumineux tout autour de la pièce.

Le rayon rencontre le coffre-fort et s'arrête. La forme noire s'avance. Elle se penche et s'apprête à remettre la main dans la poche invisible... quand elle a un sourire sous le masque.

La main change de direction pour se poser sur la poignée, la baisser, tirer... et voir la porte s'ouvrir comme par magie.

La forme noire dirige le rayon de la lampe à l'intérieur du coffre-fort et voit le petit coffret. Elle l'ouvre, pour y voir les bijoux qui miroitent sous la lumière de la lampe de poche.

Plongeant la main dans le coffret, l'ombre noire prend des poignées de bijoux et les glisse dans la poche invisible de la longue robe.

Il ne lui faut que quelques secondes pour faire le transfert des bijoux du coffret à sa poche. Elle repousse ensuite le coffret, referme la porte, éteint la lampe de poche et se relève pour sortir de la pièce.

Elle est rendue au centre de la pièce quand elle heurte une petite table. Quelque chose tombe par terre et se fracasse avec un bruit sourd.

Prise de panique, la forme noire décide de sortir de cette maison le plus tôt possible. Elle franchit le reste de la distance et arrive dans le passage.

À peine a-t-elle fait quelques pas qu'une lumière s'allume et qu'un homme se dresse devant elle pour lui barrer le passage.

La forme noire se rend compte de la gravité de la situation et s'élance, en levant le bras qui tient la longue lampe de poche.

Elle se précipite sur l'homme, lui assène un terrible coup sur la tête, puis un second. Il n'y a qu'une faible plainte et l'homme croule au plancher.

Courant, la forme noire traverse le salon et se jette par la fenêtre, pour arriver à quatre pattes sur le gazon.

Rapidement, le bonnet vole, le masque s'arrache de dessus la figure, la longue robe glisse de dessus les épaules... et c'est Réjane Larue qui apparaît.

La jeune fille est vêtue d'un tailleur gris bleu. Elle sort un béret de la poche du tailleur, se le pose sur la tête, fait un paquet de ce qu'elle vient d'enlever et part vers l'arrière de la maison au pas de course.

Il était temps car, à l'intérieur de la maison des Norbert, de la lumière se fait dans toutes les pièces, les unes après les autres.

Arrivée dans la ruelle, Réjane Larue court encore, sur une certaine distance, puis elle se met au pas.

Comme elle débouche de la ruelle, elle voit un taxi stationné à quelques pas. Elle ne peut pas se permettre de

rebrousser chemin sans éveiller les soupçons, au cas où le chauffeur l'aurait vue.

Elle continue d'avancer, calmement, comme si de rien n'était. Il n'est tout de même que dix heures et demie.

— Taxi, mademoiselle ? demande le chauffeur, sortant la tête au moment où elle passe.

— Non, merci. J'habite à deux pas d'ici.

C'est un mensonge, mais elle n'est tout de même pas tenue de dire la vérité à cet homme.

Arrivée au coin, elle tourne et voit sa propre voiture à quelques pas. Elle y court, monte, lance le paquet sur le siège arrière, puis démarre et prend la direction du centre de la ville.

* * *

UZ-16 est assise à une table. Comme tous les soirs depuis deux semaines, elle est au CLUB TRIANON.

Il y a une bonne raison à ceci, c'est qu'elle a fait la connaissance de Marc Servannes, jeune et beau chanteur qui tient la vedette dans le spectacle de ce chic club de l'ouest de la ville.

De plus, UZ-16 s'est éprise de lui et le jeune et beau chanteur s'est épris d'elle. Ils se voient tous les soirs puisque la jeune fille est sans travail en ce moment.

On peut même dire que les deux sont inséparables.

Le deuxième spectacle de la soirée est sur le point de débiter.

Les lumières baissent, un réflecteur s'allume et dirige ses rayons multicolores sur le parquet carrelé.

L'orchestre attaque les premières mesures d'un tango à la mode, Marc Servannes paraît et chante les paroles du couplet. Tout en chantant, il se promène à travers les tables.

Arrivé devant celle de UZ-16, il s'arrête et se lance dans le refrain :

Chante mon cœur,
Fais-lui de doux aveux,
Porte-lui tous mes vœux,
Puisque je l'aime d'amour.
Chante mon cœur
Et révèle à son âme
Le secret de ta flamme

Qui se consume toujours.
Je veux l'aimer, la chérir,
Revivre une autre nuit d'amour.
C'est pourquoi il faut lui dire
Le lui répéter nuit et jour,
Chante mon cœur
Comme aux jours merveilleux
Où sous un ciel tout bleu
Nous avons connu l'amour.

La chanson prend fin dans un tonnerre tumultueux d'applaudissements.

Marc Servannes retourne au centre de la piste de danse et chante une seconde chanson, puis une troisième, et une dernière.

Le jeune chanteur salue, puis quitte la salle pour retourner à sa loge.

Quelques secondes plus tard, on frappe à sa porte. Il ouvre, et c'est UZ-16 qui entre.

Le jeune homme la prend dans ses bras et l'embrasse.

— Vous avez été magnifique encore ce soir, Marc ! s'exclame UZ-16.

— Merci, Colette. Il me fait toujours plaisir de vous l'entendre dire.

— C'est parce que c'est vrai. C'est votre dernier tour de chant ce soir, n'est-ce pas ?

— Oui.

— À la bonne heure. On va partir d'ici.

— Vous avez donc tellement hâte de rentrer ?

— En douteriez-vous ?

Ils font entendre un rire jeune et gai. Marc Servannes s'assoit devant sa table de toilette, enlève son maquillage, change de vêtements et ils partent.

Chapitre III

Un appel de la Sûreté

Il est dix heures du matin. UZ-16 rentre chez elle après avoir passé la nuit aux appartements de Marc Servannes.

Elle passe dans sa chambre, se dévêt, se rend à la salle de bains et se jette sous la douche.

À peine y est-elle que la sonnerie du téléphone se fait entendre.

UZ-16 sort de la douche, toute nue, et se rend à l'appareil.

Elle décroche avec un geste d'humeur et de contrariété.

— Allô ! fait-elle, brève.

— Quelle mouche vous pique, UZ-16 ? demande une voix moqueuse à l'autre bout.

— Aucune, capitaine.

UZ-16 vient de reconnaître la voix du capitaine Mercier.

— Pourtant, à la façon brusque dont vous avez répondu, j'ai deviné une pointe d'humeur.

— Ce n'est pas grave, je vous assure. C'est tout simplement que je venais tout juste de me jeter sous la douche. En ce moment, je ne porte que le costume que j'avais à ma naissance.

— Dommage que l'on n'ait pas encore installé ces fameux téléphones-télévisions. Ils seraient les bienvenus en de telles occasions.

— Capitaine !

— À moins que vous permettiez que je passe chez vous pour vous expliquer ce que j'attends de vous et que vous m'attendiez là où vous êtes, telle que vous êtes ?

— Ce sera pour une autre fois, capitaine. Je me doute que vous voulez me voir ?

— Oui.

— Quand ?

- Le plus tôt possible.
- Dans une heure ?
- Parfait.
- Il s'agit de quelque chose d'intéressant ?
- Non ! D'un affreux mal de tête !
- Prenez des cachets, capitaine.
- Aucun cachet ne soulagera ce mal de tête.
- Je comprends. Je passe vous voir dans une heure.
- Je vais vous attendre, UZ-16. Vous êtes mon dernier espoir.
- C'est si grave que ça ?
- Encore plus.
- Bigre ! À tout à l'heure.
- UZ-16 raccroche et retourne à la salle de bains.

* * *

Dès que la jeune fille a pris place en face de son pupitre, le capitaine déclare :

- La coupe renverse, UZ-16.
- De quoi s'agit-il ?
- Vous devriez demander : de qui s'agit-il ?
- Bien, de qui s'agit-il ?
- De celle qu'on connaît sous le nom de « l'Ombre Noire ».
- La voleuse ?
- Oui.
- Elle a encore fait des siennes ?
- Et comment ! Seulement, cette fois, il ne s'agit plus uniquement de vol, mais d'assassinat.
- Ah !
- Elle s'est introduite dans la demeure des Norbert et a dévalisé le coffre-fort. Au moment où elle allait fuir, elle a fait basculer un meuble. Jacques Norbert s'est éveillé et il est sorti dans le passage. Voyant « l'Ombre Noire », il a voulu lui barrer le passage. La jeune fille s'est jetée sur lui et l'a frappé avec un objet quelconque à la tête, puis a pris la fuite. Jacques Norbert est mort il y a deux heures... d'une fracture du crâne.
- Quel dommage ! Mais capitaine, qu'est-ce qui vous rend si certain qu'il s'agit d'une femme ?

— Le résultat de ce que nous avons appris, au cours des trois dernières semaines. Onze vols en trois semaines. C'est un record.

— Peu enviable.

— D'accord. Nous avons enquêté chez les gens et, dans l'après-midi du jour où un vol a lieu dans la soirée, la même chose s'est produite.

— Quelle chose, capitaine ?

— Une jeune fille s'est présentée chez les gens pour conduire une soi-disant enquête pour le compte de la Société des enquêtes nationales. Or, cette société existe et nous ne pouvons nous permettre de douter de son intégrité.

— Alors ?

— Cette jeune fille, du nom de Réjane Larue, est fausse. Ce qui complique l'affaire, c'est qu'il y a une jeune fille du nom de Réjane Larue qui est à l'emploi de la Société des enquêtes nationales.

— Tout simplifie l'affaire, au contraire.

— Vous vous trompez, UZ-16. La vraie Réjane Larue est une employée de bureau. Elle ne sort pas pour enquêter. Tous ses compagnons et toutes ses compagnes de travail ont témoigné qu'elle n'était pas sortie du bureau un seul instant, ces jours ou l'autre. Réjane Larue s'est présentée pour enquêter. De plus, la vraie Réjane Larue a un alibi parfait pour ces soirs où les vols ont été commis.

— Je me méfie des personnes qui ont un alibi trop parfait, capitaine.

— Dans ce cas-ci, vous feriez fausse route, UZ-16, je vous assure.

— Vous devez avoir raison.

— Je vous demande donc de nous prêter votre concours pour éclaircir cette affaire.

— Avec plaisir.

— Soyez ici à deux heures, cet après-midi. Je veux que vous assistiez à certaines entrevues.

— J'y serai, capitaine.

— Bon, je ne vous retiens pas plus longtemps. Une chose, avant que vous ne partiez. Veuillez me prévenir, à l'avenir, quand vous serez pour prendre une douche. Je sonnerai à votre porte quelques instants après que vous vous serez jetée sous la douche.

LE COEUR À L'AVENTURE

— Vous ne changerez jamais, capitaine. Toujours une blague. Si on ne vous connaissait pas si bien et si on ne savait pas que vous avez une très, très belle femme, que vous adorez d'ailleurs, on vous prendrait pour le plus grand maquereau de la ville.

UZ-16 fait entendre un éclat de rire et sort du bureau du capitaine.

Chapitre IV

Entrevues

À deux heures précises, UZ-16 arrive de nouveau au bureau du capitaine Mercier.

— Je vois que vous aimez la ponctualité, UZ-16.

— Des fois, capitaine.

— Assoyez-vous. Madame Norbert sera ici dans quelques secondes.

UZ-16 va prendre place sur une chaise. À peine est-elle assise que la porte s'ouvre et qu'une femme vêtue de noir paraît.

— Veuillez vous asseoir, madame, dit le capitaine.

La femme va prendre place sur une autre chaise et le capitaine reprend :

— Je m'excuse de vous imposer une aussi pénible corvée en un tel moment, madame. Mais vous comprenez que nous voulons agir sans tarder.

— Je comprends très bien, capitaine.

— Permettez que je vous présente UZ-16, notre plus redoutable femme-détective. Nous avons décidé d'avoir recours à son concours.

La femme regarde la jeune fille, fait un petit salut accompagné d'un pâle sourire, puis reprend son air grave.

— Ainsi, si je comprends bien, vous avez eu la visite d'une certaine jeune fille, du nom de Réjane Larue, dans le courant de l'après-midi, hier ?

— Oui.

— Elle s'est présentée sous le prétexte de vous poser certaines questions pour le compte de la Société des enquêtes nationales ?

— Oui.

— Avez-vous remarqué quelque chose de particulier chez cette jeune fille ?

— Non.

— Est-ce que vous la reconnaîtriez s'il vous était donné de la revoir ?

— Oui, certainement.

— Dans ce cas, madame, je vais vous faire conduire au bureau de la morgue.

La femme a un frémissement en entendant prononcer ce nom. Le capitaine s'en rend compte et se hâte de reprendre :

— Oh !... Il ne s'agit pas de ce que vous croyez. J'appelle la morgue ce bureau où nous conservons des photographies et des notes sur toutes les personnes qui ont été arrêtées et qui ont un dossier judiciaire. On va vous faire voir des photos. Peut-être la jeune fille que nous recherchons a-t-elle un dossier, ici.

— Ah bon ! j'aime mieux ça.

Le capitaine appuie le doigt sur un bouton. Quelques secondes et la porte de son bureau s'ouvre.

Un policier paraît et fait :

— Vous désirez, capitaine ?

— Vous allez reconduire madame Norbert à notre bureau de la morgue et lui faire voir notre collection de femmes et filles ayant un dossier judiciaire.

— Bien, capitaine.

Madame Norbert se lève et part en compagnie du policier.

* * *

Après le départ de madame Norbert, on fait venir la jeune servante.

Le capitaine lui pose quelques questions, mais les réponses ne l'avancent pas beaucoup.

La servante a ouvert la porte, elle est allée prévenir sa maîtresse de la présence de la jeune fille, puis est retournée à son travail.

Elle n'est d'aucun secours au capitaine ou à UZ-16.

La jeune fille repartie, le capitaine déclare :

— Voici un problème qui sera difficile à résoudre, UZ-16.

— Je le crois. Nous n'avons rien pour nous guider.

— Enfin, faites ce que vous pourrez. Téléphonez-moi régulièrement et je vous tiendrai au courant de ce que j'aurai appris.

— Je n'y manquerai pas, capitaine.

UZ-16 se lève et s'apprête à partir.

Au moment où elle arrive à la porte du bureau, quelqu'un frappe.

— Entrez, crie le capitaine.

Un policier paraît et dit :

— Il y a un homme qui demande à vous voir, capitaine.

— À quel sujet ?

— En rapport avec le vol et le meurtre de la nuit dernière.

— Faites-le entrer.

Le policier se retourne pour faire signe à quelqu'un qui attend dans l'autre pièce.

* * *

L'homme entre. Il est vêtu d'un uniforme de chauffeur de taxi.

Le capitaine lui indique une chaise et l'autre s'assoit.

— Vous avez des renseignements à nous fournir ? demande le capitaine.

— Oui.

— De quoi s'agit-il ?

— Bien, j'ai appris par les journaux la nouvelle du crime qui a été commis la nuit dernière, et je suis certain d'avoir vu la voleuse qu'on appelle « l'Ombre Noire ».

— Quand ?

— Hier soir, probablement quelques instants après l'attentat.

— Quelle heure était-il ?

— Passé onze heures. Je ne saurais dire au juste.

— En quelles circonstances ?

— J'étais stationné sur une rue transversale, non loin de la demeure des Norbert. À un moment, une jeune fille est sortie d'une ruelle, portant un colis sous son bras. Quand elle est passée près de ma voiture, je lui ai demandé si elle désirait un taxi. Elle m'a répondu que non, a continué son chemin et est montée dans une voiture, la sienne probablement.

— Vous ne savez rien d'autre ?

— Un peu plus, oui. L'allure de cette jeune fille m'avait intrigué. J'ai donc décidé de la prendre en filature, sans qu'elle s'en rende compte. Je l'ai suivie jusque dans le centre de la ville. Elle a fait un virage sur Stanley et, quand j'y suis arrivé à mon tour, plus trace d'elle. J'ai alors pensé qu'elle était entrée dans quelque cour. C'est tout ce que je sais.

— Merci d'être venu nous faire part de vos observations. Nous savons au moins quel secteur habite notre mystérieuse «Ombre Noire».

— Vous n'avez pas à me remercier. Je n'ai fait que mon devoir de citoyen.

Sur ce, le chauffeur de taxi se lève et s'en va. Dès que la porte s'est refermée, le capitaine demande :

— Qu'est-ce que vous en pensez, UZ-16 ?

— Je pense que la visite de ce chauffeur de taxi va nous aider quelque peu. Comme vous disiez, nous avons maintenant une idée du secteur qu'habite la mystérieuse «Ombre Noire». Bon, je vous quitte maintenant, et je vais tâcher de découvrir quelque chose.

— Je souhaite que vous y arriviez. Tant qu'il s'agissait de vol, c'était un demi-mal, mais il en est autrement car notre «Ombre Noire» a commis un meurtre.

— On va tâcher de lui mettre le grappin dessus. Au revoir, capitaine.

UZ-16 fait un geste de la main et elle sort du bureau.

Chapitre V

Les deux amoureux

Il est quatre heures de l'après-midi. Un jeune homme brun portant des verres, affublé d'une petite moustache et coiffé d'un chapeau gris se présente dans un magasin de la rue Craig.

Le propriétaire s'approche derrière le comptoir et demande :

— Qu'est-ce que je puis faire pour vous ?

— Je voudrais vendre ce bijou.

Le jeune homme tend une splendide broche à l'homme derrière le comptoir. Ce dernier examine la broche quelques instants, puis demande :

— Où avez-vous prise cette broche ?

— Elle vient de ma mère. J'en ai hérité, avec d'autres bijoux, à sa mort.

— Pourquoi voulez-vous la vendre ?

— Pour régler une dette de jeu.

— Combien voulez-vous avoir pour ce bijou ?

— Soixante-quinze dollars.

— C'est une somme élevée.

— Il s'agit d'un bijou qui en vaut le double.

Le propriétaire ouvre un tiroir, en sort une loupe de bijoutier et se met à examiner la broche.

Au bout de quelques instants, l'homme dit :

— C'est bon, je vais vous donner la somme demandée. Si vous voulez attendre un moment, je vais aller chercher l'argent.

Il pose le bijou sur le comptoir et s'éloigne. Le jeune homme le regarde aller.

Il est nerveux et inquiet.

Arrivé dans une petite pièce, au bout du comptoir, le propriétaire de l'établissement décroche une feuille et se met à la consulter.

Il découvre ce qu'il cherchait, demeure quelques secondes immobile, puis décroche le récepteur de son téléphone.

À l'avant du magasin, la nervosité du jeune homme s'accroît. Puis il entend le bruit distinct que fait le cadran du téléphone et, sans attendre une seconde de plus, il sort précipitamment et prend la fuite, tenant la broche dans sa main.

L'autre n'a pas eu connaissance du départ de son visiteur; quand une voix se fait entendre à l'autre bout du fil, il dit :

— Veuillez me passer le capitaine de l'Escouade des homicides.

— Un moment, s'il vous plaît.

Il y a quelques secondes de silence, un déclic, puis une voix :

— Capitaine Mercier à l'appareil.

— Ici Ben Constantin. Il y a ici un jeune homme qui veut me vendre une broche sertie d'un saphir. J'ai vérifié sur la liste qui m'a été remise et je suis certain qu'il s'agit d'un des bijoux qui ont été dérobés aux Norbert.

— Bon. Tâchez de trouver un prétexte quelconque pour retenir le jeune homme. Deux de mes hommes seront chez vous dans quelques instants.

— Je vais faire mon possible, capitaine.

Il y a un déclic à l'autre bout, et Ben Constantin raccroche à son tour.

Il revient à l'avant de l'établissement et fait entendre une exclamation de surprise en constatant que son visiteur a disparu.

Sans perdre un instant, il court vers son téléphone pour prévenir le capitaine qu'il est inutile d'envoyer ses hommes puisque l'oiseau s'est envolé.

* * *

UZ-16 sort de la salle de bains, elle achève de s'essuyer, jette la serviette sur une chaise, arrache le couvre-lit, puis va s'allonger sur le divan qu'il y a dans le coin de la chambre.

Elle prend un livre sur une petite table, l'ouvre, jette un regard vers la pendule. Les aiguilles indiquent qu'il est une heure et demie du matin.

La jeune fille hausse les épaules et se met à lire.

Elle a à peine parcouru trois pages quand elle entend un bruit de serrure. La porte s'ouvre et Marc Servannes entre.

Il paraît surpris de trouver UZ-16 dans sa chambre d'hôtel.

— Je me demandais où vous étiez passée, vous, quand j'ai constaté que vous n'étiez pas au cabaret ce soir.

— J'avais des choses à faire. Quand j'ai eu fini, j'ai décidé de venir vous attendre ici.

— Comme une gentille épouse ?

— Vous devriez plutôt dire comme une vulgaire...

— Non, non, je vous en prie ! interrompt Marc Servannes. Ne prononcez pas le mot !

— Il vous fait peur ?

— Non, ce n'est pas cela.

Et, tout en parlant, le jeune homme s'approche du divan. D'un geste taquin, il saisit un coin du couvre-lit et le renvoie au pied.

Naturellement, sous le couvre-lit, il n'y a que UZ-16, belle à ravir.

La jeune fille s'empresse de ramener le couvre-lit sur elle.

Elle regarde son compagnon, les sourcils froncés, et lance :

— Tu as de drôles de manières.

— Eh, quoi alors ! Comme si on ne dirait pas que j'ai offensé mademoiselle !

— Est-ce que je n'aurais pas le droit d'être offensée ?

— Après les nuits que nous avons passées ici, ensemble ?

— Ce n'est pas une raison. Tu m'as empêchée de prononcer un mot, tout à l'heure, n'empêche que tu me traites comme si j'étais exactement ce que j'allais te dire être.

— Je ne te savais pas si chatouilleuse, ma chère, et je m'excuse de mon geste irréfléchi.

— C'est bon, n'en parlons plus. Comment est-ce que ça a été ce soir ?

— Comme tous les autres soirs.

— Ce qui veut dire que tu as encore eu beaucoup de succès.

— Je le crois.

LE COEUR À L'AVENTURE

— Comme tu réponds drôlement ! On dirait que tu es ennuyé.

— Je me demande bien qui ne le serait pas après ta sortie d'il y a un moment !

— Si tu le prends sur ce ton, et si c'est moi qui t'embête, je puis partir, tu sais.

— Ce n'est pas une mauvaise idée.

— Ça, par exemple !

— J'aime autant te dire franchement que, à la suite de ce qui vient de se passer, je ne me sens pas disposé à te cajoler et à te faire des mamours.

— Ah bon ! je comprends. Tu ne veux pas que je passe la nuit ici.

— Pour ce que cela donnerait.

— Je crois comprendre.

UZ-16 repousse le couvre-lit, elle se lève et se vêt. Pas une parole ne s'échange pendant le temps qu'elle met à se vêtir.

Au moment de partir, UZ-16 demande :

— Est-ce qu'il n'y aurait pas quelqu'un d'autre qui doit venir ?

— Je te dispense de la scène de jalousie. Elle n'a pas sa raison d'être, rétorque Marc Servannes.

UZ-16 ne tient pas à envenimer les choses et elle s'en va.

Chapitre VI

On cherche en vain

Il est une heure de l'après-midi quand UZ-16 se présente au bureau du capitaine Mercier.

Ce dernier lui a téléphoné, vers onze heures, lui demandant de passer à son bureau afin d'être mise au courant d'un nouvel angle.

La jeune fille arrive à la porte et frappe.

— Oui, entrez ! crie le capitaine.

UZ-16 pousse la porte et pénètre dans le bureau, pour y découvrir que le capitaine n'est pas seul.

— Je vous présente monsieur Ben Constantin, UZ-16, dit le capitaine.

La jeune fille adresse un petit salut à l'homme puis elle prend place sur une chaise libre.

— Qu'est-ce qu'il y a de nouveau, capitaine ? demande-t-elle.

— Il y a que notre « Ombre Noire » semble avoir adopté une nouvelle tactique et s'être adjoint un complice.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ?

— Un jeune homme s'est présenté au magasin de monsieur Constantin, hier, et a offert de lui vendre une broche sertie d'un saphir. Monsieur Ben Constantin a eu des doutes, il est allé vérifier la liste qui a été remise à tous les bijoutiers et à tous les propriétaires d'établissements qui consentent des prêts sur gages. C'est alors qu'il a eu la ferme conviction que la broche en question était un des bijoux dérobés chez les Norbert.

— Ah...

— Il a décidé de me téléphoner pour que j'envoie des policiers cueillir le jeune homme, mais il faut croire que ce

dernier a eu connaissance de l'appel, qu'il s'est douté de quelque chose, et il a pris la fuite.

— Quel contretemps !

— À qui le dites-vous ! Aussi, monsieur a eu l'amabilité de passer deux heures à notre galerie des criminels, il a examiné les photos de tous les criminels ayant un dossier mais n'a pas reconnu son visiteur parmi ces derniers. Il s'agirait de quelqu'un qui n'a pas encore eu la malencontreuse idée de se faire prendre.

— Donc nous ne sommes pas plus avancés.

— Si, un peu plus. Nous savons qu'on essaie de disposer des bijoux volés.

— Croyez-vous qu'on tentera de nouveau d'en disposer, en sachant que l'alarme a été donnée ?

— Vous devez bien savoir que oui, UZ-16.

— Ah ! je vois. Il faut reconnaître le manque de sagesse et de psychologie des criminels. Ils croient toujours qu'on ne les prendra pas.

— Justement.

— Heureusement qu'ils sont ainsi. Ils nous facilitent la tâche. Donc, il nous faudra être sur nos gardes et attendre un appel de quelque bijoutier ou prêteur sur gages.

— Ce sera la chose la plus logique.

— Je vais me tenir à votre disposition, et accourir à votre premier signe, capitaine.

— Merci. Pour vous, monsieur Constantin, vous pouvez disposer. Je ne crois pas que vous puissiez nous être de quelque utilité, pour le moment. Nous aurons besoin de vous, cependant, pour identifier notre moineau, si nous lui mettons la patte dessus.

— Je me ferai un plaisir de collaborer avec les autorités, dit l'homme.

Il se lève et quitte le bureau, laissant UZ-16 et le capitaine seuls.

* * *

UZ-16 est stationnée non loin de la porte de l'entrée des artistes.

Assise derrière le volant de sa voiture, elle surveille l'entrée. Il y a deux jours qu'elle n'a pas eu de nouvelles de Marc Servannes, à la suite de leur querelle.

Jetant un regard sur sa montre, elle se murmure :

— Dix heures moins vingt. Il devrait pourtant être à la veille d'arriver. Il a son premier spectacle à dix heures.

Et, comme question de fait, elle voit Marc Servannes qui descend la rue, du côté opposé.

Un moment elle a envie d'aller à sa rencontre, puis elle se ravise. Il sort habituellement entre le premier et le second spectacle pour se rendre dans un petit restaurant voisin.

Elle va attendre et elle lui parlera alors. Pour l'instant, il paraît trop préoccupé.

* * *

La porte de l'entrée des artistes s'ouvre. Un homme et une femme en sortent. UZ-16 reconnaît le couple de danseurs qui participe au spectacle.

Le couple est bientôt suivi par un homme dans la quarantaine. C'est le magicien.

Ensuite c'est une grande jeune fille brune. UZ-16 ne la reconnaît pas. C'est sans doute qu'elle est nouvelle. Elle ne faisait pas partie du spectacle les autres soirs.

Quelques instants plus tard, deux hommes sortent à leur tour. Ce sont les deux comédiens-bouffes.

Il s'écoule une dizaine de minutes, et personne d'autre ne sort.

— Qu'est-ce qu'il fait ? se demande UZ-16, tout bas. Il a peut-être décidé de ne pas sortir. Je vais aller à sa loge.

La jeune fille descend de sa voiture et se dirige vers l'avant. Elle va entrer par la porte principale et jette un coup d'œil dans la grande salle avant de se rendre à sa loge.

* * *

UZ-16 traverse la grande salle du cabaret tout en jetant un regard circulaire, mais ne voit Marc Servannes nulle part.

Elle se rend à l'arrière de l'établissement, s'engage dans l'étroit couloir conduisant aux loges.

Arrivée devant la porte de la loge de Marc Servannes, elle s'arrête et frappe.

Il n'y a pas de réponse.

Intriguée, la jeune fille frappe de nouveau et attend.

Comme la première fois, pas de réponse, aucun signe de vie.

UZ-16 tourne la poignée, pousse la porte et entre.

Il n'y a personne dans la place. Tout ce qu'elle voit, c'est son complet de rue, passé sur un support et suspendu à son endroit habituel.

Puis elle remarque son habit de gala, celui qu'il porte pour son tour de chant, passé sur un support et accroché à la porte de la petite garde-robe.

Il y a aussi deux paires de chaussures près de la table de maquillage.

— Qu'est-ce que ça signifie ? se murmure UZ-16. Où peut-il être passé, pour l'amour du ciel ? Il ne peut pas être sorti, à moins d'être sorti tout nu. Il n'est certainement pas dans la grande salle, à moins d'y être tout nu aussi.

UZ-16 n'y comprend rien. Cela tient du mystère.

Elle prend place sur le divan où il s'allonge pour se reposer entre les spectacles.

Au bout d'un quart d'heure, elle décide qu'elle ne va toujours pas demeurer là jusqu'à son retour. Le prochain spectacle n'a lieu qu'à une heure.

Elle se dit que le mieux est de se rendre au restaurant où il va habituellement. Il est peut-être sorti pendant qu'elle entrait par en avant. Mais cette solution n'est pas logique. Il faudrait qu'il soit sorti nu.

Chapitre VII

Vaine attente

À minuit, UZ-16 quitte le restaurant pour retourner à sa voiture.

Marc Servannes ne s'est pas présenté pendant qu'elle y était. Il n'est pas venu avant non plus, elle s'est informée.

Prenant place derrière le volant, elle se résigne à attendre. Son regard est toujours rivé sur la porte d'entrée des artistes.

Les minutes passent avec trop de lenteur à son goût.

Puis les artistes qui font partie du spectacle commencent à revenir.

C'est le magicien qui arrive le premier. Il est suivi des deux comédiens-bouffes. Puis c'est la jeune fille brune qu'elle a vu sortir. Finalement, le couple de danseurs.

Elle demeure toujours à son poste.

Une heure arrive et toujours pas de signe de vie de la part de Marc Servannes.

La jeune fille attend encore une quinzaine de minutes et, comme tout à l'heure, elle se rend à l'avant et entre par la porte principale.

Se dirigeant vers le bar, elle fait signe au barman. Quand il arrive, elle lui demande :

— Est-ce que monsieur Servannes a donné son numéro de chant au cours du premier spectacle ?

— Mais oui, certainement mademoiselle.

— Vous êtes positif ?

— Oui... à moins que je ne sois devenu sujet à avoir des visions.

— Bon, merci.

UZ-16 sait maintenant à quoi s'en tenir ou, du moins, elle croit savoir à quoi s'en tenir.

Marc Servannes aura rencontré quelqu'un d'autre, peut-être la nouvelle, la brune qui fait partie du spectacle, et il ne veut plus la voir, elle.

S'il en est ainsi, elle n'a plus qu'à en prendre son parti. D'ailleurs, la rupture devait arriver, tôt ou tard.

Aussi bien que ce soit tout de suite.

Elle sourit en pensant qu'elle vient de se conduire comme une idiote.

— Je ne suis pourtant pas de celles qui courent après les hommes, se murmure-t-elle. Il était temps que les choses tournent ainsi. J'aurais été assez bête pour devenir réellement amoureuse de ce jeune homme, et c'est surtout ce qu'il ne faut pas.

Tout en se murmurant ces mots, UZ-16 sort du cabaret et se dirige vers sa voiture.

* * *

Quand elle tourne le coin de la rue, elle est surprise de voir deux voitures noires stationnées non loin de la sienne.

Elle a l'impression de reconnaître des voitures de la Sûreté.

Et elle ne se trompe pas. Elle voit tout à coup quatre policiers qui se tiennent non loin.

Elle en vient à la conclusion qu'il a dû se passer quelque chose dans le quartier et que les hommes sont venus pour rétablir l'ordre.

UZ-16 se rend à sa voiture et y monte. Comme elle va insérer la clef dans l'ignition, elle entend une voix qui dit :

— Bonsoir, UZ-16.

La jeune fille sursaute et se retourne d'un mouvement brusque.

— Vous ! fait-elle, reconnaissant le capitaine Mercier.

— Oui, moi.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Vous me le demandez ? Ne vous paraît-il pas évident que nous sommes ici pour la même raison que vous ?

— Pour la même raison que moi ? J'avoue que je n'y comprends rien, capitaine.

— Vous êtes maligne, UZ-16, plus maligne que nous. J'aimerais bien savoir, cependant, ce qui vous a mise sur la piste.

— En toute franchise, capitaine, je ne sais pas de quoi vous parlez.

— C'est vrai, ça ?

— Aussi vrai qu'il y a un bon Dieu dans le ciel.

— Je vous crois, alors, UZ-16.

— Dans ce cas, vous allez m'expliquer ?

— Certainement.

Le capitaine fait le tour de la voiture et monte à côté de UZ-16. Sortant une photo 8" × 10" de sa poche, il dit :

— Faites de la lumière et jetez un coup d'œil sur cette photo.

UZ-16 s'exécute. Elle prend la photographie, la regarde quelques instants, puis fait :

— Mais j'ai vu cette jeune fille, tout à l'heure.

— Ah oui ? Quand ?

— Elle est sortie après le premier spectacle du cabaret, puis elle est revenue pour le second et est entrée par la porte que vous voyez, là.

— Bon.

— Eh bien ?

— Cette photo, que vous tenez, nous nous sommes rendus chez madame Norbert avec, et elle a reconnu la jeune fille qui, sous le nom de Réjane Larue, s'est présentée chez elle pour une enquête.

— Ça, par exemple !

— Non satisfait, je me suis présenté à deux autres endroits où les gens avaient été victimes de cambriolages, au cours des deux dernières semaines ; et ces gens ont admis que cette jeune fille s'était présentée chez eux, pour leur poser des questions, le jour ou la veille du jour où les cambriolages ont eu lieu.

— Je vous félicite, capitaine.

— Merci.

— Qu'est-ce qui vous a mis sur la piste ?

— Une drôle de coïncidence. Une copie d'un journal de Montréal est tombée entre les mains du directeur de la Sûreté de Toronto. Il se fait que la ville de Toronto a été aux prises avec une série de cambriolages identiques à ceux qui ont eu lieu ici.

— Quelle affaire !

— De plus, les maisons qui ont été cambriolées à Toronto avaient reçu la visite d'une jeune et jolie enquêtrice brune, qui disait se nommer Joan Langdon. Elle disait être à l'emploi de la National Inquest Society, qui est la contrepartie anglaise de notre Société des enquêtes nationales. Et, pour comble de coïncidence, il y a une jeune fille au nom de Joan Langdon qui travaille au bureau de la National Inquest Society, à Toronto. C'est donc une répétition de ce qui s'est passé à Toronto qui se passe ici.

— C'est incroyable !

— Vous m'accompagnez au cabaret ?

— Vous allez y arrêter Réjane Larue ?

— Pas si vite. Nous n'avons encore aucune preuve formelle. Je veux voir le gérant.

— Je vous accompagne.

Ils descendent de la voiture et se dirigent vers l'avant du cabaret.

* * *

Quand ils sont en face du gérant, le capitaine tend la photo à l'homme et demande :

— Cette jeune fille travaille ici, monsieur Spafford ?

— Le gérant regarde la photo un instant et, secouant la tête négativement, réplique :

— Non, je regrette, mais cette jeune fille ne travaille pas ici et n'a jamais travaillé ici.

— Il ne faudrait pas chercher à nous rouler, monsieur Spafford. Il s'agit d'une chose grave et je présume que vous n'aimeriez pas être accusé d'avoir aidé et abrité une criminelle.

— Demandez à tous les employés ici, capitaine. Ils vous diront que cette jeune fille ne travaille pas et n'a jamais travaillé ici.

— Elle ne fait pas partie du spectacle ?

— Certainement pas.

Le gérant se tourne vers UZ-16 et la regarde longuement.

— Mademoiselle devrait en savoir quelque chose, dit-il, un peu moqueur. Elle est venue ici tous les soirs, depuis trois semaines. Raison sentimentale, sans doute.

— C'est possible, réplique UZ-16, évasive.

Le capitaine se doute bien que la jeune fille doit avoir quelque aventure avec un des artistes du spectacle, mais cela ne le regarde pas.

— Nous permettriez-vous de visiter les loges des artistes qui participent à votre spectacle actuel ? demande le capitaine.

— Je ne vois pas ce que cela donnerait, fait le gérant, agacé.

— Sait-on jamais ?

— Le capitaine a certainement ses raisons pour vous faire une telle demande, dit UZ-16.

— Je m'en doute bien, rétorque le gérant.

— Mademoiselle ne pouvait dire mieux, reprend le capitaine. Je suis certain d'y découvrir un voleur et un assassin.

— Une voleuse et une meurtrière, capitaine, corrige UZ-16.

— Si vous voulez.

— Bon, suivez-moi alors, fait le gérant en haussant les épaules. Je ne veux pas être accusé de chercher à nuire aux enquêtes de la Sûreté.

— C'est toujours préférable, réplique le capitaine. Cependant, nous n'aurons pas besoin de vous. Nous allons faire le tour et entrer par la porte des artistes. Je tiens à faire le moins de bruit ou de scandale possible.

— C'est comme vous voulez.

Le capitaine et UZ-16 sortent du bureau du gérant et se dirigent vers la sortie du cabaret.

* * *

Le capitaine pousse la porte de l'entrée des artistes et entre le premier... au moment même où un jeune homme sort d'une loge et s'éloigne dans le couloir.

UZ-16 entre à son tour, suivie de trois hommes de la Sûreté.

— Celui qui occupe cette loge vient d'en sortir pour se rendre dans la salle, dit le capitaine en indiquant la loge de Marc Servannes. Nous allons commencer par celle-ci. Vous allez venir avec moi, UZ-16.

Le capitaine ouvre la porte de la loge et entre, suivi de UZ-16. Celle-ci constate que le complet de rue du jeune

homme est toujours au même endroit, mais que l'habit de gala n'y est plus et qu'il n'y a maintenant qu'une paire de souliers près de la table de maquillage.

Pendant qu'elle fait ces constatations, le capitaine cherche partout. Il marche vers la garde-robe et avise une malle de bonnes dimensions dans un coin.

Il se penche, la glisse sur le plancher et la sort de sa cachette. Il voit qu'elle n'est pas fermée à clef. Il lève le couvercle et s'exclame :

— C'est bien ce que je pensais !

— Que voulez-vous dire capitaine ? demande UZ-16.

— Venez voir.

La jeune fille s'approche, et sa stupéfaction n'a pas de bornes alors que le capitaine exhibe une perruque brune, deux robes, des souliers de femme, un manteau, un béret et une longue mante noirs.

— Ainsi, notre « Ombre Noire » n'est pas une femme, mais un homme, dit-il. La photographie que je vous ai montrée, tout à l'heure, est une photo truquée, UZ-16. C'est madame Norbert qui nous a fourni les détails pour nous permettre ce travail. La jeune fille que vous avez vue sur la photo est un jeune homme. Il se nomme Marc Servannes.

— C'est inconcevable !

Le capitaine va à la porte de la loge et s'adresse à ses hommes :

— Vous deux, vous allez aller vous poster à la porte principale du cabaret et surveiller attentivement. Vous, Bégin, vous allez demeurer avec moi et nous allons nous poster à l'entrée de ce couloir.

Puis le capitaine se retourne et dit à UZ-16 :

— Vous allez vous rendre dans la salle avec cette photographie et prendre place à une table. Quand Marc Servannes arrivera à votre table, pendant son tour de chant, vous allez dire : Bonsoir, mademoiselle Larue, et exhiber la photo. Nous nous chargeons du reste.

— Très bien, capitaine.

UZ-16 s'empare de la photo, sort de la loge et se dirige vers la salle du cabaret.

* * *

MEURTRE SUR LA SCÈNE

Marc Servannes attaque les premières mesures de sa troisième chanson, tout en circulant entre les tables.

En apercevant UZ-16, il s'approche, le sourire aux lèvres, et semble chanter pour elle seule. La jeune fille dit tout à coup, à haute voix :

— Bonsoir, mademoiselle Larue !

Et pendant qu'elle prononce ces mots, elle prend la photo qui était posée face contre la table et la montre au chanteur.

Marc Servannes devient d'une pâleur livide. Il se sent perdu. D'un geste rapide, il glisse sa main à l'intérieur du veston de son smoking, mais avant qu'il n'ait le temps de la retirer, deux détonations se font entendre et il croule sur le parquet, au milieu des cris hystériques de l'assistance.

Le capitaine arrive aussitôt et se rend maître de la situation. UZ-16, elle, se faufile parmi les clients. Elle ne veut pas en voir plus.

— FIN —

La maîtresse de Pedro

(Aventure n° 242)

Officiellement, Colette est détective. Mais il arrive que la série cède à l'exotisme, comme dans cette dizaine de fascicules dont la *Maîtresse de Pedro* fait partie, où l'agent UZ-16, dans le désert de l'Ouest américain, se voit attribuer un rôle de justicière vaguement cow-girl.

Ce numéro souligne un trait original de la série, soit le caractère sadique des traitements que Colette subit ou qu'elle-même fait subir. Dans les pages qui vont suivre, sa complaisance à faire souffrir Dolorès, par une sorte de vengeance excessive, va certes de pair avec la «bravoure sauvage» dont Colette elle-même fait preuve par ailleurs. La violence n'est pas étrangère à UZ-16 et, à une autre occasion, par exemple, Colette n'hésitera pas à faire avancer puis reculer sa voiture sur le corps d'un ennemi déjà blessé à mort (*Reine du massacre*).

LA MAÎTRESSE DE PEDRO

par Gilles Brodeur

Chapitre I

Conversation

En voyant Albert entrer dans son bureau, le shérif releva la tête.

— Mais qu'est-ce que tu as ? demande-t-il, as-tu vu le diable ?

Albert jeta son chapeau sur une chaise et s'approcha du shérif.

— Il paraît que vous allez perdre votre collaboratrice ?

— Qu'est-ce que tu me racontes, Albert ?

— Oui, Colette, elle va se marier.

— Allons, tu es fou, Albert.

— Je vous dis que non.

— Tu m'arrives toujours avec des histoires, je me demande où tu peux bien les prendre.

— Ce n'est pas une histoire, c'est la vérité.

— Et c'est ça qui te met ainsi à l'envers ?

— Ce n'est pas assez ?

— Au lieu de faire toujours des scènes de jalousie, si tu prenais la peine de comprendre le bon sens.

— Dites-moi pas que vous allez prendre sa part maintenant ?

— Pourquoi pas, elle a le droit de faire ce qu'elle veut Colette, et à sa place je serais aussi fâché qu'elle de me faire contredire dans tout ce que je fais.

— Mais comprenez donc, patron, elle va se marier !

— Je comprends, mais avec qui ?

— Pedro.

— Qui est ce gars-là ?

— Mais vous le connaissez, il est propriétaire du ranch qui est là-bas sur le bord de la rivière.

— Ah ! alors il faut avouer que Colette a du goût, car Pedro est un fort joli garçon et qui, en plus, a de l'argent.

— Et c'est comme ça que vous prenez la nouvelle ?

— Certainement ! Mais tout d'abord, qui t'a annoncé ça ?

— Stéphane.

— Qui est ce gars-là ?

— L'homme de confiance de Pedro.

— Tu en connais du monde, toi !

— Vous croyez que je fais des farces ?

— Du tout, mais si tu te tranquillisais un peu au lieu de monter sur tes grands chevaux, Albert, on pourrait peut-être s'entendre.

— Vous savez que je l'aime Colette mais, que voulez-vous, c'est elle qui ne m'aime pas.

— Alors pourquoi faire des histoires et te monter pour rien ? Peut-être que Stéphane, comme tu le nommes, a voulu te monter un bateau, et tu es tombé dans le sac.

— Non, il y a des choses que j'ai vues de mes yeux.

— En supposant que tout soit vrai, Albert, si Colette ne veut pas de toi comme mari, alors laisse-la faire comme elle voudra au lieu de toujours te montrer jaloux absolument pour rien.

— Et vous pensez que ça se fait de même ?

— Absolument ! Si tu avais été plus homme et moins enfant avec elle, les choses en iraient peut-être autrement aujourd'hui.

— Que voulez-vous dire : enfant ? S'il y a quelqu'un qui est homme, dans Lost Valley, c'est bien moi, je l'ai prouvé comme votre assistant.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, mais rien que par ta conversation actuelle, tu parles comme un enfant, et Colette est trop femme pour s'amuser à t'entendre parler de la sorte.

— Alors je vais lui montrer que je puis être un homme et je vais aller lui casser la gueule à ce Pedro, même que j'aurais dû le faire l'autre jour, sur le bord de la rivière !

— Qu'est-ce qui s'est passé le long de la rivière ?

— Je passais par là sur mon cheval, quand tout à coup j'entends comme des murmures derrière un buisson. Je me suis arrêté, puis doucement je suis allé voir qui pouvait faire ce bruit.

— Je ne te croyais pas si curieux, Albert.

— C'est vous qui m'avez montré mon métier, patron, alors vous n'avez pas de reproches à me faire.

— Et tu as été satisfait de ton inspection ?

— Non, pas du tout.

— Il n'y avait rien, je suppose ?

— Il y en avait trop.

— Si tu veux parler en paraboles, Albert, va compter tes histoires à d'autres, moi je ne comprends pas.

— Je vais vous le dire carrément, j'ai vu derrière le buisson Colette et son amoureux.

— Et qu'est-ce qu'il y a de mal à cela ?

— Si vous les aviez vus, patron, ils étaient couchés par terre, et lui l'embrassait comme un vrai possédé.

— Es-tu sûr que c'étaient eux ?

— Beaucoup trop sûr.

— Et tu n'as rien fait ?

— Non, j'étais gêné pour eux.

— Tu n'as pas l'habitude.

— Non, mais cette fois c'était trop.

— Et tu es scandalisé pour ça ?

— Écoutez, patron, il y a bien des manières de s'embrasser, et celle-là je ne l'aimais pas du tout.

— Et c'est pourquoi tu n'as rien fait.

— Je ne voulais pas gêner Colette.

— Je crois que tu es après m'en coller une bonne, Albert.

— Pas du tout, patron, c'est la vérité.

— Et toi qui est jaloux comme un paon, tu n'as rien fait et rien dit à Colette ?

— Non, je suis remonté sur mon cheval pour m'en revenir ici.

— Et bien ! Albert, je crois que tu mérites une médaille pour ça.

— Vous voulez rire de moi maintenant ?

— Non, mais je me demande si c'était bien Colette qui était à se faire embrasser comme ça.

— Je ne me suis pas trompé.

— Tu as dit il y a un moment que c'est moi qui t'ai montré ton métier, et je crois que je t'ai toujours dit d'avoir les preuves avant d'accuser quelqu'un.

— Comme ça vous croyez que je me suis trompé et que ce n'était pas Colette qui était là ?

— As-tu des preuves ?

LE COEUR À L'AVENTURE

— Écoutez, patron, je ne suis pas resté là à les regarder faire !

— Pourtant il se peut que tu aies manqué des choses intéressantes.

— Quand vous aurez fini de rire de moi, patron, je reviendrai vous voir, en attendant vous n'avez qu'à questionner Colette et vous allez voir par vous-même.

— Ne t'inquiète pas, Albert, je vais faire ça pour toi.

— Comment, pour moi ?

— Pour te prouver que tu t'es trompé.

Albert, furieux, prit son chapeau et quitta le bureau du shérif.

Chapitre II

Colette

Même si le shérif savait que Colette n'était pas très scrupuleuse, il était sûr qu'elle n'était pas du type à se cacher derrière un buisson pour se faire faire l'amour.

Ce que venait de lui raconter Albert lui paraissait invraisemblable ; c'était peut-être une autre crise de jalousie qui lui avait fait voir Colette se faire embrasser quand cette femme pouvait être une autre que UZ-16.

Il en était là à penser, quand tout à coup la porte s'ouvrit et Colette entra.

— Bonjour, patron.

— Bonjour, UZ-16.

— Rien de nouveau ?

— Non, rien qui concerne le travail, mais je viens d'apprendre une nouvelle qui m'a surpris.

— Vraiment ?

— Oui.

— Et quelle est cette nouvelle, est-elle bonne ?

— Oui.

— Mais enfin, dites-le-moi !

— Il paraît que tu vas te marier, Colette ?

— Moi, me marier ?

— C'est ce que j'ai entendu dire.

— Encore des canards.

— Non, il paraît que c'est sérieux.

— Mais avec qui ?

— Avec Pedro, le propriétaire du ranch.

— Mais qui vous a dit ça ?

— Est-ce vrai ?

— Si c'est vrai ? Entre sortir de temps à autre avec un homme et vouloir le marier, il y a une bonne différence !

- Oui, sans doute.
- Alors, qui vous a raconté ça que j'allais me marier?
- Je ne sais pas, la nouvelle est dans l'air.
- Mais qui a lancé ce canard?
- Je ne sais pas, mais si c'est vrai tu pouvais toujours me le dire.
- Il n'a jamais été question de mariage avec Pedro.
- Mais tu l'aimes?
- C'est un beau gars, qui a un peu d'argent et possède un très beau ranch sur le bord de la rivière, mais c'est tout.
- Il paraît que tu as été surprise à te faire embrasser derrière un buisson, il n'y a pas très longtemps, et que c'était très beau de voir ça. Remarque bien que je ne veux pas faire de remarques, Colette.
- Comment! me faire embrasser derrière un buisson?
- Il paraît que le gars semblait t'aimer même beaucoup.
- Et si cela était vrai, est-ce les affaires de quelqu'un?
- Non, tu as bien le droit de faire ce que tu veux.
- Alors pourquoi me dire ça?
- Je voulais seulement m'assurer que c'était bien toi qui te faisais faire l'amour par Pedro.
- Écoutez, patron, même si c'était vrai, je n'ai pas de comptes à rendre à personne en ce qui concerne mes affaires.
- Ne te fâche pas, Colette, je voulais seulement rire un peu.
- Il n'y a rien de drôle dans ça, me faire passer pour ce que je ne suis pas! Et en plus, patron, quand je voudrai me faire faire l'amour, ce n'est pas derrière un buisson que j'irai.
- C'est bien ce que je pensais.
- Et c'est pour ça que l'on a lancé le canard que j'allais me marier avec Pedro?
- Je ne sais pas si c'est pour ça, mais j'ai entendu dire la chose.
- Et par qui?
- Écoute, Colette, je ne veux pas faire d'histoire avec ça, oublions tout ce que je viens de dire.
- Et vous pensez que, moi, je vais oublier?
- Pourquoi pas?
- Parce que je suis intéressée de savoir qui va raconter des choses sur mon compte.

LA MAÎTRESSE DE PEDRO

— Quand tu seras plus calme, UZ-16, je te dirai tout ce que je sais.

— Je veux le savoir immédiatement.

— Ne te fâche pas, Colette, allons voir quelqu'un, je te parlerai quand cet individu sera parti.

Chapitre III

Une nouvelle foudroyante

Celui qui arrivait entra dans le bureau en coup de vent.

— Shérif !

— Oui, qu'est-ce qu'il y a, mon vieux Dixie ?

— Pedro est mort.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Pedro est mort.

— Où est-il ?

— Là-bas, derrière un petit buisson.

— Et qui t'a dit ça ?

— Je l'ai vu moi-même, il a reçu un coup de couteau dans le ventre.

— Es-tu sûr de ça ?

— Je suis assez vieux pour savoir la différence entre un vivant et un mort, shérif.

— Je veux dire, si tu es sûr qu'il soit mort d'un coup de couteau ?

— Shérif, voilà quarante ans que je vis dans le désert, je sais ce que c'est qu'un coup de couteau.

Le shérif resta un moment sans parler, à regarder Colette qui le regardait elle aussi.

— Va me chercher Albert immédiatement, UZ-16.

De la manière dont son patron l'avait regardée et lui avait parlé, elle se souvint des paroles qu'il lui avait dites au sujet de Pedro qui était supposé lui avoir fait l'amour derrière le buisson, et elle allait lui poser une question quand elle vit l'homme qui la regardait lui aussi.

— Va vite me chercher Albert que je te demande, dit le shérif.

Sans dire une parole, UZ-16 quitta le bureau.

Lorsqu'il fut seul avec l'homme, le shérif lui demanda :

- Sais-tu depuis quand Pedro est mort, Dixie ?
- D'après moi, depuis au moins une journée.
- Et tu l'as trouvé quand ?
- En venant de la ville, c'est-à-dire il y a une heure.
- Le couteau était-il encore dans le corps de Pedro ?
- Je ne l'ai pas vu.
- Bon, tu as ta voiture ici ?
- Oui, elle est devant la porte.
- Aussitôt que mon assistant Albert va venir, nous allons partir.
- À votre goût, shérif.

* * *

Une vingtaine de minutes s'étaient écoulées quand Colette revint.

- As-tu trouvé Albert ?
- Non, je ne sais pas où il est.
- Personne ne l'a vu ?
- Bien, je n'ai pas questionné tout le monde, mais ceux à qui je l'ai demandé ne l'avaient pas vu.
- Très bien. Attends-moi ici, Colette, je reviens dans une heure.
- Vous ne voulez pas que j'aille avec vous ?
- Pas pour le moment, UZ-16, tu es mieux de m'attendre ici.
- Et si Albert arrive ?
- Qu'il m'attende lui aussi.

* * *

Le vieux Dixie conduisit le shérif près du buisson, et arrêta sa voiture.

- C'est ici, derrière ce buisson.
- Viens avec moi, Dixie.
- Ils s'approchèrent tous les deux pour apercevoir en effet le corps d'un tout jeune homme qui, couché sur le dos, était sans vie.
- Tu es sûr que c'est Pedro ?
- Oui, shérif, je le connaissais bien.
- D'après toi, il est mort depuis hier ?

— Oui, shérif, d'après mon expérience, c'est bien ça.

— Où demeurerait Pedro ?

— À environ un mille d'ici.

— Alors viens, tu vas me conduire chez lui.

Après avoir examiné le cadavre de près, le shérif monta en voiture et le vieux Dixie se dirigea vers la maison de Pedro.

Elle était située à environ un mille de l'endroit où le corps avait été découvert et le vieux Dixie arrêta sa voiture devant la porte.

— Était-il marié Pedro ? demanda le shérif.

— Non, il était célibataire.

— Avait-il des amies ?

— Des femmes, il devait en avoir, car il était joli garçon.

Stéphane va pouvoir vous renseigner sur lui.

— Tu connais Stéphane ?

— Oui, un peu, il travaille pour Pedro depuis assez longtemps.

— Alors viens, et allons voir Stéphane.

Ils frappèrent à la porte pour n'obtenir aucune réponse.

— Il est peut-être dans les granges, shérif.

— Allons voir.

Ils arrivaient à la dernière grange et, soudain, le vieux Dixie s'arrêta et prit le bras du shérif.

— Regardez là-bas, tout près de la porte.

— On dirait quelqu'un qui est tombé par terre.

— C'est bien ça.

En courant, ils se dirigèrent vers la forme qui se trouvait près de la porte et virent un homme d'un certain âge qui avait la face contre terre.

— Mais c'est Stéphane ! dit Dixie.

— Il a été frappé d'un coup de couteau dans le dos.

Ils se penchèrent tous les deux pour retourner Stéphane sur le dos.

— Il est bien mort, shérif.

— Qui a bien pu faire ça ? demanda Dixie en regardant autour de lui.

D'après toi, Dixie, depuis quand celui-ci est-il mort ?

Le vieux coureur du désert se pencha sur le corps et l'examina.

— Je dirais depuis quelques heures.

— Tu ne peux pas me le dire au juste ?

— Non, c'est difficile, mais pas plus de quatre heures.

— Tu es certain de ça ?

— Oui.

— Amenons ce corps dans la maison et ensuite nous examinerons le ranch. Peut-être trouverons-nous quelque chose.

Après un long examen, les deux hommes revinrent à la voiture où ils montèrent.

— Veux-tu me reconduire à mon bureau, Dixie ?

— Avec plaisir, shérif.

— En passant, nous ramènerons le corps de Pedro.

— Je veux bien.

Sans rien dire de plus, le vieux Dixie fit partir son cheval tandis que le shérif semblait absorbé dans de sérieuses réflexions.

Chapitre IV

Sérieux embarras

En arrivant à son bureau, le shérif s'arrêta sur le perron et alluma une cigarette pour penser à ce qu'il croyait impossible.

En effet, se pouvait-il que ce soit bien Colette qui se laissait embrasser par Pedro derrière les buissons, et au moment où le jeune homme avait voulu aller trop loin, elle l'aurait tué ?

Ceci allait bien avec le caractère de Colette.

Et Stéphane maintenant ? Il se pouvait que ce soit Albert qui, pris d'une crise de jalousie, avait été au ranch dans l'espoir d'y trouver Pedro et, ne le voyant pas, et n'obtenant aucun renseignement de Stéphane, l'aurait à son tour tué d'un coup de couteau.

Cela se pouvait aussi car la jalousie fait faire bien des bêtises.

Le shérif jeta sa cigarette au milieu du chemin et entra, pour apercevoir Colette et Albert qui l'attendaient.

— Est-ce vrai que Pedro est mort, patron ? demanda Albert.

— Oui, j'ai quelques questions à vous poser.

— Mais vous ne nous soupçonnez pas de l'avoir tué ?

Le shérif les regarda tous les deux.

— Où étais-tu, Colette, hier après-midi ?

— J'ai été faire un tour dans le désert.

— Et tu as vu Pedro ?

— Oui, je lui ai parlé quelques instants.

— Et ensuite ?

— Il est venu me reconduire jusqu'à la ville pour retourner chez lui.

Le shérif la regarda encore longtemps puis il se retourna du côté d'Albert qui paraissait très intéressé aux questions du shérif.

— Et toi, Albert, où étais-tu ce matin, disons vers quatre heures ?

— À cette heure-là, je dormais.

— As-tu des preuves ?

— Mais dites donc, patron, est-ce que vous nous soupçonnez ?

— Je n'ai pas de comptes à vous rendre, je pose des questions, c'est tout, et je veux des réponses franches.

— Alors je n'ai pas de preuves comme quoi je dormais à quatre heures ce matin, personne ne m'a réveillé à cette heure.

— Bon, va préparer les chevaux, on va faire un petit tour dans le désert, question de se rafraîchir la mémoire.

Albert sortit aussitôt.

— Mais patron, qu'est-ce qui se passe ? demanda Colette, c'est la première fois que je vous vois ainsi.

— Peut-être, et moi c'est la première fois que j'ai des idées aussi étranges sur votre compte à vous deux.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien.

— Alors pourquoi toutes ces questions ?

— J'ai des raisons pour me les poser.

— Vous ne pensez pas j'espère que c'est Albert ou moi qui avons tué Pedro, cela battrait quatre as.

— Je t'ai dit tantôt que je n'avais pas de comptes à vous rendre.

Le shérif se mit à marcher de long en large dans son bureau, et Colette ne comprenant plus son patron n'osait l'interroger.

— Voici Albert, dit-elle après un long moment ; les chevaux sont à la porte.

— Viens, UZ-16, nous allons faire un petit tour dans le désert.

Sans rien ajouter, le shérif sortit et monta sur son cheval.

— Dans quelle direction allons-nous ? demanda Albert.

— Tu vas me conduire au buisson dont tu m'as parlé ce matin.

— Vous ne soupçonnez pas Colette toujours ?

— Je ne te pose pas de questions et ne veux pas de tes remarques, dit le shérif de méchante humeur, tout ce que je te demande, c'est de me conduire au buisson dont tu m'as parlé.

— O.K. patron.

Ils allèrent en silence jusqu'à l'endroit qu'avait mentionné Albert, et là ils s'arrêtèrent.

— Alors c'est ici ? demanda le shérif.

— Oui, c'est bien ici.

— Et toi, Colette, tu reconnais l'endroit où Pedro t'aurait fait l'amour hier, paraît-il ?

Ça par exemple, c'est pire ! dit Colette, furieuse.

— Ce n'est pas le temps de se fâcher, dit le shérif, car c'est ici que le vieux Dixie et moi-même avons trouvé le cadavre de Pedro.

— Alors vous m'accusez ? s'écria Colette.

— Je n'accuse personne, mais il paraît que Pedro t'a fait l'amour hier derrière ce buisson, Colette, et cela peut nous donner bien des soupçons sur la manière dont il est mort.

— Et qui a osé dire une pareille chose ? s'écria Colette de plus en plus furieuse.

— Le shérif ne répondit pas mais se retourna du côté d'Albert.

— Et maintenant, tu connais le chemin pour aller au ranch de Pedro ?

— Oui.

— Quand y as-tu été la dernière fois ?

— Je ne me souviens pas au juste.

— En tout cas, tu vas nous conduire jusque-là.

— Comme vous le voudrez, patron.

À nouveau ils montèrent sur leurs chevaux pour se rendre au ranch et, en arrivant, le shérif alla directement vers la grange où il avait vu le cadavre de Stéphane.

— C'est bien ici que tu as vu Stéphane la dernière fois, Albert ?

— Non, la dernière fois que j'ai vu Stéphane c'est à la ville, dans le saloon ; je suis entré pour y prendre un verre et il était là.

— Tu sais pourquoi je te demande cela ?

— Non.

— Dixie et moi avons trouvé le cadavre de Stéphane ici même, il y a à peine une heure.

— Où est-il en ce moment Stéphane ?

— Dans la maison.

— Et vous croyez que c'est moi qui l'ai assassiné ?

— Un homme jaloux peut faire bien des choses, tout comme une fille peut le faire quand elle se voit très mal prise.

— C'est donc pour ça que vous nous soupçonnez ?

— Oui ; c'est assez.

— Et c'est pour ça que vous m'avez demandé, patron, quand j'allais marier Pedro ?

— Quand je t'ai demandé ça, je ne savais pas qu'il était mort.

— Écoutez, patron, vous nous connaissez assez pour savoir que nous n'avons jamais tué personne.

— En ce moment, j'ai des raisons pour soupçonner tout le monde.

— Alors mettez-nous derrière les barreaux.

— J'y ai pensé sérieusement.

— Ce qui veut dire que vous nous croyez coupables ?

— Non, j'ai des soupçons, c'est tout.

— Mais qui vous a donné à penser à ça ?

— Des choses que j'ai entendu dire.

— Et par qui ?

— Pour le moment c'est mon secret.

— Donnez-moi vingt-quatre heures, patron, dit Colette, et je vais vous découvrir le coupable.

— Commençons par visiter la maison de Pedro pendant que nous sommes ici, ce sera ça de moins à faire.

Sans rien ajouter, le shérif se dirigea vers la maison de Pedro.

Chapitre V

La maison de Pedro

Le shérif prit la clé qu'il avait dans sa poche et entra dans la maison, suivi de Colette et d'Albert.

— Le corps de Stéphane est sur le divan, dit-il simplement.

— Par où voulez-vous commencer de fouiller la maison, patron ?

— Commençons par la chambre de Pedro, un homme garde toujours ses secrets à cet endroit.

Tous les trois, ils montèrent l'escalier pour se rendre à la chambre mentionnée.

En entrant ils s'arrêtèrent à regarder les murs.

— On dirait une galerie des Beaux-Arts ici, dit le shérif.

— En effet, ce Pedro devait être un amateur de femmes.

— Un amateur de danseuses plutôt, ajouta Colette.

— Je me demande où il a bien pu prendre toutes ces photographies.

— Et ce sont des véritables, regardez patron, toutes ces femmes ont signé leur nom au bas des photos.

— Très bien, laissons faire les femmes et regardons un peu partout.

— Mais, dit Colette, ces portraits ne sont pas à négliger, on aurait peut-être un indice par eux.

— Que veux-tu dire ?

— On dit toujours qu'il y a une femme au fond de chaque histoire qui arrive.

— Oui, c'est vrai Colette, dit le shérif, en regardant UZ-16.

— Celle-ci comprit pourquoi il la regardait.

— Je sais que vous me soupçonnez de quelque chose, de près ou de loin, dans l'histoire de Pedro.

— Il n'y a pas que moi qui peux penser toutes sortes de choses.

Colette ne répondit pas et, machinalement, ouvrit un tiroir d'un bureau et discrètement passa la main pour repousser les chemises et le linge qu'il y avait là. Et soudain elle retira une grande photo d'une très jolie femme nue, et cette photo était signée «Dolorès».

Elle regarda un instant cette belle nudité puis se retourna du côté du shérif.

— Voici une photo encore plus belle que les autres, patron. Qu'est-ce que vous en dites de celle-ci ?

Le shérif prit le portrait et le regarda.

— Oui, elle n'est pas laide du tout ; franchement ce gars avait du goût, on en a la preuve.

Albert s'était approché pour regarder par-dessus l'épaule de son patron, et innocemment il dit :

— Franchement je dirais qu'elle te ressemble, Colette.

— Ce n'est pas le temps de faire des farces, Albert, et si tu veux rire tu n'as qu'à sortir, car je n'ai pas le goût de discuter aujourd'hui.

Le shérif jeta un coup d'œil à Albert, puis plaça la photo dans sa poche sans rien dire.

— Vous n'avez pas l'intention de la placer dans votre bureau, patron ?

— Tu ferais mieux de moins parler, Albert, et de chercher un peu plus.

— Mais on ne sait même pas ce que l'on cherche.

— Tu le trouveras encore moins si tu restes à rien faire, ajouta UZ-16.

* * *

Après avoir visité la maison, ils allaient sortir, quand tout à coup Colette s'arrêta et retint le shérif par le bras.

— Je pense à quelque chose, patron.

— Et à quoi ?

— Albert a fait une remarque tout à l'heure au sujet de cette femme nue dont j'ai trouvé la photo dans un tiroir.

— Ensuite ?

— Il a dit qu'elle me ressemblait ?

— Oui.

— Et quelqu'un a été vous raconter qu'il m'avait vu faire l'amour avec Pedro derrière le buisson ?

— Oui.

— Alors, si celle qui était là était cette fille nue et non pas moi ?

— Cela se peut, c'est justement pourquoi j'ai gardé la photo.

— Alors, je commence un peu à respirer, et vous allez me donner la chance d'éclaircir ce meurtre puisque vous me pensiez coupable.

— Je n'ai pas dit ça.

— D'ailleurs, patron, je vous ai demandé vingt-quatre heures pour éclaircir cette affaire, et vous voyez, je suis déjà sur une trace puisque c'est moi qui ai trouvé la photo.

— Tu as trouvé la photo, dit Albert, mais c'est moi qui ai trouvé la ressemblance.

— Ce n'est pas l'endroit pour discuter, dit le shérif, ce qui nous reste à faire maintenant est de retourner au bureau.

— J'espère au moins que vous me croyez innocente, patron.

— Peut-être, mais je n'ai encore aucune preuve de rien.

— Alors donnez-moi une chance et je vais vous en donner des preuves.

Le shérif sortit de la maison puis ferma la porte avec la clé qu'il remit dans sa poche.

— Maintenant où allons-nous, patron ? demanda Albert.

— Je viens de le dire, nous retournons au bureau, car j'ai à penser à mon affaire avant d'aller plus loin.

Chapitre VI

Un conseil

Lorsque Albert entra dans le saloon ce soir-là, tous s'arrêtèrent de parler pour le regarder.

Il alla s'asseoir à une table, et aussitôt deux hommes de l'endroit vinrent prendre place près de lui.

— Dis donc, Albert, est-ce bien vrai que Pedro a été assassiné ?

— D'après ce que je vois, tu en a entendu parler.

— Oui, mais je voulais m'en assurer, et comme tu es l'assistant du shérif il n'y a personne mieux que toi pour me renseigner.

— Alors c'est bien vrai, Jos.

— Mais tu ne sais pas qui a fait le coup ?

— Si je le savais, il serait déjà arrêté.

— Donc aucun développement dans l'affaire ?

— Pas encore.

— Comment la chose est-elle arrivée ?

— Je ne sais pas moi-même, il est mort d'un coup de couteau dans le ventre.

Déjà un petit groupe d'hommes se rassemblait autour d'Albert.

— Il paraît que Stéphane aussi a été tué ?

— Tu sembles bien renseigné, Jos.

— Les rumeurs, tu sais, ça se répand vite.

— Je vois ça.

— C'est malheureux car Pedro était un bon gars.

— Il n'y a pas de doute.

— Et le shérif n'a aucune idée de qui a bien pu faire le coup ?

— S'il en a une, il ne me l'a pas dit.

— Pourtant tu es son assistant.

— C'est bien pour ça que j'aimerais en savoir plus long sur l'affaire, cela me ferait bien voir par le patron.

— Je ne comprends pas ça, Pedro n'avait pas d'ennemi dans la ville.

— Peut-être, mais l'assassin est peut-être venu d'ailleurs. Au fait, Jos, tu ne connais personne qui était au courant de ses affaires ?

— Je crois qu'il n'y avait que Stéphane, mais il est mort lui aussi.

— Ce qui prouve que celui qui les a tués avait une bonne raison pour le faire, car si Stéphane était encore vivant, il est probable qu'il pourrait nous en dire long.

— Tu as raison Albert, et c'est regrettable pour Pedro car c'était un bon vivant.

— Il paraît qu'il aimait beaucoup les femmes ? demanda Albert d'un air insouciant.

— Ça c'est vrai ; il en avait toute une armée qui courait après lui.

— Tout à coup ce serait un acte de jalousie entre les femmes ?

— Cela se pourrait, Albert, car comme je viens de te le dire, les femmes étaient son faible. Je suis entré une fois chez lui, et si tu avais vu, Albert, les rangées de photos sur ses murs, et des femmes qui ne se faisaient pas prier pour enlever le peu de linge qu'elles avaient sur elles. Je suis resté une heure à regarder ça.

— Tu as déjà été chez lui, Jos ?

— Oui, une fois ou deux.

— Et il ne t'a jamais parlé d'une de ses petites amies en particulier ?

— Une fois il m'a dit que sa préférée était une nommée Dolorès, mais c'est tout.

— Si on pouvait la rejoindre cette Dolorès, peut-être pourrait-elle nous aider dans nos recherches.

— Franchement, Albert, s'il me l'a dit, je ne me souviens pas de son adresse à cette Dolorès.

— Une chose certaine c'est qu'elle n'est pas de Lost Valley.

— Non, elle est d'une autre ville.

— Albert termina son verre et se leva.

— Et vous autres les gars, il n'y a personne qui peut me renseigner sur cette Dolorès ?

— Non, répondirent les hommes.

— Et personne ne sait si Pedro avait d'autres amies dans la ville ?

— Peut-être que la jolie fille qui travaille pour le shérif pourrait te renseigner, dit un des hommes, car je l'ai vue avec Pedro.

— Je sais, mais ce n'était pas sérieux.

— Quand même tu aurais vu Colette avec Pedro, dit Jos, crois-tu qu'un homme comme lui aurait parlé de toutes ses blondes à une autre femme ?

— Tu as raison, Jos, il faudrait trouver un homme qui connaissait Pedro pour connaître sa vie privée.

— Tout de même je vous remercie les gars, dit Albert en se retirant. Si j'ai d'autres nouvelles je viendrai vous les dire.

* * *

En sortant du saloon, Albert monta sur son cheval et se dirigea lentement vers les limites de la ville.

Il y avait peut-être quelque chose de vrai dans ce que Jos avait dit. S'il y avait tant de filles à ses trousses, il se pouvait bien que l'une d'entre elles, prise de jalousie, ait tué Pedro.

Pourtant la fille qu'il avait vue se faire caresser par Pedro, derrière les buissons, ressemblait étrangement à Colette ; mais, d'un autre côté, il ne lui avait pas vu le visage. Et voilà que le souvenir de la photo de cette fille nue lui revint.

C'était vrai qu'elle ressemblait à Colette, et c'était peut-être sa jalousie à lui qui lui avait fait croire que c'était UZ-16 qui était avec le jeune homme, quand c'était une autre.

Et dire qu'il avait été dire ça à son patron, et que le shérif entretenait maintenant des soupçons sur Colette.

Mais pourquoi le shérif croyait-il aussi que c'était lui, Albert, qui avait tué Stéphane ? Sans doute il était jaloux de Colette, mais pas au point de tuer un autre homme ; le shérif le connaissait mal s'il croyait cela, aussi fallait-il à tout prix éclaircir ce mystère pour laver la réputation de Colette et de la sienne.

Albert arrêta son cheval sous un arbre et se mit à réfléchir : de quelle manière s'y prendrait-il pour retrouver cette

LE COEUR À L'AVENTURE

Dolorès ? Mais, sans s'en apercevoir, il fit tourner son cheval et revint vers la ville pour retourner chez lui.

Chapitre VII

La maison de Pedro

Albert, qui habitait la même maison de pension que sa compagne Colette, allait entrer chez lui quand, tout à coup, il vit sortir UZ-16.

— Où vas-tu donc, Colette, à cette heure ?

— J'espérais justement te voir avant de partir, tu ne viendrais pas avec moi ?

— Mais où vas-tu ?

— Je voudrais me rendre visiter la maison de Pedro.

— Que veux-tu y faire ?

— L'examiner davantage.

— Tu n'es pas satisfaite de l'inspection que nous y avons faite avec le patron ?

— Non, nous avons fait les choses trop rapidement.

— Et tu crois que nous pourrions encore y trouver d'autres indices ?

— Je l'espère.

— Je veux bien t'accompagner si la chose peut être utile.

— En ce cas, allons chercher nos chevaux et partons.

Une heure plus tard, ils arrivaient devant la maison de Pedro.

— Laissons nos chevaux dans une grange, Albert, comme ça, si quelqu'un vient à venir, il ne les verra pas.

— Attends-tu quelqu'un ?

— Non. Mieux vaut être prudents.

— Alors entrons ici.

Après avoir attaché leurs chevaux ils quittèrent la grange pour se diriger vers la maison.

— As-tu la clé pour entrer, Colette ?

— Non, mais il y a les fenêtres.

— Essayons celle-ci.

— Nous sommes chanceux, elle est très facile à ouvrir.

— Soulève-moi, je vais entrer la première.

— As-tu la lumière de poche, Colette ?

— Oui, j'ai tout ce qu'il nous faut.

— En ce cas allons-y.

Un instant plus tard, ils étaient entrés dans la maison.

— Tiens, quelqu'un est venu chercher le corps de Stéphane.

— Probablement que le patron l'a envoyé chercher.

— Chose certaine, il ne pouvait pas le laisser ici bien longtemps.

— Nous montons, Albert ?

— Où veux-tu aller ?

— Je voudrais commencer par la chambre de Pedro.

— Elle t'intéresse ?

— Oui.

— Et pourquoi ?

— Il y a là tellement de portraits de femmes que je ne serais pas surprise si l'une d'entre elles était la coupable.

— De ça il n'y a pas de doute, mais crois-tu que les photos vont se mettre à parler, maintenant ?

— Non.

— Alors que veux-tu trouver dans la chambre ?

— Je ne sais pas, on a bien trouvé la photo de la fille nue, peut-être pourrions-nous trouver autre chose.

— C'est toi qui as eu l'idée de venir ici, je vais te suivre.

Ils montèrent lentement l'escalier en s'éclairant de la lampe de poche, puis se dirigèrent vers la chambre de Pedro.

— Pendant que tu vas fouiller cette chambre qui t'intéresse, Colette, moi je vais faire le tour des autres chambres.

— Mais pourquoi ?

— On ne sait jamais, et il est inutile de perdre notre temps à regarder ensemble les mêmes choses.

— Très bien, fais le tour de la maison et, pendant ce temps, je vais m'occuper de cet appartement.

Albert quitta Colette pour se diriger vers le devant de la maison afin d'examiner un peu les autres chambres, et comme il entra dans une des chambres qui donnaient sur le devant de la maison, il reçut sur la tête un terrible coup et tomba à terre sans même pouvoir crier ou se défendre. La maison sembla tourner autour de lui, puis il perdit connaissance.

* * *

Le soleil commençait à se lever quand Albert revint à lui. Il jeta un coup d'œil dans la chambre où il se trouvait en essayant de se souvenir de ce qui s'était passé, et tout à coup il pensa à Colette.

Il essaya de se lever, mais la douleur qu'il ressentit derrière la tête le fit tomber à nouveau. Il ne se sentait plus capable de se lever, et, passant sa main derrière sa tête, il la retira pour la voir couverte de sang.

Que s'était-il passé ? Il essaya de se souvenir, mais il n'avait vu personne et n'avait rien entendu.

— Colette ! cria-t-il.

N'obtenant aucune réponse, il s'aïda en s'appuyant sur le mur et parvint à se mettre sur pieds, puis avec difficulté se rendit dans le corridor pour enfin retourner à la chambre de Pedro où il avait laissé Colette ; mais la chambre était vide.

— Colette ! cria-t-il encore une fois.

La maison paraissait vide. Il ouvrit la fenêtre pour respirer l'air frais du matin et cela lui fit du bien.

Rassemblant ses forces, il parvint à descendre et se retrouva sur le perron de la maison.

— Colette ! cria-t-il encore plus fort.

N'obtenant aucune réponse, il se rendit jusqu'à la grange pour y retrouver son cheval, mais celui de Colette n'y était plus.

Se sentant faible encore, il monta sur son cheval et revint vers la ville en espérant avoir la force de se rendre jusqu'au perron de son patron pour lui raconter son aventure.

Chapitre VIII

Les recherches

Par la fenêtre de son bureau, le shérif vit arriver Albert, la chemise couverte de sang et se tenant solidement au cou de son cheval pour ne pas tomber en bas de sa monture.

Il s'élança aussitôt vers lui pour l'aider à descendre.

— Qu'est-ce qui est arrivé, Albert ?

— Aidez-moi à descendre, patron, et entrons dans votre bureau.

Un instant plus tard, le shérif approchait une chaise pour faire asseoir Albert qui était tout près de perdre encore connaissance.

— Tiens, prends ce verre de gin, cela va te faire du bien.

Albert prit le verre et le vida d'un trait.

— Maintenant dis-moi ce qui est arrivé.

En quelques mots Albert raconta son aventure.

— Tu es sûr qu'il n'y avait personne dans la maison ?

— Quand nous sommes entrés, dit Albert, j'en étais sûr, mais maintenant, après ce qui m'est arrivé, faut croire qu'il y avait quelqu'un.

— Mais tu n'as vu personne ?

— Absolument pas.

— Et Colette ?

— La dernière fois que je l'ai vue, c'est lorsque je l'ai quittée au moment où elle entrait dans la chambre de Pedro.

— Et tu ne sais pas qui t'a frappé ?

— Quelqu'un devait être caché derrière la porte de la chambre où je suis entré.

— C'est étrange.

— Oui, en effet.

— Faut croire qu'il y a une autre personne qui était intéressée à visiter la maison de Pedro durant la nuit.

- Tout porte à le croire.
— Et tu ne sais pas ce que Colette voulait trouver là ?
— Non, d'ailleurs elle ne dit jamais rien de ce qu'elle sait.
— Je sais qu'elle aime faire ses affaires toute seule.
— Pourquoi alors m'a-t-elle demandé de l'accompagner ?
— Elle croyait peut-être que quelqu'un serait là avant elle.
— Alors pourquoi ne me l'a-t-elle pas dit ?
— Tu la connais ?
— Oui ; il faudrait lui faire perdre cette habitude de tout cacher de ce qu'elle sait ; de la sorte on serait plus sur nos gardes.
— Elle ne t'a pas dit, en route, qu'elle avait parlé à quelqu'un durant la journée ?
— Non.
— Et tu n'as remarqué aucune piste en sortant de la maison ce matin, devant le perron ou devant la grange ?
— Dans l'état où j'étais c'était difficile.
— Oui, je comprends.
— Comment pourrions-nous jamais savoir de quel côté elle est disparue ?
— Il faut absolument trouver la solution de ce problème, patron.
— Oui. Tiens, tu vas déjeuner un peu, cela va te remettre sur tes pieds, et ensuite nous allons retourner vers la maison de Pedro pour examiner les lieux à la clarté du jour.
— Donnez-moi cinq minutes, patron, et je serai prêt à partir.

* * *

En attendant qu'Albert fasse un peu de toilette et prenne son déjeuner, le shérif était allé sur la galerie afin de pouvoir penser à ce qu'il y aurait de mieux à faire, quand tout à coup il vit le vieux Dixie qui, de loin, lui faisait signe qu'il voulait lui parler.

Dans sa voiture, à ses côtés, il y avait un jeune homme qui conduisait le cheval aussi rapidement que la bête pouvait aller.

La voiture s'arrêta devant la galerie où se trouvait le shérif, et sans même descendre Dixie lui dit :

— Je vous amène quelqu'un qui a du nouveau à vous dire, shérif.

— Vraiment ?

— Oui, mon employé ici.

— Et quel est ton nom ?

— Moi je me nomme John.

— Et c'est toi qui as du nouveau à me dire ?

— Oui.

— Alors parle vite, est-ce au sujet de Pedro ?

— Je ne sais pas ; mais voici ce que j'ai à dire.

Le shérif s'était approché de la voiture.

— Voici. Je gardais les troupeaux de bêtes à cornes de mon patron et voici que, tout à coup, je vois venir dans la prairie une femme à cheval qui tire un autre cheval par la bride.

Quand elle m'a vu, elle a fait un grand détour en poussant son cheval encore plus vite.

— Tu ne sais pas qui est cette femme ?

— Non, elle était trop loin.

— Et ensuite ?

— Sur le cheval qui suivait et qu'elle tenait par la bride, il y avait un paquet que j'ai pensé être tout d'abord une poche, mais à bien regarder, je vois tout à coup de longs cheveux qui pendaient et je me suis dit : c'est une femme qui est attachée sur le second cheval.

— Et alors qu'as-tu fait ?

— On est habitués à se mêler de nos affaires dans le désert, et j'ai regardé les deux chevaux qui s'enfuyaient rapidement et que la femme qui était sur le premier conduisait avec facilité.

— Cela n'a pas réveillé ta curiosité ? demanda le shérif.

— Rien, ce n'est que quelque temps plus tard que je me suis demandé pourquoi le deuxième cheval transportait une femme couchée et attachée sur son dos, et tout à coup, je ne sais pas pourquoi j'ai pensé à Pedro qui avait été assassiné.

— Mais cela n'avait pas de rapport avec Pedro ?

— Je sais, mais j'en connaissais si peu sur le meurtre et je me suis dit, soudain, qu'il vaudrait mieux en parler au patron et je suis allé lui raconter mon histoire.

— Et quand cela s'est-il passé ?

LA MAÎTRESSE DE PEDRO

— Exactement l'heure, je ne pourrais pas le dire, mais c'était très à bonne heure, le soleil allait justement se lever.

— Oui, shérif, c'est bien ce que John m'a conté, et voilà que je me suis dit que peut-être la femme qui était attachée sur le cheval en connaissait trop long sur l'affaire et c'était pour cela qu'on l'amenait ailleurs pour ne pas qu'elle parle.

— Et de quel côté venait-elle cette femme qui conduisait le cheval ?

— Elle venait de la direction du ranch de Pedro.

— Et dans quelle direction allait-elle ?

— Droit vers le sud.

— Et tu ne pourrais pas reconnaître cette femme si tu la revoyais ?

— Non, elle était trop loin quand je l'ai aperçue.

— Tes chevaux sont-ils bien fatigués, Dixie ?

— Non, ce sont de bonnes bêtes.

— Tu crois que tu pourrais nous suivre, Albert et moi ?

— Oui, je le crois bien.

— Alors attends une minute, je reviens à l'instant.

Le shérif entra dans son bureau.

— Albert ! cria-t-il.

— Oui, patron ?

— Te sens-tu assez bien pour faire une petite course ?

— Si c'est dans l'intérêt de Colette, je suis prêt.

— Alors viens vite.

— Vous avez des nouvelles ?

— Je ne sais pas encore, mais j'ai une piste à suivre.

— Alors je suis.

Ils sortirent tous les deux et sautèrent sur leurs chevaux.

— Alors tu vas nous suivre, Dixie, dit le shérif.

— Oui, allez-y.

Dans un nuage de poussière, le petit groupe se dirigea vers le désert, à l'endroit où John avait vu l'étrange cavalier qui amenait une femme attachée sur un deuxième cheval.

Chapitre IX

Une indication

Il était facile de suivre les pistes fraîches des chevaux dans la terre molle de la prairie, et après plusieurs milles d'une course effrénée, le shérif arrêta tout à coup son cheval près d'une petite rivière.

— Plusieurs chevaux se sont arrêtés ici, Dixie, dit le shérif en désignant le bord de la rivière.

Le vieux coureur du désert sauta aussitôt de sa voiture pour s'approcher de l'endroit que venait de désigner le shérif.

— En effet, et je dirais même plus, ils sont restés ici assez longtemps, peut-être pour se reposer.

— Ce qui veut dire que la femme qui emportait Colette ne doit plus être très loin.

— C'est une indication précieuse que celle-ci, shérif.

— Cela vaudrait peut-être la peine de regarder dans les environs.

— Ce qui me surprend, dit Albert, c'est que l'on ne peut voir dans quelle direction ils sont repartis ces chevaux.

— Je vois que tu n'as pas grande expérience, mon garçon, dit le vieux Dixie, ils sont repartis par la rivière afin de faire perdre toutes traces, c'est simple.

— Alors on est pas plus avancés que lorsque nous sommes partis ?

— Oui et non, on peut se diviser en deux groupes et suivre les deux côtés de la rivière jusqu'à ce que l'on retrouve les pistes.

— Je n'avais pas pensé à ça, dit Albert.

— Avant de partir, dit le shérif, moi j'aimerais que l'on regarde un peu autour d'ici, peut-être cette femme a-t-elle laissé Colette dans les environs pour se débarrasser d'elle, car elle se sentait peut-être poursuivie.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, dit Dixie, alors prenons chacun notre côté et regardons aux alentours.

— Vaudrait mieux que nous ne restions pas tous ensemble, dit Dixie, car on ne sait jamais, on peut tomber dans un piège.

— Tu as encore raison, dit le shérif.

— Et, même plus, je vous conseillerais de laisser vos chevaux ici afin qu'ils se reposent un peu, car le soleil est maintenant levé et il commence à faire très chaud. Si nous avons encore à courir plusieurs milles, il serait bon que nos montures soient reposées.

— Mais qui va les garder ? demanda Albert.

— Je vais rester ici avec John, dit Dixie, le shérif et toi, vous allez prendre chacun un chemin pour vous rejoindre plus loin.

— Mais si vous êtes attaqués pendant notre absence ? demanda Albert.

— Vous entendrez toujours les coups de feu, et vous reviendrez.

— Je pense que c'est le meilleur parti à prendre, dit le shérif, alors nous allons te confier nos chevaux, Dixie.

Le shérif commençait à marcher vers le désert quand, tout à coup, il s'arrêta pour écouter attentivement puis se retourna du côté de Dixie, qui lui aussi tendait l'oreille.

— Vous avez entendu ? dit le shérif.

— Oui, on dirait quelqu'un qui demande du secours.

— Mais de quelle direction venait cette voix ?

— Je crois qu'elle venait du désert.

— C'est drôle, dit le shérif, moi j'avais l'impression que ce cri venait du côté de la rivière.

— Plus que jamais prenons garde, dit Dixie, il se peut que ce soit un piège, car du côté de la rivière il y a des arbres et des broussailles.

— Écoutez ! La voix vient d'appeler encore.

— Je suis sûr que c'est une voix de femme, et cette voix vient du désert, dit Dixie.

— Alors allons voir.

— Soyez prudent, shérif.

— Il ne peut y avoir de piège du côté du désert, car pas un homme ne peut se cacher dans cette plaine, nous le verrions.

— Peut-être, mais quand vous serez là-bas, vous ferez une bonne cible pour un tireur.

— Commençons alors par regarder autour de la rivière.

— Je vais prendre soin de ce coin, dit Dixie, allez, shérif, nous veillerons de notre côté.

Avec prudence le shérif et Albert s'engagèrent dans le désert.

— Regardez là-bas, shérif, dit Albert.

— Qu'est-ce que tu vois ?

— On dirait quelque chose qui est par terre.

— Une branche d'arbre peut-être.

— Non, c'est plus gros que ça.

À ce moment la voix de femme se fit plus forte.

— Au secours, par ici !

— Mais c'est Colette ! dit Albert.

— Alors où est-elle ?

— Je vous dis que c'est elle qui est couchée là-bas dans le désert !

— Serait-elle blessée ?

— Pour rester couchée ainsi en plein soleil, il faut qu'elle soit blessée et incapable de marcher.

— Hâtons-nous et allons voir.

En courant, ils se dirigèrent vers la forme qu'avait indiquée Albert et s'arrêtèrent tout près de Colette.

Celle-ci était attachée à des morceaux de bois solidement entrés dans la terre, et elle avait les deux bras et les deux jambes écartés en forme de X.

— Colette ! s'écria le shérif.

— Oui, c'est moi. Mais ne restez donc pas là à me regarder comme si vous n'aviez jamais vu une femme, vous voyez bien que si je reste encore une heure ainsi je vais mourir, le soleil a déjà commencé à me griller !

— Mais qui t'a attachée ainsi ? dit le shérif en se penchant pour couper les cordes qui retenaient Colette.

— C'est elle.

— Qui elle ?

— La fiancée de Pedro.

— Mais pourquoi t'a-t-elle fait ça ?

— Commencez par me libérer de cette position et amenez-moi à l'ombre, je vous raconterai ensuite ce qui est arrivé.

LA MAÎTRESSE DE PEDRO

Ce ne fut pas long que les cordes furent coupées et le shérif donna son veston à Colette pour qu'elle dissimule un peu sa nudité, puis ils la reconduisirent vers les petits arbres où devaient les attendre Dixie et son compagnon.

Chapitre X

Le récit de Colette

— Ton histoire doit commencer hier soir, dans la maison de Pedro ? dit Albert.

— C'est juste. Voyant que tu ne revenais pas, je suis sortie dans le corridor pour voir où tu étais quand j'ai reçu un terrible coup sur la tête, et je me suis écrasée de tout mon long par terre.

Lorsque je suis revenue à moi, une femme finissait de m'attacher sur mon cheval.

— Que me voulez-vous ? lui ai-je demandé.

— Laisse faire, dit-elle, c'est de valeur d'avoir assommé le gars qui était avec toi, car à lui je ne voulais rien, c'est à toi que j'en veux, et tu vas me le payer.

— Mais qu'est-ce que j'ai fait ?

— Tout d'abord je suis la fiancée de Pedro, et j'ai su qu'il voulait te marier, et moi je ne souffre pas de concurrence, en amour.

— Mais qui a dit que je voulais le marier ?

— C'est lui-même qui me l'a dit après m'avoir fait l'amour cet après-midi dans le buisson et, pour me venger, je l'ai tué ; c'est à ton tour maintenant de mourir.

— Alors pourquoi ne pas me tuer tout de suite ?

— Non, je veux te faire souffrir avant de mourir.

— Que veux-tu me faire ?

— Tu verras en temps et lieu.

Sans dire un autre mot, elle sauta sur son cheval et, prenant le mien par la bride, elle s'élança vers le désert.

En arrivant à un endroit, j'ai vu un cow-boy qui gardait un troupeau de bœufs. J'ai voulu lui crier, mais elle aussi l'avait vu, et elle changea aussitôt de direction.

— C'est John, qui est ici, qui t'a vue, Colette.

— J'ai espéré de tout mon cœur qu'il viendrait de notre côté, mais à mon désappointement il ne bougea pas.

— Nous avons filé droit de ce côté, mais tout à coup elle a dû penser que l'homme nous avait vues et qu'il viendrait peut-être, car elle arrêta son cheval tout près de cette rivière. Elle ne paraissait plus savoir que faire puis, soudain, elle sembla prendre une décision.

— Je vais te laisser mourir ici, me dit-elle.

— Prends garde, tu sais que deux hommes nous ont peut-être vues ?

— Qui, deux hommes, demanda-t-elle inquiète ?

— Stéphane et le cow-boy qui gardait le troupeau.

— Tant qu'à Stéphane, il est mort lui aussi, et c'est moi qui l'ai tué près de la grange. Tant qu'à l'autre, c'est justement lui que je veux conduire dans une fausse direction.

Sans en dire davantage, elle me détacha du cheval et me laissa tomber par terre, car j'avais les bras et les pieds attachés.

Elle commença ensuite à me déshabiller et, lorsque je fus entièrement nue, elle me regarda.

— C'est dommage pour Pedro.

— Que voulez-vous faire de moi ?

— Te laisser mourir de faim et de soif dans le désert et ensuite... ou plutôt, pour te faire souffrir avant de mourir, je vais te laisser brûler tranquillement par le soleil. Elle se dirigea alors vers l'endroit où vous m'avez trouvée et elle planta dans la terre les bâtons auxquels j'étais attachée, puis elle revint vers moi pour me traîner par les cheveux jusqu'au lieu du supplice, où elle m'attacha solidement.

— Maintenant, tu vas me dire ce que tu allais faire chez Pedro ?

— Ça, ce n'est pas de tes affaires, que j'ai répondu.

La réponse la fit devenir rouge de colère, elle commença à me frapper avec ses pieds par tout mon corps et comme je ne pouvais pas me défendre, il me fallait bien endurer les coups qui se multipliaient ; et je dois vous dire qu'elle ne choisissait pas les endroits où frapper ! Lorsqu'elle fut fatiguée de me frapper elle s'arrêta, et tout à coup, pensant peut-être à celui qui nous avait vues traversant le désert, elle partit en courant, sauta sur son cheval et disparut aussi vite que possible en emportant mon linge et mon cheval.

— Alors, dit le shérif, depuis combien de temps étais-tu là quand nous sommes arrivés ?

— Je ne sais pas, parfois je perdais connaissance et je revenais ensuite à moi.

— Et tu ne sais pas où allait cette femme, quand elle t'a quittée ?

— Non.

— Dans quelle direction est-elle allée ?

— Directement vers le nord.

— Alors partons à sa poursuite, dit Albert.

— Rien ne presse, dit Colette, car son cheval était épuisé, il faudra absolument qu'elle arrête pas très loin d'ici.

— Dixie, dit le shérif, y a-t-il un village dans cette direction ?

— Il y en a un, mais il est très loin ; si le cheval de Dolorès était épuisé elle ne pourra pas l'atteindre sans s'arrêter quelque part.

— Sais-tu si elle était armée, Colette ?

— Je le crois, oui ; je me souviens maintenant qu'elle avait un revolver à sa ceinture.

— Cela n'a pas d'importance qu'elle soit armée ou non, nous allons l'arrêter quand même, dit Albert.

— Ça c'est sûr, dit le shérif, mais à condition que l'on ne se fasse pas tuer avant.

— Un instant, dit Colette, c'est moi qui ai reçu les coups, et c'est moi qu'elle voulait tuer, alors c'est moi qui veux l'arrêter.

— Mais comment veux-tu faire ?

— Si seulement j'avais un peu de linge pour me mettre sur le dos.

— Il faudrait que l'un de nous se décide à se déshabiller, et nous ne sommes tous que des hommes.

— Et qu'est-ce que cela peut faire, vous m'avez bien vue nue comme un ver et attachée, tout comme si le hasard voulait vous favoriser à me regarder sans que je puisse rien faire.

— Et celui qui se déshabillerait pour te donner son linge serait obligé de rester ici pour nous attendre ?

— Et pourquoi pas, j'étais bien obligée de rester étendue au soleil moi, il ne sera pas pire que moi. Sans compter que lui pourra rester à l'ombre et ne pas se faire cuire au soleil.

— Mais qui veux-tu qui se déshabille pour te donner son linge ?

— Cela n'a pas d'importance. Mais j'y pense, pourquoi ce ne serait pas Albert ?

— Et pourquoi lui plus qu'un autre ?

— Parce que je crois qu'il est un peu coupable de bien des malentendus entre nous, patron.

— Que veux-tu dire, Colette ?

— Je gagerais, patron, que c'est lui qui a lancé le canard que je devais marier Pedro, et je gagerais encore plus que c'est lui qui vous a dit qu'il m'avait vue derrière les buissons à faire l'amour avec Pedro. Est-ce que je me trompe ?

— Ce n'est pas le temps de soulever des discussions ici, Colette.

— Est-ce vrai ou non ce que je viens de dire ? répéta UZ-16.

— Nous réglerons ceci plus tard.

— Vous ne voulez pas me donner raison ?

— Pas maintenant ; nous allons tout d'abord rattraper Dolorès et ensuite nous réglerons les comptes.

— Alors personne ne veut me donner du linge ? dit Colette en regardant les hommes les uns après les autres.

Tous la regardaient avec l'envie de rire, mais soudain, comme un éclair, Colette porta la main sur le revolver de John, qui se trouvait près d'elle, puis sauta sur le premier cheval qui était à ses côtés.

— Il y en aura toujours bien un qui va attendre ici que je revienne avec Dolorès dit-elle, en faisant partir son cheval au galop en direction du chemin par lequel s'était enfuie Dolorès.

Chapitre XI

La poursuite

Avant qu'ils ne soient revenus de leur surprise, et le temps qu'ils prirent à monter leur chevaux pour s'élancer à la suite de Colette, celle-ci avait déjà pris une grande avance sur eux.

Le terrain commençait à être accidenté devant elle et, descendant la pente d'une petite colline, Colette s'engagea entre des rochers puis tourna subitement vers sa gauche, sûre qu'elle était que le shérif et les autres perdraient sa piste.

En effet, rendus à cet endroit, le shérif arrêta ses hommes, se demandant de quel côté était disparue Colette.

* * *

Le soir commençait à descendre et le soleil, déjà, baissait rapidement à l'horizon quand John, qui était demeuré sous les arbres attendant le retour du shérif et des autres, pensa à se coucher pour dormir un peu. Il avait fait un feu et s'était endormi.

Il y avait déjà quelque temps qu'il dormait quand, tout à coup, il sentit quelque chose qui lui touchait l'épaule. Il s'éveilla brusquement pour apercevoir un cheval qui broutait l'herbe à ses côtés.

Que voulait donc dire ceci ? Il se leva aussitôt pour s'approcher de la bête et, à sa surprise, il vit un jupon de femme accroché à la selle du cheval. Prenant le morceau de linge féminin, il le regarda pour y voir écrit, avec un morceau de charbon de bois, le billet suivant : « Je vous ramène votre cheval, et votre revolver qui est sur la selle, car je n'ai plus besoin de ces choses. Voulez-vous avertir le shérif de revenir avec les hommes, car je vais l'attendre à son bureau — Colette. »

John pensa qu'il rêvait. Il lut et relut le billet, ne pouvant rien comprendre. Comment Colette était-elle venue lui apporter ces choses, et comment se faisait-il qu'elle revienne seule quand les autres devaient l'avoir rejointe ? Mais pourquoi voulait-elle agir ainsi quand il était beaucoup plus facile de revenir avec le shérif ?

Tout ceci paraissait d'autant plus étrange pour John, qui ne connaissait pas Colette, mais il n'y avait pas autre chose à faire. Il sauta sur le cheval et partit dans la direction où les autres l'avaient quitté pour partir à la suite de Colette, emportant avec lui le message de UZ-16 afin de le montrer au shérif, quitte à faire rire de lui.

Chapitre XII

Personne ne vaut Colette

Le shérif était en colère lorsqu'il revint à son bureau. Il était furieux contre Colette, qui s'était permise de rire de lui et des autres en le faisant chercher ainsi une partie de la journée pour la retrouver, quand tout simplement elle était allée seule à la recherche de la maîtresse de Pedro et l'avait sans doute attrapée puisqu'elle avait dit à John de revenir tous à la ville.

En effet, entrant dans son bureau, le shérif vit Colette tranquillement assise à sa place, correctement habillée et fumant une cigarette qu'elle éteignit en le voyant entrer.

— C'est ainsi que tu ris de nous ? dit le shérif.

— Je n'ai jamais ri de personne, patron, mais j'avais une vengeance à obtenir et je me suis tout simplement contentée.

— Mais comment savais-tu où aller pour retrouver Dolorès ?

— J'avais trouvé une lettre dans la chambre de Pedro qui mentionnait l'endroit où restait Dolorès ; alors quand je suis partie après elle je savais où aller, et sachant que son cheval était épuisé, je savais que je la rattraperais avant qu'elle n'arrive à son village.

— Mais pourquoi ne pas nous avoir dit ça ?

— Je viens de le dire, j'avais une vengeance à obtenir. Dolorès s'attendait à voir des hommes à sa poursuite, mais une femme seule fait beaucoup moins de bruit. J'étais armée et j'avais un bon cheval, aussi ce ne fut pas long que Dolorès fût à ma merci.

Je l'ai vite déshabillée, comme elle m'avait fait, je l'ai attachée sur son cheval, pour m'habiller ensuite avec son linge.

— Mais pourquoi n'es-tu pas venue nous la remettre ?

— Elle avait voulu me faire griller au soleil, alors moi j'avais décidé de lui donner la même punition.

— Mais tu es folle, Colette ?

— Non, je me suis bien amusée à la voir entièrement nue sur son cheval sans qu'elle puisse se défendre ; d'ailleurs c'est ce qu'elle m'avait fait à moi, et tout l'après-midi je me suis promenée au soleil dans le désert. De temps en temps je la plaçais sur le ventre pour la faire griller sur le devant, puis je la retournais pour lui faire chauffer le derrière. Je faisais ça de temps en temps et je trouvais cela très drôle de la voir se lamenter, puis, lorsque le soleil commença à descendre, je suis allée reconduire le cheval de John et lui demander d'aller vous prévenir de ne plus me chercher.

— Mais où est Dolorès ?

— Ici, dans une cellule.

Le shérif se dirigeait vers la cellule quand Colette l'arrêta.

— N'allez pas trop vite, patron, car la belle fille n'est pas de bonne humeur.

— Que veux-tu dire ?

— Après le coup de soleil qu'elle a eu, elle a la peau et les nerfs sensibles.

— Vas-tu continuer de rire de moi ainsi bien longtemps ?

— Non. Mais franchement c'est une belle fille, et vous allez voir qu'elle est assez bien faite pour donner le goût à un gars comme Pedro de la caresser derrière les buissons ; et en plus je demanderais à Albert d'aller lui aussi la voir.

— Pourquoi ?

— Pour lui montrer que deux filles peuvent se ressembler quelquefois et, avant d'accuser tout le monde, il ferait bien mieux d'être sûr de son affaire.

— Le shérif lui jeta un regard de mauvaise humeur, puis se dirigea avec Albert du côté des cellules.

— Colette, mettant les pieds sur le bureau de son patron, alluma une cigarette en regardant gentiment John qui la regardait sans être bien sûr de ce qui venait de se passer.

Un corps dans la poubelle

(Aventure n° 244)

Voici UZ-16 aux prises avec une énigme policière dont la résolution va lui permettre de donner sa pleine mesure.

Colette fait équipe avec Roland Maher et Hélène Besner, deux excellents collaborateurs de son bureau de détective privée. Les rapports hiérarchiques sont clairs : c'est Colette qui élabore la stratégie, c'est elle la patronne. Clairs aussi les rapports de Colette avec la Sûreté municipale, dont elle se démarque ici. On se rappelle que dans *Meurtre sur la scène* Colette était à l'emploi de la police, qui la surpassait assez aisément en termes de perspicacité. Quant à *la Maîtresse de Pedro*, Colette, en dépit de son réel courage, y tenait un rôle subalterne.

Un corps dans la poubelle nous présente, pourrait-on dire, la « vraie » Colette, brillante, énergique, ironique, impressionnante, telle qu'elle est dans un numéro sur deux, telle qu'on voudrait toujours la retrouver, Colombo avant la lettre, l'« as femme détective canadienne-française ».

UN CORPS DANS LA POUBELLE

par Gilles Brodeur

Chapitre I

La danseuse nudiste

Il n'y avait que onze personnes dans la salle.

Il faut dire, par exemple, qu'il ne s'agissait pas d'une représentation publique.

L'établissement de la rue Sherbrooke est, loin dans l'est, était une entreprise privée.

C'est David Mintz qui en avait eu l'idée.

Un salon double et une chambre à coucher, dont les murs de séparation avaient été enlevés, avaient été transformés en salle de spectacles.

Il n'y avait pas de scène. On n'en avait pas besoin. Les vedettes des spectacles évoluaient sur le plancher, sur un espace ovale entouré de petites tables et de fauteuils confortables.

Ainsi les spectateurs pouvaient voir et entendre plus facilement. Car à cet endroit-là on donnait des spectacles où le nu prédominait.

Ceux qui étaient dans le secret pouvaient retenir une place, les soirs de représentation, en payant \$25.

C'était cher. Mais il paraît que cela valait la peine.

Il en faut pour tous les goûts, naturellement.

Ce soir-là, le clou de la représentation n'était autre que Gladys Braun.

On prétendait qu'aucune autre danseuse au monde ne posait comme elle l'art de se dévêtir en public.

Puisqu'il y a des gens qui aiment ça, elle était devenue très populaire. Elle gagnait également d'énormes cachets.

Toutes sortes de bruits couraient sur son compte.

On la disait mariée, mais personne encore ne connaissait son mari.

On la disait extrêmement riche aussi.

Mais ce qui intriguait le plus, c'est qu'on ne lui connaissait pas d'amis. Elle avait quantité de connaissances, des centaines d'admirateurs inlassables, mais personne ne pouvait se vanter d'avoir pénétré dans son intimité.

Était-elle réellement pure ?

D'aucuns riaient à gorge déployée quand on l'affirmait devant eux.

D'autres le juraient.

C'était tout de même étrange chez une femme qui a pour profession de se dévêtir en public. Et quand on dit dévêtir, Gladys Braun le faisait sans la moindre restriction quand elle en arrivait à la conclusion de son numéro.

Elle était excessivement jolie en plus.

* * *

Ce n'était pas la première fois qu'elle paraissait au Music-Hall privé de la rue Sherbrooke est en ce soir du 7 septembre 1953.

Elle connaissait donc bien les airs de la maison.

Aussitôt après avoir sonné à la porte principale et avoir été reçue par le propriétaire lui-même, elle était passée dans la petite chambre qui servait de loge aux artistes de passage dans l'établissement.

David Mintz s'entretenait alors avec quelques clients. Il avait prié la danseuse de l'excuser. Coopérative et simple, elle avait répondu à Mintz :

— Ne vous occupez pas de moi. Je connais la place. Je vais me préparer. Vous m'appellerez quand il sera temps de faire mon numéro.

Une heure plus tard, vers neuf heures, Mintz avait frappé à la porte de la petite loge.

— C'est le temps ? avait demandé Gladys.

— D'ici un petit quart d'heure, si vous voulez bien.

— Entendu ! Comptez sur moi.

Elle avait paru à temps.

Son numéro, ce soir-là, avait été mixte. Il y avait du chant et de la danse.

Au lieu de se contenter d'évoluer sur le plancher, auprès des fauteuils des spectateurs, elle avait accompagné sa danse

d'une chanson écrite spécialement pour la circonstance et pour elle.

Sa voix, sans être riche et très cultivée, était chaude. Elle donnait plus de charme à ses gestes et troublait encore plus son assistance masculine.

L'acte dura vingt minutes.

Ce fut un succès sans pareil encore.

On l'applaudit, on la rappela. Des gens se levèrent pour la rejoindre dans sa loge.

Mais un règlement de la maison interdisait ce genre de manifestation. On n'avait pas le droit de quitter son siège après un spectacle. Le propriétaire insistait pour que les gens se calment avant de rencontrer les artistes.

En face de l'enthousiasme général, David Mintz se leva et parla :

— Il était bien entendu que mademoiselle Braun ne danserait qu'une fois pour vous, ce soir. Son engagement est terminé. Mais je vois que vous insistez sincèrement. Je vais voir ce que je puis faire pour vous.

Il sortit pour aller parler à l'artiste.

Quelques instants plus tard, il revenait dans la salle pour annoncer :

— J'ai réussi à garder notre amie, mademoiselle Braun. Elle consent à exécuter un numéro de danse supplémentaire.

Il y eut une explosion d'enthousiasme.

Mintz continua :

— Il vous faudra attendre une petite demi-heure par exemple. Notre artiste exige ce délai pour se préparer.

On servit de nouvelles consommations.

Tout le monde parlait de ce qui allait se produire.

On vivait dans l'expectative.

Des hommes se levaient pour aller converser avec d'autres. Certains marchaient dans la pièce. On était généralement nerveux. Cela se comprenait d'ailleurs facilement.

Les trente minutes n'étaient pas aussitôt écoulées qu'on commença à réclamer la danseuse.

David Mintz regarda sa montre à son tour.

Il jeta un rapide regard dans la direction de la porte de la petite loge.

Un soupir d'impatience lui échappa.

L'étonnement parut sur sa physionomie.

Il se leva pour aller chercher Gladys Braun. Mais il ne continua pas tout de suite vers sa porte ; on aurait dit qu'il redoutait quelque chose, qu'il avait peur.

Il se dit qu'elle n'était probablement pas encore préparée. Il s'agissait d'un impromptu. Il fallait bien lui pardonner quelques moments de retard.

A ceux qui s'impatientaient il expliqua la situation, leur faisant remarquer qu'ils étaient bien chanceux de pouvoir jouir encore une fois de la présence de Gladys Braun.

Après quarante-cinq minutes, il frappa à la porte de l'artiste.

N'obtenant pas de réponse, il frappa de nouveau. Puis il appela.

Rien. Toujours rien.

— Est-elle malade ? se dit-il.

Puis il pensa qu'elle pouvait être partie sans avertir. Pourtant, elle n'aurait pas fait cela après avoir consenti à exécuter un deuxième acte.

Il y avait quelque chose qui n'allait pas.

N'obtenant toujours pas de réponse, il porta la main sur la poignée de la porte. Elle n'était pas fermée à clef. Première constatation qui l'intrigua au suprême degré.

Jamais une artiste n'avait changé de costume dans la loge sans se mettre à l'abri de tout œil indiscret, principalement après un acte, alors que les spectateurs avaient les sangs réchauffés.

David Mintz poussa la porte de quelques pouces, puis jeta un regard à l'intérieur.

Il fut sur le point d'échapper un cri.

Mais il ne fallait pas car on le voyait et on l'entendait.

Il referma, demeura un moment face à la porte pour se composer une physionomie, puis revint auprès de ses clients.

Sa figure était grave. Mais ce qu'il avait à dire pouvait justifier cette expression.

Il déclara :

— Gladys Braun n'est plus là. Elle est partie sans que je le sache.

Les gens protestèrent. Mais Mintz n'y pouvait rien.

Quand certains voulurent quitter les lieux, cependant, il insista pour les garder, les assurant que le spectacle comporterait une séance de cinéma qui valait la peine d'être vue.

UN CORPS DANS LA POUBELLE

Les spectateurs se regardèrent. On commença à dire qu'on resterait. Finalement personne n'insista pour quitter la place.

David Mintz retourna à la porte de la loge. Il l'ouvrit encore quelque peu pour prendre la clef qui était dans la serrure à l'intérieur.

Il barra la porte à double tour avant de s'occuper d'installer un rideau blanc, sur le mur du fond.

Chapitre II

Le calepin accusateur

Dès que son employé eut mis la lanterne magique en opération et que l'attention de ses invités fut captée par la représentation du film, David Mintz sortit subrepticement de la grande salle pour passer dans sa chambre à coucher.

Il y avait un téléphone près de la tête de son lit.

Il composa un numéro, qu'il paraissait connaître par cœur.

Ce fut une voix de femme qui répondit.

Il demanda :

— C'est bien Colette UZ-16 à qui j'ai le plaisir de parler ?

— Oui, monsieur. Qui est à l'appareil ?

— David Mintz. Vous ne me connaissez pas. Du moins je le crois.

— En effet. Que puis-je faire pour vous ?

— Il faut que vous veniez à ma résidence, rue Sherbrooke est, sans tarder.

— Je n'ai pas l'habitude de m'occuper le soir de choses qui peuvent attendre au matin...

— Il vient de se passer ici un événement qui justifie mon appel. Croyez-moi, sergent.

— S'il le faut j'irai, alors.

— Je vous attends immédiatement. Il est important même que vous ne tardiez pas, car il y a ici des gens que vous aurez probablement besoin de voir pour résoudre le problème que j'ai à vous soumettre.

— De quoi s'agit-il donc de si important ?

— Je ne peux malheureusement pas vous expliquer cela au téléphone. Il pourrait y avoir des oreilles indiscretes et ce serait fatal. Venez, je vous en prie.

— Entendu alors. Quelle adresse sur la rue Sherbrooke ?

David Mintz donna l'adresse. UZ-16 la répéta et finalement promit d'être là en moins de vingt minutes.

* * *

Il l'attendait à la porte arrière de la maison.

C'est là qu'il lui avait recommandé d'entrer afin de ne pas attirer l'attention de ses clients-invités.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle en franchissant la porte.

Ceux qui connaissent UZ-16 savent qu'elle n'a pas l'habitude de perdre son temps en préliminaires quand elle entreprend de résoudre une énigme policière.

— Venez plutôt. Vous verrez par vous-même, répondit Mintz.

— Où ?

— Suivez-moi.

— Elle lui emboîta le pas en silence.

Profitant de l'obscurité qui régnait dans la grande pièce, David Mintz réussit à amener UZ-16 devant la porte de la petite loge.

Il introduisit la clef dans la serrure et ouvrit.

Avant de faire de la lumière, il poussa UZ-16 à l'intérieur, puis referma la porte sur eux.

C'est à ce moment qu'il fit jouer le déclic du commutateur.

— Regardez dans le coin, commença-t-il.

Mais il s'arrêta net.

UZ-16 s'étonna :

— Il n'y a rien !

— Ah ! mais...

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Vous devez savoir que je ne m'intéresse pas aux plaisanteries de ce genre ?

— Elle a disparu...

— Qui a disparu ? Une femme ?

— Une danseuse. C'était Gladys Braun. Tout le monde en a entendu parler. C'était la plus fameuse danseuse nudiste qui fût au monde.

— Pourquoi a-t-elle disparu ?

— Ça je l'ignore. Mais je sais qu'elle n'a pas disparu d'elle-même...

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle était morte quand je vous ai appelée.

— Êtes-vous bien certain qu'elle était morte ? Peut-être n'était-elle qu'évanouie ?

— On lui avait écrasé la tête. Ce n'était plus qu'une masse sanguinolente. Il n'y a pas d'erreur possible.

— Et il y a des gens dans la maison ?

— Oui. Onze étrangers et un employé.

— Vous les connaissez ?

— Passablement tous.

— En quel honneur sont-ils ici ?

— Je vais vous expliquer.

UZ-16 changea d'idée.

Elle dit :

— Sortons par en arrière. J'ai laissé mon automobile dans la ruelle. Il y a là mon assistant, Roland Maher. Il vaut probablement mieux qu'il entende votre récit lui aussi.

Mintz et UZ-16 s'installèrent sur le siège arrière de l'automobile.

Une fois les présentations faites, Mintz commença à expliquer la raison de la présence de Gladys Braun chez lui. Il donna à UZ-16 tous les détails sur son commerce clandestin et immoral.

Roland Maher écouta sans dire un mot.

Mais chaque détail du récit s'enregistrait dans son esprit méthodique.

Finalement UZ-16 s'enquit :

— C'est un meurtre, à n'en pas douter. Impossible de penser au suicide...

— Ça c'est sûr !

— Pourquoi alors ne pas appeler la Sûreté municipale ? Vous savez bien qu'il s'agit d'une affaire trop importante pour ne pas aviser la police ?

— S'il s'agissait d'une simple affaire de meurtre, je vous donnerais raison. Mais il y a beaucoup plus, UZ-16.

— Quoi donc ?

— Vous devez pourtant comprendre que mon commerce n'est pas légal. Il faut absolument que personne, surtout la police, ne sache ce qui se passe ici...

— Ce n'est pas moi qui vous dénoncerais, vous pouvez être sûr. Mais un meurtre, c'est un meurtre. Le cacher, c'est s'en rendre complice.

David Mintz parut se concentrer dans ses pensées pendant quelques moments.

Finalement il avoua :

— La question de mon commerce n'est pas la plus importante. Je n'aimerais pas cela, mais s'il ne s'agissait que de moi, j'irais directement à la police.

— Qu'y a-t-il donc d'autre ? demanda UZ-16.

— Mes clients.

— Qu'ont-ils de spécial ?

— Ce sont des gens qui ne doivent pas avoir été vus ici. Vous savez ce que je veux dire. Si on savait qu'ils étaient réunis ici ce soir, cela pourrait causer un scandale sans pareil.

— Sont-ils donc si importants ?

— Ce sont des diplomates étrangers et des ambassadeurs. Vous voyez ça d'ici ? Vous comprenez que je ne veux pas déclencher des complications internationales ? Il faut donc que tout se passe dans la discrétion.

— Tous vos clients sont des étrangers ?

— Absolument.

— Et il n'y avait personne d'autre dans la maison que ces gens-là ?

— Absolument pas, sauf, naturellement, mon employé. Mais il ne peut être le coupable...

— Pourquoi ?

— Parce qu'il était toujours avec moi. Il n'a pu échapper à ma vue assez longtemps pour entrer dans la loge, tuer la danseuse et revenir à mes côtés. Je m'en serais aperçu.

— Quelqu'un a pu pénétrer dans la maison sans que vous ne le sachiez, alors ?

— Impossible !

— Pourquoi ?

— Je dois vous dire que j'ai fait installer un système d'alarme, en prévision de la police. Or aucune alerte n'a été donnée. Vous comprenez ?

— Allons examiner votre système d'alarme alors.

Mintz descendit de l'automobile de meilleure humeur. Il comprenait que UZ-16 avait décidé de s'occuper de son affaire.

Le système d'alarme était contrôlé de la chambre à coucher de Mintz.

C'est là également qu'il sonnait quand un intrus se présentait à une des portes ou à une des fenêtres de la maison.

Roland Maher sortit à l'extérieur de la maison pour faire une épreuve. Tout marchait à merveille.

Il fallait donc admettre qu'aucun étranger n'avait pu pénétrer dans la maison.

— Il faut conclure que le meurtre a été accompli par une personne qui se trouvait dans la maison, conclut UZ-16.

— Mais c'est impossible, UZ-16! s'exclama David Mintz. Tous mes invités sont de hauts personnages. Aucun d'entre eux ne peut être un assassin.

— Alors c'est vous qui êtes l'assassin!

Il sursauta.

— Jamais de la vie! Ça ne se peut pas!

— Il n'y a que votre parole pour le prouver, protesta UZ-16.

— Écoutez-moi bien, UZ-16. Si j'avais assassiné Gladys Braun, vous devez bien savoir que je ne vous aurais pas fait venir ici pour éclaircir la tragédie? J'aurais eu trop peur que vous ne trouviez la preuve de ma culpabilité. Si j'étais coupable, à choisir entre la police et vous, vous vous imaginez bien que je choisirais la police. J'aurais beaucoup plus de chances de m'en tirer.

Roland Maher dit :

— Il a raison, patronne. Mintz n'est pas, ne peut pas être le coupable.

— S'il ne l'est pas, reprit UZ-16, c'est un de ses clients.

— Pourtant... fit remarquer David Mintz.

— UZ-16 trancha la discussion :

— Pour le moment, admettons qu'il s'agit d'un de vos clients. Dites-moi maintenant où est allée cette danseuse dans la maison. Je veux dire à quelles pièces a-t-elle eu accès?

— Dans sa loge, la pièce que je vous ai montrée tout à l'heure et où j'étais certain qu'elle était encore, puis dans la grande salle de spectacle.

— Je vais commencer par visiter la loge. Venez avec moi.

À l'adresse de Roland Maher, elle ordonna :

— Tu vas visiter la maison de fond en comble. Il faut trouver le corps de la danseuse.

— Tout de suite, patronne.

— On l'a peut-être transportée dehors, suggéra Mintz.
Mais UZ-16 reprit :

— Impossible ! Le système d'alarme vous aurait donné l'éveil si quelqu'un était sorti de la maison.

— Non. Car le système n'opère que pour les personnes qui entrent et non pour les personnes qui sortent.

Pendant que Roland Maher s'éloignait du couple, UZ-16 demanda :

— Pensez-vous que certains de vos clients connaissent votre système ?

— Je suis certain qu'aucun d'eux n'est au courant. Personne d'ailleurs n'est au courant, pas même mon employé qui est à mon service depuis plusieurs années.

— Ainsi personne de l'intérieur n'aurait pu suspendre l'opération du système temporairement pour permettre à une personne d'entrer, de tuer Gladys Braun et de sortir avec son cadavre ?

— Je ne crois pas que cela ait pu se faire. Personne ne connaît mon système d'alarme.

— Il faut donc conclure que le corps est encore ici ?

— Je ne vois pas autre chose.

Pendant que UZ-16 et son client discutaient ainsi, elle avait examiné tous les coins et recoins de la loge. Aucun tiroir de la coiffeuse n'avait été oublié. Elle avait même déplacé le matelas du divan.

Mais les indices paraissaient totalement manquer.

UZ-16 avait trop d'expérience pour admettre qu'un meurtre puisse être commis, que la victime soit transportée ailleurs sans qu'au moins il ne reste quelque trace de son passage.

Soudain elle demanda :

— Je ne vois aucun vêtement de femme dans cette pièce. Je suppose que la danseuse est arrivée ici vêtue comme tout le monde ?

— Oui. Je le sais. C'est moi-même qui lui ai ouvert.

— N'avait-elle pas un autre costume pour danser ?

— Naturellement.

— Elle l'avait apporté avec elle ?

— Non. Un commissionnaire s'en était chargé au cours de l'après-midi.

— Il faut donc comprendre que le meurtrier, en disposant du corps, a également fait disparaître ses vêtements ?

LE COEUR À L'AVENTURE

— Vous me faites penser à quelque chose.

— Quoi donc ?

— Gladys Braun a laissé son manteau dans ma chambre.

— Allons voir.

Il y avait une paire de gants dans une poche du manteau.
Dans l'autre, un petit calepin à couverture de maroquin rouge.

UZ-16 le prit et commença à le feuilleter sans tarder.

Il ne contenait que des dates et sous chacune d'elles il y avait quelques noms.

La dernière entrée portait la date du 7 septembre 1953, c'est-à-dire de la journée même.

En dessous de la date, il y avait trois noms d'homme :
Gérald Phillips.

Damase Boutel.

Pascal Florini.

Sans expliquer où elle avait pris ces noms, UZ-16 demanda à David Mintz :

— Vous connaissez Gérald Phillips ?

La figure de Mintz exprima la plus vive surprise.

Il s'exclama :

— Je pense bien ! Il est ici actuellement.

— C'est un de vos clients ?

— Oui. Mais...

Elle l'interrompit de nouveau pour continuer :

— C'est la même chose pour Damase Boutel et Pascal Florini, je suppose ?

— Oui, sûrement. Mais comment... ?

— Ces gens sont encore ici ?

— Ah oui ! Personne ne peut sortir de la maison sans que je ne le sache.

— Il faut absolument que ces types restent ici pendant que nous allons travailler sur cette affaire.

— Ne me dites pas qu'il va vous falloir les interroger ?

— Je ne sais pas. Pour le moment, je...

Chapitre III

Le cadavre dans la poubelle

Roland Maher entra précipitamment dans la pièce où se trouvaient encore UZ-16 et David Mintz.

Mais il n'était pas le seul à avoir entendu la petite détonation.

La femme-détective lui fit signe de la suivre dehors, dans la cour, en arrière.

Mintz suivait également.

Des flammes jaillissaient d'un point au-dessus du sol.

Mintz expliqua :

Le feu est dans la poubelle. Je me demande...

— Prends une perche ou un râteau, quelque chose comme ça, ordonna UZ-16 à son assistant Maher. Il faut absolument renverser cette poubelle avant qu'il ne soit trop tard.

— Comment le feu peut-il avoir pris là ? s'étonna David Mintz.

— Vous allez voir, répondit UZ-16 en observant le manège de Roland Maher qui venait de dénicher une longue barre de fer et qui venait d'en donner un solide coup à la poubelle.

Quelque chose en roula sur le béton de la ruelle.

C'était un paquet de flammes.

— Un extincteur chimique ! Vite ! commanda UZ-16 à Mintz.

Ce dernier n'eut qu'un pas à faire pour entrer dans son garage et en ressortir avec l'instrument demandé.

— Vas-y, commanda encore UZ-16 à Roland Maher, tout en lui faisant signe de prendre l'extincteur.

Ce ne fut l'affaire que d'une minute.

Déjà il n'y avait plus de flammes.

Les trois personnes s'approchèrent vivement du foyer de l'incendie.

C'était le corps d'une personne.

UZ-16 s'agenouilla.

— C'est une femme ! affirma-t-elle.

David Mintz s'écria à son tour :

— C'est elle !

— Qui, elle ? demanda Colette.

— Mais Gladys Braun ! Voyez ses boucles de souliers. C'est la même tête écrasée que j'avais trouvée dans la loge. Il n'y a pas d'erreur possible.

— Il va falloir une identification plus précise cependant, fit remarquer UZ-16 en se relevant.

— Que voulez-vous dire ? s'enquit Mintz.

— Pouvez-vous m'affirmer que vous avez eu le temps de vérifier exactement si c'était bien Gladys Braun que vous avez vue sur le plancher de la loge ?

— Qui voulez-vous que ce fût ?

UZ-16 triomphait.

— Vous voyez, dit-elle. Il y avait une femme. Vous avez cru que c'était elle.

— Il ne pouvait y en avoir une autre. Et où serait Gladys Braun, si ce n'est pas elle ?

— Il y a tant de choses mystérieuses dans cette affaire que je ne serais pas surprise que vous vous soyez trompé. D'ailleurs avez-vous une idée pourquoi on aurait ainsi écrasé la figure de la victime alors qu'il aurait été si facile de la poignarder ou de l'étouffer ? Il y a une raison à cela.

Roland Maher intervint avec une question :

— Mademoiselle Braun était-elle déjà venue chez vous ?

— Oui, répondit Mintz.

— Plusieurs fois ?

— Quelques fois.

— Était-elle restée longtemps dans la maison chaque fois ?

— Parfois plus longtemps, parfois moins.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Une demi-journée, deux heures, une heure ?

— Elle a dû passer une demi-journée une fois. Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

Ce fut UZ-16 qui opina :

— Parce qu'elle aurait pu connaître le système d'alarme, n'est-ce pas, Roland ?

— C'est en effet où je voulais en venir.

David Mintz se grattait la tête. Il dit :

— Cela me surprendrait, pourtant. Il me semble que personne n'était au courant.

Avant de revenir dans la maison, UZ-16 demanda à Roland Maher, maintenant que les flammes étaient complètement éteintes et que la poubelle commençait à refroidir, d'examiner attentivement avec quoi on avait allumé l'incendie.

— Ça m'étonne d'autant plus, intervint David Mintz, que nous avons fait brûler des vidanges ce soir dans la poubelle et qu'il n'y avait absolument rien qui restait.

Roland Maher poussait maintenant une demi-sphère en métal sur le béton avec l'aide d'un bâton.

UZ-16 se baissa encore une fois et examina le morceau de sphère.

— Une petite bombe à naphta, conclut-elle.

— Tiens, un briquet ! s'exclama à son tour Roland Maher.

— Le mystère de l'incendie commençait à s'éclaircir.

On avait jeté le corps dans la poubelle.

On y avait également placé une petite bombe en métal. Près de la bombe on avait jeté un briquet allumé.

Quand le briquet eut suffisamment chauffé l'enveloppe de la bombe, celle-ci fit explosion et le feu se propagea aux vêtements de la victime.

La détonation sourde qu'on avait entendue de l'intérieur de la maison était précisément causée par l'éclatement de la sphère qui contenait du naphta.

— Tu comprends l'affaire maintenant ? demanda UZ-16 à l'adresse de son assistant Maher.

— Pas le diable encore ! déclara-t-il.

— Tu devrais être en mesure de déduire. Cette affaire était préparée. On avait eu soin d'apporter la bombe, le briquet. Il faut également qu'un des personnages du drame ait été au courant de la disposition des lieux.

David Mintz réaffirma :

— Il n'y avait que Gladys Braun qui connaissait la maison. Ça, je puis l'affirmer.

UZ-16 laissa échapper une exclamation d'impatience.

LE COEUR À L'AVENTURE

Elle demande à Mintz :

— Vous possédez l'adresse de mademoiselle Braun, je suppose ?

— Oui. Elle est à l'hôtel Mont-Royal.

À Roland Maher, UZ-16 ordonna :

— Téléphone vite à Hélène Besner. Elle m'attend au bureau. Dis-lui de traverser au Mont-Royal sans tarder. Il faut qu'elle y appréhende Gladys Braun sans perdre une minute. S'il y a quelqu'un avec elle, qu'elle mette la main sur les deux.

— Je peux bien y aller également, suggéra Roland Maher.

— Oui, ce sera mieux. Mais commence par téléphoner et dis à Hélène d'aller au Mont-Royal. Qu'elle occupe la danseuse et qui que ce soit qui pourrait être avec elle, jusqu'à ton arrivée. Compris ?

Roland Maher ne répondit même pas.

Il était déjà dans l'automobile de UZ-16. On l'entendit bientôt s'éloigner dans un grondement significatif.

Chapitre IV

L'évasion révélatrice

UZ-16 demanda ensuite à David Mintz :

— Il faut que je parle à vos invités sans tarder. Veuillez me suivre.

Elle gravit les marches du perron, mais, tout en la suivant, Mintz protestait :

— C'est impossible, mademoiselle ! Vous savez bien que ces gens-là insistent pour que leur nom ne soit pas dévoilé au public. Ils ne veulent à aucun prix qu'on sache qu'ils ont assisté à une représentation de mon Music-Hall privé...

— N'oubliez pas, Mintz, qu'il s'agit d'une affaire de meurtre ! Sans compter que le coupable, ou du moins un complice essentiel, se trouve parmi l'assistance de ce soir.

— Que voulez-vous dire : un complice important ?

— Exactement ça. Pas autre chose.

David Mintz, voyant sa détermination, l'avait laissée entrer seule dans la grande salle.

Il va sans dire que tous les hommes la regardèrent curieusement quand elle fit son apparition au milieu d'eux.

Elle ne perdit pas de temps.

— Asseyez-vous, messieurs, commanda-t-elle.

Et sa voix s'était faite si autoritaire qu'elle ne reçut aucun reproche.

Puis elle continua :

— Un meurtre a été commis ici, dans cette maison, ce soir.

Elle laissa porter ses paroles.

Toutes les figures marquèrent un étonnement sincère.

Elle ajouta :

— Le meurtrier ou un complice important se trouve parmi vous, messieurs...

David Mintz l'avait rejointe.

Il paraissait au désespoir. Aussi crut-il bon d'interrompre UZ-16 pour affirmer :

— Je ne partage pas l'opinion de UZ-16. Je suis certain qu'il y a erreur quelque part. Je vous prie, messieurs, de ne pas me blâmer pour les paroles qu'elle vient de vous adresser.

Quelqu'un demanda :

— Y a-t-il réellement eu un meurtre ici ?

— Oui, monsieur, acquiesça Mintz d'une voix désespérée.

— Qui a été tué ? s'enquit la même voix.

— Gladys Braun, la danseuse que vous avez applaudie tout à l'heure.

UZ-16 fit un geste tellement impératif à l'adresse de David Mintz qu'il se tut et la laissa parler.

Elle déclara :

— Heureusement que je contrôle maintenant la situation. Mademoiselle Braun n'est pas morte. C'est elle que mes assistants viennent d'arrêter dans sa chambre d'hôtel. Dans un moment je mettrai également son complice, ici dans cette salle, en état d'arrestation...

Ces paroles eurent un effet foudroyant.

Un homme, qui s'était déjà approché de la porte de sortie, s'élança alors au dehors. Les autres voulurent se lancer à sa poursuite, mais UZ-16 les calma :

— Ne vous donnez pas de peine, dit-elle. Nous lui mettrons la main au collet quand le temps sera venu.

David Mintz était tellement affecté par cette fuite révélatrice qu'il en demeurait bouche bée.

UZ-16 consulta une page du petit calepin à couverture de maroquin qu'elle avait trouvé dans la poche du manteau de Gladys Braun et dit :

— Tout le monde peut sortir pour regagner son domicile, sauf messieurs Gérald Phillips, Damase Boutel et Pascal Florini. Compris ?

Une fois que les trois hommes furent seuls avec UZ-16 et David Mintz, la femme-détective demanda :

— Quelqu'un parmi vous connaît-il intimement Gladys Braun ?

— Pas moi ! déclara Damase Boutel.

Les autres déclarèrent également ne pas la connaître, sauf de réputation.

— Voici ce que vous voudrez bien faire pour m'aider, recommanda alors UZ-16. Retournez chacun chez vous. Si vous entendez jamais parler de mademoiselle Braun, vous m'avertirez. Voici ma carte. Je suis même sous l'impression qu'on peut tenter de vous faire chanter.

— Mais comment cela ? s'enquit Pascal Florini.

— En exigeant de l'argent pour ne pas révéler que vous étiez ici ce soir.

Les trois hommes ne paraissaient pas bien comprendre ce qui se passait. Mais tous étaient maintenant très inquiets.

Ils redoutaient le pire.

Il faut dire que leurs situations d'ambassadeurs ne cadraient pas beaucoup avec les séances privées du Music-Hall de monsieur Mintz.

Qu'on donne la moindre publicité à leur présence là et c'en était fait de leur situation.

UZ-16 crut bon, pourtant, de les rassurer en affirmant qu'elle comptait bien prévenir toute indiscretion.

* * *

Une fois les trois diplomates partis, UZ-16 s'assit dans un fauteuil et pria David Mintz de prendre place non loin d'elle.

Comme le type allait protester, elle l'arrêta du geste, puis expliqua :

— Il fallait absolument que je parle comme je l'ai fait pour faire avouer le coupable en le faisant fuir.

— Mais vous ne pourrez le rattraper ? protesta Mintz.

— Vous verrez bien. Je pourrai mettre la main dessus n'importe quand.

— Je ne comprends rien à ce que vous dites ni à ce que vous faites.

— Pour le moment, vous n'avez pas besoin de comprendre. Répondez plutôt aux questions que j'ai à vous poser.

— Permettez-moi une question avant de commencer, cependant.

— Laquelle ?

— Pourquoi avez-vous avancé devant ces gens que ce n'est pas Gladys Braun qui a été assassinée ? Vous ne le savez pas.

— C'est ce que vous pensez ! J'ai réfléchi à toute cette affaire depuis que je suis ici. Il est impossible qu'il y ait eu meurtre si Gladys Braun n'est pas la coupable ou une complice du coupable.

— Mais elle n'est pas déjà en état d'arrestation ?

— Bien sûr que Maher et Hélène Besner lui ont mis la main dessus à l'heure qu'il est.

— Qui vous le dit ?

— Vous verrez bien d'ici peu.

— Vous savez bien que, si Gladys Braun est coupable, elle n'a pas eu le front de rentrer à sa chambre, au Mont-Royal !

— Vous allez voir. Patientez.

Le téléphone sonna.

David Mintz fut sur le point de répondre, mais UZ-16 prévint son geste et répondit à sa place.

C'était Damase Boutel.

Il venait de rentrer à son hôtel.

Une lettre l'y attendait.

C'était une demande d'argent pour qu'on garde le silence sur sa visite à la maison de la rue Sherbrooke, le soir même.

La lettre disait même que l'envoyeur possédait des photographies révélatrices. Ces photographies n'étaient pas encore développées, mais elles le seraient au cours de la nuit et demain, si l'argent n'était pas versé au cours de la nuit, elles paraîtraient dans un journal.

* * *

— Ne payez rien, conseilla UZ-16 à son interlocuteur. D'ici une couple d'heures l'énigme sera résolue. D'ailleurs je suis certaine que le film stratégique est déjà entre les mains de mes assistants. Je vous tiendrai au courant. Ne vous éloignez pas de votre hôtel.

UZ-16 avait à peine remplacé le récepteur sur son socle que l'appareil sonnait de nouveau.

Elle prit la communication tout en disant du coin de la bouche à David Mintz :

— C'est Florini ou Phillips.

Mais ce n'était ni l'un ni l'autre.

C'était Roland Maher.

Il était à l'hôtel Mont-Royal.

Gladys Braun était là avec Hélène Besner.

UZ-16 demanda :

— L'avez-vous fouillée ?

— Hélène l'a fait, tandis que je regardais.

UZ-16 était maintenant tellement de bonne humeur qu'elle se permit une petite plaisanterie :

— Je suis certaine que tu n'aurais pas manqué l'occasion pour une fortune...

— Vous avez raison, patronne. Je vous assure que c'est une vraie belle femme.

— Tant mieux pour toi alors !

— Qu'allons-nous faire de la femme, patronne ?

— Restez là quelques minutes. J'irai ou j'enverrai quelqu'un la cueillir.

— Très bien, patronne. Bonsoir.

Mais UZ-16 n'avait pas fini.

— Un moment, Roland, fit-elle. Avez-vous trouvé une pellicule photographique sur la personne de la danseuse ?

— Oui. Mais elle n'est pas encore développée.

— Garde ça bien précieusement.

— Entendu, patronne.

— Et surtout prends bien soin de ne pas la montrer à qui que ce soit, même à la police si elle se présentait.

— Entendu.

— À bientôt alors.

UZ-16 allait reprendre ses questions à l'adresse de David Mintz quand le téléphone sonna de nouveau.

Cette fois c'était Gérard Phillips.

Il avait trouvé une lettre identique à celle de Damase Boutel en rentrant dans sa chambre d'hôtel.

UZ-16 lui fit les mêmes recommandations qu'à Boutel.

Puis ce fut le tour de Pascal Florini.

— Bon ! maintenant que tout le monde m'a parlé, dit UZ-16 à Mintz, nous allons procéder à notre petit entretien.

— Je vous écoute, UZ-16. Permettez-moi avant de vous féliciter pour votre esprit de clairvoyance, je pourrais dire de votre esprit divinatoire. Jamais je n'aurais cru que cette histoire de meurtre se compliquerait d'une affaire de chantage. Je vous assure que je me félicite d'avoir eu recours à vos services. Avec vous je suis certain que mes invités ne seront pas ennuyés avec une publicité intempestive.

— C'est entendu que je ne prendrai pas plaisir à nuire à la réputation de ces gens-là. À moins qu'il ne soit nécessaire de le faire pour mettre la main sur le meurtrier, je ne dirai rien de ce qui se passait ici, ni ce soir ni à une autre occasion. Cela ne me regarde pas.

— Merci, UZ-16. Il y a cependant ce type qui s'est enfui.

— J'allais justement vous en parler.

— Que voulez-vous savoir ?

— Le connaissez-vous ?

— Je sais son nom. C'est Max Dalfin.

— Vous l'aviez déjà vu ici, n'est-ce pas ?

— Oui. Comment l'avez-vous deviné ?

— Cela s'imposait.

— Je ne comprends pas, mais cela ne fait rien.

— Maintenant je vous prierais de bien raviver vos souvenirs et de me dire si Dalfin n'était pas toujours ici quand la danseuse Gladys Braun y venait ?

David Mintz consulta un petit calepin et finalement affirma :

— C'est juste, en effet. Dalfin n'a pas manqué une représentation de Gladys Braun.

— Vous en êtes certain ?

— Absolument. Je garde un registre des noms des personnes qui m'honorent de leur assistance à mes représentations privées de Music-Hall.

UZ-16 tendit la main et demanda :

— Montrez-moi ce calepin, Mintz.

L'homme parut hésiter.

Sa figure changea.

Ses doigts se crispèrent sur le livret.

Mais UZ-16 l'avait pris par surprise.

L'instant suivant, elle avait pris possession du calepin.

Elle le feuilleta rapidement.

Les noms y figuraient dans le même ordre que ceux inscrits dans le calepin de la danseuse Braun.

UZ-16 en fut peut-être surprise, mais elle ne le laissa pas voir.

D'autre part, son esprit travaillait.

Chapitre V

La solution de l'énigme

UZ-16 mit le calepin dans sa poche et se leva.

David Mintz l'imita.

Il était très nerveux.

Tendant la main à son tour, il demanda humblement :

— Donnez-moi donc mon calepin. Je suis certain que vous n'en aurez plus besoin.

— Plus tard. Nous verrons.

— Je me demande pourquoi vous y tenez tant que ça ?

— Patientez. Je vous expliquerai.

Il parut se résigner.

— Que faisons-nous maintenant ? demanda-t-il à UZ-16.

— Veuillez me suivre !

— Où allons-nous ?

— Pas loin. Vous allez voir.

— Mais où donc ?

— Où est la porte de votre cave ?

David Mintz devint blême comme un drap.

Il fut sur le point de s'élancer, mais il se contint assez vite.

— Je me demande ce que vous voulez faire là ? demanda-t-il.

— Vous allez le voir... Où est cette porte ?

— Dans la cuisine.

Elle marcha rapidement dans cette direction.

La clef était sur la porte. Elle la tourna dans la serrure et la mit dans sa poche.

Mintz avait quelque peu repris son aplomb, mais on voyait qu'il était de plus en plus intrigué par la façon d'agir de UZ-16.

— Venez dehors maintenant, ordonna UZ-16.

— Où voulez-vous m'amener ? Il faut que je voie à mettre de l'ordre dans la maison. Je ne voudrais pas que la police trouve les films que nous avons exhibés ce soir, si elle vient ici.

— Ça n'a pas d'importance, trancha UZ-16.

* * *

Mintz n'argumenta plus, se contentant de la suivre.

Elle contourna la maison, ne s'arrêtant qu'à la porte qui conduisait à la cave.

Mais au lieu de s'en approcher directement, elle le fit en se collant au mur.

Rendue auprès, elle tira un revolver de sa poche et l'arma.

À Mintz, elle ordonna :

— Faites deux pas en avant et restez là quoi qu'il arrive.

— Pour qui me prenez-vous donc, UZ-16 ? On dirait que c'est moi le coupable... Vous ne...

— Chut ! Silence ! ordonna-t-elle.

Puis d'une voix forte, elle lança :

— Sortez de la cave, Dalfin.

Mintz perdit ses couleurs une fois de plus.

Il fut sur le point de faire un geste de protestation, mais UZ-16 fit un geste de son revolver qui le calma.

Une seconde fois, elle cria :

— Allez-vous sortir, Dalfin, ou devrai-je employer la manière forte ? Vous devez me connaître suffisamment pour savoir qu'on ne joue pas avec moi !

La porte s'entrebâilla.

UZ-16 prévint :

— Pas de truc, Dalfin ! Ne tentez pas de tirer sur moi. Je vous préviens que vous tomberez avant.

Il apparut enfin.

David Mintz s'exclama :

— Comment avez-vous deviné qu'il fût là, UZ-16 ? Vous avez réellement le don de deviner !

Elle rétorqua :

— Je ne devine pas, mais je suis capable d'additionner deux et deux et de comprendre que cela fait quatre.

Faisant un autre geste de son revolver, elle ordonna aux deux hommes :

— Marchez en avant tous les deux. Je veux entrer dans la maison pour téléphoner.

Mintz voulut protester, mais elle le calma d'un geste.

Les faisant asseoir en face d'elle et pointant toujours son arme dans leur direction, elle appela l'hôtel Mont- Royal et demanda la chambre de mademoiselle Braun.

Ce fut Hélène Besner qui répondit.

UZ-16 lui demanda :

— Amène ta prisonnière rue Sherbrooke est, à l'adresse que Roland Maher connaît. Dis-lui de t'accompagner également.

En attendant ses assistants, UZ-16 expliqua à ses deux prisonniers :

— Vous êtes très habile, David Mintz, mais pas assez pour me lancer sur une fausse piste ou pour égarer mes soupçons.

Quand j'ai lu les noms de vos invités dans le calepin de Gladys Braun, j'ai compris qu'il s'agissait d'une affaire de chantage.

Vous vous arrangiez pour photographier vos invités avec une caméra à lumière infrarouge. Ça ne paraît pas et c'est ainsi très commode.

Après avoir pris ces photographies, vous commenciez votre chantage. Pour cela vous aviez besoin d'assistance.

D'abord vous avez eu recours à Gladys Braun, qui distribuait les lettres et collectait l'argent.

Mais en cas de danger vous aviez un autre homme sur qui vous reposer. Cet homme c'était Dalfin.

Ce soir vous lui avez fait signe de se sauver. Tout avait été prévu. Il avait la clef de la porte de votre cave. Pendant que j'aurais cherché ailleurs, Dalfin se serait échappé. Heureusement que j'avais pensé que vous aviez un complice.

Maintenant, c'est vous Mintz qui avez tué une jeune fille qui ressemblait un peu à Gladys Braun. Cela permettait à la danseuse de déguerpier avec les photos accusatrices, après avoir collecté l'argent.

Personne n'aurait douté de mademoiselle Braun, si on l'avait pensée morte.

* * *

Roland Maher et Hélène Besner arrivèrent sur ces entrefaites avec leur prisonnière.

Mise en présence de la situation, Gladys Braun avoua tout.

Elle était la femme de Max Dalfin.

C'est lui qui lui avait parlé du plan de Mintz.

Il n'avait jamais été question de meurtre avant ce soir.

On avait cependant trouvé une jeune fille qui lui ressemblait. Cette jeune fille avait été introduite dans la maison par Mintz lui-même.

Gladys Braun ne savait pas qui avait tué l'autre, car elle était partie aussitôt après son numéro de danse.

Croyant pouvoir ainsi sauver sa peau, Dalfin avoua avoir aidé à transporter la morte dehors, mais jura que c'était Mintz qui avait tué.

David Mintz avait été trop fin. Pour éloigner de lui les soupçons, il avait fait demander UZ-16. Mais il était finalement pris à son propre piège.

— FIN —

LES AVENTURES AMOUREUSES DE
LA BELLE FRANÇOISE AC-12
L'INCOMPARABLE ESPIONNE
CANADIENNE-FRANÇAISE

FICHE SIGNALÉTIQUE

FRANÇOISE

1. NOM : Françoise Simard, Françoise Cartier ou simplement la belle Françoise
2. NOM DE CODE : AC-12
3. ÂGE : 23 ans
4. ÉTAT CIVIL : célibataire
5. OCCUPATION/MÉTIER : espionne et parfois détective
6. EMPLOYEURS/PATRONS :
 - Intelligence Service
 - Ministère de la Défense nationale
 - Service de contre-espionnage (Mercier, Bourcier)
 - Service mondial de sécurité pour le Canada (Marcus)
 - Service secret canadien (Jules Lemaire)
 - les chefs de certaines sûretés municipales
 - de simples particuliers
 - parfois le hasard, qui provoque des situations amenant AC-12 à exercer son métier
 - des patrons sans identification précise, nommés : « patron », « colonel », « capitaine », « chef », « général »
7. COLLABORATEURS :

Françoise travaille presque toujours seule. Il lui arrive toutefois d'être périodiquement entourée de collaborateurs : Z-3, Isabelle (A-1), Marcus, Gilles Deraiche (RC-87)
8. APPARENCE PHYSIQUE :
 - « beauté provocante », « apparence d'une starlette »
 - « tantôt blonde, tantôt rousse, tantôt brune », « naturelle »
 - « yeux bleus ou gris »
 - « élégance consommée », « peau d'Andalouse, dont le velouté exerce une sorte d'attraction irrésistible »
 - « avant tout, une femme bien faite, d'apparence jeune, à l'allure sportive. Un très joli minois »
9. COMPÉTENCES/QUALIFICATIONS :
 - « extraordinaire »
 - « excellente dans les sports de combat : judo, jiu-jitsu »
 - « sang-froid à toute épreuve »
 - « très forte en déductions », intuition féminine sans défaillance
 - « polyglotte »
 - vaut « un bon homme »

Qui est mademoiselle Fifi?

(Aventure n° 2)

«La belle Françoise» est un personnage aux cent visages. Espionne habituellement sérieuse, digne de la confiance que lui témoignent ses supérieurs et les autorités gouvernementales, elle se présente parfois sous des jours peu reluisants ; c'est le cas dans *Qui est mademoiselle Fifi?* Dans ce fascicule, Françoise travaille dans l'ombre et pour son compte, uniquement préoccupée de satisfaire des goûts de luxe. Elle est explicitement malhonnête, sans scrupule, voire «sans cœur», mais elle remplit habilement sa mission. Malgré tout, ce numéro lance «l'incomparable espionne AC-12» au firmament des «idoles nationales», car le dénouement permet de récupérer positivement la mauvaise foi de l'héroïne.

AC-12 se permettra de semblables écarts de conduite tout au long de la série. *Qui est mademoiselle Fifi?* n'est que le grossissement du genre de liberté qu'elle s'accorde : rendre justice elle-même en tuant le coupable, par exemple, ou encore se montrer délibérément provocante pour faire servir ses charmes à ses intérêts, ce qui autorise la série à verser dans un érotisme plutôt douteux.

À cette vie de femme légère se réduit d'ailleurs la vie sentimentale de Françoise, qui multiplie les aventures au gré des rencontres, «cédant» rarement à l'amour. Elle n'hésitera véritablement entre son métier d'espionne et la vie rangée de femme mariée que très tard dans la série, quand elle sera fiancée à Gilles Deraiche.

QUI EST MADEMOISELLE FIFI?

par Guy Durant

Chapitre I

L'attrait d'une belle jambe

Elle s'était avancée sans bruit, l'herbe étouffant ses pas. Devant le soupirail éclairé, elle se baissa et regarda attentivement à l'intérieur.

Il n'y avait plus qu'un homme, assis devant sa linotype et qui travaillait attentivement.

Un autre venait de quitter la pièce. Ils avaient parlé ensemble pendant quelques moments.

Elle n'avait pu comprendre ce qu'ils s'étaient dit, mais à leur air grave, elle savait qu'il s'agissait de quelque chose de très important.

Était-ce le fameux Rapport ?

Aurait-elle cette chance inouïe de toucher au but dès le premier jour de sa campagne ?

Elle avait l'habitude du succès quand elle entreprenait quelque chose. Mais jamais encore elle n'avait réussi du premier coup. Car ses entreprises n'étaient pas de celles qui se conduisent et s'exécutent comme les autres, c'est-à-dire celles qui se développent au grand jour, disons le mot : honnêtement.

Au contraire, le travail qu'elle faisait demandait l'ombre, la nuit, le mystère.

C'est pour cela qu'elle s'était approchée de l'immeuble des « Imprimeurs Fédératifs », à Sainte-Anne, quelques minutes avant minuit, par un soir où il n'y avait pas de lune.

C'est vrai qu'elle ne marchait pas à l'aveuglette. Elle avait pris ses renseignements. Elle savait que, la nuit, il y avait à peine une dizaine d'employés dans l'imprimerie. On faisait principalement de la composition sur les linotypes, de la typographie et quelque chose de semblable.

Elle savait également qu'il n'était pas facile de pénétrer à l'intérieur de l'immeuble.

Le vieux gardien de nuit faisait des rondes continuelles. Il n'était pratiquement jamais à la porte pour ouvrir.

Quelqu'un de l'intérieur cependant pourrait fort bien laisser entrer quelqu'un du dehors.

Elle savait tout cela et s'était préparée.

Presque accroupie devant le soupirail, elle laissa tomber son sac à main, qui frôla la vitre de la fenêtre, faisant assez de bruit pour attirer l'attention de l'homme qui travaillait.

Il se retourna vivement.

D'abord il ne vit qu'une belle jambe, découverte assez haut pour révéler une bande de chair rosée au-dessus d'un bas arachnéen. Il se leva vivement. Déjà sa figure s'épanouissait en un large sourire. Qui, d'ailleurs, aurait pu résister à l'éloquence d'une aussi belle jambe, que vous trouvez là, soudain, à quelques pouces de vous ?

Elle était assez habile pour ne pas gâter son avantage en précipitant trop les événements.

Souriante, elle aussi, elle se releva avec aisance, fit un geste pour reprendre sa bourse, leva la main en signe d'adieu et se retourna lentement.

Il frappa à son tour dans la vitre.

Elle se retourna encore, sourit, mais continua lentement son chemin.

Il insista en frappant de nouveau dans la fenêtre.

On aurait dit qu'elle se plaisait au jeu. Car chaque fois qu'elle entendait quelque chose, elle se retournait, s'arrêtait un moment et souriait de plus en plus gentiment.

Il lui fit signe de revenir. Mais sans se départir de son sourire, elle continua de s'éloigner.

Ce qui devait arriver, ce qu'elle avait imaginé, se produisit alors sans plus de délai.

Elle progressait encore lentement sur le terrain de l'imprimerie, quand elle entendit la porte s'ouvrir derrière elle.

— Mademoiselle ! Mademoiselle ! insista-t-il. Ne partez pas comme ça. Vous voulez voir quelqu'un ?

Elle s'immobilisa et sourit de façon encore plus tentante.

D'un bond il fut près d'elle.

Elle fit mine d'être confuse.

— Je m'excuse, commença-t-elle...

— Il n'y a pas de quoi, mademoiselle. Je vous en prie.

— Mais je vous dérange dans votre travail. Je voulais simplement...

— Il est maintenant minuit, mademoiselle. J'ai une bonne demi-heure à mon crédit. Venez prendre un café avec moi. Voyez le petit restaurant, de l'autre côté du viaduc. Il est encore ouvert.

— Je veux bien. C'est si charmant l'imprévu. Mais encore une fois, je ne voudrais pas vous importuner...

— Jamais de la vie ! Au contraire.

Deux minutes plus tard, ils étaient assis, face à face, autour d'une petite table. Il n'y avait qu'une dame derrière le comptoir.

Elle comprit qu'elle pouvait poursuivre son plan sans crainte d'être entendue par des oreilles indiscretes.

— Vous devez vous demander, commença-t-elle, comment il se fait que j'aie osé m'approcher de l'imprimerie, surtout à une heure aussi insolite... ?

— Je l'avoue, mademoiselle. Mais permettez-moi d'ajouter que j'en suis très heureux. C'est un bien grand plaisir que de voir soudain, tout près de soi, une aussi jolie dame...

— Voilà que vous exagérez maintenant.

— Non pas. Je suis sincère...

Elle fit un geste gracieux, comme pour faire dévier la conversation, puis continua son explication :

— Je passais en automobile. Je prenais juste le frais. Je ne connais pas beaucoup Sainte-Anne. Tout à coup j'aperçus de la lumière en bas. Je me demandais ce que ça pouvait bien être. Je ne savais pas que l'imprimerie opérait la nuit...

— Il y a toujours quelqu'un la nuit. Nous avons passablement d'ouvrage et parfois certains travaux plus confidentiels sont reportés à la nuit, parce qu'il y a moins de monde.

— Je comprends. Mais j'espère, maintenant que vous m'avez expliqué, que je n'ai pas été trop indiscreète.

— Pas du tout ! Je vous en prie.

— Vous vous imaginez bien que, pour une profane, c'était très intéressant de vous voir travailler sur cette grosse machine...

— C'est une linotype.

— On dirait que c'est une grosse machine à écrire...

— C'est un peu ça. Mais au lieu de tracer des caractères sur le papier, c'est sur du plomb que nous écrivons.

— Ah oui ! On se sert ensuite de ce plomb-là pour imprimer, je suppose ?

— Précisément.

— Je vous ennuie, n'est-ce pas, avec toutes mes questions ?

— Au contraire. J'ai beaucoup de plaisir en votre compagnie. C'était surtout inattendu. N'est-ce pas un charme de plus ?

— Vous êtes bien aimable, bien galant. On voit que vous savez parler aux femmes. Vous devez être très populaire...

— Je pourrais à mon tour vous reprocher de manier trop subtilement le compliment, mademoiselle...

— C'est vrai. J'aurais dû vous dire mon nom...

— Vous êtes bien gentille.

— Mon nom commence par un « F ». Mais tous mes amis m'appellent mademoiselle Fifi. N'est-ce pas que c'est... ?

— C'est bien gentil. Vous voulez que je vous appelle ainsi ?

— Autrement, je ne vous l'aurais pas révélé.

— Mon nom est moins poétique, moi. Je suis tout simplement Marcel Liénard.

— C'est charmant. J'aime beaucoup le nom Marcel. C'est toujours un bel homme qui le porte. Du moins tous les Marcel que je connais.

— Vous devez en connaître bien des hommes, mademoiselle Fifi ? Vous êtes si jolie, si attirante...

— Je vous connais maintenant...

Il venait de regarder à sa montre-bracelet. Elle fit le même geste.

— Je vois, dit-elle. Vous êtes presque en retard déjà. Excusez-moi de vous avoir retenu aussi longtemps.

Ils se levèrent tous les deux. Sans cesser de parler, elle prit avec lui le chemin de l'imprimerie.

— Ne me faites pas d'excuses, je vous en prie. Vous devez bien comprendre que j'étais très heureux de faire votre connaissance.

— Merci. Vous êtes bien gentil.

— Pourrais-je faire une requête ?

— Mais allez. Je vous écoute.

— Si vous avez jamais à passer, le soir, dans les parages, voulez-vous arrêter jaser un moment avec moi ? Cela me ferait énormément plaisir, vous savez.

— Bien sûr que je le ferai. Mais je ne peux pas toujours tomber sur le moment de votre demi-heure de congé, vous savez ?

— Arrêtez quand même. Vous n'aurez qu'à frapper à la fenêtre. Je sortirai et vous ferai entrer.

— Mais je vais vous déranger...

— Au contraire. Connaissez-vous ça une imprimerie ?

— Pas du tout ! Mais comme ça doit être intéressant une grande et belle installation comme la vôtre !

— Pourquoi ne pas me permettre de vous la faire visiter alors ?

— Vous me tentez sérieusement, Marcel. Mais je sais que cela pourrait vous attirer des ennuis...

— Non ! Non ! Quand revenez-vous ? Demain soir ?

— Demain... Attendez. Mais non, je ne le puis.

— Après demain alors ?

— Je ne sais trop encore. C'est vrai que je n'habite pas loin. Je suis actuellement en congé à l'île Perrot.

— C'est facile de venir, alors.

— Mais... Tenez. Si cela ne vous ennuie pas, je reviendrai le premier soir que je le pourrai.

— Ce sera bientôt ?

— Oui. Je vous le promets.

Ils étaient maintenant à la porte de l'imprimerie.

Elle lui tendit la main.

Il hésita, comme s'il voulait la faire entrer. Mais elle comprit qu'il redoutait quelque chose et ne voulut pas insister. Elle avait déjà fait tant de chemin qu'elle ne voulait pas risquer de tout perdre en brusquant les choses.

— Il faut que je retourne, fit-elle, comme en réponse aux hésitations de Marcel Liénard.

— C'est dommage !

— Gourmand, va !

Elle comprenait qu'il était maintenant complètement sous son emprise.

Aussi, gentiment, en se retournant, lui mit-elle un doigt sur les lèvres, en disant :

— Comme vous êtes pressé !

Il la regarda longuement s'effacer dans la nuit obscure.

— Quelle belle femme ! se dit-il intérieurement.

Il était complètement sous le charme.

LE COEUR À L'AVENTURE

En appuyant sur le démarreur de sa puissante routière, Mademoiselle Fifi souriait également, mais d'un sourire mystérieux, énigmatique.

— Ce ne sera pas difficile, se dit-elle.

Chapitre II

Mystérieux clients

Malgré qu'elle se fut mise au lit passablement tard, la nuit précédente, Mlle Fifi ouvrit les yeux dès que les premiers rayons de soleil filtrèrent à travers sa fenêtre.

Elle sourit aussitôt en s'éveillant.

C'était un peu son caractère d'ailleurs.

Elle était heureuse. Ses occupations correspondaient à ses goûts. Elle menait la vie qu'elle avait désirée. Rien ne manquait à ses ambitions. Elle pouvait dépenser autant d'argent qu'elle le désirait.

Entourée d'un luxe complet, elle se laissait vivre, n'agissant que pour son plaisir.

Elle conduisait une superbe voiture.

Chaque fois qu'elle s'installait quelque part, c'était dans l'appartement le plus confortable possible. Si c'était dans un hôtel, elle pouvait se payer la meilleure suite.

Ce qui lui tenait le plus au cœur, c'était sa liberté. Elle pouvait vivre où ça lui plaisait. Rien ne l'attachait ni ici ni là.

L'amour lui manquait-il ?

Quand elle s'arrêtait à cette pensée, un pli généralement barrait son front. Mais elle ne pensait pas à cela trop longtemps. Elle ne se laissait pas abattre, ni décourager.

L'amour ! Elle avait fait l'amour. Elle le ferait encore mille et une fois.

Quoique cela puisse paraître paradoxal, quand elle faisait l'amour, ce n'était pas par amour, mais par intérêt.

Drôle de conception, n'est-ce pas ?

Mais c'était ainsi.

L'amour devait lui manquer terriblement.

Jamais elle ne voudrait se l'avouer.

Y avait-il un homme qui l'avait tenue dans ses bras et fait frémir de désir, d'impatience ?

Elle était encore à se le demander.

Pourtant, tant d'autres jeunes filles, d'autres jeunes femmes...

Mais elle ne voulait pas s'arrêter sur le sujet.

Ce matin-là elle avait eu une légère faiblesse. Une fois de plus elle aurait souhaité, en s'éveillant, sentir une présence à ses côtés.

Un homme. Un mari. Un amant pour vrai.

Mais non.

Au contraire, elle avait de l'ouvrage à faire.

* * *

Elle allongea donc le bras et saisit l'appareil téléphonique pour l'apporter dans son lit.

Elle composa un numéro de mémoire.

— Je veux parler à M. Karol Donaker, déclara-t-elle à la personne qui répondait.

— C'est qu'il est tôt...

— Dites-lui que c'est important. Mlle Fifi...

— Oh ! très bien, mademoiselle...

Un moment plus tard, une voix d'homme remplaçait celle de la femme qui avait parlé en premier lieu.

— Bonjour, Mlle Fifi, fit M. Donaker. Vous avez du nouveau ?

— En un sens, oui.

— Racontez vite. Je suis très anxieux. Vous savez que le budget fédéral se vote dans quelques jours. Il faut à tout prix que...

— Ne soyez pas inquiet là-dessus. Je serai en mesure de vous remettre ce que vous attendez en moins de trois jours.

— Vous ne me dites pas ? Si cette promesse ne venait pas de vous, je n'y croirais pas.

— Vous savez que je tiens parole ?

— Bien sûr. Ainsi tout va bien ?

— Je vous appelle justement pour vous rassurer.

— D'ici trois jours j'aurai donc le document... ?

— C'est ça !

— Quelle veine !

- Ce n'est pas tout, monsieur Donaker.
- Mais quoi donc ? Ne me dites pas que...
- Ne vous inquiétez pas. Ce n'est pas grave. Je réfèrais simplement à la question monétaire.
- L'argent vous sera versé au comptant sur remise du document.
- C'est simplement de cela que je voulais m'assurer.
- C'est entendu.
- 50 000 \$ en billets de 100 \$.
- Tout juste ! N'ayez crainte.
- Très bien alors. Je vous téléphonerai de nouveau pour que nous nous rencontrions.
- Très bien.
- Elle avait à peine raccroché qu'on l'appelait à son tour.
- Oui, fit-elle gracieuse.
- C'était un homme. Il avait l'accent étranger. Son ton était brusque.
- Vous avez fait des progrès, Mlle Fifi ? demanda l'interlocuteur invisible, allant droit au but.
- Oui, vous aurez le document dans trois jours.
- C'est bien ça. Je vois que vous ne tergiversez pas quand il s'agit d'affaires importantes.
- Vous non plus, n'est-ce pas, vous n'hésitez pas quand le moment sera venu ?
- Vous voulez parler du paiement ?
- C'est pour cela que je travaille, moi, 50 000 \$ en coupures de 100 \$.
- L'argent est déjà prêt dans une serviette. Dès que vous me remettez les documents, vous touchez l'argent.
- Ce ne sera pas long.
- Vous êtes certaine de réussir en trois jours à compter d'aujourd'hui ?
- Oui.
- Il faut que ce soit bien certain, car nous allons commencer dès aujourd'hui notre campagne à la Chambre des Communes.
- Commencez quand vous voudrez, faites ce que vous voudrez, cela ne m'intéresse pas.
- Je comprends. Pour vous il n'y a qu'une question d'argent.
- Je ne m'en cache pas.
- L'avenir du pays ne vous dit rien ?

LE COEUR À L'AVENTURE

— L'avenir du pays entre les mains des communistes ne vaudra pas grand chose, je ne me fais pas d'illusions. Heureusement que vous n'êtes pas encore au pouvoir.

— Vous n'avez donc pas confiance en notre cause ?

— Pas le moins du monde !

— Alors pourquoi travaillez-vous pour nous ?

— Ça c'est une toute autre affaire. Vous savez que j'ai besoin d'argent, de beaucoup d'argent pour vivre ? Alors...

— Ça ne me fait rien personnellement. Mais comme nous vous payons bien, il me semble que vous ne devriez pas nous traiter aussi cavalièrement. Ne sommes-nous pas d'excellents clients ?

— Je ne dis pas le contraire. Mais si vous n'étiez pas mes clients, j'en aurais d'autres...

— Très bien, très bien ! Ne vous fâchez pas.

— Ce serait bien inutile d'ailleurs. Au revoir, monsieur Rath. Je vous rappellerai dans trois jours pour que nous nous rencontrions.

— J'attends avec impatience. Dès aujourd'hui je lance une attaque à fond de train contre le Gouvernement et vous verrez bien qu'il tombera quand je pourrai produire les chiffres du document.

— Ça ne m'intéresse pas.

Sans attendre la réponse, elle coupa.

Gardant la main sur l'appareil pendant quelques moments, elle permit à son sourire de devenir quelque peu ironique.

Puis elle murmura :

— Pauvre type ! Il ne se doute pas de ce qui l'attend.

Chapitre III

Mlle Fifi à l'œuvre

Marcel Liénard n'avait pas travaillé avec autant d'attention après le départ de Mlle Fifi.

Malgré lui, son esprit ne parvenait pas à se détacher de l'attrait exercé par cette jambe splendide qu'il avait contemplée de si près.

Il faut dire que le jeune homme se laissait facilement impressionner par la beauté féminine.

Assis devant sa machine à composer, mais les mains inactives la plupart de temps, il avait passé le reste de son temps à se demander s'il la reverrait. D'abord il se blâmait pour ne pas avoir cherché à connaître son adresse à l'île Perrot. Était-elle descendue dans un hôtel ? Visitait-elle une amie ? Il connaissait suffisamment de gens dans l'île pour mener une enquête serrée et savoir.

Peut-être reviendrait-elle ?

Mais quand ?

En rentrant chez lui, plus éveillé qu'au commencement de la nuit, il s'avoua son trouble.

Il avait beau se dire qu'elle avait probablement joué avec lui, qu'elle n'avait fait qu'expérimenter son pouvoir de séduction, il se surprenait à espérer quand même.

Il ne dormit presque pas et revint à l'imprimerie une bonne demi-heure avant l'heure où il recommencerait à travailler.

Quand ses copains le taquinèrent sur cette hâte qui ne lui était pas coutumière, il se traita intérieurement de fou. Elle ne viendrait toujours bien pas à sept heures du soir. Et puis n'avait-elle pas dit qu'elle était engagée ce soir-là ?

Mlle Fifi sursauta sur son lit.

Allongeant le bras elle saisit son réveille-matin et coupa la sonnerie.

Il était bien trois heures et demie du matin.

C'était tôt, car elle s'était couchée passablement tard. Mais devant l'œuvre entreprise, la mystérieuse jeune fille n'hésitait jamais.

Elle sauta en bas de son lit et ouvrit la porte de sa garde-robe.

Enfilerait-elle un pantalon de couleur sombre avec un chandail ?

Il lui fallait être féminine au suprême degré pour élaborer l'impression qu'elle avait créée. Le chandail qui moulerait son buste admirable serait-il suffisant pour la rendre irrésistible ?

Non ! Ce serait une robe d'été. Une petite robe simple, mais généreusement décolletée. Tiens, elle oublierait le jupon. Quand elle passerait devant une lumière, ce pauvre Marcel en deviendrait ébloui.

Le vêtement, autant que la perfection des formes, n'est-il pas l'arme la plus subtile de la femme ? Et Mlle Fifi le savait.

* * *

Le contremaître s'approcha de Marcel Liénard qu'il observait depuis longtemps.

— Qu'y a-t-il donc, Marcel ? demanda-t-il. Ça ne va pas ? Tu n'es pas malade au moins ?

Le jeune homme sursauta tellement il avait été absorbé par ses pensées.

— Non monsieur. Juste un léger malaise. Je ne sais trop ce que j'ai, mais je ne travaille pas comme d'habitude ce soir.

On devine assez la raison des distractions du linotypiste. Mais ce n'était pas une raison qu'on avoue à un supérieur.

— J'espère que ce n'est pas grave au moins. Tu sais que le Rapport doit être terminé d'ici vingt-quatre heures ? Il doit être à Ottawa au plus tard lundi matin.

— Je vais faire mon possible, monsieur. Fiez-vous sur moi.

— Je suis bien content de t'entendre parler ainsi. Je ne pourrais te remplacer maintenant.

— N'ayez pas peur. Tout sera prêt à temps.

Le contremaître s'éloigna lentement, jetant un coup d'œil en passant à l'employé qui tirait des épreuves des galées déjà composées.

Il s'arrêta un moment pour adresser une dernière recommandation à Marcel Liénard :

— Inutile de te recommander encore une fois la plus stricte discrétion, Marcel. Il ne faut pas qu'un employé de jour puisse lire ce que tu as fait. Si quelqu'un avait connaissance du Rapport sur le budget avant sa présentation en Chambre, il pourrait survenir une catastrophe pour le Gouvernement. Le patron s'est fié à toi, tu sais ...

— Soyez bien tranquille, monsieur. Vous me connaissez ?

— Naturellement. C'est pour cela que je t'ai recommandé. Le contremaître s'arrêta encore à la porte pour une dernière réflexion :

— J'ai bien hâte que cette « job » soit complétée. C'est trop de responsabilité.

Marcel, qui pensait encore à la belle Mlle Fifi, hasarda une question qui lui brûlait les lèvres depuis quelques instants.

— Vous ne partez pas, monsieur ? demanda-t-il au contremaître, cherchant à poser la question le plus naturellement possible.

— Je vais rentrer chez moi, en effet. As-tu besoin de quelque chose, Marcel ?

— Non. C'était juste pour savoir.

L'homme fut sur le point d'ajouter quelque chose. Il hésita, puis repartit sans rien dire.

Car Marcel Liénard, malgré qu'elle lui eût dit qu'elle ne viendrait pas ce soir-là, espérait contre toute probabilité. Et, naturellement, il ne fallait pas que la jeune femme fût vue à l'intérieur de l'imprimerie, surtout quand un travail aussi secret et important que le Rapport sur le budget du pays était sur le point d'être terminé.

* * *

Marcel Liénard avait maintenant complètement renoncé à la visite qu'il avait tant attendue.

Et tout à coup il entendit un léger bruit derrière lui.

Elle était là, près de la fenêtre, lui souriant.

Il se leva d'un bond, son cœur battant à se rompre.

Elle avait donc pu venir.

Une foule de pensées agréables envahirent son esprit. Si elle avait tenu à venir, c'est probablement qu'elle avait dû sacrifier quelque autre chose. Au moins elle avait voulu arrêter en revenant d'ailleurs. Peut-être même s'était-elle quelque peu détournée de son chemin pour passer quelques instants avec lui.

Quelle opportunité ! Le contremaître venait de quitter la place pour rentrer chez lui. Il n'y avait plus que le jeune homme qui tirait les épreuves auprès de lui. Pourquoi ne pas le renvoyer lui aussi ? Il avait autorité sur lui. Il n'avait qu'à dire qu'il s'occuperait lui-même de la dernière épreuve...

Toutes ces pensées s'agitaient dans son imagination alors qu'il faisait signe à sa visiteuse d'attendre.

En passant, un seul mot eut l'effet de faire laisser l'ouvrage au jeune homme, heureux de pouvoir retourner chez lui avant sept heures.

Il n'y avait plus personne maintenant dans la chambre de composition.

S'il y avait quelqu'un d'autre dans l'imprimerie, ça ne pouvait être qu'aux chaufferies, et ces types-là ne sortaient pas de leur coin.

Le vieux gardien de nuit ? Il n'y avait qu'à se rendre compte où il en était dans ses rondes. Une fois localisé, il serait très facile de l'éviter. D'ailleurs le pauvre bonhomme ne voyait pas bien clair.

Mlle Fifi était appuyée sur le mur, tout près de la porte. Son sourire était encore plus prenant que la veille. Et cette robe qui la moulait, rendant ses formes encore plus insinuantes que si elles avaient été complètement dévoilées.

Marcel sentit le rouge lui monter à la figure.

Malgré l'absurdité de l'espérance, il crut qu'il avait fait une conquête définitive. Déjà il la voyait dans ses bras, pantelante sous ses baisers, qu'elle lui rendait avec autant d'ardeur qu'il y mettrait. Puis il sentait déjà palpiter la chair sous la robe mince, quand ses mains s'égèreraient sous la promesse d'appâts suggestifs.

— Attendez-moi un moment, commença-t-il. Il faut que je voie où en est mon gardien de nuit.

Elle posa la main sur son bras.

— Je ne veux pas vous embêter, fit-elle en mettant de l'intérêt dans le ton de sa voix. Je rentrais chez moi et ai pensé venir vous dire bonsoir.

Le jeune homme était définitivement médusé.

— Soyez sans crainte. Il n'y a pratiquement personne à l'intérieur. Je veux juste jeter un coup d'œil. Vous m'attendrez, n'est-ce pas ?

Elle serra quelque peu les doigts.

— Dites-moi bonsoir, Marcel, au cas où vous ne pourriez revenir.

La phrase n'était pas complétée qu'il la tenait dans ses bras et sa bouche avide cherchait l'autre bouche qui ne se défendait pas.

Elle voulut s'excuser :

— Ah ! fit-il dans un long soupir. Ce n'est pas bien : quelle opinion allez-vous avoir de moi ? Je ne vous connais même pas encore... Mais c'est si bon... !

Il était complètement fou.

— Je reviens dans un moment, dit-il. Attendez...

— Oui, cher...

Il se retourna en entendant le mot.

Quand il fut disparu, Mlle Fifi se passa la main sur les lèvres pour en effacer une impression, puis se murmura :

— Ce sera pour cette nuit.

Chapitre IV

Une femme chez les hommes

La porte d'entrée s'ouvrit une fois de plus.

— Venez, il n'y a pas de danger.

Mlle Fifi se laissa entraîner à l'intérieur.

Habilement elle pressait contre son corps la main que Marcel Liénard avait glissée sous son bras.

Elle savait maintenant le jeune homme complètement sous sa domination.

Il n'y avait plus qu'une chose à penser pour elle : s'emparer des épreuves stratégiques. Où étaient ces épreuves ? Probablement dans la chambre de composition, où Marcel travaillait.

Il fallait cependant s'assurer de la chose avant de prendre quelques feuilles au hasard et réaliser après coup qu'elle s'était trompée.

Aussi décida-t-elle, au cours de sa visite, de faire parler celui qui ne demandait qu'à le faire.

On monta à la reliure. Pendant que Marcel parlait, expliquant de son mieux, elle cherchait à l'affoler encore plus par ses attitudes provoquantes.

Il va sans dire que chaque explication était ponctuée d'un baiser de plus en plus passionné.

— J'ar gardé mon coin pour la fin de la visite, expliquait-il. Je veux vous y voir aussi longtemps que vous pourrez rester. Ce sera tellement un beau souvenir pour moi.

— Vous n'exagérez pas un tout petit peu vos sentiments à mon égard, Marcel ?

— Jamais de la vie ! Au contraire je ne réussis pas à vous démontrer tout ce que je ressens pour vous.

— Je crois plutôt que vous êtes très démonstratif, Marcel.

— Croyez bien tout de même que je voudrais trouver les mots qui exprimeraient encore plus le fond de ma pensée.

— Je crois que vos gestes complètent passablement bien ce que vous pensez... Je sais que je ne devrais pas m'abandonner ainsi. Je ne vous connais que depuis vingt-quatre heures. Quelle opinion aurez-vous de moi... ? Excusez-moi, mon chéri. C'est plus fort que moi. Quand vous me tenez dans vos bras, je sens toute ma chair frémir sous vos caresses. Je crois que je perds la tête complètement.

— Chérie, va !

Ils étaient maintenant près de la linotype.

Personne dans la grande pièce.

Sur une table une série d'épreuves.

Elle les avait immédiatement repérées.

Il ne restait plus qu'à faire un choix. Une copie de chaque feuille. Leur disparition ne serait probablement pas découverte avant plusieurs heures. Elle aurait amplement le temps d'en disposer et rien ne resterait pour l'accuser. D'ailleurs Marcel ne pourrait parler. Ce serait s'accuser lui-même.

— Voulez-vous vous asseoir sur ma chaise de travail ? insista-t-il. Cela me fera penser à vous plus tard.

Elle obéit avec grâce, tout en protestant.

— Vous êtes trop sentimental, Marcel. Je ne vaudrais peut-être pas toute cette sollicitude que vous me témoignez...

— De la sollicitude ! Mais vous êtes un million de fois en dessous de la vérité... ! Vous savez bien que c'est toute autre chose... ! Ne me dites pas que vous ne lisez pas plus que cela dans mon cœur ?

Elle lui prit les deux mains dans les siennes.

— C'est peut-être osé de ma part, dit-elle. Mais moi aussi je suis heureuse de vous avoir connu, Marcel. Vous savez d'ailleurs que si je suis arrêté vous voir dès ce matin, c'est parce que cela me faisait plaisir.

— Vous êtes un ange, ma chérie.

— Oh ! il ne faut pas me donner des ailes trop vite. D'ailleurs je sais que ma faiblesse vous expose à de graves inconvénients.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous n'êtes pas supposé laisser pénétrer quelqu'un de l'extérieur ici. Je le sais...

Une hésitation passa dans les yeux du jeune homme.

Il avoua :

— C'est vrai que de ce temps-ci il y a une prohibition formelle. Mais pour vous, il n'y a rien qui tienne...

Elle parut s'intéresser, mais avec bonhomie.

— Pourquoi donc est-ce plus sévère ces temps-ci ?

— Nous venons de préparer un rapport spécial et strictement secret pour le Gouvernement. S'il fallait qu'une copie disparaisse, cela signifierait probablement la chute du Gouvernement actuel. Alors vous comprenez... ?

— Et dire que vous avez confiance en moi jusqu'à me laisser venir ici...

— Je sais que vous n'êtes pas intéressée dans ces affaires de politique.

Elle sourit, se pressa contre lui.

— Vous avez bien raison. Vous savez, n'est-ce pas, ce qui m'attirait ici ?

Il ne répondit pas avec des mots.

Il l'avait déjà relevée de sa chaise et la serrait dans ses bras au point qu'elle laissa échapper un petit cri de douleur.

Il parut navré.

— Je vous ai fait mal, chère...

— Non ! C'était si bon.

— Vous me rendez fou.

— Et moi donc...

Ce fut à ce moment qu'ils entendirent un bruit de pas dans le corridor.

La figure de Marcel Liénard devint blanche. Il trembla.

— Le gardien de nuit que j'avais oublié !

— Mon Dieu ! Que faire ? Je ne veux pas vous causer de troubles.

— Venez.

Il l'entraîna vers une porte, au fond de la pièce.

— Excusez-moi. Je suis obligé de vous cacher dans la chambre de toilette des hommes. Restez-y. J'accompagne le vieux dans un bout de ronde. Quand il sera loin, je reviendrai vous libérer. Pardonnez-moi pour l'endroit.

Alors qu'il refermait la porte derrière elle, tandis qu'une autre s'ouvrait ailleurs, elle murmura :

— Ne vous excusez pas, mon chéri. Je comprends tellement.

— À bientôt. Juste cinq minutes.

— Je vous attends.

Une voix nouvelle se faisait maintenant entendre.

Mlle Fifi dressait vivement son plan.

Dès que Marcel sortirait avec le gardien de nuit, ce serait le moment idéal. Elle n'aurait qu'à courir à la table qu'elle avait repérée. Une minute lui suffirait à choisir une copie de chaque feuille d'épreuves.

Mais après, où les dissimuler ?

Le corsage, la cachette usuelle de la femme, serait-il sûr ?

S'il fallait que Marcel la serre encore dans ses bras, il percevrait le bruissement des feuilles.

Elle pensa à son pantalon... Pourrait-elle y trouver assez de place pour les feuilles ? Puis, est-ce que Marcel ne tenterait pas une indiscretion de plus ?

Sans perdre de temps à chercher plus longuement, elle passa dans la salle de composition et eut tôt fait de trouver ce qu'elle était venue chercher. Un bref coup d'œil sur chaque feuille l'assura qu'elle tenait bien le fameux rapport.

À peine avait-elle réintégré sa cachette qu'on ouvrait la porte de la salle principale.

Il y eut un bruit de pas.

Elle frémit.

Ce n'était pas le pas de Marcel. De plus, on aurait dit que les pas étaient ponctués d'un autre bruit qui accordait. Elle comprit bientôt. L'arrivant marchait avec une canne.

Qui était-il ?

Pas la police sûrement. Car les policiers ne portent pas de canne.

Peut-être un officiel du Gouvernement ?

Dans ce cas il n'y avait probablement pas de danger. Il ne penserait pas à venir dans la toilette.

Mais qui sait... ?

S'il venait, même en trouvant une cabine occupée, il croirait qu'il s'agit d'un employé.

Puis la voix de Marcel se fit entendre.

Il y avait de la terreur dans le ton.

— Je ne savais pas que vous étiez ici, monsieur Welch...

— Je suis venu faire un tour avant l'arrivée de l'équipe de jour. Le rapport est complet ?

— Ah oui ! Il n'y a plus que les remarques supplémentaires à ajouter. Ce sera fait au cours de l'avant-midi.

— Très bien, Liénard. Vous avez bien travaillé. Mais il est tard. Comment se fait-il que vous soyez encore ici ? Je vous pensais rendu chez vous.

— J'ai tenu à compléter ce qu'on m'avait laissé. Vous savez que je n'en suis pas à quelques minutes près ? D'ailleurs je venais de me laver les mains.

Mlle Fifi regarda sa montre-bracelet.

Il était passé sept heures du matin. Comme le temps avait passé vite !

Puis elle porta la main à sa bouche, comme pour étouffer un cri d'alarme.

Sept heures. Les autres employés allaient entrer en nombre.

Comment s'échapper ?

Marcel la laisserait-elle là, comme une bête sauvage prise au piège ?

Et le Rapport ? Comment le cacher ? Si on perquisitionnait sur sa personne...

Un moment elle pensa le faire disparaître dans la toilette.

Mais elle avait tellement travaillé pour s'en emparer. Allait-elle subitement perdre tout le fruit des baisers et des caresses qu'elle venait de dispenser à cet inconnu ?

Non ! Il fallait garder le Rapport coûte que coûte !

Elle fit plusieurs petits paquets des feuilles et réussit finalement à les glisser entre sa chair et le tissu de nylon qui représentait le court pantalon. Heureusement qu'il était bien serré sur elle.

La voix de l'homme se tut finalement.

Marcel était maintenant seul. Il s'approchait de la porte de la salle de toilette.

Puis ce fut un bruit confus de voix multiples.

Les autres faisaient leur entrée.

Entrerait-on jusque dans le refuge de la jeune fille ?

Marcel entr'ouvrit la porte pour recommander, la terreur dans la voix :

— Attendez. Ne bougez pas. Je vous ferai sortir dans un moment.

— Très bien.

Il s'éloigna.

Mais d'autres entrèrent.

On discutait de choses et d'autres avant de commencer l'ouvrage.

Elle entendit même certaines histoires qui ne se racontent qu'entre hommes.

Finalement la voix de Marcel se fit entendre une fois de plus. Il n'y avait plus personne dans la toilette.

— Je vous ai apporté un couvre-tout, qui appartient à un chauffeur. J'ai également une casquette, continua-t-il, en passant les articles au-dessus de la porte.

Elle reçut les vêtements sales et aurait éprouvé un haut-le-cœur si elle n'avait été préparée à toute éventualité.

— Attendez-moi encore. Je reviens. Mais hâtez-vous ! recommanda-t-il.

— Je suis prête dans un moment.

Elle n'hésita pas un instant.

Se dépouillant de sa robe, qu'elle posa sur le plancher tout au fond de la cabine, elle enfila la combinaison bleue, releva le bas des pantalons, boutonna jusqu'en haut.

Ce n'était pas pire. La casquette dissimula les cheveux bouclés.

Avec un peu de chance, elle parviendrait peut-être à passer inaperçue quand tout le monde serait occupé à son ouvrage.

Marcel la trouva suffisamment déguisée.

Il lui présenta une paire de grosses mitaines.

— Vous allez venir avec moi. En passant près des autres, portez la main à votre figure. La mitaine dissimulera vos traits.

— Faut-il faire long pour atteindre la porte de sortie ? Que dira-t-on quand j'arriverai dans le bureau général avec cet accoutrement ?

— Nous sortirons par la chaufferie. Il y a une porte là. Il n'y a qu'un danger, c'est la salle de composition. Mais tout le monde est à l'œuvre maintenant. On ne s'occupera pas d'un chauffeur de fournaies.

— Espérons-le, Marcel.

Ce fut même plus facile qu'elle n'avait pensé.

Personne ne se détourna quand elle traversa la grande salle.

Marcel approcha la voiture de sa compagne et elle sauta dedans avant même qu'il ne l'eût immobilisée.

Quelques moments plus tard, ils roulaient sur la rue Sainte-Anne.

— Pauvre vous, je vous ai donné bien du trouble... ! dit Mlle Fifi en manière d'excuse.

— Non. C'est pour vous que j'avais peur. Je n'aurais pas voulu pour tout l'or du monde vous causer des ennuis.

— Alors il n'y a plus de danger ?

— Non. Soyez sans inquiétude.

— Je vous suis bien reconnaissante pour toutes vos attentions, Marcel.

— Vrai ?

— Vous le savez bien, mon chéri...

— Alors vous allez me faire un très grand plaisir...

— Sûrement. De quoi s'agit-il ?

— Voulez-vous... Viendriez-vous déjeuner avec moi, à la maison... ? Je serais tellement heureux. Vous savez maintenant que je ne pourrai jamais vous effacer de mon cœur... ?

Heureusement qu'il avait parlé assez longuement. Autrement elle aurait été à court de raisons pour refuser, tellement elle ne pensait plus qu'à son Rapport et à la façon d'en disposer.

Tout en paraissant être elle-même chagrinée du refus qu'elle exprimait, elle déclara :

— Voyez comment je suis vêtue, Marcel, je ne peux aller chez vous comme ça.

— Emmenez-moi chez vous alors... ?

Il devenait tellement insistant, plus encore du regard et par le ton de la voix, qu'elle se demanda, un moment, s'il ne la soupçonnait pas de quelque chose.

« Que dois-je faire ? » se demanda-t-elle intérieurement.

Il va sans dire que maintenant elle n'avait pas le moindre désir de demeurer une journée, une heure de plus à l'île Perrot, où elle avait loué un petit chalet pour les circonstances.

Finalement sa figure s'épanouit en un sourire qui remplit l'âme de Marcel de satisfaction.

Eût-il deviné la raison de son sourire Marcel n'en aurait certes pas éprouvé le même enthousiasme. Mais, tout à sa passion naissante, il se laissait déjà aller, par l'imagination, à caresser ce beau corps chaud qu'il sentait si près de lui.

Mlle Fifi, de son côté, venait de trouver une solution au problème.

Elle dit, gentille et ses mots étaient autant de caresses pour le pauvre jeune énamouré :

— Vous savez, Marcel, c'est plutôt compromettant ce que vous me suggérez là... Je demeure seule et ...

Il avait précisément redouté qu'elle ne soit chez des amis. Maintenant qu'il la savait sans chaperon, la flamme qui le dévorait brûlait d'une intensité d'autant plus vive qu'elle n'avait plus maintenant la moindre retenue.

— Je vous en prie, ma chérie, fit-il, les yeux pleins d'amour, pleins de passion. Emmenez-moi... ! Juste un petit moment... ?

Elle parut se laisser tenter presque malgré elle ;

— On dit ça : un moment, et parfois ça dure... ça dure, jusqu'au moment où l'on fait des choses qu'on ne devrait pas faire.

Il était maintenant déjà fou de joie.

— Arrêtez-vous un instant, fit-il, éperdu, transporté.

Elle savait où il voulait en venir, mais voulut paraître incapable de résister.

Appuyant sur les freins, elle immobilisa la voiture, laissa tomber ses mains du volant, se penchant presque au-devant de l'étreinte inévitable.

Il l'enlaça fiévreusement. Cette fois ils étaient bien seuls. Pas la moindre indiscretion à redouter, comme tout à l'heure à l'imprimerie.

Sa main se fit audacieuse.

Sans se départir de son sourire, devenu plein de consentement, elle protesta faiblement :

— Pas maintenant, Marcel. Attendez... Soyez patient, mon chéri...

— Tout à l'heure, chez vous, n'est-ce pas ?

Une femme ne dit jamais « oui », en telle circonstance.

Elle garda le silence, toujours souriante, puis laissa tomber dans un soupir :

— Peut-être...

* * *

C'était un gentil petit chalet dont la vue donnait sur le lac Saint-Louis. Il était isolé des voisins, mais était quand même relié au monde par le téléphone.

Toujours ensorcelante, Mlle Fifi invita Marcel à s'asseoir.

— Je vais changer de vêtement, Marcel. Vous m'excusez... ?

— Faites, je vous en prie...

Pendant qu'elle passait dans la chambre, dont elle ne referma qu'à demi la porte, une multitude d'idées s'entassèrent dans son esprit.

Allait-elle finalement lui céder, s'abandonner sans aucune réserve... ?

Il ne la voyait plus, mais, par l'entrebaillement de la porte, il pouvait distinguer une partie du lit. Elle avait dû s'asseoir de l'autre côté, car il avait entendu un craquement significatif.

Puis le sang lui monta à la tête, tout d'une poussée. Il venait de voir une mignonne brassière qu'elle avait dû lancer, en arrière d'elle, sur le lit.

Maintenant c'était un pantalon de femme...

Son désir le possédait maintenant au point de lui faire perdre tout contrôle.

Il s'élança vers la porte de la chambre. Mais elle avait probablement prévu ce geste, car elle avait déjà fermé avant qu'il n'arrive.

— Soyez patient, Marcel. Attendez encore un moment. Je passe un déshabillé et fais juste un peu de toilette pour que vous me trouviez belle...

— Pardon... ! Excusez-moi...

— Retournez vous asseoir. J'arrive bientôt.

Il obéit, l'imagination déchaînée.

Chapitre V

Travail d'espionne

Il attendit... Mais ce fut long.

Car Mlle Fifi, une fois la porte de sa chambre verrouillée, s'était empressée de passer une robe et avait quitté le chalet, par la fenêtre, avec sa malle.

Sous prétexte que le petit chemin conduisant au chalet n'était pas carrossable, elle avait eu la précaution de laisser sa voiture sur la grande route. Ils avaient marché pour venir.

Il n'entendit pas démarrer le moteur parfaitement silencieux.

Bientôt, elle quittait l'île Perrot dans la direction de Montréal.

Une fois de retour à l'appartement qu'elle habitait généralement, elle ne perdit pas une minute et se mit en devoir de téléphoner.

Son premier appel fut à l'adresse d'un imprimeur qu'elle connaissait pour l'avoir fait travailler maintes et maintes fois sur des affaires confidentielles.

Puis elle fixa des rendez-vous pour le lendemain à Karol Donaker et à Luis Rath.

L'imprimeur lui assura le travail commandé pour le soir même.

Tout allait bien pour Mlle Fifi.

Il ne lui restait plus qu'à toucher deux fois 50 000 \$.

Que ferait-elle ensuite ?

Il y aurait de l'effervescence dans tout le pays. On la rechercherait probablement avec furie.

À moins que Marcel Liénard n'ouvre la bouche et accepte de tout prendre sur ses épaules.

Pauvre jeune homme ! Comme il avait été naïf !

Elle ne pouvait toujours bien pas s'apitoyer sur le sort de toutes ses victimes. Dans son métier, elle n'avait pas le droit d'avoir de cœur.

Tant pis pour les faibles ! Elle était forte, elle. Que les autres l'imitent.

* * *

Monsieur Donaker prit le rapport, y jeta un coup d'œil et parut satisfait.

Il remit les 50 000 \$ en disant :

— Je suis très heureux de vous donner cela. Vous avez bien travaillé, Mlle Fifi. D'autre part, le consortium d'industriels que je représente va probablement réaliser quelques millions à cause de vous. C'est une excellente transaction.

Luis Rath paraissait plus mielleux que jamais en prenant les feuilles et en remettant l'argent promis.

— Vous avez eu connaissance des attaques foudroyantes que nous avons déclenchées contre le Gouvernement depuis deux jours ? demanda-t-il, comme si Mlle Fifi s'intéressait à la politique.

— Non, fit-elle dédaigneusement. La politique ne me dit rien.

— N'êtes-vous pas heureuse de nous aider à prendre le pouvoir ? Vous allez faire de l'argent avec nous, vous savez. Car nous aurons recours à vos bons services.

— Vous pensez ?

— Il la regarda, étonné de cette remarque, puis prit congé en murmurant :

— Quelle étrange personne ! Elle nous est tout de même essentiellement utile.

En remontant dans sa routière, Mlle Fifi souriait énigmatiquement.

— Comme je voudrais voir leur binette, se dit-elle, en pensant aux chefs du Parti communiste, qui menaient la campagne contre le Gouvernement.

Chapitre VI

La robe de femme

Un officier supérieur de la Gendarmerie royale était en conférence secrète avec monsieur Welch, le directeur général des « Imprimeurs fédératifs ».

— Je n'irai pas par quatre chemins, monsieur Welch. Une copie au moins du rapport a été volée dans votre imprimerie.

— Je ne comprends pas que cela ait été possible.

— Écoutez-moi bien.

— Allez.

— Vous n'êtes pas sans savoir que le Gouvernement impose de nouvelles taxes sur quantité d'articles manufacturés.

— Je sais.

— Vous savez également que le budget est actuellement discuté à la Chambre. On prend le vote aujourd'hui même.

— Oui, oui.

— Eh bien ! hier un groupe d'industriels a acheté pour des millions des articles qui seront touchés par les nouvelles taxes.

— C'est peut-être un hasard.

— Impossible ! On n'a acheté que les articles qui seront fortement taxés. Comment aurait-on pu faire un choix au hasard ? De plus on a acheté comme jamais encore cela s'était fait, je veux dire des quantités qui sont absolument inusitées. C'est parce qu'on savait qu'il y aurait de nouvelles taxes. Le pays perd ainsi des millions en revenus. Vous réalisez ce que cela veut dire ?

— Naturellement. Mais je ne comprends pas quand même.

— Il y a autre chose également.

— Mais quoi donc ?

— Les quelques représentants du Parti communiste, à la Chambre, ont lancé une attaque à fond de train contre le Gouvernement à cause des nouvelles taxes.

— Ils auraient également eu connaissance du Rapport ?

— Oui et non. Il y a là un mystère que je ne comprends pas.

— Expliquez-vous je vous en prie.

— Ces types ont certainement eu connaissance de la préparation du Rapport, ils en connaissent le texte. Mais, chose étrange, tous les chiffres qu'ils ont révélés ne sont pas exacts. Au contraire. On dirait qu'ils ont le Rapport, mais qu'ils ont de faux chiffres.

— Je comprends de moins en moins.

À ce moment on frappa à la porte du bureau du directeur, qui avait pourtant recommandé qu'on ne le dérangeât pas.

C'était sa secrétaire qui lui présentait une robe de femme.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda monsieur Welch intrigué.

— On a trouvé cette robe dans la toilette des hommes, à la composition.

— Mais à qui appartient-elle ?

— À personne dans l'imprimerie. D'ailleurs c'est bien facile à voir. Aucune employée n'a les moyens de porter des toilettes semblables.

Le représentant de la Gendarmerie royale examina à son tour la robe.

Les deux hommes se regardèrent.

Ce fut l'officier qui opina le premier :

— Une femme aurait-elle pénétré dans la place pour s'emparer des documents ?

— Impossible le jour. Il y a trop de monde.

— Et la nuit ?

— Il n'y a presque personne. Mais la salle de composition où se trouvaient les épreuves du Rapport n'a jamais été libre, j'en suis certain.

Mais qui travaillait là ?

— Un linotypiste en qui j'ai la plus grande confiance. Il y avait également un jeune homme pour l'assister, puis le contremaître.

— Il faut voir ces hommes immédiatement.

Mais les interrogatoires les plus poussés ne jetèrent pas grand lumière sur le mystère.

Le contremaître déclara qu'il était parti de bonne heure le matin où le vol avait dû être perpétré. Mais il avait le droit de le faire et son départ ne pouvait porter à soupçon.

Le jeune assistant de Marcel Liénard avoua, honteux, qu'il était parti avant le temps, lui aussi. Mais il ajouta qu'il ne l'avait fait que sur la recommandation de Liénard.

Appelé à son tour, Marcel Liénard, qui avait déjà eu connaissance de la découverte de la robe et, naturellement l'avait reconnue, avait eu le temps de se préparer.

Il nia énergiquement.

Malgré ses dénégations cependant, il fut mis sous arrêts.

Il fallait toujours bien que quelqu'un, étranger à l'imprimerie, y ait pénétré nuitamment. Or Liénard aurait dû voir cette personne.

Une fois dans sa cellule, le pauvre linotypiste se laissa aller à une crise de découragement.

Il avait attendu vainement la belle Mlle Fifi. Quand elle n'était pas revenue, il s'était posé maintes et maintes questions.

Maintenant il savait.

Elle s'était jouée de lui, l'avait séduit pour s'emparer du Rapport.

Devait-il parler? Tout avouer?

Le mal était fait maintenant. Mieux valait probablement attendre encore. À quoi servirait de révéler ce qu'il savait? Cela ne réparerait pas et il s'attirerait les plus graves ennuis, sans compter un terme de prison.

Chapitre VII

C'est la «belle Françoise»

Les communistes n'avaient pas été longs à s'apercevoir qu'ils avaient été royalement roulés par Mlle Fifi.

La bombe politique qu'ils avaient promise à la Chambre des députés avait plutôt fait des dégâts dans leur propre Parti. Ils avaient promis des révélations sensationnelles et tout s'était terminé en queue de poisson, plutôt honteusement pour eux.

Mlle Fifi souriait en lisant les commentaires des journaux sur le sujet.

Luis Rath avait fait demander deux membres du Parti.

Il avait des ordres précis à leur donner.

— Voici l'adresse de la femme qui nous a trompés, dit-il. On la nomme Mlle Fifi. Je ne lui connais pas d'autre nom. Mais il faut absolument que vous la fassiez disparaître de la circulation...

— La zigouiller proprement? s'enquit l'un des deux tueurs.

— Définitivement.

— Laissez-nous faire. Ça nous connaît, ces affaires-là.

— Vous réalisez que cette mission est d'une suprême importance, n'est-ce pas?

— Important ou non, puisque vous nous payez pour la faire disparaître, nous le ferons. Ne vous inquiétez pas.

— Je vous répète que c'est dangereux. Elle est de taille à se défendre. D'autre part, il faut absolument faire un exemple. Autrement le Parti n'aurait plus confiance en ses organisateurs. Il faut absolument faire un exemple.

— Puisque nous vous promettons de réussir.

— Vous êtes mieux de réussir, en effet. Car autrement, ce serait vous deux. Vous savez que nous ne tolérons pas de défaite parmi les nôtres.

Une fois en dehors de l'appartement de Rath, l'un des deux sbires à la solde des communistes dit à l'autre :

— Tu l'as entendu ?

— Comment donc !

— Ils ne tolèrent pas de défaite dans le Parti...

— Et puis ?

— N'a-t-il pas-lui même essuyé la plus honteuse des défaites ? Ne devrait-il se pendre avant de nous menacer ?

— Bah ! tu les connais ? Ils sont comme les autres contre qui nous luttons. Ils cherchent toujours à rejeter le poids de leurs responsabilités sur les épaules du voisin.

— Qu'importe puisqu'ils nous payent bien ! Notre ouvrage est toujours bien moins fatigant que travailler et on est bien mieux payé encore.

— Tu as raison !

* * *

En apprenant l'arrestation de Marcel Liénard, Mlle Fifi ressentit un véritable chagrin.

Il va sans dire qu'elle avait maintenant quitté son appartement de Montréal et avait même eu la précaution de faire un petit voyage aux États-Unis.

Mais même là elle éprouvait un véritable serrement de cœur en se rendant compte du sort qu'on faisait à Marcel Liénard.

Après avoir réfléchi pendant quelques heures, elle se décida à faire quelque chose qu'elle n'avait jamais osé auparavant.

Elle écrivit une triple lettre, qu'elle adressa à la Gendarmerie royale, au ministre des Finances et à monsieur Welch, des Imprimeurs Fédératifs.

* * *

Dans l'affaire dont je veux vous entretenir, j'ai opéré sous le nom de Mlle Fifi.

En réalité on me connaît beaucoup plus sous le nom de la BELLE FRANÇOISE. Ça vous dit quelque chose, n'est-ce pas ?

Pour rétablir les faits sachez que c'est moi qui ai volé la copie du Rapport sur le budget.

La robe trouvée dans la toilette des hommes à l'imprimerie n'est nulle autre que celle que je portais en pénétrant dans l'immeuble.

Pour des raison de sécurité, j'ai dû l'abandonner, bien que j'y tenais beaucoup. Heureusement que j'ai réalisé assez d'argent dans cette affaire pour m'acheter toutes les robes que je pourrai jamais désirer.

Maintenant venons-en aux faits.

Ce jeune linotypiste, Liénard, que vous avez coffré, est tout à fait innocent du vol des documents.

Je vous prie donc de le relâcher.

Il ne m'a pas aidée dans mon entreprise. J'ai tout fait seule. Vous comprenez comme moi qu'il m'est impossible de vous révéler comment j'ai pu pénétrer dans l'imprimerie ? J'aurai peut-être besoin d'y retourner une autre fois.

Donc je n'ai aucun complice. Il n'y a que moi de coupable. Si vous pouvez me trouver et m'identifier définitivement, allez-y. Vous m'arrêterez. Seulement ne vous faites pas d'illusions. Vous n'atteindrez jamais votre but.

Ainsi donc libérez Liénard au plus vite.

Pour compenser votre déception, je vais vous donner une petite information.

Vous savez que j'ai vendu le Rapport à certains industriels ? Cela ne fera de mal à personne et j'ai réalisé un beau bénéfice en ce faisant.

J'étais supposée passer une autre copie à quelques chefs communistes.

Comme vous vous en êtes aperçus, je leur ai donné des chiffres faux. Car je ne voulais pas trahir mon pays.

Vous vous imaginez bien que mes types communistes me recherchent pour m'assassiner ? Je l'ai constaté de visu. Il y a une couple de tueurs à mes trousses.

Pour m'en débarrasser plus sûrement, je vous confierai donc qu'ils surveillent mon ancien appartement. Vous pouvez les cueillir là.

Maintenant prenez bien note de ceci. Le chef de toute l'organisation communiste au pays est un certain Luis Rath. Je ne sais trop bien à quelle nationalité il appartient, ni si ce nom est véritablement le sien. De toute façon, vous devez l'avoir dans vos filières. Surveillez-le, perquisitionnez dans

son appartement, et vous trouverez des choses pour compenser les petites misères que je viens de vous faire.

* * *

Dans la lettre à monsieur Welch, elle inclut un chèque bancaire au montant de 1 000 \$, qu'elle le priait d'employer à la défense de Marcel Liénard pour le cas où la police ne jugerait pas à propos de le relâcher immédiatement.

* * *

Après réflexion, elle fit une quatrième copie de sa lettre et l'adressa à un grand quotidien français de Montréal.

Ainsi elle serait encore plus certaine d'aider Marcel Liénard à sortir de l'impasse où elle l'avait conduit.

Puis elle attendit les événements.

* * *

Ce fut formidable.

Le texte de la lettre fut reproduit dans tous les journaux du pays, français comme anglais, dès le lendemain de sa publication dans le quotidien montréalais.

Si quelques-unes de ses victimes avaient déjà entendu parler de la BELLE FRANÇOISE, tout le pays maintenant s'en entretenait.

Quelques officiels du Gouvernement fronçaient les sourcils en entendant mentionner son nom. Mais, en général, la population la louait de son habileté à tromper le Gouvernement, surtout de l'audace qu'elle avait déployée en se jouant des communistes.

Tout le monde savait en effet que ces types ne pardonnent pas à ceux qui les trompent, encore moins à ceux qui les ridiculisent.

En peu de jours la BELLE FRANÇOISE était devenue une idole nationale.

Bien que la saison du hockey fut à peine terminée, on parlait moins de Richard, de Bouchard, du point de Lach, qui

LE COEUR À L'AVENTURE

avait ramené la coupe Stanley à Montréal, que de la belle aventurière.

* * *

Finalement libéré, Marcel Liénard ne parvenait pas à retrouver sa bonne humeur de jadis. Mlle Fifi hantait son esprit au point de lui en faire perdre le sommeil et l'appétit.

Malgré tout, il ne voulait pas la blâmer.

Il l'aimait profondément...

— FIN —

Le Club des Valets de Cœur

(Aventure n° 148)

En dépit de certains aspects négatifs du personnage, Françoise demeure essentiellement une espionne émérite, tenace, autoritaire, prête à tout pour faire triompher la justice. Astucieuse, aussi originale qu'habile, elle a plus d'un tour dans son sac pour dénouer les intrigues. Car l'agent AC-12, «Ce n'est pas une faible femme [...]». Au physique comme au moral elle vaut un bon homme», dira Lewis dans *le Club des Valets de Cœur*.

Ce fascicule met précisément en scène une Françoise en pleine possession de ses moyens, sous la tutelle d'un patron qui lui voue une entière confiance. En mission commandée par l'Intelligence Service auprès des agents du «Bureau de Washington», elle démantèle une association américaine au service de la cause communiste.

Il reste que, malgré ses nombreux succès, Françoise verra souvent sa compétence et son autorité remises en question par ceux-là même qui reconnaissent ses talents d'espionne.

LE CLUB DES VALETS DE COEUR

par Max Romier

Chapitre I

Les fils à papa s'en vont en guerre

Ils étaient douze jeunes gens assis autour d'une grande table. L'extrême pâleur de leur visage disait leur mortelle inquiétude. La scène se passait dans un quartier très « fashionable » d'Hollywood.

Tous étaient fils de millionnaires sinon de milliardaires. Leur âge variait entre vingt et trente ans. L'un d'eux, qui occupait l'une des extrémités de la table, s'était levé en promenant sur ses associés un regard chargé de noir dépit.

— Nous sommes foutus ! dit-il. Borkoff a été arrêté !

— Borkoff a été arrêté, mais il ne parlera pas ! répliqua un des jeunes gens assis à la droite de celui qui venait de parler.

Il occupait la charge de secrétaire du club ; l'autre qui se tenait debout en était le président. Leurs noms ? Dan Miller et Nick Benson. Le vice-président se tenait à gauche, face au secrétaire. Il se nommait Jim Purvis. Il dit :

— Nous sommes plus forts que la police, et même le gouvernement ! Nous allons régler cette affaire en deux temps, trois mouvements.

— Facile à dire, Purvis, balbutia Miller, le président. Vous oubliez que nous sommes en temps de guerre, guerre froide si vous voulez, mais guerre tout de même !

Purvis demeura silencieux, comme les autres membres d'ailleurs. Et le dialogue s'engagea entre le secrétaire et le président.

— Borkoff parlera, reprit ce dernier, car la police prendra les moyens de lui délier la langue !

— C'est à nous d'empêcher la police de faire cela... l'avocat Burgess est notre homme !

— Burgess?... Il nous a bien aidés jusqu'ici, mais...

— Il est communiste comme nous.

— Sans doute, mais...

— C'est nous qui le faisons vivre, il faudra bien qu'il marche... Il va marcher!

— Le plus grand malheur, dans tout cela, c'est que nos parents vont surprendre nos activités... Il vont apprendre que nous travaillons pour les Rouges, que nous les supportons de nos deniers, que nous sortons du trou à l'occasion ceux qui se font surprendre...

— Nos parents ne sauront rien de l'affaire, Miller, prenez-en ma parole, dit le secrétaire, qui se leva sur ces mots. Je me rends immédiatement rencontrer l'avocat Burgess, il est à son bureau à cette heure-ci.

— Offrez-lui n'importe quel montant pour arracher Borkoff des griffes de la police!

— Comptez sur moi, Miller, et tout le monde! Je vais vous sortir tous de cette impasse!

Nick Benson, le secrétaire, sortit de la salle fermement décidé. Se rasseyant, le président Miller jeta un coup d'œil sur Jim Purvis.

— Ça me surprend, dit-il, que Vogareff, le chef des espions communistes, ne nous ait pas encore appelés.

— C'est signe que l'affaire n'est pas grave, sourit Jim Purvis, moins grave qu'on pense...

— Pas grave... je ne vous comprends pas, Purvis. On dirait que vous n'êtes au courant de rien. Vous n'avez donc pas lu les journaux?

— Certainement.

— On disait qu'un club d'Hollywood s'était fait la providence des communistes et le foyer de leur propagande subversive. On disait ne pas connaître le club, mais que l'arrestation de Borkoff n'avait pas d'autre motif que celui d'éclaircir le mystère.

— Sans doute, sans doute, mais puisque Vogareff n'a pas jugé bon de nous appeler, j'en déduis que l'affaire n'ira pas loin.

— Nous avons beaucoup plus à perdre dans cette affaire que Vogareff et sa bande. Nous allons être foudroyés par le scandale!

— Le téléphone sonna sur ces mots de Dan Miller.

— Laissez faire, je vais répondre, dit-il.

Il se dirigea vers un guéridon sur lequel se trouvait l'appareil téléphonique. C'était le chef des espions Rouges qui appelait. Il dit avoir fait l'impossible pour sortir Borkoff de l'embarras dans lequel il se trouvait. Il supplia le Club d'agir.

À son avis, la police réussirait à faire parler le prisonnier, allant jusqu'à le menacer de mort, si besoin était. Miller assura Vogareff que tous les moyens seraient mis en œuvre pour étouffer l'affaire.

— Vous disposez d'une influence extraordinaire, dit le Russe, rien ne peut vous résister, je le sais !... Avec de l'argent on mène le monde, on achète tout !

— Nous étoufferons cette affaire comme nous avons fait pour une foule d'autres, lui répliqua Miller, encouragé par les compliments du chef Rouge.

— Votre puissance ne connaît pas de limite ! renchérit l'homme à l'autre bout du fil.

— La police ne nous pèse pas au bout des bras.

— Non, monsieur, j'en ai eu la preuve nombre de fois. Alors, je vous dis merci d'avance, camarade !...

— De rien, camarade !

— Je vous dis au revoir ! Tenez-moi au courant !

— Comptez sur nous !

Les deux téléphones se fermèrent. Pendant cette conversation téléphonique, Purvis demeuré à la table s'était efforcé de remonter le courage de chacun.

— C'est moi qui vais sauver la situation, leur dit-il. Je connais l'homme qui peut nous arranger cela. Burgess ne vaut rien. Laissez-moi faire.

Comme le président reprenait sa place, le secrétaire Benson arriva. Sa mine de chien battu n'annonçait rien de bon.

Nous n'y pouvons rien, soupira-t-il, se laissant tomber dans son fauteuil. Burgess a tout essayé.

— Burgess est un emplâtre, dit Purvis. Laissez-moi faire, je mûris un plan.

— Écoutez, Purvis, dit le secrétaire se tournant vers lui, il y a une chose que vous ignorez.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Il y a un agent du Service secret dans l'affaire.

— Un type de l'Intelligence Service ?

— Oui. J'ai appris qu'on l'appelait AC-12.

Tous se regardaient. Purvis esquissa une moue dédaigneuse.

— AC-12 ? qu'est-ce que c'est ce type-là ?

— Personne ne le sait. Mais il paraît que c'est lui qui est au fond de l'affaire... Burgess l'a appris.

— Vous dites que c'est lui, cet agent du Service secret, AC-12, qui a raconté qu'un Club protégeait les Rouges, ici ? demanda Miller.

— Oui.

— Mais comment l'a-t-il appris ?

— On n'en sait rien.

Purvis ébranla la table d'un coup de poing.

— Alors mes amis, dit-il, c'est une lutte décidée entre cet espion AC-12 et votre humble serviteur !

— Un homme du Service secret, Purvis, pensez-y !... Nous avons affaire au ministère de la Guerre !...

— Service secret et ministère de la Guerre tant que vous voudrez !... Il n'y a pas un homme, il n'y a pas une puissance au monde qui peut m'imposer sa volonté !... Savez-vous quel est le chiffre de la fortune de mon père ? Huit milliards !

Tous tressaillirent. Purvis était de beaucoup le plus riche de tous. Sous les regards admirateurs, Purvis poursuivit :

— Ce n'est pas un petit agent du Service secret qui m'arrêtera, vous le devinez bien !... Dans vingt-quatre heures cette affaire sera réglée, et comme je l'aurai voulu !

Il se leva.

— Je m'en occupe tout de suite, ajouta-t-il.

Il se dirigea vers le téléphone. L'assurance avec laquelle Purvis avait parlé dissipa toute crainte chez les membres du Club.

Mais que se passait-il pendant ce temps au quartier général de la police ?

Le chef de police d'Hollywood était vraiment ce qu'on appelle un original. Il avait sa manière à lui de traiter les accusés ou les suspects qui comparaissaient devant lui. Oui, le chef Jack Murphy était un curieux type de policier. Mais voici ce qui se passa dans le bureau de Murphy.

Chapitre II

La chaise des pêcheurs

C'était loin d'être une chaise confortable que celle dans laquelle était assis le gringalet aux cheveux roux qui se nommait Borkoff.

À vrai dire, l'on n'avait que des soupçons contre ce dernier, mais ces soupçons... on comptait bien les confirmer par un interrogatoire en règle. Toutefois le chef Murphy n'était pas pressé.

Mais pour en revenir à la chaise, c'était Jack Murphy lui-même qui en avait fait le dessin. Le dossier était raide et noueux, le siège étroit et dur, et les bras d'une hauteur et d'un angle calculés pour encaisser et contraindre plutôt que pour supporter les coudes de l'occupant.

C'était le siège destiné aux pêcheurs, ainsi que Jack Murphy désignait les prévenus qui paraissaient devant lui. C'était un excellent psychologue et un homme pratique que le chef Murphy.

De son fauteuil rembourré, il avait vu des centaines d'hommes se succéder dans la chaise fameuse, des durs à cuire finissant par abandonner toute résistance après une courte séance sur le trône des pêcheurs...

Mais le petit bonhomme roux n'abandonnait pas son insolente urbanité. Ses yeux bleus conservaient leur apparence de gelée dans le rayon de soleil de cette fin d'après-midi. Leur regard était bien celui d'un farouche fanatique. Il s'était renversé dans sa chaise. Avait-il trouvé la position inconfortable ? Il s'était penché ensuite en avant, avait croisé ses jambes et joint ses mains sur ses genoux élevés. Son sourire était tout à fait nature.

— Drôle de chaise pour recevoir les visiteurs, hein ? fit-il, en regardant le chef de travers.

— Quoi ? demanda Jack Murphy. Vous vous figurez que je vais avoir une chaise longue et un tabouret pour des gens de votre espèce ?

L'homme roux approuva d'un signe de tête.

— Ce serait beaucoup plus chic, dit-il. Réellement, chef, je ne vois pas pourquoi vous me feriez subir des mauvais traitements.

— Ah ?

— Personne ne vous a jamais amusé comme je l'ai fait... Cette sorte de troisième degré que vos hommes m'ont fait passer... J'ai été patient.

— Oui...

— Je suis un honnête citoyen. J'ai bien le droit d'être communiste, puisque la liberté d'opinion existe aux États-Unis.

— Oui...

— Mais je dois vous dire que je n'ai rien compris aux questions que l'on m'a posées. Enfin, qu'avez-vous à me reprocher ? Sur quoi vous basez-vous pour dire que je fais de la propagande subversive ?

Les yeux de Jack Murphy se froncèrent légèrement.

— À vous parler franchement, Borkoff, j'en suis venu à croire que vous êtes l'homme le plus dangereux d'Hollywood.

— Hein ?

— Suis-je assez franc ?

L'homme roux devenu pensif alluma une cigarette.

— Oui, franc, mais pas du tout habile, dit-il. Car... je pourrais être dangereux pour vous.

— Ah ? Tiens, tiens...

— J'entends que je pourrais facilement avoir votre tête si jamais je me fâchais contre vous.

— Vraiment ? fit Murphy qui s'amusait de l'audace de son prisonnier.

— Je suis sujet russe et mon nom n'est pas inconnu de notre ambassadeur à Washington.

— Tiens, tiens...

— Il est une chose que mon pays ne supportera pas.

— Non ?

— C'est l'oppression de ses sujets à l'étranger. Que cette oppression soit stupide ou malicieuse, cela ne marchera pas,

voyez-vous. Et si vous alliez être la cause d'embarras diplomatiques...

Jack Murphy roulait des yeux furieux. L'outrecuidance du communiste dépassait vraiment les bornes. Il s'apprêtait à lui signifier son souverain mépris lorsque le téléphone sonna. Il eut un geste d'impatience et c'est durement qu'il répondit :

— Oui, allô !

Qui parlait à l'autre bout du fil ? Un personnage qui avait sûrement une certaine importance car le visage du chef Murphy changea complètement d'expression. De sévère qu'il était, il se fit très doux.

La conversation téléphonique dura à peu près une minute. Après avoir raccroché, Murphy devint pensif. Puis, il sonna le garde du corps. Deux gendarmes vinrent chercher le prisonnier et le ramenèrent dans sa cellule. Murphy ne lui avait pas reparlé.

Seul dans son bureau, il semblait réfléchir profondément maintenant. Une légère nervosité se voyait à ses yeux qui clignotaient. Une femme arriva.

C'était Françoise, l'agent du Service secret, AC-12. Le chef Murphy ne parut pas enchanté de la voir.

— Je vais aller interroger Borkoff dans sa cellule, dit-elle.

— Rien à faire, dit le chef. Vous le savez, nous n'avons aucune preuve concluante contre lui.

— Nous pouvons le faire condamner pour activité subversive.

— Il écopera d'une couple de mois, tout au plus.

— Ce n'est pas ce que je veux. Si je l'ai fait arrêter, c'est que j'avais un plan en tête. Ce plan je vais l'exécuter à la lettre !... Mon chef m'a donné carte blanche !...

— Je serais heureux de collaborer, mais sincèrement, AC-12, vous perdez votre temps ici.

— Vous saurez me le dire dans quelques jours, si je perds mon temps, ici. Je vais aller interroger le prisonnier. Ne vous inquiétez pas, je suis armée.

Deux minutes plus tard, Françoise s'asseyait sur un grabat à côté de Borkoff. Il manifesta une grande surprise. Il dit, souriant et moqueur :

— On m'envoie une femme... pour me séduire ?

Le visage sévère de Françoise le fit se raviser.

— Je vois, dit-il, que vous venez pour essayer de me faire la morale : une autre sorte de tactique policière... On se sert d'une femme... pour lui faire jouer le rôle de mère ou de fiancée... Vous êtes bien jolie... Peut-être que vos paroles d'ange pourraient influencer quelqu'un d'autre, mais vous perdez votre temps avec moi.

— Vous préférez suivre le chemin qui va vous mener au poteau d'exécution ? dit-elle froidement.

— Hein ?

— Vous n'avez plus envie de sourire, je vois. En temps de guerre, froide ou chaude, le gouvernement ne badine pas avec les traîtres, vous devez savoir cela.

— Que me reproche-t-on ? Je n'ai rien fait !

— Vous et votre chef Vogareff répandez votre sale propagande, vous travaillez pour les Rouges. Il y a eu du sabotage, des vols de documents secrets, des assassinats, tout cela est l'œuvre des vôtres. Écoutez, je vous préviens, c'est le poteau d'exécution qui vous attend.

— On ne peut pas me faire cela.

— Vous croyez ? Je ne donnerais pas cher pour votre vie... Les traîtres...

— Dites donc, interrompit-il, une jolie femme comme vous, vous devriez me parler de choses plus agréables que cela.

— Une seule chose peut vous sauver, la révélation que vous pouvez faire au sujet du Club...

— Le Club ? dit-il, faisant l'étonné, quel club ?

— Le Club des Valets de Cœur.

— Je ne connais pas cela.

— Vous mentez.

— Qu'en savez-vous ?

— Je vous dis que vous connaissez ce Club et que vous savez les noms des membres qui le composent.

— Je ne sais rien.

— Vous refusez de parler parce que vous savez que ce Club vous protège vous et Vogareff, ainsi que toute votre bande...

— Je ne connais pas ce Club.

— Cessez de mentir.

— Et vous de m'importuner.

L'agent du Service secret regarda le Russe bien en face et lui murmura d'une voix basse et insinuante :

— Si vous refusez de parler, Sonia parlera à votre place.

— Sonia ? bondit Borkoff en dévisageant son interlocutrice.

Sonia, une beauté russe, était l'amante bien-aimée de Borkoff. Qu'est-ce que Françoise avait dans l'idée ? Elle ne le savait pas encore elle-même. C'était une simple expérience qu'elle tentait. Borkoff clignotait des yeux et tremblait. Apparemment, elle l'avait sûrement atteint au cœur.

— Je vous dis bonjour, dit-elle en le quittant.

Elle avait voulu jeter dans la confusion ce Rouge plein d'arrogance et elle avait parfaitement réussi.

Mais l'affaire devait avoir une suite, une suite que n'avait pas prévue notre agent secret...

Roulant, avenue Rosita, après avoir quitté le quartier général de la police, elle vit bientôt une magnifique Rolls-Royce arriver à sa hauteur puis la dépasser. Dans cette luxueuse voiture, elle eut le temps de voir deux hommes qu'elle connaissait de réputation.

Celui qui tenait le volant, un jeune homme, se nommait Jim Purvis. L'autre, assis à côté de lui, et de beaucoup plus âgé, portait le nom de Vic Lewis, et c'était le plus important politicien de la Californie.

L'agent secret se mit à réfléchir. Qu'est-ce que le jeune homme complotait avec ce politicien... pour qui tous les moyens étaient bons pour arriver à ses fins ? Les élections générales n'étaient pas loin. Est-ce que Vic Lewis avait besoin d'argent ?

Mais Jim Purvis ferait-il partie du Club des Valets de Cœur ? se demanda également notre agent secret. Club mystérieux s'il en fut...

Les questions se bousculaient dans l'esprit de AC-12. Elle savait que l'arrestation de Borkoff avait jeté l'épouvante dans le fameux Club. Elle avait remarqué le revirement d'opinion du chef de police, Jack Murphy, homme soumis au puissant politicien Vic Lewis. On voulait étouffer l'affaire Borkoff, c'était clair.

— Eh bien ! On ne l'étouffera pas, se dit Françoise toute à son devoir. Je vais prendre conseil de mon chef et je frapperai ensuite dans le tas, comme on dit. Il n'y a qu'une chose qui compte, c'est la sécurité de l'État ! Vic Lewis et Jim Purvis, malgré ses milliards, vont apprendre que la politique

LE COEUR À L'AVENTURE

et l'argent c'est encore moins fort que le patriotisme et l'honnêteté.

Qu'allait-il se passer ?

Chapitre III

Un truc de AC-12

Borkoff était en prison depuis une semaine. Son avocat l'avait assuré que son procès s'instruirait le semaine suivante et qu'il pouvait compter sur un heureux résultat. Il n'avait à s'inquiéter de rien. L'affaire était entre bonnes mains.

Mais durant cette semaine AC-12 ne perdit pas son temps. Françoise se présenta, un matin, devant le chef Jack Murphy.

— La fenêtre de la cellule de Borkoff donne sur l'aile du côté nord de la prison, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Où voulez-vous en venir avec cette question ? fit le policier, intrigué.

— J'attends une réponse, chef.

— Oui, certainement, cette fenêtre...

— Bien. Maintenant, est-ce que cette fenêtre qui donne juste sur celle de Borkoff est libre ?... Je veux dire, est-ce que cette cellule est occupée ?

— Euh !... Je ne sais pas...

— Si cette cellule est occupée, je veux qu'elle soit libre. Faites-la nettoyer immédiatement, s'il vous plaît.

— Mais que se passe-t-il ?

— J'ai des ordres de l'Intelligence Service. Je dois mener ma mission à bonne fin. Je vous prierais donc de vous plier à mes désirs, ils sont des ordres !...

— Une femme qui me donne des ordres, oh la la !

— Préférez-vous que ce soit directement mon chef ?

— Hein ? Oh !... non... J'aime mieux vous, de beaucoup. Vous êtes charmante, AC-12... mystérieuse femme ! Vous me reposez de ma routine policière... Votre présence est une espèce de charme pour notre quartier général...

— Trêve de plaisanterie, je vous en prie.

— Mais qu'est-ce donc que vous machinez ?

— Vous le verrez plus tard.

Le chef donna des ordres qui furent immédiatement exécutés. Puis, il insista de nouveau en lançant un regard charmeur à la jolie femme :

— Je voudrais bien avoir une explication de tout cela, AC-12. Avez-vous l'intention de faire un séjour à l'ombre ?

— Pas précisément, fit-elle en regardant l'heure à sa montre. Voulez-vous sonner le corps de garde et demander qu'on introduise ici, dans votre bureau, un M. Bert Nichol et une jeune fille du nom de Barbara Wallace ?

Le chef de police la regardait, étonné.

— Pas les fameux artistes de cinéma ? demanda-t-il.

— Eux-mêmes...

— Mais...

— Faites, je vous en prie.

Il s'exécuta. Les deux personnages pénétrèrent dans le bureau. Mais ce n'était pas Bert Nichol ni Barbara, c'est-à-dire que c'était eux, mais chacun dans la peau d'un autre personnage. Ces personnages imités n'étaient autres que Jim Purvis et Sonia Cadine, l'amante bien-aimée du prisonnier Borkoff.

Le chef Murphy demeurait abasourdi. Il connaissait Jim Purvis mais non Sonia Cadine. L'agent du Service secret prit un ton grave pour murmurer :

— Chef, ce qui se passe ici présentement doit demeurer secret. Si quoi que ce soit en est révélé, vous aurez à passer devant le Conseil de guerre. Tenez-vous-le pour dit !

L'ahurissement du chef Murphy allait croissant.

— Je vous défends de dire quoi que ce soit se rapportant à ce Jim Purvis ou à cette Sonia Cadine, et même à Borkoff. Ce n'est pas moi qui parle, c'est l'Intelligence Service !

Les deux artistes échangèrent un sourire. Jack Murphy affichait une mine humiliée.

— Faites conduire ces aimables artistes à la cellule que je vous ai désignée, chef, et cela immédiatement.

L'ordre fut exécuté. Demeuré seul avec l'agent du Service secret, le chef Murphy abandonna toute patience.

— Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous, madame ! dit-il sur le ton du mépris.

— Non ? Alors vous préférez en recevoir directement du Bureau du Service secret ?

En disant cela, elle saisit le téléphone sur le bureau.

— Que faites-vous ? dit Murphy.

— J'appelle le Bureau. C'est mon chef lui-même qui va vous parler, la question va se régler.

— Non, non, pas nécessaire, protesta le chef de police vivement et en adoucissant le ton.

Elle raccrocha. Ils se regardèrent les yeux dans les yeux durant une dizaine de secondes.

— Je ne sais pas ce qui se passe au quartier général de votre police, murmura-t-elle pensivement, mais je vous préviens que j'ai une mission à remplir et que rien ne m'arrêtera !

Murphy ne se souvenait pas d'avoir déjà rencontré une femme de ce genre-là. Elle le démontait.

— Et malheur à ceux qui voudront me barrer le chemin ! ajouta-t-elle. Vous m'entendez, Jack Murphy ? Vous pourrez le répéter à qui de droit !

Un sourire moqueur voltigea sur les lèvres de Murphy. Il était visible qu'une lutte allait s'engager entre lui et cette mystérieuse femme, cette AC-12... Et de son côté, Françoise pensait qu'elle aurait affaire à une puissance occulte dont le chef Jack Murphy n'était que l'esclave. Mais elle n'avait peur de rien. Elle avait échafaudé un plan et elle allait l'exécuter à la lettre, qu'importe ce qui arriverait.

— Je vais aller causer avec le prisonnier, dit-elle.

Elle fit trois pas en direction de la porte, puis se retourna, indécise ; elle dit en regardant le policier :

— Vous allez peut-être chercher à comprendre ce que je veux faire, c'est naturel, mais c'est prudent aussi pour vous de garder le silence.

L'homme ne répondit pas. Dans sa cellule, Borkoff se tenait penché dans sa fenêtre, qui était ouverte, tout comme la fenêtre de l'autre cellule qui faisait face et derrière les barreaux de laquelle se tenait un beau jeune homme à l'air triste et pensif. Borkoff et lui se parlaient par signes. Mais Borkoff quitta vivement sa fenêtre quand le geôlier ouvrit la porte à l'importune visiteuse.

— Il y a eu du grand nouveau, dit-elle en lançant un regard mystérieux au prisonnier.

— Vous allez me libérer ? demanda le prisonnier.

— Oh ! non, au contraire, mon ami, car votre cas s'est dangereusement aggravé.

— Comment cela, madame la détective ?

— Il y a eu d'autres arrestations. Au fait, Borkoff, vous connaissez très bien Jim Purvis, n'est-ce pas ?

— Non.

— Le fils du multimilliardaire.

— Connais pas.

— Il est sous verrous.

— Vraiment ? fit-il prenant un air surpris. Mais qu'a-t-il donc fait, ce fils de multimilliardaire ?

— On le soupçonne d'avoir fourni de l'argent pour la propagande communiste, c'est-à-dire la vôtre.

— Ah ! Eh bien ! je vous dis que l'on se trompe.

— Il n'a rien avoué encore, mais nous sommes sûrs qu'il se lassera vite de la vie de prison. Il finira pas faiblir.

Il sourit avec mépris.

— Oh ! naturellement, il est bien traité, continua-t-elle. Il n'est pas le fils de père richissime pour rien. Les douceurs ne lui manquent pas. On a fait de sa cellule un petit palais.

Il haussa les épaules dédaigneusement.

— À vrai dire, il ne manque de rien. On lui permet même de recevoir des femmes. Moi, je trouve cela injuste. Qu'en pensez-vous ? Devant la loi, tous les citoyens devraient être égaux. Mais non, lui, parce qu'il est un super richard, on le traite aux petits oignons. N'importe, la justice n'en suivra pas moins son cours.

Borkoff gardait les yeux baissés.

— Êtes-vous décidé à parler au sujet du Club des Valets de Cœur ? reprit-elle.

— Je ne connais rien de cela.

— En ce cas-là, je vais essayer d'en faire parler un autre que vous. Mais pas aujourd'hui. Mieux vaut laisser mûrir le fruit avant de le cueillir... N'est-ce pas, Borkoff ?

Sitôt l'agent du Service secret sorti de la cellule, le prisonnier n'eut rien de plus pressé que de courir à sa fenêtre.

Il ne put voir Jim Purvis, mais seulement son ombre à travers les barreaux. Il semblait debout au milieu de sa cellule. Tout à coup, une autre ombre se pencha sur lui.

Borkoff distingua nettement deux personnes. Elles semblaient dans les bras l'une de l'autre. Jim Purvis recevait une amie, sans doute. Borkoff ne perdait pas les deux ombres de vue.

Tout en causant, l'homme et la femme semblèrent se rapprocher de la fenêtre. L'homme à l'affût s'enfonça le front entre deux barreaux. Il dévorait le couple des yeux.

Oh ! certes, Jim Purvis et la femme semblaient s'aimer souverainement. Elle surtout devait en être folle, elle lui couvrait le visage de baisers.

Puis, ils se rapprochèrent encore de la fenêtre, comme inconsciemment, tout à leur amour qu'ils étaient. Les regards avides de Borkoff frappèrent le visage de la femme, enfin. Soudain, il bondit.

— Non, non, c'est impossible !... s'écria-t-il.

Il regarda encore plus attentivement cette belle amoureuse éperdue.

— Non, non, je ne puis croire cela !... s'écria-t-il de nouveau en frémissant. Ce n'est pas elle... ce ne peut pas être elle !... Mais quelle ressemblance tout de même ! On dirait sa sœur jumelle...

Puis la vision s'estompa. Il resta quand même à son poste. Il attendit longtemps, une heure, deux heures. Tout à coup, il entendit du bruit à la porte de sa cellule. C'était AC-12 qui revenait.

Chapitre IV

Le reporter improvisé

On était dans l'après-midi, vers deux heures. Françoise pénétra dans la cellule de Borkoff. L'homme courut à elle.

— Vous êtes une femme, dit-il, vous allez me comprendre !

— Vous êtes décidé à parler ? Si vous voulez être raisonnable, je serai compatissante pour vous, Borkoff.

— Vous le savez, j'ai une amie, Sonia Cadine...

— Eh bien ?

— Je l'aime... je veux la voir. Je l'aime passionnément !

— Oui, oui, je devine.

— Je veux que vous lui permettiez de me rendre visite.

— Impossible.

— Pourquoi ?

— Sonia est une complice.

— Pas du tout, elle ne s'est jamais mêlée de rien.

— Nous avons des preuves du contraire.

— Quelles preuves ?

— Je n'ai pas le temps de vous détailler cela.

— Je veux au moins lui téléphoner.

— Aucune communication avec le dehors.

Borkoff comprit, par le ton que prenait son interlocutrice, qu'il n'obtiendrait rien. Il se prit à réfléchir.

Françoise se promenait dans la cellule, disant tout ce qui lui passait par la tête contre cette engeance maudite du communisme. Soudain, Borkoff rompit son silence en disant d'un air suppliant :

— Au moins, ne me refusez pas ce petit plaisir...

— Quoi ?

— Je voudrais avoir une longue-vue.

— Une longue-vue ? fit-elle, simulant la surprise. Mais qu'est-ce qui vous prend ? Que voulez-vous faire ? Je ne m'explique pas cette fantaisie...

— Veuillez m'écouter, vous allez me comprendre. J'ai déjà été apprenti pilote d'avion...

— Vous ?

— Oui. Mon rêve c'était de devenir aviateur... Hélas ! Des obligations de famille m'ont forcé à renoncer à cet idéal... Mais j'ai toujours gardé un amour profond pour ce beau métier !

— Le métier d'aviateur ?

— Oui. Parfois, je ne puis voir passer un avion dans les airs sans verser des larmes de regret.

— Vous êtes assez impressionnable, à ce que je vois...

— Je le suis, madame, et je sais que vous me comprenez, étant femme, une femme ça comprend le cœur humain.

— Où voulez-vous en venir ?

— Voilà, je voudrais une longue-vue pour regarder passer les avions de ma fenêtre. Il me semble qu'il n'y a pas plus innocent que ce que je vous demande là ?

— Non, bien sûr... Mais c'est une drôle d'idée tout de même, vous l'avouerez ?

— Une idée bien compréhensible, madame, supplia-t-il.

— Admettons, mais je me demande si cette idée ne cache pas un complot d'évasion...

— Allons donc !... Je vous en prie, soyez humaine. Pourquoi me refuser ce petit plaisir... si innocent ?

Françoise parut réfléchir. Puis elle dit :

— Il y a un avion qui va survoler la ville vers trois heures. Je crois qu'il sera visible de votre fenêtre.

— Oui, je l'ai vu passer, hier !

Borkoff mentait. Il avait bien entendu le vrombissement, mais il était resté étendu sur son grabat.

— Ça été un bonheur pour moi que de le voir passer !... soupira-t-il. Un bonheur bien court, hélas !... Ah ! si j'avais pu le voir à mon aise avec une longue-vue !...

Françoise, qui s'était d'abord montrée dure pour lui, s'adoucit ; ce manège faisait partie de son plan.

Elle se procura une longue-vue et la passa au prisonnier. Mais elle le prévint que la lunette ne lui servirait qu'une seule fois, car elle reviendrait la chercher à trois heures et cinq, sitôt l'avion passé. C'était à Borkoff de ne pas le manquer !

On devine bien que le prisonnier redevenu seul dans son réduit ne perdit pas de temps et qu'il alla tout de suite se poster dans sa fenêtre. Il y fut de trois heures moins vingt à trois heures et cinq.

À aller jusqu'à moins dix, il ne vit rien dans la fenêtre de la cellule qui lui faisait face. Mais une minute après, il commença à voir des formes se mouvoir. Puis les formes se rapprochèrent de la fenêtre.

Si elles ne pouvaient pas être distinguées à l'œil nu, elles étaient parfaitement reconnaissables au moyen de la lunette. C'était bel et bien Sonia qui se tordait dans les bras amoureux de Jim Purvis.

— Sonia!... gémissait «l'amateur d'aviation».

Les amoureux semblaient échanger des mots brûlants. Les baisers succédaient aux baisers. La scène se prolongeait pour le martyr du prisonnier. À trois heures et cinq, il les regardait encore s'embrasser. Mais le cliquetis des clefs résonna dans la porte grillagée de la cellule. Et le geôlier s'effaça devant l'agent du Service secret. Mais Borkoff restait cloué à sa fenêtre.

— L'avion est passé depuis longtemps, observa AC-12 qui s'avancait.

L'homme dans la fenêtre ne parut pas l'entendre.

— Vous l'avez vu? demanda Françoise.

Elle se tenait derrière lui et tendait la main vers la lunette rivée aux yeux de Borkoff.

— Donnez, dit-elle.

Il donna la longue-vue en présentant un visage tordu par le chagrin.

— Je vois réellement que vous regrettez ce beau métier d'aviateur, fit-elle d'un ton sympathique. Mais consolez-vous, vous êtes encore jeune, Borkoff. Quand vous reprendrez votre liberté, un de ces jours, eh bien!...

— Non, dit l'homme d'une voix éteinte, j'aime autant mourir... la vie ne me dit plus rien.

— Mais qu'avez-vous donc?

— Je préfère ne plus vivre!

— Je ne vous comprends plus.

Sans longue-vue, maintenant, Borkoff gardait les yeux fixés à la fenêtre de Jim Purvis. Il n'y voyait plus rien, des formes vagues, tout au plus, mais il devinait tout.

— Que regardez-vous? lui demanda-t-elle.

— Rien.

— Écoutez, j'ai été gentille pour vous, Borkoff... J'avais une raison. Voici. Je viens d'apprendre que vous en aurez pour vingt ans. Mais, vous savez, un prisonnier qui se conduit bien gagne du temps.

Il ne semblait pas l'entendre.

— Vous paraîsez âgé de vingt-cinq ans à peu près, continua-t-elle. Mettons que vous gagniez cinq ans, ce qui ne vous donnerait plus que quinze de réclusion. Quinze ans ajoutés à vos vingt-cinq, ça vous donnerait quarante ans à votre sortie de prison. À cet âge-là, un homme peut encore refaire sa vie, Borkoff.

Il arracha ses yeux de la fenêtre de Purvis et balbutia d'une voix où la douleur avait fait place à la sourde rage, celle de la vengeance.

— Vous m'avez demandé si je connaissais le Club des Valets de Cœur? Je vais vous répondre dans l'affirmative. J'en connais tous les membres, ils sont douze. Tous ont embrassé la doctrine communiste. Sortez votre stylo, je vous donnerai les noms de ces douze jeunes gens.

AC-12 ne se fit pas prier.

— Je vais vous dire ce que je sais, dit Borkoff.

Et il commença. Jamais reporter ne fut plus avide de recueillir une déposition que notre agent ne le fut à ce moment. Le nom de reporter était bien celui qui lui convenait, car sitôt les renseignements obtenus, Françoise les fit parvenir au journal *Le Telegraph* dont la dernière édition paraissait à six heures du soir.

En première page on pouvait lire en grosse manchette :

«TRAHISON ET FILS À PAPA»

«Douze jeunes gens appartenant aux meilleures familles de notre société se font les odieux supporteurs des Rouges communistes. Au lieu de faire leur entraînement militaire, ces fainéants préfèrent jouer le rôle de traîtres à leur pays. Voici les noms de ces indignes citoyens : Dan Miller, Nick Benson, Walter Bates, Robert Gibbs, Henry Everett, Will Fowler...» Etc., etc.

Le scandale fut énorme à Hollywood de même que dans toute la ville de Los Angeles. Cependant, à neuf heures, le même soir, le directeur du journal fit une rétractation à la radio.

Il déclara avoir été victime d'une malheureuse erreur, d'une fausse rumeur. Il avait, disait-il, obtenu la preuve de la complète fausseté de la nouvelle rapportée. Il s'en excusait humblement auprès des intéressés.

Jim Purvis avait agi. Mais son père et ceux des autres jeunes gens n'en étaient pas moins furieux. Ils ne savaient rien des agissements de leurs fils et, malgré le démenti formel du journal, ils conservèrent un doute puissant. De sorte que les jeunes gens reçurent de leurs paternels la semonce de leur vie.

Plusieurs d'entre eux se firent couper les vivres, Jim Purvis entre autres. Le journal avait dénoncé le club secret des Valets de Cœur.

Sans doute avait-il rapporté ensuite à la radio, par la voix de son directeur, que tout cela n'était que pure invention, calomnie odieuse, fausseté sans nom, mais chaque jeune gens dut s'expliquer devant son père ou sa mère. On devine la fureur noire qui animait ces jeunes révoltés maintenant. Ils se réunirent donc en séance secrète. Tous les douze étaient présents. Et que décidèrent-ils ?

Chapitre V

Un homme condamné à mort

Debout à l'extrémité de la table, Dan Miller parlait depuis cinq minutes. Il avait fait le procès de l'affaire.

L'homme à abattre, c'est l'espion AC-12, dit-il, pour conclure. Un agent du Service secret qui fait des siennes en notre ville.

— Mais qui est l'espion AC-12 ? demanda Nick Benson. Personne ne sut quoi répondre.

— C'est un agent du Service secret, c'est tout ce que nous pouvons savoir, dit Dan Miller.

— En ce cas, il faudrait enquêter auprès de l'Intelligence Service, dit Benson, le secrétaire.

— Autant dire que nous allons nous mettre en frais de chercher une épingle au fond de l'océan...

— D'accord, Miller, mais...

— Benson, ces gens du Service secret sont muets comme la tombe lorsqu'il s'agit de leurs affaires...

— Je le sais, Miller, mais avec de l'argent on peut faire parler n'importe qui, vous le savez comme moi.

— Admettons, Benson, mais je vous préviens que la tâche sera dure... plus dure que tout ce que nous avons tenté jusqu'ici.

— Qu'importe !

Jim Purvis, qui avait fumé cinq cigarettes coup sur coup depuis son arrivée, rabattit son poing sur la table. C'était sa manière d'entrer en conversation.

— L'espion AC-12 a gagné la première manche, dit-il, en roulant des yeux chargés de haine vengeresse, mais il ne gagnera pas la deuxième !

Il avait parlé avec un accent de conviction qui surprit tout le monde. Alors un dialogue s'engagea entre lui et le président, Miller.

— Nous partageons votre avis, dit ce dernier.

— Mais vous avez tort, Miller, de dire que la lutte sera dure, ce sera plutôt un jeu pour nous.

— Mais, Purvis...

— Rien ne peut nous résister, rien, m'entendez-vous? Rien, pas même le Service secret!

— Facile à dire.

— Je sais ce que je dis!

— Une autre chose à penser, reprit le président Miller, le Bureau du Service secret doit nous voir venir. Ils s'attendent certainement à des représailles de notre part.

— Aucune importance.

— Vous comptez encore sur Vic Lewis?

— Toujours, mon cher. C'est lui qui nous arrangera cette affaire comme il a fait pour toutes les autres. Il va continuer.

— Arrangé... il aurait mieux fait de prévenir le coup. Le scandale est fait, maintenant, un doute demeure dans l'esprit des gens. Avouez que Vic Lewis a rencontré plus fort que lui...

— Admettons, mais l'ennemi s'est tenu dans l'ombre.

— C'est le cas.

— Qu'il ose se montrer à découvert et il est fini!

— Il ne se montrera jamais à découvert puisque c'est un agent du Service secret.

— On peut le forcer, cependant.

— Jamais un agent du Service secret ne se fait connaître sous son nom véritable.

— Vic Lewis m'a promis qu'il identifierait l'espion AC-12.

— Ah! Il vous a promis cela?

— Oui, et Vic Lewis ne parle jamais pour ne rien dire.

— Que prétend-il faire?

— Il m'a laissé entendre qu'il avait des hommes qui enquêtaient secrètement pour lui.

— Ah!

— Des hommes qui ont accès au Bureau du Service secret.

— Tiens, tiens...

— À part ça, il m'a révélé que l'espion AC-12 était l'un des plus fameux de l'Intelligence Service. Ses exploits ne se comptent plus. Il a accompli des choses extraordinaires dans presque tous les pays du monde, au Service des puissances de l'Ouest.

— C'est autant d'appris, murmura Miller, intéressé. Alors... Vic Lewis pourra apprendre son nom au Bureau du Service secret ?

— Oui, Vic Lewis est sûr de son affaire.

— Parfait, vous nous rassurez, Purvis.

Sur ces mots le téléphone sonna.

— C'est pour moi, dit Purvis, courant vers le mur de la salle où se trouvait le téléphone.

C'était Vic Lewis qui appelait.

— Eh bien ? demanda Purvis, anxieux.

— Impossible de savoir quoi que ce soit du côté de l'Intelligence Service, dit le gros politicien.

— Hein ? sursauta Jim Purvis furieux.

— Absolument impossible.

— Il n'y a rien d'impossible pour nous, Lewis, je vous l'ai dit ! Si vous n'avez pas réussi, c'est parce que vous n'avez pas voulu !

— Vous devez comprendre, mon ami, que la chose est extrêmement délicate... Le Bureau du Service secret est une forteresse imprenable.

— Inutile de me payer de mots, Lewis.

— C'est jouer sa tête que d'essayer de tromper la surveillance du Bureau de Washington, comprenez bien cela, mon ami.

— Eh bien ! jouez votre tête s'il le faut !

— Je le ferais pour vous, mon ami, mais obtiendrai-je le résultat désiré ? Voilà l'affaire !

Purvis réfléchit un moment puis répliqua :

— Je m'aperçois, Lewis, que vous n'êtes pas mon homme.

— Mais non, je suis toujours à vous, tout à vous, Jim, comprenez-moi bien.

— Ne comptez pas sur mon argent pour les prochaines élections, vous n'aurez rien de moi !

— Mais...

— Il n'y a pas de mais, c'est tel que je vous dis !

— Vous me demandez l'impossible !

— Je vous ai promis cinq cent mille dollars, vous n'aurez rien, pas un sou !

— Écoutez, mon ami...

— Mieux que cela, je vais donner mon argent à votre adversaire et vous serez battu à plate couture.

— Vous ne pouvez pas m'abandonner comme cela, Jim !

— Certainement que je vais le faire !... Je vous le répète, tout est fini entre nous deux !

— Jim, mon ami...

— J'irai en voir un autre.

— Jim, ne faites pas cela, je suis encore votre homme, je vais vous le prouver ! Donnez-moi encore deux heures !

— Non, tout est fini entre nous deux.

— Il m'est venu une idée, Jim, et je crois qu'elle vaut de l'or pour vous.

Jim Purvis faiblit.

— Mais vous me dites qu'il n'y a rien à faire du côté de l'Intelligence Service, et c'est de ce côté qu'il faut frapper.

— Non, je vais m'adresser ailleurs.

— Ah ?

— J'ai bon espoir que...

— Mais vous m'avez dit que l'homme n'était connu que du Bureau de Washington ?

— Son nom véritable, oui, mais... sa description, son visage est connu ailleurs.

Jim Purvis réfléchissait. Il songeait à ce que Vic Lewis lui avait déjà dit au sujet de Jack Murphy, le chef de police. S'il pouvait obtenir le signalement de cet agent de malheur, ce serait un commencement. Il ne s'agissait plus ensuite que de le faire rechercher par un habile limier.

Un rayon d'espoir s'alluma dans l'âme assoiffée de vengeance de Jim Purvis. Il devina donc l'idée de Vic Lewis et ne lui demanda pas d'explication.

— Je vais attendre votre coup de téléphone dans deux heures, Lewis, dit-il, pas plus tard.

— Entendu, Jim.

Les deux téléphones se refermèrent.

Le Club des Valets de Cœur avait changé de local. Les jeunes gens voulaient dérouter les enquêtes paternelles. Ils logeaient maintenant au dernier étage d'un édifice. Ils occupaient une grande salle qui servait parfois de lieu de réunion à des étudiants chinois.

Enfin, Vic Lewis donna signe de vie. Une heure et cinquante minutes s'étaient écoulées depuis que sa voix cauteleuse avait vibré à l'oreille de Jim Purvis.

— J'ai obtenu ce que je voulais, dit-il à l'autre bout du fil, mais... ça m'a coûté cher... très cher.

— Aucune importance, dit Purvis.

— Oui, vous m'avez déjà dit cela, Purvis, alors je n'ai pas hésité à promettre cinq mille dollars si, avec les renseignements donnés, nous trouvions la femme.

— La femme ! Quelle femme ?

— Cet agent du Service secret est une femme.

— Hein ? AC-12 est une femme ?

— Oui.

— Mais... on s'est moqué de vous, Lewis ! Comment croire qu'une faible femme aurait pu monter toute cette histoire contre nous ?

— Ce n'est pas une faible femme, comme vous dites, Purvis, la preuve c'est qu'elle est un des meilleurs agents du Bureau du Service secret. Au physique comme au moral elle vaut un bon homme.

— Vous me renversez, Lewis !

— En plus de ça, c'est une Canadienne, une Canadienne française pour mieux préciser... Vous ne l'ignorez pas, la lutte contre le communisme est internationale, et le Gouvernement canadien prête ses agents à Washington à l'occasion.

— Et cette femme, vous savez son nom ?

— Mais non, personne ne le sait. Tout ce que j'ai pu obtenir c'est une description. Mais un bon limier devrait trouver le gibier.

— Quelle description vous a-t-on donnée ?

— Une description qui ne servira peut-être pas, car cette femme doit se déguiser et changer de déguisement au besoin. Mais un bon détective devrait être capable de la dénicher tout de même. J'ai fait une petite enquête dans le quartier San Bernardino... Je crois pouvoir vous assurer qu'elle a été vue au café Monica, avenue Vernor. On m'a assuré que la femme dont j'avais donné la description avait passé là au moins trois fois et qu'elle semblait être devenue une cliente régulière.

— Quelle description, cette femme ?

— Avant tout, une femme bien faite, d'apparence jeune, à l'allure d'une sportive. Un très joli minois. Elle avait une

chevelure blonde quand elle est passée au café. Pour la couleur des yeux, on ne peut assurer s'ils sont bleus ou gris, ou encore brun clair... Il s'agit maintenant de poster un limier dans ce café Monica.

— Pas nécessaire, dit Jim Purvis avec assurance, pas besoin de limier, je ferai la besogne moi-même !

— Vous ? s'étonna Vic Lewis. Mais vous ne saurez pas, Jim... Il faut être du métier.

— Avec la description que vous m'avez fournie, je me fais fort de pouvoir la reconnaître. Cela me plairait particulièrement...

Jim Purvis grinça des dents en prononçant ces mots.

— Si je ne réussis pas, ajouta-t-il, il sera toujours temps d'engager un détective.

— Comme vous voudrez, Jim. Mais permettez-moi de retenir les services d'un homme sûr et qui voit clair. Je le ferai se balader dans le quartier San Bernardino. Vous, vous n'aurez que le café Monica à surveiller à l'heure des repas.

— Très bien, Lewis.

— Je crois que nous avons fini par nous entendre, Jim, et que vos attentions pour moi redeviendront ce qu'elles étaient ?

— Absolument, Lewis. Il n'y a rien de changé, vous êtes toujours mon homme, Lewis.

— Bien, mon ami. Alors, nous procédons tel qu'entendu ?

— C'est cela.

— Soyez prudent, vous allez vous attaquer à forte partie !

— Je suis sûr de moi !

Le téléphone de Purvis se ferma sur ces mots. L'avertissement donné par Lewis lui passait à cent pieds par-dessus la tête. Débordant de confiance en lui-même, il ne pensait qu'à sa vengeance ; il aurait fait face au diable lui-même.

Mais que se passa-t-il ? Une heure plus tard, on aurait pu voir Jim Purvis prendre place à une table au café Monica.

Chapitre VI

La dernière séance du Club

Le café Monica était un endroit très chic, on y était bien servi, on y mangeait bien. Jim Purvis l'adopta pour prendre ses repas du midi et du soir.

Peu exercé comme chercheur de piste, il avait beaucoup de difficulté à reconnaître ce qu'il cherchait dans les nombreux clients qu'il voyait circuler autour de lui. Mais il ne perdit pas patience. Pour attirer son poisson, il portait sur lui un journal communiste et le déployait quand il s'asseyait à sa table.

Il se fit vite familier avec un garçon de table du nom de Frank. Une fois, comme Frank se penchait pour prendre ses ordres, Purvis lui murmura :

— Je lis difficilement le russe, mais je réussis tout de même à comprendre.

Frank parut indifférent. Purvis vanta discrètement le régime soviétique, puis dit enfin ce qu'il désirait manger. C'était le soir. Le lendemain midi, Purvis s'installait à la même table et étalait la Pravda lorsque Frank s'avança :

— Pardon, monsieur ! dit-il. Feriez-vous objection si un autre monsieur prenait place à votre table, nous n'avons pas d'autre place disponible dans le moment, et nous ne voulons pas faire attendre ce monsieur.

Purvis accepta. Il jeta un œil dévorant sur le nouveau venu. C'était un homme de taille moyenne, cheveux gris, presque blancs. Il portait des lunettes. Par son allure distinguée, il faisait figure de quelque sénateur. Il salua Jim Purvis très dignement et prit place à sa droite. Purvis parla de la pluie et du beau temps en reluquant son compagnon de table. Il se disait :

— Ce vieux monsieur peut aussi bien être cette femme qui se serait déguisée... Les yeux sont gris en tout cas !

Il continua de l'étudier. Rien dans la physionomie du vieux monsieur ne trahissait la curiosité ou la mauvaise intention. Mais tout en mangeant, il jetait souvent un regard sur le journal communiste.

— C'est le vrai journal pour se renseigner sur la politique étrangère, lui dit Purvis en lui lançant un regard perçant.

Ils parlèrent du communisme. Le vieux monsieur se montrait sarcastique. Il laissait parler Purvis. À ce train, il termina son repas bien avant lui. Il s'excusa d'avoir à quitter son compagnon. Purvis regrettait cette séparation car il n'avait pas encore terminé son étude.

— Bert Crosby, mon nom, dit-il en se présentant.

— John Morgan, lui retourna le vieillard en lui tendant la main.

En serrant cette main à la peau lisse, douce, chaude, et ferme de chair, Purvis constata qu'elle ne devait pas être celle d'un vieillard. Il dissimula sa surprise.

— Ce café est le lieu où je prends habituellement mes repas, dit-il, j'espère que j'aurai l'occasion de vous rencontrer à nouveau ?

— Probablement, je viens ici assez souvent, sourit le vieillard.

Ils se dirent au revoir et le vieux s'en alla d'un air digne, comme il était venu. Purvis revint à cette table, le soir venu. Le vieillard n'y vint pas. Le lendemain midi non plus, et le soir de même.

— Frank, demanda Jim Purvis, comme ce dernier passait près de sa table, vous devez connaître M. John Morgan ?

— Oui, je le connais.

— Un homme qui est dans la magistrature, si j'ai bien compris ?

— Je ne peux pas dire ...

— Demeure-t-il dans le quartier ?

— Veuillez m'excuser, je dois aller répondre à des clients. Pardonnez-moi ...

Mais Jim Purvis voulut le rappeler vainement. Son regard tomba sur un jeune homme portant une fine moustache et qui se donnait des airs de jeunes premiers de l'écran.

— Je crois que je puis vous donner les renseignements que vous désirez, sourit-il. Je demeure tout près de chez M.

Morgan, 2307, Rosita. M. Morgan, c'est 2315, appartement 38. Je connais M. Morgan de vue seulement. Il n'y a pas très longtemps qu'il a loué près de chez moi. J'ai su son nom par une erreur du facteur qui a laissé une de ses lettres chez moi. Une lettre qui venait de Washington, la capitale.

— Quelle profession, M. Morgan? demanda Purvis, frémissant.

— Ah! je ne puis dire, monsieur, regretta le jeune homme.

— Je vous remercie, monsieur.

— De rien, monsieur, je vous en prie.

* * *

2315, avenue Rosita, était le numéro d'une conciergerie.

Jim Purvis sonna et attendit. Il avait voulu d'abord téléphoner, mais le nom de M. Morgan n'apparaissait pas dans l'annuaire. Et l'almanach des adresses de la ville donnait un M. Green comme occupant de l'appartement no 38. Morgan venait de déménager et Green était probablement le nom de celui qui l'avait précédé sur les lieux. Cela expliquait tout. Mais pourquoi la téléphoniste préposée à l'information ignorait-elle ce M. Morgan?

On fut plutôt lent à répondre, mais on répondit. C'était une femme très jolie et en robe de bain. Jim Purvis la dévora des yeux. Elle se tenait à quelques pieds de lui, sa robe légèrement entr'ouverte.

— Je désire parler à M. John Morgan, madame, dit le visiteur sans cesser de la regarder fixement. J'ai d'abord tenté de téléphoner à M. Morgan, mais je n'ai pu trouver le numéro dans l'annuaire.

— Il y a erreur, probablement, dit-elle, mais veuillez entrer, monsieur, vous êtes le bienvenu.

Elle le fit assoir dans un petit hall et dit qu'elle allait chercher M. Morgan. Demeuré seul et brûlant de curiosité, Purvis laissa disparaître la femme au bout d'un corridor puis entra dans une petite pièce dont la porte était à demi ouverte et qui lui parut être un cabinet de travail. Il s'approcha d'un secrétaire et examina des papiers sur le buvard, c'étaient des feuilles blanches portant comme en-tête : Intelligence Service.

Mais des pas résonnèrent tout près de lui :

— Que signifie cela, monsieur ? fit la femme indignée, et qui avait maintenant sa robe fermée du haut en bas. Vous profitez de mon absence pour fouiller dans mon secrétaire ? Qui êtes-vous, monsieur ?

— Je suis Jim Purvis ! rugit-il, et vous, vous êtes l'agent du Service secret, AC-12 !

En disant ces mots, il sortit un revolver et le braqua à deux pouces de la poitrine de la femme.

— Si vous appelez au secours, vous êtes morte ! reprit-il.

— Je vois, dit-elle calmement, que vous êtes un assassin.

— Je suis le fils de Purvis qui vaut huit milliards !

— Cela ne donne pas le droit de tuer les gens.

— J'ai le droit d'abattre les chiens qui osent me mordre les jambes !... C'est non seulement moi que vous avez attaqué mais onze de mes amis. Je sais que vous êtes une espionne !... Vous êtes AC-12, notre pire ennemi ! Le scandale que vous avez fait éclater mérite dix fois la mort !

— Je n'ai fait que mon devoir.

— Savez-vous ce que cela va vous coûter ?

— Rien ne m'empêchera de faire mon devoir !

— Moi non plus ! dit Purvis, que la rage aveuglait.

Et il tira à bout portant dans la poitrine de la femme. Une fumée jaunâtre s'élevait du canon du revolver. La femme portait ses deux mains à sa poitrine ; elle recula en chancelant, puis s'écroula comme une masse sur le tapis, face contre terre. Effrayé par l'acte qu'il venait de commettre, l'assassin se raidit et remisa son arme. Il jeta un regard circulaire et partit comme un fou vers le corridor et prit la porte.

* * *

Tous les membres du Club des Valets de Cœur s'étaient réunis dès neuf heures. À dix heures, Jim Purvis arriva, pâle, essoufflé. Il prit sa place à côté du président. Tous avaient été prévenus de ce qui devait arriver. À l'air sombre de Purvis on comprit que vengeance était faite. On laissa l'exécuteur des hautes œuvres s'expliquer.

— Le Club des Valets de Cœur triomphe ! commença-t-il. Nous sommes vengés ! La femme qui avait osé nous attaquer, l'agent du Service secret AC-12 n'est plus !

— Avez-vous communiqué avec Lewis ? demanda Dan Miller.

— Non, je voulais vous prévenir d'abord.

— Avec Vic Lewis, rien à craindre du côté de la police. On saura bien trouver un bandit quelque part et en faire l'auteur de l'exécution de cette espionne maudite !

— Vous êtes sûr qu'elle est bien morte ? demanda le secrétaire.

— Allons donc ! Je l'ai tirée à bout portant en plein cœur. Au cœur... ça ne pardonne pas !

— Mais on se croirait à Chicago tout de même, observa un des membres, Hollywood s'émancipe.

— Téléphonez à Vic Lewis tout de suite, Purvis, dit le président. Il nous faut sa protection.

Purvis se dirigea vers le téléphone. Il fut quelque temps avant de pouvoir rejoindre le fameux brasseur d'affaires. Enfin, il entendit sa voix anxieuse.

— Vous me surprenez, Jim, dit-il sur un ton de regret.

— Quoi ? Vous étiez prévenu, répliqua Purvis.

— Sans doute, mais... je ne croyais pas vraiment que... que la chose aurait pu se faire. Elle ne vous a donc pas reconnu ?

— Pas du tout. Je l'ai bien vu dès notre première rencontre. J'avais beau jeu. Elle était déguisée en vieillard.

— Ah ?

— Mon œil perspicace a su découvrir le loup sous la peau de l'agneau. Mais elle n'est pas revenue au café. J'ai été la relancer chez elle.

— Vous connaissiez son adresse ?

— Je l'ai apprise d'un client du café qui demeure non loin de chez elle.

— Est-ce que ce client vous connaît ?

— Non.

— Écoutez, mon ami, cet homme pourra témoigner contre vous ?

— Sans doute, mais vous allez m'arranger cela.

— Pas facile...

Écoutez, Lewis, ne recommencez pas à hésiter !... Vous allez prendre les moyens qu'il faut prendre pour me sortir du trou, ou bien... plus d'affaire entre nous !

— Je ne vois qu'un moyen, dit l'homme à l'autre bout du fil, c'est de faire disparaître ce témoin gênant. Vous me comprenez ?

— Sans doute, mais ne comptez pas sur moi pour cela.

— Non, non, je sais où prendre l'homme qu'il faut.

— Bien. Et quant à la police...

— Rien de plus simple. L'important est de faire la cause.

Nous le ferons contre un bandit que nous choisirons avec soin.

— Je me fie à vous, Lewis.

— La police suivra le chemin que je lui tracerai.

— Parfait.

— Personne ne vous a vu sortir de là ?

— Non.

— Vous n'avez rencontré personne ?

— Non, j'ai été chanceux pour cela.

— Alors tout est bien, Jim. Mais il faut que vous passiez me voir, ce soir. Je serai chez moi à minuit au plus tard. Venez et nous allons organiser l'affaire.

— Je serai chez vous à minuit, Lewis.

Jim Purvis avait pris place à table et rassuré ses amis lorsque des coups violents ébranlèrent la porte au bout de la salle. Tous furent saisis de crainte.

— C'est la police ! dit l'un des membres.

— Écoutez, dit Jim Purvis, est-ce que nous allons nous laisser importuner par ces vulgaires policiers ? Nous avons des armes, ici, servons-nous-en !

Il alla s'armer d'une mitrailleuse, les autres de revolvers. On aurait dit des enfants jouant aux gangsters. Deux étudiants chinois qui travaillaient à une table déguerpirent par une porte dérobée. Purvis cria d'une voix de tonnerre :

— Hé ? la police ?... Cessez de nous ennuyer ! Nous ne recevons personne ! Allez-vous-en sinon vous le regretterez !

La grande porte vola en éclats sous les coups de hache. En même temps la mitrailleuse cracha. Mais les hommes dans la porte s'étaient baissés. Ils vidèrent la place, disparaissant dans des corridors adjacents. Mitrailleuse et revolvers tiraient dans la porte ouverte.

Soudain des ombres se murent dans les vitres du puits de lumière qui s'ouvrait sur la toiture et surplombait le centre de la salle. Les vitres éclatèrent et une pluie de bombes lacrymogènes s'abattit dans la salle, l'emplissant de fumée. Les coups de feu cessèrent bientôt. Les policiers cachés dans les

corridors se montrèrent dans la porte. Ils portaient tous des masques à gaz. Aveuglés, impuissants, les jeunes gens se virent désarmer tour à tour et passer les menottes. Par le puits de lumière mis à jour, la fumée délétère se dissipa rapidement.

Un policier d'apparence plus délicate que les autres s'approcha du téléphone et signala.

— C'est moi, chef, dit-il. Tout est fini, j'ai terminé ma mission. Ce fut très simple. Vous savez que Frank, le commis du café Monica, nous avait prévenus ? Eh bien !... je me suis d'abord déguisée en vieillard et ensuite en jeune homme élégant. J'ai donné une adresse à notre jeune fou et je me suis rendue l'attendre là. Le piège était bien tendu. Il est venu. C'est alors que j'ai fait l'expérience de cette fameuse cuirasse de Smith, notre savant inventeur d'armes défensives. Un succès, chef ! Je n'ai absolument rien senti. La balle s'est arrêtée à un pouce de ma peau. Nous avons donc fait d'une pierre deux coups, chef ! Nous avons fait une expérience profitable et nous avons arrêté douze fous dangereux.

Le chef, satisfait, et qui n'avait pas perdu un mot, répondit alors :

— Le scandale va éclater pour vrai, cette fois, AC-12, je vous le certifie !... Ils iront tous en prison et pour longtemps !... Nous allons faire un exemple !... Aucune influence ne les sauvera !

En effet, le scandale fut formidable. Douze jeunes gens appartenant aux plus riches familles d'Hollywood, convaincus de trahison et de tentative de meurtre, furent condamnés à plusieurs années d'emprisonnement. Jim Purvis écopa de la détention à perpétuité. Le Club des Valets de Cœur avait vécu.

— FIN —

Déesse de la jungle

(Aventure n° 241)

La carrière de Françoise la conduit sur tous les continents, la met en relation avec différents réseaux d'espionnage et lui permet de travailler auprès de plusieurs «chefs». Toutefois, de véritable collaborateur, elle n'aura que Z-3 (pendant une trentaine de numéros) qui lui volera très tôt la vedette : la voilà impuissante, émotive, à côté d'un Z-3 ingénieux, débordant d'initiatives, qui se fait fort d'assurer sa protection. Cette situation atteint son paroxysme dans *Déesse de la jungle*, où Françoise suit aveuglément son «assistant» qui dirige tout.

Ce fascicule termine l'aventure du précédent, *la Fille du Sheik*. Au terme de cette mission, AC-12 et son compagnon, victimes de la jeune fille même qu'ils venaient délivrer, s'étaient retrouvés dans le désert, voués à une mort certaine. Il s'agit donc pour eux ici de fuir cette jungle d'enfer dont ils seront miraculeusement sauvés par l'auteur !

Dans ce numéro, les tortures infligées aux personnages reflètent bien l'atmosphère sensationnaliste un peu malsaine que la série semble avoir toujours voulu entretenir.

DÉESSE DE LA JUNGLE

par Marc Lancret

Chapitre I

Face à la mort

Françoise, épuisée, tomba par terre et resta là sur le sable brûlant. Z-3 s'arrêta aussitôt pour se pencher sur sa compagne.

— Françoise, dit-il doucement.

— Écoute, Z-3, je n'en peux plus, si tu veux continuer ton chemin tu n'as qu'à le faire, moi, je n'ai plus la force de continuer.

— Mais tu sais bien que je ne peux t'abandonner.

— Vaut mieux que moi seule je meure plutôt que nous deux. Nous n'avons plus une goutte d'eau ni de quoi manger et je suis complètement épuisée.

— Il ne faut pas se laisser aller ainsi, Françoise, repose-toi un peu, ensuite je te prendrai sur mes épaules pour avancer encore.

— Mais où veux-tu aller ? Nous sommes complètement perdus dans le désert.

— Qui sait, peut-être que nous ne sommes pas loin d'une oasis.

— Tout ça ce sont des peut-être, mais moi je ne peux plus avancer.

Z-3 regarda autour de lui et ne vit en effet que du sable qui brillait sous le soleil ardent du désert.

— Allons, il faut reprendre espoir, dit-il en se penchant sur AC-12 et, la soulevant, il la plaça sur ses épaules et continua d'avancer.

* * *

Il lui semblait qu'il y avait des heures qu'il marchait ainsi quand ses propres forces commencèrent à manquer.

Z-3 déposa Françoise sur le sable pour s'asseoir près d'elle afin de se reposer et attendre que le soleil baisse, ce qui ne pouvait tarder.

Ils étaient entre deux dunes de sable, ce qui empêchait Z-3 de voir maintenant où ils allaient et, reprenant son courage, il décida de monter sur l'une d'elles afin de voir s'il n'apercevrait pas une oasis ou un village de nomade.

Il arrivait sur le dessus de la dune quand tout à coup il vit, tout là-bas à l'horizon, une forêt de palmiers.

— Françoise ! cria-t-il, nous sommes sauvés !

Voyant que sa compagne ne bougeait pas, il se laissa glisser le long de la pente de sable pour arriver près d'elle.

— Françoise, nous sommes sauvés !

AC-12 ne répondit pas.

— Françoise ! dit Z-3 en soulevant sa compagne pour s'apercevoir aussitôt qu'elle avait perdu connaissance.

N'écoutant que son courage, Z-3, prenant AC-12 à nouveau sur ses épaules, se dirigea en trébuchant vers les arbres qu'il voyait à l'horizon.

* * *

Il était temps qu'il arrive car Z-3 n'en pouvait plus, et dès qu'il fut sous le premier palmier, il déposa Françoise à terre et se laissa tomber lui-même, pour reprendre ses forces.

L'humidité et la fraîcheur qui venaient de la forêt firent revenir Françoise à la vie.

— Z-3, où sommes-nous ?

— Nous sommes sauvés, dit le jeune homme.

— Explique-toi.

— Nous sommes sur le bord d'une forêt.

— Y-a-t-il de l'eau ?

— Je ne sais pas encore, je me reposais avant d'aller voir.

— Vas-y vite car je vais mourir.

Z-3 se leva aussitôt.

— J'y vais tout de suite, Françoise.

Z-3, avec beaucoup de peine, se dirigea vers la forêt dans l'espoir d'y trouver de l'eau, et Françoise, refermant les yeux, s'endormit d'épuisement.

DÉESSE DE LA JUNGLE

* * *

Z-3 était revenu en emportant une énorme noix de coco. Il la brisa pour faire boire le jus à Françoise, puis ils mangèrent à eux deux la noix tout entière.

— As-tu trouvé de l'eau quelque part dans la forêt, Z-3 ?

— Oui, mais je n'avais rien pour l'apporter.

— Est-ce bien loin ?

— Non.

— Aide-moi, nous allons nous y rendre.

— Tu ferais peut-être mieux de te reposer encore, Françoise.

— J'ai si hâte de pouvoir en boire comme je veux et ensuite me jeter dans la rivière !

— Ce n'est pas une rivière, Françoise, c'est un petit étang.

— Peu importe, du moment qu'il y a de l'eau.

— Tu veux absolument y aller tout de suite ?

— Oui, si tu veux m'aider.

Alors viens, je vais te conduire.

Chapitre II

Une vision bonne et dangereuse

Sans même prendre la peine d'ôter le peu de linge qu'elle avait sur le dos, Françoise se jeta à l'eau et Z-3 fit de même.

Après avoir nagé quelque temps, ils revinrent sur le bord de l'étang pour s'allonger sur le sable et se reposer.

Ils étaient là depuis quelque temps, quand tout à coup AC-12 dit à son compagnon :

— Tu disais que nous étions sauvés mais je pense à quelque chose.

— À quoi ?

— Je me demande s'il n'aurait pas été mieux de mourir dans le désert ?

— Et pourquoi ?

— Qu'allons-nous faire, maintenant, dans la jungle ? On ne sait même pas où nous sommes, nous n'avons pas d'armes contre les bêtes sauvages et il doit sans doute y avoir des indigènes quelque part par ici.

— Et ensuite ?

— N'est-ce pas assez ?

— Je vais te dire, Françoise, tout ce que tu viens de dire est vrai, mais au moins nous avons de l'eau à boire et des fruits à manger, même si nous devons vivre comme Adam et Ève c'est encore mieux que de mourir de soif et de faim et brûler par le soleil.

— Jusqu'à un certain point, tu as raison.

— Que veux-tu davantage ?

— Être chez moi, en ville, dans mon appartement.

— Tu en demandes trop pour maintenant, commençons par nous trouver un abri pour cette nuit, c'est mieux que de rêver de choses impossibles.

* * *

Tout comme s'il avait toujours vécu dans la jungle, Z-3 avait construit une petite cabane dans le haut d'un arbre et, dès que le soleil se coucha, ils montèrent tous les deux là-haut pour y passer la nuit.

Peu habitués aux bruits de la jungle, toute la nuit ils furent éveillés par des craquements de branches ou des rugissements de fauves, et ce ne fut qu'au matin qu'ils s'endormirent malgré le manque de confort dans leur petite cabane.

Tout à coup, Françoise s'éveilla et poussa Z-3.

— Écoute, dit-elle.

— Qu'est-ce qui se passe encore ?

— Écoute, on dirait des cris d'enfants.

— Mais tu es folle, Françoise !

— Non, les cris viennent de ce côté.

Z-3 se frotta les yeux pour bien s'éveiller, puis écouta.

— Tu as raison, Françoise, ce sont des cris d'enfants !

— Tiens, regarde là-bas, ils viennent au travers des arbres !

— Ils arrivent de ce côté !

— Mais oui, ce sont trois petites filles et deux gars.

— Comment peux-tu voir ça ?

— Mais ils sont nus comme des vers, ils peuvent avoir quatorze à quinze ans.

— C'est vrai, mais où vont-ils ?

— Je gagerais qu'ils viennent se baigner.

— Tu as raison, Françoise.

— Mais d'où viennent-ils ?

Il doit y avoir une tribu quelque part aux environs.

— Les voilà qui se jettent à l'eau.

— Si j'allais les voir, dit Z-3, pour essayer de leur faire comprendre que nous sommes perdus dans la jungle ?

— Et tu crois qu'ils vont comprendre ?

— Peut-être par des signes.

— Prends une chance, Z-3, tant mieux si tu peux te faire comprendre.

Z-3 descendit de l'arbre mais, dès qu'il arriva sur le bord de l'eau, les enfants poussèrent des cris épouvantables, plongèrent sous l'eau pour sortir du côté opposé au jeune homme et disparurent dans la forêt comme de jeunes fauves.

LE COEUR À L'AVENTURE

— Je vois que tu as manqué ton coup, Z-3 ?

— En effet, mais peut-être vont-ils revenir avec leurs parents.

— J'espère que ce ne sont pas des cannibales.

— Je l'espère moi aussi, en tout cas ce sont certainement des enfants de la jungle.

— C'était facile à voir, dit Françoise avec ironie.

— En tout cas, attendons avec patience car je gagerais que quelqu'un va venir de ce côté pour voir ce que les enfants ont vu.

— Sois sûr, Z-3, que je ne serai pas la première à me montrer.

— Et pourquoi ?

— Pourquoi se faire prendre ensemble. Si ce sont de véritables sauvages, ils vont certainement attaquer le premier qu'ils vont voir.

— Justement, Françoise, s'ils te voyaient la première peut-être qu'ils te trouveraient de leur goût et nous serions sauvés.

— La meilleure chose à faire est de remonter ici, Z-3, et d'attendre les événements car, franchement, je ne crois pas que cette vision que nous venons d'avoir soit très bonne, je dirais même dangereuse.

— Et moi c'est le contraire, Françoise ; cette vision était bonne car elle nous prouve qu'il y a des gens qui vivent dans la jungle.

— Mais s'ils nous mettent la main sur le dos, nous ne vivrons peut-être pas très longtemps.

— Tu as toujours les idées tristes, Françoise.

— Que veux-tu, je suis faite comme ça.

Chapitre III

Une découverte merveilleuse

L'avant-midi se passa sans qu'aucun indigène ne se présentât, et après leur dîner de noix de coco et de quelques fruits sauvages, Z-3 proposa à Françoise d'aller explorer les environs.

— Je veux bien, dit-elle, si seulement cela pouvait nous procurer un moyen pour retourner chez nous.

— On ne sait jamais, la jungle cache tant de secrets, peut-être trouverons-nous une indication quelconque qui pourrait nous dire au moins à quel endroit nous sommes.

— Alors j'accepte, dit Françoise. Si seulement nous avions des armes !

— Nous n'avons qu'à être très prudents et tout ira bien.

— Je l'espère, dit Françoise, en commençant à descendre de l'arbre où ils habitaient.

— Pour commencer, suivons le tour de l'étang, dit Z-3.

— Et qu'est-ce que cela va donner ?

— On ne sait jamais, peut-être une piste qui nous conduira sur une route quelconque.

Ils firent le tour de l'étang et, à leur surprise, ils découvrirent en effet comme un petit sentier qui conduisait dans la jungle.

Ils marchaient déjà depuis assez longtemps et toute trace du sentier était disparue, mais la forêt était si belle qu'ils ne remarquèrent pas qu'ils s'éloignaient constamment de l'étang, et plus ils avançaient plus la jungle se faisait épaisse.

Tout à coup, ils s'arrêtèrent devant une espèce de temple en ruines dont la verdure des lianes cachait presque les vieux murs de pierres.

— Mais qu'est-ce que ceci ? demanda Françoise.

— On dirait un temple.

— Oui, mais très ancien.
— Peut-être un temple d'une race disparue.
— Approchons-nous un peu pour voir de plus près.
— Mais c'est superbe ces ruines !
— Tiens, regarde, Z-3, ici sous le feuillage on dirait une entrée.

— En effet, nous allons voir.
— C'est une découverte merveilleuse que nous venons de faire.

— Si seulement nous pouvions en marquer le site pour le rapporter quand nous serons de retour chez nous.

— Il n'y a pas de doute que cette découverte intéresserait des gens.

— Viens entrons et allons voir à l'intérieur.

Ils entrèrent par la petite ouverture pour arriver dans un long corridor au bout duquel se voyait une immense salle qu'éclairait un rayon de soleil.

— Je n'ai jamais vu un si joli château, Z-3.

— Moi non plus, on se croirait dans un conte de fées.

— Viens, allons voir jusqu'au fond.

Il y avait plusieurs portes dans cette salle et de nombreuses pierres étaient tombées du toit.

— Tout à coup un serpent sortirait de sous ces pierres, dit AC-12.

— Ne commence pas à avoir peur maintenant.

— Ou encore des lions. Franchement, je commence à avoir peur, Z-3.

— Allons, Françoise, c'est bien la première fois que tu as peur de quelque chose !

— Que veux-tu, ces ruines me font peur.

— Allons, suis-moi, tu vois bien que ce temple est désert.

— Par où veux-tu aller ?

— Je ne sais pas, prenons la première porte ici à droite.

Un long escalier était devant eux, et lentement ils se mirent à le monter.

— Sais-tu, Z-3, quelque chose me dit que nous devrions retourner en arrière et sortir d'ici.

— Écoute, nous sommes presque arrivés en haut ; je n'ai pas l'intention de tout redescendre sans rien voir.

Sans rien dire, Françoise suivait Z-3 et ils arrivèrent dans une autre grande salle au fond de laquelle se trouvait une

espèce de trône et, au milieu de la pièce, une grande table de pierre qui ressemblait à du marbre blanc.

— C'est qu'il y a des richesses ici, Z-3 !

— Oui, il n'y a pas de doute. Allons, avançons encore.

Ils arrivaient devant la table quand, tout à coup, des cris terribles se firent entendre autour d'eux, et se retournant, ils virent les figures menaçantes de nombreux hommes qui, armés de lances, les encerclaient de tous côtés.

Ces hommes étaient très grands et entièrement nus, et leur figure était peinte de grands traits blancs qui contrastaient terriblement avec leur peau noire et reluisante.

Le cercle se refermait lentement sur Z-3 et Françoise qui, au milieu de la salle, ne pouvaient se sauver.

— Tu avais peur des lions, Françoise, mais tu vois bien qu'il n'y en a pas, ce sont des diables qui sont ici !

— Ce n'est pas le temps de faire des farces, Z-3, dit Françoise en se rapprochant davantage de lui.

— Je me demande ce qu'ils veulent.

— Si seulement on le savait !

— Peut-être sont-ils insultés de nous voir entrer chez eux sans frapper à la porte, mais ce n'est pas de notre faute il n'y en avait pas.

— Regarde, on dirait qu'ils ont peur de nous.

— C'est peut-être la première fois qu'ils voient des blancs.

Les noirs étaient très près de Françoise et de Z-3, et soudain ils s'élancèrent sur eux et, en un rien de temps, ils déchirèrent les vêtements que AC-12 et son compagnon avaient sur le dos, et une terrible dispute commença, chacun des noirs voulant posséder un morceau de vêtement.

Nus et bousculés, Françoise et Z-3 essayaient d'éloigner d'eux ces terribles individus qui voyaient pour la première fois des vêtements mais, à ce moment, une voix très forte donna un ordre et, comme par enchantement, tous les guerriers s'inclinèrent jusqu'à terre.

Françoise et Z-3 regardèrent dans la direction d'où était parvenue la voix, et soudain ils virent, arrivant par une autre porte, un colosse qui s'était arrêté dans la salle et, derrière lui, une femme superbe qui avançait lentement tenant dans sa main une chaîne d'or qui retenait un terrible léopard noir qui fit une grimace effrayante en voyant Z-3 et Françoise au milieu de la salle.

Celle qui venait d'arriver était une blanche et, comme le reste de la tribu, était complètement nue et elle s'arrêta un moment en apercevant les deux prisonniers, puis continua sa marche imposante jusqu'au trône où elle alla s'asseoir.

En voyant cette femme blanche, Françoise et Z-3 crurent à leur délivrance et firent quelques pas dans sa direction mais, en voyant leur geste, le colosse qui l'accompagnait se plaça devant eux pour leur barrer le chemin.

— Qui êtes-vous ? demanda la femme en faisant coucher son léopard à ses pieds.

— Nous étions perdus dans le désert et c'est par hasard que nous sommes venus ici.

— Des enfants de la tribu ont signalé votre présence ce matin.

— Qui êtes-vous ? demanda Z-3.

— Je suis la reine de cette tribu, même plus, je suis leur déesse et je suis la seule blanche qu'ils ont jamais vue.

La femme blanche appela alors son garde du corps et lui dit quelques mots, et un instant plus tard il donnait l'ordre aux guerriers de s'éloigner de la salle.

Lorsqu'ils furent seuls avec elle, Z-3 et Françoise s'approchèrent afin de questionner davantage cette déesse blanche.

— Écoutez, votre présence ici me cause des embarras, mais heureusement que les enfants m'ont prévenue que vous étiez dans les environs ; de la sorte j'ai été capable d'arranger un peu les choses, mais tout de même souvenez-vous que vous êtes mes prisonniers et que vous allez faire exactement ce que je vais vous dire car autrement vous êtes perdus.

— On n'a pas l'intention de rester ici bien longtemps, dit Z-3, donnez-nous un guide et nous allons partir immédiatement.

— Pour le moment je ne puis le faire, car je suis pour eux la seule femme blanche qui existait et j'ai expliqué votre présence en disant que c'est moi qui vous avais fait venir et que vous alliez disparaître quand je le voudrais.

— Alors dites-le tout de suite.

— Non.

— Vous devez avoir une idée alors ?

— Oui.

— Peut-on savoir laquelle ?

DÉESSE DE LA JUNGLE

— Non, mais je vous donne un conseil : n'essayez pas de vous sauver.

— Avez-vous des vêtements ou quelque chose pour nous couvrir, demanda Françoise en constatant la nudité de tout le monde.

— Non, ici nous vivons dans la Nature, nous appartenons à la Nature et vous êtes et resterez comme vous êtes, comme la Nature vous a faite.

La Déesse se pencha vers son garde du corps et lui dit quelques mots.

L'homme fit signe à Françoise et Z-3 de le suivre et ils quittèrent la salle du trône pour se diriger vers une petite chambre où l'homme les fit entrer pour refermer ensuite une épaisse porte derrière lui.

Chapitre IV

La fête

— Qu'est-ce que tu en penses, Françoise ? demanda son compagnon dès qu'ils furent seuls.

— Je crois que nous sommes bien prisonniers de cette femme.

— Si elle leur a dit qu'elle était une déesse et c'est pourquoi elle avait la peau blanche, elle doit être désappointée de nous voir chez elle.

— En effet, je gagerais que c'est bien ce qui est arrivé.

— Je me demande ce qu'elle a l'intention de faire avec nous.

— Pour le moment je ne crois pas qu'elle nous fasse tuer, puisque c'est elle qui est supposée nous avoir fait venir.

— Quelle idée a-t-elle derrière la tête ?

— Sauver son prestige tout d'abord et ensuite nous faire disparaître.

— D'ici là nous allons peut-être trouver un moyen pour disparaître de nous-mêmes.

— Espérons-le.

— En tout cas nous allons avoir l'occasion de nous rincer les yeux.

— Tu ne penses qu'à cela, Z-3.

— Tu n'as rien à dire, Françoise, je te voyais tout à l'heure regarder les guerriers avec admiration.

— C'est tout naturel, c'étaient de beaux hommes.

— Alors pourquoi critiquer quand je regarde une femme ?

— Veux-tu changer de sujet, Z-3, sinon, ça va aller mal !

— Ne te fâche pas, Françoise, il faut bien rire un peu.

— Si seulement je le pouvais.

— Mais qu'est-ce que tu as ?

— Tu ne penses pas que nous sommes dans un beau pétrin et qu'il sera difficile d'en sortir ?

— En autant que l'on aura quelque chose à manger, c'est le principal.

— Tu ne riras pas s'ils te donnent des morceaux de serpent ou quelque chose comme cela.

— À moins que ce soit de la chair humaine.

— En ce cas-là, espérons que ce ne sera pas la nôtre.

— Il ne faut pas voir tout en noir, Françoise.

— Non, mais en attendant, je crois que notre situation n'est pas bien rose à mon goût.

* * *

Il y avait près d'une heure qu'ils étaient dans cette chambre, quand tout à coup ils entendirent le bruit des tam-tams.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Françoise ?

— Sans doute veulent-ils célébrer notre arrivée.

— Veux-tu cesser de faire des farces, Z-3, ce n'est pas le temps de rire ou de s'amuser !

— Crois-tu que je vais me mettre à pleurer ?

— Non, mais sois un peu plus sérieux.

— Allons voir par la petite fenêtre ce qui se passe.

— En effet, regarde dans le pré, ils sont à faire un bûcher.

— J'espère que ce n'est pas pour nous rôti !

— Si seulement on pouvait sortir d'ici !

J'ai fait des farces tout à l'heure, mais je crois maintenant que c'est une fête pour notre arrivée dans la tribu.

J'espère du moins que ce n'est pas pour nous manger.

— Je ne le crois pas, Françoise.

— Moi, je ne veux plus regarder ce qui se passe dans le pré.

— Alors va t'asseoir dans un coin, je te tiendrai au courant de ce qui va se passer.

* * *

L'après-midi achevait quand la porte de la chambre s'ouvrit pour laisser passer la déesse et son garde du corps.

— La tribu va fêter votre séjour parmi nous, dit-elle. Vous mangerez ce que l'on vous offrira et vous boirez ce que l'on vous présentera, et surtout, n'allez pas refuser pour ne pas insulter la tribu car ce sera votre arrêt de mort. Suivez-moi.

Françoise et Z-3 suivirent la déesse qui retourna dans la grande salle où, le matin même, ils avaient été faits prisonniers.

Elle prit place sur le trône et fit signe aux deux visiteurs de s'asseoir sur les marches.

Devant eux il y avait la grande table près de laquelle un sorcier portant un masque affreux attendait, et dès que la déesse fut assise il fit un signe et on amena une toute jeune fillette qui s'approcha respectueusement du trône pour se pencher et embrasser les pieds de la femme sur le trône, fit ensuite une grande révérence devant Z-3 et Françoise, puis se dirigea vers la table où l'attendait le sorcier.

Là on l'installa sur la table, et le sorcier, prenant un long couteau, dit des invocations aux esprits puis plongea son arme dans le cœur de la fillette.

Françoise fit un sursaut de colère et de dédain, mais Z-3 la retint.

— Sois calme, AC-12, car autrement c'est peut-être nous qui allons nous coucher sur cette table, dit Z-3 doucement à sa compagne.

Dès que le sang commença à couler, le sorcier le prit dans une noix de coco et vint jusqu'au pied du trône l'offrir à la déesse, qui le prit et doucement se mit à le boire, puis passa ensuite le coco à Françoise.

— Buvez quelques gorgées, dit-elle à AC-12, et ensuite vous passerez le reste à votre compagnon.

Françoise allait se lever pour lancer à la figure de la déesse le sang de la fillette, mais Z-3 posa à temps sa main sur le bras de AC-12.

— Du calme, dit-il doucement.

Françoise fit semblant de boire puis passa la noix de coco à Z-3 qui, comme sa compagne, remit cette étrange coupe dans les mains du sorcier qui s'éloigna vers la table.

Dès que la fillette fut saignée à blanc, la déesse se leva sur un signe du sorcier et fit signe à Françoise et Z-3 de la suivre.

Un long cortège alors se forma. La déesse marchait la première suivie de Françoise et de Z-3, puis venait le sorcier avec son horrible masque et, derrière lui, quatre hommes portaient le corps de la victime.

Ils se dirigèrent vers le pré, et là, la déesse ordonna qu'on allume le feu du bûcher.

Les tam-tams commencèrent leur rythme funèbre tandis que la déesse allait s'asseoir sous un arbre, et les danses commencèrent au moment où l'on s'apprêtait à faire cuire lentement la petite victime.

Françoise était révoltée et aurait voulu tuer cette femme qui présidait une cérémonie aussi barbare, mais Z-3 la surveillait pour éviter les ennuis qui auraient pu alors leur arriver.

AC-12 ferma les yeux et pencha la tête en s'efforçant d'oublier ce qu'elle venait de voir ou ce qu'elle croyait qui allait arriver.

* * *

Les danses étaient commencées et Françoise se pencha du côté de Z-3.

— Écoute, il n'y a pas moyen de sortir d'ici ?

— Comment veux-tu t'y prendre, depuis notre arrivée que je pense à trouver un moyen !

— Il n'y aurait pas moyen de créer une panique pendant laquelle on pourrait gagner le bois qui n'est pas très loin ?

— Sans doute, mais comment faire ?

— En mettant le feu.

— Tu vois bien que tu ne comprends pas la situation. Françoise, nous sommes nus comme des vers, sans arme, où veux-tu prendre le feu ?

— Si on se levait tout d'un coup pour prendre le côté de la forêt ?

— Tu crois que nous pourrions aller bien loin avec la tribu derrière nous, sans compter que l'on ne connaît pas la forêt !

— Il faut absolument trouver un moyen, Z-3.

— Je suis de ton avis, mais on ne peut même pas bouger avec ce léopard derrière nous qui nous guette comme un chat guetterait des souris.

— Si nous demandions la permission de nous absenter un instant ?

— Tu crois que cela prendrait ?

— Pourquoi pas ?

— Quelle raison donner ?

— N'importe laquelle.

— Et tu crois qu'on nous laisserait partir sans nous faire escorter ?

— Peut-être.

— Je crois qu'il vaut mieux patienter encore, j'espère qu'à la fin de cette stupide cérémonie on trouvera un moyen.

— Toi qui as toujours la tête pleine d'idées, voilà que tu n'en trouves pas dans un moment pareil.

— Patiente encore un peu, je t'en supplie.

— Tu préfères attendre que nous soyons morts ?

— C'est justement pour ne pas mourir avant notre temps qu'il nous faut patienter.

— Très bien, Z-3, mais je te promets que je vais trouver un moyen pour sortir d'ici avant le lever du soleil.

* * *

Le soleil était presque couché quand les danses prirent fin pour faire place au festin.

Le sorcier et le chef de la tribu s'approchèrent de la déesse pour prendre place près d'elle, tandis que l'on apportait le corps bien rôti de la fillette que l'on coucha sur une espèce de grand plateau fait de larges feuilles.

Le chef de la tribu s'approcha alors du corps de la fillette, et prenant un long couteau lui ouvrit le ventre pour en sortir le cœur avec sa main, puis alla le présenter à la déesse qui le prit.

Retournant vers le corps, le chef arracha le foie et, le coupant en deux, vint offrir les deux morceaux à Françoise et Z-3.

Les hommes de la tribu s'approchèrent ensuite pour prendre chacun un morceau de viande qu'ils taillaient à même le corps puis retournaient s'asseoir un peu plus loin.

Françoise n'avait pas le courage de manger. Elle regardait le morceau de chair humaine et le cœur lui levait.

— Prends sur toi, Françoise, dit Z-3, oublie d'où il vient et mange car tous te regardent.

— Si tout ceci ne finit pas bientôt, Z-3, je vais faire une crise comme personne n'en a fait encore.

— Patience, je t'en prie, l'occasion va peut-être s'offrir bientôt pour s'évader.

Françoise fit un effort surhumain pour manger tandis que Z-3 regardait partout autour de lui pour saisir l'occasion de s'enfuir car, il le savait, Françoise était sûrement capable de faire des choses qui ne feraient que les perdre.

Les tam-tams avaient recommencé les rythmes énervants pendant que l'on servait une boisson que même Z-3 faillit s'étouffer à la première gorgée tant elle était forte.

* * *

La fête allait bientôt se terminer. C'était maintenant une véritable orgie, qui touchait à l'hystérie.

Soudain, Z-3 se pencha vers Françoise :

— Prends patience, dit-il, je viens d'avoir une idée.

— Alors tant mieux car moi j'avais l'intention d'aller étouffer cette femme qui permet des choses comme on en voit ce soir.

— J'espère que demain nous serons hors d'ici.

— En tout cas, Z-3, tu peux compter sur moi s'il faut étouffer quelqu'un dans cette horrible tribu.

— Elle n'est pas pire que les autres, je comprends que pour nous ce n'est pas très intéressant mais, que veux-tu, puisque nous sommes prisonniers de cette femme dont j'aimerais bien savoir l'origine.

— Inutile de le lui demander, Z-3, ce n'est pas une déesse mais bien plutôt une diablesse.

— Que veux-tu, si elle arrivée très jeune ici, on lui a donné le goût à toutes ces histoires comme celle de ce soir.

— En tout cas, pense à ton affaire, Z-3, car une chose est certaine c'est qu'il ne faudra pas manquer notre coup.

— Qui risque rien n'a rien ; nous allons essayer, espérons que tout va bien marcher.

— Tiens, voilà la déesse qui se lève.

— Levons-nous aussi et suivons-là.

La déesse fit passer Z-3 et Françoise devant elle, puis elle suivit avec son léopard noir tandis que son garde du corps fermait la marche.

Chapitre V

La tentative

Au moment où la déesse allait entrer dans ses appartements, Françoise, qui se trouvait tout près d'elle, lui dit :

— Madame, pour combien de temps allez-vous nous garder ici ?

La déesse s'arrêta pour regarder AC-12.

— Votre présence ici m'embarrasse énormément et je souhaiterais que vous ne soyez jamais venus ici, d'un autre côté c'est moi qui jugerai quand vous partirez et de quelle façon.

— Mais pourquoi ?

— Parce que tout simplement ma tribu croit que c'est moi qui vous ai fait venir pour une raison qu'elle ne sait pas. Mes sujets ne savent pas comment vous êtes arrivés et ne sauront pas de quelle façon vous allez repartir.

— Mais vous, vous le savez ?

— Peut-être mais je dois encore y penser.

— C'est facile, on peut toujours se sauver cette nuit même et disparaître dans la forêt.

Oui, mais vous êtes les premiers blancs qui venez ici et je ne veux pas que d'autres sachent qu'il y a ici une tribu que gouverne une femme blanche qui a le droit de vie ou de mort sur la tribu.

— Mais nous n'avons pas à le dire à personne !

— Je n'ai confiance en personne, c'est pourquoi je songe à un moyen que, lorsque je me serai débarrassée de vous, personne d'autre ne viendra voir ce qui se passe ici.

— Alors, que comptez-vous faire ?

— Cela me regarde.

— Avez-vous l'intention de nous faire mourir ?

— Je viens vous dire que ce problème me regarde seule.

— Ce qui veut dire que nous ne retournerons jamais au pays d'où l'on vient ; autrement dit, vous allez nous faire mourir en secret.

— Je n'ai pas l'habitude de discuter mes idées.

— Peut-être, mais nous, nous n'avons pas l'intention de mourir.

— C'est moi qui règne ici, qui donne les ordres, et je suis habituée à me faire obéir.

— Nous, c'est tout le contraire.

— Si je décidais de vous donner en esclaves au sorcier de la tribu, vous allez tout simplement y aller.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûre, car j'ai les moyens pour faire marcher ceux qui refusent d'obéir.

— Et quels sont ces moyens ?

— Par des tortures que vous ne pouvez imaginer.

— Et vous croyez nous faire peur ?

— Vous ne connaissez pas la jungle et ses animaux. Si je décide de vous faire manger les deux pieds par un alligator, ou vous accoupler avec un singe, ou vous faire serrer la taille par un serpent, c'est très facile à faire, et mes gens vont s'amuser énormément à ces jeux.

— Et vous ne pensez pas à d'autres choses que ça ?

— Oui, je peux toujours vous faire disparaître dans des sables mouvants.

— Mais pourquoi pas nous laisser tout simplement partir avec notre promesse de ne dire à personne ce que nous avons vu ici ?

— Parce que je viens de vous le dire, je n'ai confiance en personne.

La déesse se retourna et fit signe à son garde du corps de reconduire Z-3 et Françoise tandis qu'elle-même entrait dans ses appartements.

Le colosse noir fit passer AC-12 et Z-3 devant lui et, en arrivant à la chambre, Z-3 laissa passer sa compagne devant lui, et tout à coup, se retournant avec une rapidité incroyable, il appliqua un violent coup de poing qui atteignit le gardien sur la pointe du menton.

Celui-ci tomba par terre, simplement étourdi, et Z-3 se jeta sur lui pour le saisir à la gorge et serrer de toute ses forces ; mais le noir était d'une force peu commune, prenant les poignets de Z-3 il allait parvenir à se défaire de l'étreinte quand

Françoise, voyant que son compagnon allait avoir le dessous, prit la lance du gardien et la lui enfonça dans la gorge.

Z-3 se releva et, saisissant la main de Françoise, l'entraîna au bout du corridor.

— Où allons-nous, demanda-t-elle ?

— Essayons de sortir par la grande salle.

Ils arrivaient près de la porte quand ils virent qu'il y avait deux noirs qui gardaient l'entrée.

— Nous ne pouvons sortir par ici, Z-3.

— Revenons sur nos pas, peut-être que par la fenêtre de notre chambre il y aura un moyen.

De retour dans la pièce où ils avaient été enfermés, il s'approchèrent de la fenêtre.

— Mais c'est terriblement haut ici, Françoise.

— Sans compter que nous n'avons rien pour nous faire une corde ou quelque chose pour nous laisser descendre.

— Et même là, remarqua Z-3, le pré est encore plein de ces gens qui sont encore à boire.

— Je me demande ce que nous allons faire.

— Commençons par entrer ici le corps de celui que nous venons de tuer, car s'il fallait que quelqu'un arrive et le trouve.

— C'est vrai tu as raison, Françoise.

En un rien de temps le colosse noir était traîné dans la chambre et Françoise referma la porte.

— Tu n'as pas trouvé un moyen ?

— Non, Françoise.

— Je ne sais pas si, de l'autre côté du corridor, il y aurait une sortie quelconque.

— Je puis toujours aller voir ; attends-moi ici.

Quelques instants plus tard ; Z-3 revenait.

— As-tu trouvé quelque chose ?

— Absolument rien. Aucune sortie.

— S'il faut que l'on nous trouve ici avec ce mort, on va bien se faire manger vivants !

— De ça il n'y a pas de doute, il faut absolument sortir.

— Mais comment ?

— Maintenant que nous avons une lance pour nous défendre, pourrions-nous forcer cette fausse déesse à nous laisser partir ?

— Et son léopard noir, crois-tu que l'on pourrait facilement approcher cette femme ?

Z-3 s'était à nouveau approché de la fenêtre et se pencha vers l'extérieur afin de mieux regarder.

— Françoise, il y a ici des lianes qui pendent tout près de la fenêtre.

AC-12 se pencha à son tour pour regarder.

— Mais comment se fait-il que ces lianes viennent d'en haut plutôt que d'en bas ?

— Tu ne te souviens pas ? Ce temple est construit sur le flanc d'une montagne, ces lianes doivent venir de la brousse qui pousse sur le sommet.

— Il n'y aurait pas moyen de s'enfuir de ce côté ?

— On peut toujours essayer, sans compter qu'il fait noir et que personne ne pourra nous voir.

— Ne perdons pas de temps et montons le long de cette végétation.

— C'est un jeu dangereux, Z-3, nous serons au-dessus du vide, s'il fallait tomber, on n'aurait pas une chance de se relever.

— Se tuer en tombant ou se faire manger par ces gens, il n'y a pas tellement de différence, ça vaut la peine de prendre une chance.

— Alors laisse-moi passer la première, Z-3.

— Es-tu assez grande pour atteindre les lianes ?

— Oui, je le crois.

— Alors pars la première.

Lorsque Z-3 vit que Françoise avait pris assez d'avance, il sortit à son tour pour s'engager dans le chemin périlleux.

Chapitre VI

Une surprise

En arrivant sur le dessus de la montagne, Françoise et Z-3 s'arrêtèrent pour s'orienter.

— De quel côté allons-nous, Z-3 ?

— Je ne sais pas.

— Si nous retournions du côté de notre arbre ?

— C'est vrai, on pourrait peut-être longer le désert au lieu de s'enfoncer dans la jungle.

— Ne perdons pas de temps, allons-y tout de suite !

Ils partirent en courant mais, en arrivant sur le versant de la montagne, ils arrivèrent devant une ombre blanche qui se promenait lentement dans la nuit.

— Mais c'est la déesse ! dit Françoise en s'arrêtant.

— Oui, c'est elle.

La déesse, de son côté, s'était arrêtée en les voyant, et son léopard poussa un rugissement terrible.

Ils étaient à presque vingt pieds les uns des autres et se regardèrent un moment.

— Qu'est-ce qu'elle fait ici ? demanda Françoise.

— Elle se promenait tout simplement, peut-être.

— Où allez-vous ? demanda la déesse après un moment de silence.

— Et vous ? répliqua Z-3.

La déesse avança de quelques pas, en retenant le fauve qui était prêt à sauter sur les arrivants.

— Attention, Françoise, tiens-toi derrière moi.

— Retournez d'où vous venez, dit la déesse, autrement, vous ne verrez pas le soleil se lever à l'aurore.

— Non, dit Z-3, nous sommes ici pour retourner d'où nous venons et personne ne pourra nous arrêter.

La déesse fit encore quelques pas vers eux et s'arrêta.

— Et moi je vous ordonne de retourner dans le temple.

— Jamais. D'ailleurs c'est dans votre propre intérêt de nous laisser partir, répondit Z-3 qui fixait toujours le léopard.

— En ce cas, vous allez mourir dit la déesse en donnant un ordre à son léopard dont elle lâcha la chaîne.

Le fauve s'approcha en rampant du côté de Z-3.

— Attention ! dit-il à Françoise, reste derrière moi ou va te cacher derrière un arbre.

Le fauve approchait en rampant. Il était difficile de le suivre dans la nuit où la couleur de son poil semblait se fondre dans les herbes.

Z-3 mit un genou à terre et pointa sa lance en direction de la bête, tout en suivant ses moindres mouvements.

Tout à coup, le léopard fit un bond prodigieux en direction de Z-3 qui eut juste le temps de pointer sa lance vers le fauve qui arriva sur la pointe pour se transpercer de part en part.

Tout de même, le poids de la bête la fit s'effondrer sur Z-3 et celui-ci resta sous le fauve, essayant de toutes ses forces de se déprendre des griffes qui s'enfonçaient dans sa chair au moment même où le léopard expirait, cramponné sur le corps de Z-3.

La déesse poussa un cri et s'élança du côté de sa bête, mais à ce moment un poids lui tomba sur le dos.

C'était Françoise, qui profitant que la déesse et Z-3 avaient les yeux fixés sur le fauve qui approchait, avait fait un détour pour arriver derrière la déesse, et au moment où celle-ci s'élançait vers Z-3 Françoise avait sauté sur elle.

Ses deux jambes avaient encerclé le corps de la déesse dans un ciseau de corps tandis que ses deux bras lui encerclant la poitrine, et là AC-12 lui prenant les deux seins lui enfonça ses ongles pointus et longs dans la chair ferme, tout en serrant de toutes ses forces les jambes autour du ventre dans un suprême effort pour étouffer la déesse qui tomba sur ses genoux.

Sans lâcher prise, Françoise, comme une vraie tigresse, déployait une énergie féroce malgré les cris de douleur et tous les efforts que faisait la femme pour se dégager de ces prises douloureuses auxquelles venait se joindre la terrible morsure que Françoise lui appliquait en lui enfonçant ses dents dans la nuque.

Z-3, qui avait enfin été capable de se dégager du poids du léopard, arriva près de Françoise au moment où la déesse venait de perdre connaissance sous la douleur.

Françoise lâcha alors prise et se releva, pour regarder Z-3 qui était couvert de sang.

— Es-tu blessé ? demanda-t-elle.

— Légèrement, tu sais ces bêtes ont des griffes terribles, mais je vois aussi que les femmes en ont d'aussi bonnes.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr, à regarder ces seins où tu as enfoncé tes ongles.

— Je n'avais pas d'autres moyens, car j'étais sûre que cette femme t'aurait tué si je n'avais pas sauté sur elle.

— Probablement, mais allons, fuyons d'ici !

— Je me demande s'il ne serait pas mieux de l'emporter avec nous ?

— Pour quoi en faire ?

— On pourrait peut-être l'obliger à nous montrer le chemin du retour.

— Et tu crois qu'elle le dirait ?

— En la faisant souffrir encore un peu plus.

— Mais, Françoise, tu es devenue aussi sauvage que cette tribu ?

— Avec les loups il faut hurler.

— Oui, je sais.

— Si on la laisse ici, elle mettra la tribu à nos talons.

— Et si on l'emporte, elle va devenir un vrai fardeau.

— Emportons-la jusqu'à notre arbre, Z-3, ce sera autant de temps de sauvé, car avant qu'ils ne la retrouvent nous serons déjà loin, tandis que si nous la laissons ici, dès qu'elle va revenir à elle, elle va lancer ses hommes à notre poursuite.

— Tu as raison, Françoise. Tiens, prends ma lance, je vais la placer sur mes épaules pour la transporter là-bas.

Chapitre VII

Un espoir

En arrivant près de l'arbre, de l'autre côté de l'étang, Z-3 déposa la déesse à terre.

— Je crois que tu lui as fait plus mal qu'on le dirait, dit Z-3.

— Comment ça ?

— Elle n'a pas encore repris connaissance.

— Tu vas voir que ce ne sera pas bien long, regarde, elle commence à remuer, on dirait même qu'elle va ouvrir les yeux.

— Je comprends que de se faire labourer les deux seins de cette façon, en plus de se faire mordre la nuque comme tu l'as fait, ça ne doit pas faire beaucoup de bien.

— C'était ma seule manière de me défendre.

— Je ne te blâme pas, Françoise.

— Mais toi, Z-3, le léopard t'a assez malmené aussi, je crois !

— Heureusement qu'il se mourait, car autrement je ne serais pas ici à te parler.

— Voilà notre déesse qui sort des limbes, Z-3.

En effet, la femme ouvrit les yeux et, en voyant Z-3 et Françoise, elle essaya aussitôt de se lever.

— Pas trop vite, dit Z-3, vous n'avez plus ni votre léopard ni votre garde du corps pour essayer encore de nous intimider !

La déesse resta assise par terre, essayant de rassembler ses idées.

— Maintenant, allez-vous nous dire comment retourner chez nous ? demanda Françoise.

— Si je vous donne le chemin à prendre, dit la déesse, allez-vous partir immédiatement ?

— Oui, mais il nous faut des garanties, ajouta Z-3.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous pouvez nous dire de suivre tel chemin pour nous rejoindre plus tard avec vos guerriers.

— Je crois qu'il vaudrait mieux que je retourne avec vous.

— Vous voulez quitter votre tribu ?

— Savoir que je n'aurais pas de trouble là-bas après ce qui s'est passé cette nuit. Quelqu'un vous a-t-il vus vous sauver ?

— Non.

— Où est mon garde du corps ?

— Il est mort et nous l'avons enfermé dans notre chambre.

— Vous êtes certains ?

— Oui.

— Alors j'ai des chances d'arranger les choses.

— Laissons faire vos tracas, dit Z-3, nous avons assez des nôtres.

— Mes tracas sont un peu les vôtres, dit sèchement la déesse.

— Comment cela ?

— Je leur ai dit que vous étiez un dieu et une déesse vous aussi et c'est pourquoi vous aviez la peau blanche, que c'est moi qui vous avais fait venir pour une raison que moi seule je connaissais, et voilà, s'ils savent que c'est vous qui avez tué un de leur race et ensuite le léopard sacré, ils vont nous massacrer tous ensemble.

— Alors décidez-vous et dites-nous le chemin à suivre pour repartir le plus vite possible.

La déesse resta longtemps à penser. Sans doute, elle avait un sérieux problème à résoudre.

— Allez-vous vous décider ? dit Z-3. Ma compagne ici vous a labouré les seins, voulez-vous que je vous les arrache pour vous faire parler ? Je vous donne une minute pour répondre.

— En marchant droit devant vous, le dos au soleil, vous allez rencontrer une rivière à un mille d'ici. Vous n'avez qu'à suivre cette rivière durant deux jours et vous allez arriver devant un grand lac. De l'autre côté de ce lac, la rivière reprend, suivez-la toujours et vous finirez par arriver à un vil-

DÉESSE DE LA JUNGLE

lage où parfois il y a des blancs qui s'y rendent, ils vous diront le chemin à suivre ensuite.

— Et combien de temps cela peut-il prendre ?

— Tout dépend si vous marchez vite et surtout si vous ne tombez pas aux mains des pygmées ou si vous n'êtes pas mangés par les bêtes de la jungle.

— Est-ce bien la vérité que vous nous dites là ?

— Oui.

— Il n'y a pas d'autres chemins à suivre ?

— Non, à moins de retourner par le désert, qui est aussi dangereux.

— Et vous, qu'allez-vous faire ?

— Retourner à ma tribu.

— Peut-on prendre votre parole que vous ne nous suivrez pas ?

— Si tout s'arrange bien dans ma tribu, je resterai tranquille ; mais si je suis obligée de vous rattraper, je vais le faire, mais vous aurez une bonne avance sur moi.

— Je vois que vous êtes franche.

— Vous m'avez donné une chance en me gardant la vie, alors moi je veux vous en donner une pour sauver la vôtre, car si vous tombez entre les mains de mes gens, votre vie ne vaudra pas cher.

— Et si votre tribu veut nous poursuivre, dans combien de temps vont-ils partir à notre recherche ?

— Demain matin, au lever du soleil.

— Très bien, dit Z-3, nous allons prendre cette chance.

Chapitre VIII

Une idée de Z-3

Françoise et Z-3 avaient regardé la déesse s'éloigner et, lorsqu'ils furent seuls, AC-12 regarda son compagnon.

— Nous partons immédiatement, Z-3 ?

— Je me demande si nous devons croire cette femme.

— Tu crois qu'elle n'a pas dit la vérité ?

— J'en doute.

— Mais nous aurons toujours plusieurs heures d'avance sur sa tribu.

— Cela ne veut rien dire, cette rivière dont elle a parlé, est-ce qu'elle existe vraiment ?

— Tu veux dire qu'elle nous aurait envoyés dans la jungle pour y mourir sans jamais atteindre la rivière ?

— La chose se pourrait.

— On aurait dû la faire venir avec nous jusque-là.

— En supposant que cette rivière existe, Françoise, est-ce vrai qu'elle va nous conduire jusqu'à ce village ?

— C'est vrai.

— On peut marcher des jours et des jours pour finalement mourir de fatigue ou être dévorés par les animaux de la jungle.

— C'est vrai, c'est une vengeance comme une autre que cette femme pourrait exercer contre nous.

— Tant qu'à risquer notre vie, Françoise, moi j'ai une idée.

— Quelle est-elle ?

— Au lieu de partir à la découverte de cette rivière, si nous restions aux alentours du temple pour nous assurer de ce que va faire la tribu ?

— Tu crois que ce serait moins risqué ?

— Je le crois, oui, si ces gens décident de ne pas nous suivre alors nous pourrions toujours essayer de découvrir cette

rivière, et si les hommes partent à notre recherche nous les suivrons de loin, ils nous guideront sans doute sur la bonne piste.

— Ton idée n'est peut-être pas mauvaise, mais il se pourrait aussi qu'ils viennent voir si nous sommes partis d'ici.

— Nous n'avons pas besoin de rester près d'ici, il y a d'autres endroits pour nous cacher et surveiller.

— Sans compter que, dans les environs, il y a toujours des fruits sauvages pour nous nourrir.

— Et de l'eau pour boire.

— Je crois que ton idée est bonne, Z-3.

— Es-tu consentante à prendre le risque de rester aux alentours ?

— Oui.

— En ce cas, commençons immédiatement à nous trouver un autre coin au cas où cette femme enverrait des espions pour voir ce que nous allons faire.

* * *

Françoise et Z-3 avaient trouvé une petite colline, à quelque distance de l'emplacement de la tribu, et en montant dans les arbres, ils pouvaient voir assez bien le temple et le pré dans lequel on avait célébré la fête lors de leur arrivée ; et là, montés dans un arbre, Z-3 et sa compagne surveillaient ce qui se passait chez la tribu.

— Regarde, Z-3, on dirait qu'il va y avoir un rassemblement dans le pré car les tam-tams commencent à se faire entendre.

— En effet, on peut voir les guerriers s'assembler.

— Et voici le sorcier qui avance au milieu de l'endroit.

— C'est une assemblée, sans doute, où ils vont décider ce qu'ils doivent faire à notre sujet.

— S'ils peuvent se décider, nous allons savoir quoi faire.

— On ne le saura jamais assez vite à mon goût, Françoise.

Ils étaient là à observer attentivement ce qui se passait chez la tribu quand, tout à coup, des cris épouvantables retentirent autour de l'arbre sur lequel ils étaient.

Se penchant, ils constatèrent qu'ils étaient cernés par des guerriers de la tribu dont quelques-uns lancèrent des flèches qui passèrent tout près d'eux.

— Ma lance que j'ai laissée au pied de l'arbre ! dit Z-3.

— Je crois que nous sommes encore leurs prisonniers, répondit AC-12.

— Et nous ne pouvons pas nous défendre !

— As-tu l'intention de descendre, Z-3 ?

— Ma lance est encore au même endroit, attends je vais sauter pour essayer de la saisir et tu sauteras ensuite.

— Et après ?

— Nous nous ferons un chemin parmi ces sauvages.

— Les chances ne sont pas très grandes.

— Tout de même, il vaut mieux essayer que de rester ici à nous faire percer de flèches.

Z-3 sauta en bas de la branche où il était, et, au moment où il allait prendre sa lance, trois noirs sautèrent dessus et la lutte s'engagea, terrible et dure.

Voyant son compagnon aux prises avec les indigènes, AC-12 sauta à son tour, espérant être plus chanceuse que son compagnon, mais ce ne fut pas long qu'à son tour elle se vit prise par les noirs.

Malgré leur lutte féroce, ils allaient bientôt succomber sous le nombre, et ce ne fut pas long que Z-3 et Françoise furent attachés solidement et conduits vers le temple qu'ils espéraient ne jamais plus revoir.

Chapitre IX

Le jugement

En arrivant dans le pré, la tribu se rangea pour laisser passer les guerriers qui ramenaient les captifs, qui furent traînés devant la déesse qui venait de prendre place devant un grand bûcher.

— Pourquoi n'êtes-vous pas partis ? demanda-t-elle.

— Cela nous regarde, dit Z-3.

— Je vous avais donné votre chance et vous n'avez pas voulu la prendre.

— Nous avons nos raisons.

— Alors moi aussi j'ai mes raisons pour vous faire disparaître à tout jamais, dit la déesse.

Elle fit signe au sorcier d'approcher, et une longue discussion s'engagea entre elle et l'homme pendant que la tribu écoutait, puis la déesse fit un signe et des cris de joie retentirent de partout.

— Qu'est-ce que l'on va nous faire, Z-3 ?

— C'est ce que je me demande.

— Ils ont l'air trop heureux pour que ce soit à notre avantage.

— Si nous pouvons leur tenir tête, peut-être aurons-nous encore une autre chance de nous évader.

— Moi j'en doute.

— Il ne faut pas désespérer, Françoise.

— Ce n'est pas ça, mais je crois que cette fois nous y sommes.

— Nous verrons bien.

Deux guerriers s'étaient approchés d'eux, pour les amener sous un arbre, et là, on attacha Françoise et Z-3 les bras en l'air et suspendus à la branche.

— Ils vont nous faire subir un supplice avant de nous tuer, Z-3.

— Peut-être que non.

— Espérons-le.

Les hommes étaient retournés vers le sorcier, et celui-ci s'approcha de la déesse ainsi que tous les notables de la tribu.

Pendant ce temps, les enfants s'étaient placés à environ dix pieds de Françoise et Z-3, et à l'aide d'un roseau qu'ils avaient vidé comme un tire-pois, ils se mirent à lancer des petites épines qui entraient dans les chairs nues de Françoise et de son compagnon.

Quand une des épines arrachait une grimace de douleur à Françoise ou à Z-3, les enfants éclataient de rire et recommençaient avec plus d'acharnement qu'auparavant.

Bientôt le corps des prisonniers ne fut plus qu'une plaie vive.

— Patience, Françoise, ils vont finir par se fatiguer.

— Moi je le suis avant eux, c'est terrible un pareil supplice !

— Et moi qui croyais que tu avais la peau dure !

— Pas pour ce genre de jeu.

— Mais qu'est-ce qu'ils font, là-bas, à discuter comme ça ?

— Ils sont à décider de notre sort, je suppose.

— J'aimerais autant en finir tout de suite.

— Les enfants s'approchent maintenant, quel autre jeu vont-ils inventer pour nous faire souffrir davantage ?

Lorsque les enfants furent près d'eux, ils commencèrent à arracher, très doucement et une à une, les épines qui étaient enfoncées dans les chairs. Ils avaient une manière à eux pour sortir ces petites pointes qui occasionnaient une douleur encore plus vive que lorsqu'elles étaient entrées.

Des sueurs coulaient sur le front des deux captifs suspendus par les poignets et dans l'impossibilité de se défendre contre cette torture.

Les enfants s'amusaient ferme, tandis que quelques vieillards approchaient les uns après les autres pour leur montrer comment s'y prendre pour que la douleur fût encore plus vive en arrachant les épines qui, en sortant, emportaient très souvent un petit morceau de peau avec elles.

Lorsque la dernière épine fut arrachée, Françoise et Z-3 pensèrent s'évanouir tant ils souffraient et n'avaient même

plus la force de se regarder ou de se parler pour s'encourager.

Les enfants se préparaient à recommencer leur jeu, quand deux guerriers s'approchèrent des prisonniers, et après avoir repoussé les enfants détachèrent Françoise et Z-3 pour les conduire devant la déesse.

— Vous allez vous agenouiller et vous courber jusqu'à terre devant moi, dit-elle, pour entendre votre sentence.

— Jamais ! dit Z-3.

— Vous seriez beaucoup mieux d'obéir.

— Pour qui nous prenez-vous ? demanda Françoise.

— Vous n'êtes pour moi que des condamnés à mort.

— Et c'est pour cela que vous voulez que l'on se courbe devant vous ?

— C'est le rite obligatoire.

— Le rite ne nous intéresse pas.

— Alors on va employer la force.

La déesse fit signe aux hommes qui se tenaient près des prisonniers, et aussitôt ils se jetèrent sur eux et à coups de lance et de poing forcèrent Françoise et Z-3 à tomber sur leurs genoux.

Là ce ne fut pas bien long, en sentant la lance entrer lentement dans leur nuque, AC-12 et son compagnon furent bien obligés de se courber jusqu'à terre.

La déesse alors se leva et, devant toute la tribu, prononça l'arrêt de mort contre les prisonniers.

Aussitôt les tam-tams retentirent et ce furent des cris de joie parmi la foule.

Lorsque les guerriers retirèrent leur lance et firent signe à Z-3 de se relever, la déesse était disparue.

On alla reconduire les prisonniers à un arbre où on les attacha solidement, puis les danses s'organisèrent pour célébrer ce sacrifice.

— Eh bien ! Z-3, cette fois je pense que nous y sommes.

— D'après les apparences, oui.

— Aucune chance de nous évader.

— En effet, les chances sont petites.

— Je me demande quelle mort on nous réserve.

— Si au moins elle avait parlé notre langue.

— Oui, et même si on avait été capables de lui parler.

— Une chose certaine c'est que nous allons mourir d'une mort qui ne sera pas bien drôle.

— Peut-être que non, Françoise.

LE COEUR À L'AVENTURE

- Je ne sais si on va nous garder ici longtemps.
- Probablement après les danses qui vont recommencer.
- Si nous pouvions profiter de cela pour nous sauver.
- Comment veux-tu couper ces lianes qui nous retiennent à cet arbre ?
- Il faut pourtant trouver un moyen !
- Il n'y a qu'un miracle, je crois, pour nous sortir d'ici.
- Si jamais on sort d'ici vivants, je me souviendrai de cette expérience pour le reste de mes jours.
- En effet ! Et dire que l'on était si bien chez nous !
- Il ne faut pas commencer à penser cela pour nous décourager, AC-12.
- C'est vrai, pensons plutôt à un moyen de sortir de cet enfer.
- Et pour nous distraire, regardons-les danser leur danse de la mort.

Chapitre X

Vers le supplice

Au coucher du soleil, le festin qui avait eu lieu venait de se terminer et la déesse s'approcha des prisonniers, et donna l'ordre de les détacher de leur arbre.

— Qu'allez-vous faire de nous maintenant ? demanda Françoise ?

— C'est l'heure de vous conduire à la mort.

— Et quelle mort nous réservez-vous ?

— On va vous donner au monstre de la montagne.

— Et qui est ce monstre ?

— Vous aurez toujours le temps de le savoir.

Les torches s'allumaient maintenant de partout car il commençait à faire noir, et la déesse alla se placer à la tête du cortège, suivie par le sorcier et les notables de la tribu.

Les guerriers firent ensuite avancer les prisonniers, puis on se dirigea vers la jungle, suivis de la tribu.

— C'est peut-être ici que nous allons avoir notre chance, AC-12.

— Je l'espère.

— Vois-tu, on dirait que l'on s'avance vers la jungle ; il va certainement faire noir dans la forêt, il ne faudra pas manquer la moindre petite chance qui va s'offrir à nous.

— Espérons qu'elle va se présenter.

— Oui, car si on ne parvient pas à se sauver durant le trajet, on n'aura plus besoin d'autres chances.

— Qui peut être le monstre de la montagne ?

— Probablement une bête sauvage.

— Ce qui veut dire qu'on va nous attacher quelque part pour nous laisser là à attendre le fauve.

— Je ne sais pas ce qu'ils vont faire, mais en tout cas profitons de la moindre occasion.

Le cortège avançait maintenant dans la jungle, et au loin on entendait les tam-tams qui résonnaient lugubrement dans la nuit.

— Si seulement ils pouvaient mettre le feu à la forêt avec leurs torches, dit Françoise.

— Oui, cela nous donnerait peut-être notre chance.

— Franchement, notre situation n'est pas bien gaie.

— Non, un vrai convoi funèbre.

— C'en est un, aussi, Z-3.

— Je ne sais pas.

— Tu es difficile à convaincre !

— Oui, très difficile.

Ils marchèrent durant des heures, et plus la forêt s'épaississait, plus les guerriers multipliaient la surveillance autour d'eux.

Les lances étaient dirigées dans leur direction, et, au moindre mouvement que faisaient Françoise ou Z-3, les noirs leur faisaient sentir la pointe de leur lance en les piquant aux endroits les plus sensibles de leur corps.

Françoise était exténuée et son corps était en sang à la suite de la torture des enfants et ensuite fouettée constamment par les branches des arbres de la jungle que ceux qui étaient devant elle laissaient revenir sans précaution sur elle.

Il lui semblait qu'il y avait des jours qu'elle marchait dans cette épaisse forêt, quand tout à coup ils arrivèrent dans une petite prairie où Z-3 et elle virent une énorme montagne devant eux.

— C'est un volcan.

— Oui, regarde, on voit la fumée qui s'échappe du sommet.

— Alors c'est donc ça le monstre dont cette femme parlait.

— Jamais je croirai qu'ils vont nous jeter dans le gouffre !

— Et on n'a aucune chance de s'en sortir.

Ils commencèrent à monter la pente lentement et, après de longues minutes, arrivèrent au sommet.

La troupe s'arrêta pour former un grand demi-cercle devant le cratère qui fumait, et la déesse avança vers Z-3 et sa compagne.

— Nous voici sur le lieu de votre mort, dit-elle.

— Vous n'avez pas l'intention de nous jeter dans ce volcan ?

— Oui, le dieu du tonnerre a besoin d'un sacrifice si on ne veut pas qu'il se venge de la mort du léopard sacré que vous avez tué.

— Mais vous êtes barbare ! et un jour il vous faudra payer pour cette terrible folie !

— C'est vous qui avez fait la folie de venir jusqu'ici.

— Mais on ne vous a fait aucun mal !

— C'est tout ce que vous pouvez dire, car, depuis votre arrivée ici mon prestige a diminué auprès de ma tribu qui croyait que j'étais la seule au monde à être blanche et que c'était un signe de divinité.

— Et qu'avons-nous à faire dans cela ?

— Ils savent maintenant qu'il y en a d'autres qui ont la peau aussi blanche que moi, malgré toutes les explications que j'ai été capable de donner.

— C'est pourquoi vous voulez notre mort ?

— Oui, je n'ai pas d'autre alternative.

— Et quand allons-nous mourir ?

— Au lever du soleil.

La déesse se retira un peu et les tam-tams recommencèrent à lancer dans la nuit leur lugubre son, pendant que la tribu commençait une danse avant d'accomplir le sacrifice.

— Tu n'as aucune idée de ce que nous pourrions faire, Z-3 ?

— Absolument pas.

— Et dire que dans quelques heures on va nous précipiter dans ce terrible four !

— En tout cas, Françoise, on peut se consoler en pensant que nous ne souffrirons pas longtemps.

— Ce n'est pas une raison pour nous résigner de la sorte !

— Que veux-tu faire ? nous sommes attachés solidement et tous ces imbéciles nous surveillent étroitement.

— Il n'y a qu'un miracle pour nous sauver, comme tu le disais.

— Oui, en effet, j'avais espéré que, durant le trajet, on trouverait un moyen, mais je me suis trompé.

— Et maintenant les moyens n'existent plus.

Le bruit des tam-tams tombait sur les nerfs et les danseurs devenaient de plus en plus hystériques au fur et à mesure que la danse avançait, et seule la déesse semblait avoir gardé son sang-froid.

Le jour maintenant ne devait plus tarder car, à l'horizon, on commençait à voir une pâle lueur dans le ciel.

La déesse s'avança tout près du gouffre, et là commença à faire des incantations pendant que les hommes de la tribu s'agenouillaient puis s'inclinaient jusqu'à terre.

— Tu n'as pas encore trouvé de moyens de s'évader, Z-3 ?

— Non, je crois qu'il est tout aussi bien de nous résigner.

— C'est impossible, on ne peut mourir ainsi !

— Oui, c'est bête, venir de si loin pour trouver la mort d'une façon aussi imbécile !

— Voilà que le soleil se lève, Z-3, notre dernier moment est arrivé.

— On va au moins leur montrer que l'on n'a pas peur de la mort.

À ce moment, la déesse se retourna du côté du sorcier et lui fit signe que le temps était arrivé.

À son tour, il signala aux guerriers de faire approcher les prisonniers.

Les lances s'abaissèrent dans le dos de Françoise et de Z-3 pour les pousser vers le gouffre.

Ils avaient environ vingt pieds à marcher avant d'atteindre le cratère et Z-3 espérait encore que quelque chose surviendrait, car la lance de son gardien lui entraît dans la chair et il était bien sûr qu'il serait inutile de vouloir s'en débarrasser.

Lentement ils avançaient vers le gouffre et Françoise sentait ses jambes faiblir en pensant à l'horrible sort qui l'attendait.

La déesse s'était reculée un peu pour laisser passer les deux prisonniers et les regardait sans manifester le moindre signe de pitié, et en la voyant ainsi, Françoise comprit qu'il n'y avait aucun espoir à avoir en cette femme.

Ils étaient maintenant à dix pieds du cratère, quand tout à coup un coup de feu retentit et le sorcier, qui était près de la déesse, tomba foudroyé.

La panique s'empara des indigènes qui, en poussant des cris terribles, s'enfuirent dans toutes les directions.

Soudain, ils virent arriver de l'autre côté du cratère trois hommes blancs qui, fusil à la main, avançaient vers eux.

— Je vous remercie beaucoup ! dit Z-3.

DÉESSE DE LA JUNGLE

— Mais nous sommes déjà récompensés, dit le chasseur, car cette jolie fille faisait le plus beau portrait que j'aie jamais vu, nue comme elle l'était sur le bord du volcan.

— FIN —

DIANE, LA BELLE AVENTURIÈRE

FICHE SIGNALÉTIQUE

DIANE

1. NOM : Diane Roy
2. NOM DE CODE : aucun
3. ÂGE : « dans la vingtaine pas très avancée »
4. ÉTAT CIVIL : célibataire
5. OCCUPATION/MÉTIER :
journaliste et souvent détective amateur
6. EMPLOYEURS/PATRONS :
 - Interpol
 - Sûreté de Paris
 - Services de contre-espionnage de la Police montée (Corfield)
 - Police métropolitaine de Montréal (Yvan Pascal)
 - bureau l'Entraide, de Montréal
 - journal *La Trompette*, de Montréal (Archibald Cooper)
 - de simples particuliers
 - dans de nombreux cas, absence d'employeurs : le hasard, les circonstances amènent Diane à se lancer dans une aventure
7. COLLABORATEURS :
Diane travaille essentiellement seule ; ses amis, le lieutenant Yvan Pascal et le détective Michel Dupuis, viennent lui prêter main-forte à l'occasion
8. APPARENCE PHYSIQUE :
 - « beauté vraiment hors pair »
 - « abondante chevelure rousse », « frise naturel »
 - « ses cheveux fauves lui allaient jusqu'aux épaules et elle avait des yeux verts dont les effets étaient saisissants »
 - « un corps harmonieux, blond et mince », « taille svelte », « très féminine », « un corps de rêve »
9. COMPÉTENCES/QUALIFICATIONS :
 - « terreur des bandes criminelles internationales »
 - « athlète accomplie », « lutteuse vedette », « excellente nageuse », « cours de judo et de jiu-jitsu »
 - « n'a pas froid aux yeux », « habituée à manier les armes à feu »
 - sténo-dactylo, parle « l'anglais, le français, l'espagnol »
 - « perspicace et rusée », « rapidité de décision », « intuition »
 - « flair développé par ses années d'expérience »
 - « femme de tête »

Le vol de Cornwall

(Aventure n° 135)

Diane est journaliste, mais son goût pour le danger et sa détermination farouche à combattre le crime l'amènent à franchir les limites de son métier pour se mêler au monde des détectives et des policiers. Perspicace et volontaire, elle se mesure à des criminels de toute espèce, dont elle triomphe grâce à de surprenantes stratégies. Si jamais il lui arrive d'être violente, ou même de tuer, elle le fait sans complaisance, toujours pour sauver sa peau ou celle de la victime. C'est qu'à travers l'audace des gestes, chez Diane, la morale est toujours sauve.

Sa collaboration occasionnelle au journal *La Trompette* fait d'elle une reporter en vogue, réputée surtout pour ses articles à sensation, véritables « tranches de vie » puisées à même son expérience de détective amateur. Le cran, la ténacité, le courage constants de la journaliste frôlent parfois la témérité la plus folle : dans *le Vol de Cornwall*, Diane va jusqu'à défier la mort pour s'assurer les bénéfices d'un bon « scoop ».

LE VOL DE CORNWALL

par Claude Roux

Chapitre I

Lorsque Diane eut fini de taper son article, elle le remit au rédacteur du city-desk puis quitta la salle de rédaction. Archibald Cooper, le propriétaire du journal, lui avait demandé d'être dans son bureau pour trois heures.

Il était trois heures moins cinq, et donc elle avait tout juste le temps de monter l'escalier qui conduisait au dernier étage de l'édifice Cooper et qui était réservé pour l'usage exclusif du grand patron.

Elle frappa à la porte, le cœur battant. Il était rare que Cooper sommât l'un de ses journalistes d'aller le voir. Probablement qu'il ignorait le nom de la plupart. Personne ne pouvait dire au juste quand il était dans son bureau et quand il n'y était pas.

De temps à autre, et rarement, il passait un ordre au directeur du journal et cela concernait toujours des questions politiques. C'était toujours pour appuyer par une campagne publicitaire quelque candidat obscur dans un comté éloigné. On ne pouvait dire s'il appuyait le gouvernement actuel ou pas.

— Entrez, fit une voix rogue.

Diane poussa la porte et pénétra. Ce qu'elle vit en premier fut Cooper et, de lui, sa grosse tête aux poils ras, ses yeux petits, plantés au fond de son visage et qui brillaient d'un dur éclat métallique.

Assoyez-vous !

Elle obéit. Cooper était gras et blême et faisait penser à quelque Bouddha hindou. Il transpirait abondamment et son visage luisait sous la lumière crue du néon.

— Donc, vous êtes mademoiselle Roy.

— Oui, monsieur Cooper.

— Il y a longtemps que vous êtes au service du journal ?

Diane, stupéfaite, regarda le grand patron. Était-il possible qu'il ne savait pas ?...

— Alors !

— Bien... Je... À vrai dire, il y a longtemps que je collabore, mais actuellement je suis employée régulièrement.

— J'ai vu votre dernier article au sujet du vol du trust. Vous avez réglé ça toute seule ? Beau travail. Les lecteurs raffolent des histoires policières. Mais je ne vous ai pas fait monter pour vous féliciter. Mais quand même !

— Merci, monsieur.

— J'ai un travail pour vous !

Il s'arrêta, fouilla dans un tiroir, sortit un dossier contenu dans un carton fort de couleur bleue.

— Il faudra que vous lisiez ce dossier. Je vous préviens, ça sera très dangereux.

Cette mise en garde, prononcée par Cooper, pouvait faire croire à Diane qu'il avait l'intention de la parachuter derrière le rideau de fer.

— Mais vous n'êtes pas peureuse, je sais ça !

— De quoi s'agit-il, monsieur Cooper ?

— Pas si vite, pas si vite ! Faut jamais se presser. Moi, je ne me presse pas ! Et j'ai pour principe qu'il faut toujours dire à quelqu'un quels sont pour lui les avantages à tirer d'une mission avant de le mettre au courant.

Il se racla la gorge et continua.

— Si vous réussissez ce que je vais vous confier, votre salaire sera doublé, je vous paierai des vacances de quinze jours où vous voudrez, n'importe où dans le monde, et je vous donnerai cinq mille dollars.

Abasourdie, Diane ne trouva rien à dire. Cooper s'impatienta :

— Ça vous va ?

— Mais oui, bredouilla-t-elle, naturellement ; mais de quoi s'agit-il ?

— Vous savez que Paul Lacas est sorti de prison ?

— Le gangster ? Oui.

— Il prépare quelque chose. Un de mes informateurs m'a prévenu. Je ne sais pas quoi ; je veux savoir.

— Il prépare un vol ?

— Soyez pas stupide ! Que voulez-vous que ce soit d'autre ? Lacas est sorti du pénitencier Saint-Vincent de Paul, il y a six mois. Il a loué une chambre rue Sanguinet et s'y est enfermé jusqu'à aujourd'hui. C'est un dur comme il ne s'en fait plus. Dix ans de détention ne l'ont pas ramolli. Dans sa

branche, c'est un expert : y a pas un système d'alarme pour lui résister, pas une voûte, rien ! Un maître !

— Je vois.

— Or, depuis trois jours, il se promène en ville. Il bouge. Il vit, quoi ! Donc cela ne peut vouloir dire qu'une chose : il prépare un coup.

— Peut-être, émit Diane.

Le propriétaire du journal *La Trompette* abattit son poing avec force sur la table-secrétaire.

— Soyez pas insolente, mademoiselle Roy ! Si je dis qu'il prépare quelque chose, c'est parce qu'il prépare quelque chose. Je veux savoir quoi ! Je veux que vous me le disiez avant !

— Quoi ! s'exclama Diane. Vous voulez que je découvre quel vol Lacas veut commettre, AVANT qu'il l'effectue ?

— C'est ça !

— Mon Dieu ! Mais comment voulez-vous que je l'apprenne ?

— Peu m'importe comment : vous vous débrouillerez. Et ce n'est pas tout !

— Ce n'est pas tout ? répéta Diane comme un écho.

— Je veux savoir quel vol il veut faire, avec qui, comment il entend s'y prendre, etc. À la toute dernière minute, nous informerons la police et la victime concernée. Puis nous sortirons une édition spéciale. Non mais ! vous voyez ça d'ici ? Une journaliste du journal *La Trompette* évalue un complot du gangster Paul Lacas et le restitue à sa cellule pour le reste de ses jours. Quel coup ! *La Trompette* deviendra le journal le plus populaire du pays.

— Ce sera fameux en effet, admit Diane avec prudence.

— Voici pour vous.

Cooper tendit un livret de banque à Diane.

— Dix mille dollars pour vos dépenses... Naturellement qu'il faudra que vous rendiez compte de tous vos déboursés.

— Mais oui...

Cooper éclata de rire :

— Oh ! excusez-moi. J'ai oublié de vous demander si vous acceptez.

— Mais... oui... monsieur Cooper, j'accepte.

— Et avez-vous une idée, pouvez-vous me dire comment vous allez faire pour accomplir votre mission ?

— Pas la moindre, répondit Diane avec franchise.

— Bravo ! C'est d'ailleurs comme ça que les grandes choses se font : intuitivement. Le cerveau est une machine pour solutionner les problèmes au fur et à mesure qu'ils se présentent, pas pour échafauder des combines idiotes. D'ailleurs, on peut jamais tout prévoir. N'est-ce pas, Diane ?

— Oui, bien sûr ! monsieur Cooper. Comme vous dites, on peut pas tout prévoir...

— Alors bonne chance. Tenez-moi au courant si vous le pouvez. Si vous ne le pouvez pas, j'attendrai votre rapport final. Bonjour.

— Diane se leva, balbutia un bonjour, puis sortit vivement du bureau de Archibald Cooper. La porte refermée, elle se cogna à Michel Dupuis qui, n'en pouvant plus d'inquiétude, était venu l'attendre à la porte du bureau.

— Oh ! Michel, fit-elle en passant une main sur son front comme pour vérifier si elle rêvait ou non.

— Qu'est-ce qu'il te voulait ?

— Je te le dis et tu ne me crois pas.

— Essaie quand même et tu verras bien.

— Non. Il faut que je sache si je dors ou si je dors pas. Tu me payes un verre ?

Le journaliste lui passa un bras autour de la taille et l'entraîna vers l'escalier.

— Il est quatre heures, j'ai terminé... Moi aussi j'ai soif.

Une fois que Diane fut devant un cognac, elle sembla reprendre contact avec la réalité. Goûtant l'alcool, elle dit :

— C'est bien vrai, je ne dors pas.

— Qu'est-ce qu'il te voulait ?

— Il veut que je devance un vol.

— Pardon ?

— Il veut que je le sache en même temps que les voleurs et que je le prévienne avant qu'ils le commettent.

— Ah ! éjecta Michel, en tapant sur sa cuisse. C'est bien lui ça ! Y a que lui pour demander des affaires pareilles. Tu l'as envoyé promener ?

— Non, répondit Diane, j'ai accepté

— Quoi ? Alors tu es plus folle que lui, folle à lier ! Peut-on savoir de quel vol il s'agit ?

— Je ne sais pas : c'est justement ce qu'il veut que je découvre.

— C'est vrai ? Tu connais au moins le voleur ?

— Oui.

LE VOL DE CORNWALL

— Qui est-il ?

— Il vient de sortir de prison.

— Je vois pas qui ça peut être...

— Pense un peu.

Mais Michel était devenu blême en même temps que sa compagne lui posait la question.

— Pas Lacas ?

— Lacas.

— Remonte vers Cooper, éjecta le journaliste. Refuse et, s'il se monte, donne ta démission.

— Pourquoi ? Il est si terrible que ça, Lacas ?

— Je t'aime bien, Diane, répondit le journaliste, et c'est parce que je tiens à te garder que je vais répondre ceci : va pas auprès de Lacas. Tu mourras en moins de trois jours.

— Tu dis ça pour me faire peur, protesta Diane d'une voix blanche.

— Non, non : il est terrible !

Chapitre II

— Écoutez, monsieur, je veux pas passer pour ce que je ne suis pas, mais voudriez-vous me dire si vous venez souvent ici ?

Lacas toisa la jolie rousse qui lui souriait de tout son visage. Elle était venue s'asseoir au bar près de lui et avait bu deux martinis coup sur coup. Quelque chose l'agitait. Prudent, il préféra ne pas répondre à la question.

— Qu'est-ce que vous voulez dire : passer pour ce que vous n'êtes pas ?

— Bien oui, vous savez, d'ordinaire, les femmes qui parlent aux hommes dans les bars.

Lacas haussa les épaules.

— On n'est pas des sauvages. Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Parce que je voudrais savoir si vous connaissez mon frère.

— Votre frère ?

— Oui, Jean Lemieux. La dernière fois qu'il a écrit chez nous, il a mentionné qu'il venait au Chantar. Ça fait six mois de ça et il a pas réécrit depuis. Ma mère se meurt d'inquiétude. C'est pourquoi elle m'a dit : Gemma, il faut que t'aïlles à Montréal pour savoir pourquoi Jean écrit plus.

— Vous êtes d'où ?

La jolie fille arrêta à peine pour respirer.

— Rivière-du-Loup. J'ai fait tous les hôpitaux, hôtels ; je suis même allée à la police. Finalement, je viens ici. Tenez, le voilà mon frère !

Elle tendit une photo que Lacas regarda à peine. Il s'en foutait éperdument du frère. Cependant, le joli morceau devant lui l'allumait quelque peu. La rousse était magnifique. Ses cheveux fauves lui allaient jusqu'aux épaules et elle avait

des yeux verts dont les effets étaient saisissants. Il aurait aimé qu'elle coupe son bavardage.

— Je ne sais même pas ce qu'il faisait, mon frère. Ça payait parce qu'il envoyait d'assez gros montants à la maison. Puis, subitement, il arrête. C'est pas pour l'argent, comprenez-moi, on en a assez à la maison. D'ailleurs, ce qu'il envoyait, maman le mettait de côté pour quand il voudrait se marier. On voudrait tout simplement savoir pourquoi il ne donne plus de ses nouvelles.

— Pourquoi ne le cherchons-nous pas ensemble ?

La rousse se raidit. Elle toisa Lacas avec dédain :

— J'aurais dû y penser ! Un autre ; qu'est-ce que vous avez tous à Montréal ? Une pauvre fille a le malheur de regarder un homme sans le vouloir qu'il est prêt à lui sauter dessus ! Par chez nous...

— Vous voulez retrouver votre frère ?

— Oui, mais je crains que le prix que vous mettez pour votre aide...

— Mais non, mais non, interrompit Lacas avec douceur. Je suis pas ce que vous dites.

— Vous seriez bien le premier !

— Et je puis vous mettre facilement sur la trace de votre frère car je le connais.

Du coup, la jeune fille sauta en bas de son tabouret. Les yeux arrondis, une main sur la cuisse de Lacas, elle balbutia :

— Vrai... Vous le connaissez... Vous connaissez Jean ?

— Bien sûr, affirma Lacas avec effronterie. Je l'ai vu pas plus tard que la semaine dernière.

— Qu'est-ce qu'il fait ? où est-il ? Il faut absolument que je le rejoigne. Mon train part demain...

— Il est rarement chez lui mais je connais une boîte ou deux où il a l'habitude d'aller. Si vous voulez, nous allons aller voir ensemble.

— Oh ! vous, vous êtes chic alors ! Jean ! J'ai tellement hâte.

— Mais il va falloir rester ici un petit moment, il est encore trop tôt. Un martini ?

— Mais bien sûr.

— Garçon, deux martinis et en vitesse.

Lacas, en trempant ses lèvres dans le « drink » sucré, se dit que la chance lui donnait un prodigieux coup de main. La fille était belle, ravissante et elle avait un corps de rêve.

Romantique, il se prit à l'imaginer, courant à demi-nue sur une grève, ses lourds cheveux enlevés par le vent.

— À quoi vous pensez ? lui demanda-t-elle subitement.

— Moi ? à rien. Vous avez fini ?

— Oui. Écoutez.

Elle se fit suppliante :

— Vous êtes honnête, n'est-ce pas ? Vous connaissez bien mon frère ? Vous me jouez pas de tour ?

— Je vous le jure.

— Alors, allons-y.

Elle descendit du tabouret, cette fois trébucha. Pour se raplomber, elle dut s'accrocher à Lacas qui en profita pour lui caresser la hanche.

— Je ne sais pas ce que j'ai, fit la fille d'une voix devenue soudainement pâteuse, je vois double.

— Je vais vous aider.

Ils attendirent le fameux frère au Pancho's et il ne vint pas. Puis ils se rendirent au Ciro's pour obtenir le même résultat négatif.

Au sortir du Ciro's, la fille était complètement saoule. Elle ne marchait plus. Lacas la porta jusqu'à sa voiture et l'installa sur la banquette avant, puis il contourna le capot et vint s'installer au volant.

Au démarrage, la fille roula sur lui.

— Eh ! Attention ! dit-il, il faut s'arranger pour que je me rende.

— Vous me ramenez chez moi ?

— Vous habitez seule ?

— Naturellement...

— Alors je vous ramène chez vous, Gemma.

Lacas fut pris d'attendrissement lorsqu'elle s'endormit sur son épaule, une main enfouie dans son veston.

Il arrêta devant une maison minable de la rue Saint-André. Gemma ronflait. Avec brusquerie, il la secoua :

— Gemma ! Gemma ! ça prendrait bien la clef...

— Ma sacoche...

— Ta sacoche ? Mais tu n'avais pas de sacoche !

— Ma sacoche... ma clef est dedans.

— Mais puisque je te dis, voyons, que tu n'avait pas de sacoche ! Gemma ! Tu m'entends au moins ?

Elle roula sur lui, leva vers son visage ses yeux alcoolisés :

— Où est Jean ? Tu l'as tué !

— Hein ! T'es folle, non ? T'as perdu ta sacoche, comment on va faire pour entrer dans la maison ?

— Pas grave, la concierge m'ouvrira bien... Merci, tu as été bien gentil.

Lacas fulmina :

— Tu penses pas que tu vas me laisser comme ça, hein ? Tu t'imagines un peu ce que ça coûte à soir ?

— Paul, parle-moi pas comme ça ! pleurnicha la fille.

— Je monte chez toi, avec toi !

Elle sursauta. Une peur intense envahit ses prunelles :

— Qu'est-ce que tu dis ? Mais la concierge te laissera jamais monter !

— Non ? Eh bien ! je t'amène avec moi.

Affolée, elle se jeta sur la portière.

— Laisse-moi, laisse-moi, hurla-t-elle, ou j'appelle !

Lacas en avait plein les mains. Elle lui allongea un coup de talon sur un tibia et il poussa un juron :

— Sors, espèce de garce, avant que je t'étrangle !
Retourne à la campagne et remets jamais les pieds à Montréal !

Elle courut vers la maison, se jeta dans le vestibule.

Rempli de dégoût, Lacas mis le contact.

Ce ne fut que lorsqu'il voulut fumer, qu'il s'aperçut que son portefeuille était disparu.

— La chienne !

Elle était sortie du vestibule et attendait calmement un taxi.

— Grimpe, bébé, lui jeta-t-il. Le bal est terminé. Rapporte-moi mon portefeuille. Si t'essaies de fuir, je te passe dessus.

Elle tremblait des pieds à la tête. Il ouvrit la portière et elle alla s'asseoir près de lui.

— Qu'est-ce que tu vas me faire ? Écoute, j'ai essayé de te faire ! Tu t'en es pas aperçu, je te remets ton foin au complet, t'es pas pour m'envoyer en-dedans ?

Lacas s'esclaffa :

— Rivière-du-Loup, mon œil !

— Je suis née à Montréal, qu'est-ce que tu penses ? Écoute, laisse-moi descendre. Tu as ton argent : regarde, je te jure que j'ai rien pris.

Mais Lacas pensait encore à la façon dont la fille l'avait embarqué :

— Rivière-du-Loup. Ton frère disparu. Maudit !
— Tu me laisses partir ?
— Il faudra que tu sois plus gentille que ça !
— Pas ce soir... Reviens demain.
— Ouais.
— Viens me reconduire à la porte. Je t'enverrai la main de ma fenêtre, tu verras bien alors que je reste là.
— Pourquoi que tu me laisses pas monter ?
— Ma sœur est avec moi. Je te jure, c'est la vérité.
— Demain, hein ?
— Je te le jure !
— Très bien, je viendrai te prendre.
— Viens demain soir, sept heures, nous souperons ensemble.

— Entendu. Oublie pas de m'attendre parce que moi si je t'accroche, je te manquerai pas. Dis donc, si tu avais récolté, tu aurais fait du foin. Tu sais au moins ce qu'il y avait dans le portefeuille ?

— Quand je t'ai vu payer, fit la fille, je me suis dit que tu étais en plein le genre d'homme qu'il me fallait pour finir la soirée.

Lorsque Diane fut seule dans son appartement, elle poussa un profond soupir. Le début s'annonçait bien. Elle téléphona à Archibald Cooper :

— Patron, je suis rentrée dans l'intimité de Lacas. Dur ? Plutôt oui. Mais je suis trop fatiguée pour vous raconter. Tout ce que je sais c'est que, dans son portefeuille, il y a un papier qui porte le nom de André Cadieux et l'indication 8,37. On dirait que c'est comme l'heure d'arrivée d'un train. Je téléphone à la Sûreté. Je connais un sergent là, actuellement, qui travaille de nuit. Ils pourront me dire s'ils ont quelque chose sur un certain André Cadieux. Bonne nuit.

Lorsqu'elle se coucha, Diane s'endormit satisfaite. André Cadieux était un dur de dur, expert dans la construction de voûtes et de tunnels. Il avait participé à quatre cambriolages pour lesquels il avait fallu construire des souterrains. Présentement, il habitait aux États-Unis.

Lacas l'avait fait venir.

Lacas préparait un vol où il faudrait creuser un souterrain. Quelque chose de gros alors !

Chapitre III

Le lendemain, au réveil, elle téléphonait à Yvan Pascal, jeune lieutenant de la brigade criminelle à la Sûreté de Montréal.

— Bonjour, Yvan, comment ça va ? lui susurra-t-elle de cette petite voix qu'elle prenait lorsqu'elle voulait demander quelque chose.

— Pas mal, merci, répondit le limier, qu'est-ce qu'il te faut ?

— Yvan ! C'est pas gentil ça ! Moi qui téléphonais pour avoir tout simplement de tes nouvelles !

Il protesta :

— Diane Roy, chante-moi pas la pomme, veux-tu ?

— Oh ! Très bien alors ! Je voudrais que tu me fasses faire une photo d'André Cadieux ! Il a un dossier : c'est un perceur de voûte et un creuseur de tunnel.

— Pourquoi veux-tu ça ?

— Sois gentil, Yvan, et pose-moi pas de questions. Dis-toi tout simplement que tu me rends un grand service.

— Dans ce cas, je préviens le laboratoire. Mais je fais ça pour toi à une condition pourtant !

— Je savais bien que tu ne pourrais pas être généreux une fois dans ta vie ! Qu'est-ce que c'est ?

— Que tu acceptes de prendre un verre avec moi, lorsque tu le pourras.

— Je veux bien ! Tu es mignon ! Je passerai à ton bureau dans une heure.

— Parfait. La photo sera faite.

— Merci bien, Yvan.

Elle accrocha. Puis elle s'en fut dans la cuisinette où elle se prépara un déjeuner monstrueux ; les affaires en plein essor avaient toujours eu le don de lui décupler l'appétit : deux œufs

plus des toasts, du bacon et beaucoup d'eau pour la poudre de café.

Une fois restaurée, elle retourna dans sa chambre d'une allure plus lente, passa un tailleur, gagna ses jambes de bas beiges, posa sur sa tête un béret basque de couleur soufre ce qui mettait dans ses yeux verts des effets glauques saisissants.

Puis elle s'étudia dans la glace avec impartialité. Le fait est qu'elle était merveilleuse ; elle le constata à demi et se dit que si elle avait pu charmer Lacas, elle pourrait bien emberlificoter Cadieux, l'expert en souterrain.

Pascal l'attendait avec impatience.

— Ta photo est prête, prononça-t-il lorsqu'elle fut installée dans un fauteuil devant lui. J'ai jeté un coup d'œil sur le dossier. Tu sais que tu t'attaques à gros ?

— Oui, lui répondit-elle, très sérieuse cette fois.

— Tu veux que je t'aide ?

— Surtout pas. Je veux pas risquer que tu compromettes mon affaire ! Elle commence tellement bien. Bon, je te quitte.

Et jetant un coup d'œil sur la photo que lui tendait Pascal :

— Beau gars, sanguin, type chaud : ça devrait pas être tellement difficile.

Une fois hors du bureau, elle téléphona à une compagnie d'aviation américaine et tomba juste : Cadieux avait quitté New York trois jours plus tôt mais n'avait pas réservé de chambre dans un hôtel.

— Ce sera plus difficile que je croyais, se dit-elle en raccrochant.

Mais quand même, il lui restait encore une carte à jouer. Lacas avait fait venir Cadieux pour creuser un tunnel et il était évident qu'il ne le ferait pas avec ses doigts. Les marchands vendant des foreuses, de la dynamite et tout le tralala n'étaient pas nombreux. Elle décida d'aller les voir.

Sur la fin de l'après-midi, la chance lui souriait de nouveau. Montrant la photo de Cadieux à un commis, chez un gros détaillant, elle l'entendit lui répondre :

— Bien sûr ! il est passé hier... mais je crois que vous vous trompez sur le nom.

— Possible, répondit-elle.

— Il se nomme Lajeunesse. Il a acheté un équipement complet qu'il a payé « cash ».

— Il l'a apporté ?

— Oui.

— Donc il avait un camion ?

— Non, une Dodge, deux tons : blanche et bleue, hard-top.

— Neuve ?

— Non, je ne crois pas, je dirais une '56.

— Vous pouvez me montrer sa facture ?

Si le commis avait l'intention d'hésiter, le sourire de Diane le vainquit. Il pivota sur ses talons, disparut derrière une porte et revint quelques minutes plus tard avec un papier de couleur jaune.

L'adresse donnée par Cadieux était 1604, Saint-André, et Diane se dit qu'elle était probablement fausse.

— Il vous a parlé, posé des questions ?

— Un peu oui, répondit le commis. On achète pas des « bébelles » de ce prix-là sans se renseigner. C'est pour forer un bas de colline glaiseuse. Il a acheté ce qu'il faut pour percer la pierre et creuser la boue. Des tas de pelles et une foreuse assez puissante.

— Et de la dynamite ?

— Non, pas de dynamite.

— Merci.

Donc Cadieux voulait traverser du sol et du roc. Le vol n'allait donc pas être perpétré dans une ville, car d'habitude il s'agit de passer à travers un mur de béton : une cave ordinairement.

Hors de la ville, la campagne : une usine retirée car les banques sont dans le village. Et d'ailleurs, on se donnerait pas tant de peine pour voler une banque. Un hold-up était plus rapide et plus efficace. Une usine retirée...

Au volant de sa Buick, elle continua d'échafauder hypothèse sur hypothèse. En définitive, elle trouva qu'il fallait qu'elle mette la main sur la Dodge pour réellement faire du progrès.

Cadieux avait dû la payer comptant. Peut-être appartenait-elle à un copain de Lacas ? Il était cinq heures. Elle décida d'aller monter le guet devant le bar Chantar. Elle guetta une heure sans apercevoir de Dodge répondant à la description de celle de Cadieux.

— Seigneur ! Lacas qui doit venir me prendre chez moi à sept heures !

Elle faisait le contact lorsque Lacas sortit du bar. Une chance ! Il irait probablement se faire un brin de toilette avant

d'aller cogner à sa porte. Ainsi, elle apprendrait où il logeait. Lacas disparut dans sa voiture et Diane se jeta derrière lui. Il s'engagea dans la rue Sainte-Famille, s'arrêta devant une maison-appartements devant laquelle dormait la Dodge de Cadieux.

Diane trépigna de joie. Elle nota l'adresse mentalement, passa outre et se rendit rapidement chez elle où elle balança son tailleur sur une chaise pour endosser une robe-cocktail verte et attendre le gangster.

Il frappa, à sept heures exactement.

— Bonsoir, prononça-t-il en pénétrant dans l'appartement. Tu es magnifique, ma chatte. Je remercie le ciel de t'avoir mise sur mon chemin. Eh ! dis donc, ça paye les vols de portefeuille ! T'es bien installée.

— Pas pire, répondit Diane en lui prenant la main. Si tu as soif, sers-toi. Où m'amènes-tu ?

— Manger d'abord, chez moi ensuite.

— Oh ! Je croyais que nous sortirions. Tu vois ce que je me suis mis sur le dos.

— Ah ! non ! tu vas pas me faire faire le tour des clubs encore cette nuit !

— Bon ! répondit-elle avec un air déçu. Si tu veux pas, n'en parlons plus.

— Je suis mort !

— Comme tu voudras.

Comme elle se penchait pour prendre sa bourse sur le sofa, il lui encercla la taille.

— D'abord, tu devrais être fatiguée, toi aussi ?

— Moi ? Pas du tout ! Mais j'ai faim.

— Où veux-tu aller ?

— Je mangerais du chinois.

— À ton aise. C'est pas loin d'ici. D'ailleurs, on est près de tout en auto.

Diane mangea avec appétit, comme une jeune personne que rien ne trouble. Lacas s'esclaffait en avançant les plats devant elle. Lorsqu'elle eut terminé, il prononça d'une voix modifiée :

— À présent, ce qu'il te faudrait, c'est un digestif.

— On ne sert pas d'alcool ici.

— Je sais bien mais il y en a une quantité dans mon appartement et de toutes les couleurs.

Son regard se fit insistant. Pour Diane, il n'y avait plus à hésiter. Elle sourit, prit ses gants et se leva.

Lacas conduisit en silence. Diane qui avait ouvert le poste de radio, écouta la musique, sans broncher. Au bout d'une vingtaine de minutes, son compagnon dit :

— Nous y sommes !

C'était dans la rue Tupper. Une maison centenaire, cossue.

— J'habite au trente-deux.

L'appartement était neuf, repeint, meublé pour un homme, confortable et, Diane l'aurait juré, insonorisé.

Lacas l'installa dans un fauteuil et se mit à parler avec volubilité tout en fouillant un cabinet à boisson. Il revint avec un cognac et deux verres qu'il posa sur une table basse.

Comme il s'approchait d'elle, les yeux chargés de désir, Diane souffla :

Sois gentil, Paul, demande-z-en pas trop, pour cette fois.

— Hein ?

— Oui... Je te connais à peine, tu sais !

— Ça t'a pas empêchée de vouloir me faire, ça !

— Disons que je préfère voler l'argent plutôt que de le gagner autrement.

— Tu me feras pas de difficulté, non ?

— Mais non, Paul, lui répondit-elle d'une voix douce-reuse. Mais je veux que tu sois patient, voilà tout.

Elle se leva soudainement et, pour se donner une contenance, marcha à travers la pièce jusqu'à une fenêtre qui donnait dans la rue.

Lacas n'avait pas bougé sur le divan. Peut-être se demandait-il s'il était tombé sur une folle ! Elle se retourna, lui décocha un sourire puis s'attrista.

— Bon ! qu'est-ce que tu as à c't'heure ?

— C'est pas que je joue à la pure et à la sainte, tu comprends... Mais les hommes, ils me dégoûtent. Pourquoi tu penses que je mets tant d'acharnement à les voler ?

— Tu me raconteras pas ta vie, non ? Comment ton père ivrogne te battait et ta mère garce te forçait dans le lit de vieillards vicieux ?

— Moi, l'homme que j'aimerais serait celui qui me donnerait la tranquillité, la paix, l'argent bien entendu et pour une mère.

— C'est une rente que tu cherches ?

— Tu comprends très bien ce que je veux dire.

Lacas ricana :

— Alors regarde-moi pas comme ça ! Je ne suis pas ton genre, bébé ! Moi, c'est comme dans la chanson : une femme par jour. Et puis, je m'attends à partir en voyage bientôt, alors...

Le visage de Diane s'éclaira et elle cria presque :

— En voyage ! Tu m'amènes ?

— Tiens, tiens, tiens ! fit Lacas en se rapprochant, t'aimes les voyages !

— Oh ! rien que pour sortir de c'te maudite ville ! J'ai jamais pu.

Elle se colla sur lui et ajouta :

— Si tu m'amènerais avec toi, naturellement que ce serait différent !

— Vrai ?

— Je te jure !

— Montre un peu pour voir...

Il s'approcha et elle lui tendit sa bouche. Comme il la serrait de trop près, elle eut un mouvement de recul qui, en vérité, était commandé par la répulsion :

— Tu m'amènes ?

— Mais je vais pas loin du tout !

— Quand même ! N'importe où !

— Je puis pas t'amener. C'est... c'est pour de l'ouvrage et...

— Bon ! alors n'en parlons plus.

— Eh ! qu'est-ce que tu fais ?

Diane posait sur ses épaules sa cape de vision.

Le téléphone sonna. Avec humeur, Lacas décrocha.

— Très bien, fit-il, je vais prendre l'appel. Allo ? C'est toi ? C'est entendu. Bronche pas. L'autre va aller te rejoindre avec le stock. Ça marche à part ça... Moi ? Demain. Entendu. Salut.

Un longue distance. Diane nota l'heure de l'appel. Tout à l'heure, elle prendrait le numéro de téléphone.

Lacas accrochait.

— Bonsoir, lui dit-elle.

— Non, non, écoute : si tu veux venir, viens. Mais je te préviens. Il va falloir que tu m'attendes.

— Où ça ?

LE VOL DE CORNWALL

— Dans un motel. Je louerai une cabine et nous passerons trois jours ensemble. Puis tu reviendras ici.

— Seulement trois jours ?

— Il faut que je sois à Montréal pour vendredi.

— Ça va. Tu es chic. J'accepte.

— Tu restes alors ?

— Où allons-nous ?

— Toi, tu vas en Ontario, dans un motel.

Lacas ramena Diane chez elle. Sitôt qu'elle fut seule, l'aventurière sauta sur le téléphone et demanda au rédacteur du journal *La Trompette* de vérifier l'appel que Lacas avait reçu. Il provenait de Cornwall. Alors elle téléphona à Archibald Cooper.

— Je connais seulement une grosse compagnie là, fit le propriétaire du journal. La Ives Bedding.

— C'est bien à quoi je pensais aussi !

Chapitre IV

On était au mercredi matin. Lacas venait de quitter le motel où il avait installé Diane. Pour celle-ci, il ne restait donc que deux jours pour découvrir le plan du cambriolage et pour l'empêcher avec la police.

La veille, dans l'après-midi, elle était allée faire un tour du côté de la Ives Bedding. L'usine s'élevait à la limite de la ville. C'était une construction énorme qui parlait de l'importance de la compagnie et du capital qui devait s'y accumuler le jeudi, jour précédant la paye.

Car c'était bien à cela que Lacas en voulait : la paye. Elle s'était promenade longtemps pour voir si elle n'apercevrait pas la Dodge de Cadieux. Et en effet, elle l'avait vue stationnée derrière une maison délabrée qui, comme le disait l'enseigne vissée au-dessus de la porte, avait déjà servi de boutique à un plombier.

— Alors Diane s'était dit aussitôt :

— C'est de là que part le tunnel !

De la boutique désaffectée au mur de la Ives Bedding, il y avait cent pieds et quelques. Si l'on se plaçait sur le côté gauche de la cabane et que l'on tirait une ligne droite du côté de l'usine, on s'apercevait alors qu'elle finissait justement dans les bureaux de l'usine. Lacas avait certainement bien tiré ses plans et le tunnel devait aboutir dans une voûte.

L'usine était ceinturée par une clôture sur laquelle se promenait un fil à haute tension. C'était pour cela que le tunnel avait été nécessaire. Pour venir à bout du système d'alarme, aussi, et pour ne pas avoir à se préoccuper des gardiens de nuit.

De retour au motel, Diane téléphonait à Archibald Cooper.

— C'est beau, mais ce n'est pas suffisant ce que vous me dites là, Diane. Par exemple, vous ne savez pas qui fait

partie de la bande de Lacas. Vous ne savez pas où ils se cachent tous. Vous ignorez à quelle heure doit avoir lieu le vol.

— Mais puisque que vous n'avez qu'à faire surveiller la boutique du plombier pour les prendre ? Je ne vois pas...

— Et qu'est-ce qui vous dit que Lacas ou Cadieux feront partie du cambriolage ? Ils peuvent rester dans l'auto qui attend les complices. L'un peut préparer la fuite tandis que l'autre peut faire le guet. Non, Diane, je veux prendre Lacas avec l'argent dans ses poches.

Diane répondit :

— Vous en demandez beaucoup.

— Je paie cher.

— Alors j'essaierai. Mais écoutez, à partir de maintenant je ne puis plus rien promettre et c'est déjà beau que je me sois rendue jusqu'ici et toute d'un morceau.

— Je vous savais capable de réussir.

Diane avait failli répondre :

— C'est fou ce que les gens peuvent attendre d'une personne.

Puis elle était passée à une banque de Cornwall pour prélever mille dollars sur son compte de dépense.

Au sortir de la banque, elle s'arrêta dans un magasin de robes où elle acheta un « jean » bleu et un chandail rouge.

— Vous avez des vestes de cuir ?

— Oui, mademoiselle.

— Noire ?

— Oui, mademoiselle. C'est pour vous ?

— Naturellement.

— Je vais vous montrer ce qui nous reste.

— Je vais mettre ça tout de suite si vous permettez, vous ferez un paquet avec mon costume.

Lorsqu'elle sortit du magasin, il dépassait quatre heures. Elle marcha dans la rue pour trouver un marchand de voitures d'occasion. Elle en trouva une et, pour la somme de six cents dollars, put l'acquérir : une petite Ford en assez bon état.

— Vous connaissez un salon de coiffure tout près ?

— Non, mais vous en trouverez sûrement un dans la rue Green.

— Merci bien.

— La coiffeuse la reçut d'un air dédaigneux. Il était presque l'heure de la fermeture.

— Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous ?

— Vous êtes capable de m'appliquer un rince noir ?
Quelque chose qui partira à l'eau chaude et au savon.

— Bien sûr !

— Puis vous me coifferez en queue de cheval. Ce sera pas long ?

— Vous êtes la dernière cliente, l'affaire d'une petite heure.

— Mais c'est parfait.

Au sortir du salon de coiffure, Diane était méconnaissable. Pour compléter son déguisement, elle alla chercher des lunettes de soleil. Puis, dans son accoutrement, elle loua une chambre sous le nom de Thompson, nom qu'elle avait donné au vendeur d'auto.

Vers huit heures, elle allait prendre son poste à une trentaine de pieds de la boutique du plombier.

Une heure fila, interminable. La Dodge blanche et bleue apparut. Diane fonça dessus. Cadieux était seul dans l'auto. Elle cogna durement la Dodge du côté du chauffeur puis continua son chemin.

Rendue dans Cornwall, elle se dirigea vivement vers son hôtel, laissa la voiture dans la ruelle, grimpa dans la chambre qu'elle avait louée, se lava la tête, passa son costume et rejoignit la rue par l'escalier de service.

Puis elle héla un taxi et se fit conduire, pour la somme exorbitante de douze dollars, au motel que Lacas avait loué pour elle.

Il n'y était pas. Alors elle s'étendit sur le lit.

La nuit était noire lorsqu'elle ouvrit les yeux. Lacas la secouait rudement.

— Paul ! lui jeta-elle. Jésus que tu m'as fait peur !

— Lève-toi vite ! J'ai besoin de toi.

— Mais bien sûr... qu'est-ce que tu as ? Tu es malade ?

— Non... pas moi. Écoute, tu pourrais prendre soin d'un blessé ? Tu t'y connais un peu ?

— Mais pas du tout ! Qu'est-ce qu'il y a ?

— Un de mes copains. Il a été frappé par une maudite folle. Une fille dans la vingtaine, teenager.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Certainement quelque chose de démolé.

— Mais je comprends pas... Pourquoi ne fais-tu pas venir le médecin ?

LE VOL DE CORNWALL

— C'est déjà fait. Mais je puis pas rester avec lui, tu comprends, j'ai du travail à faire. Et comme il gueule et qu'il arrive pas à manger tout seul...

— Mais oui, bien sûr, je peux bien faire ça pour toi, Paul.

— T'es une bonne fille, je te revaudrai ça un jour, et même bientôt.

— N'importe quoi, tu sais bien qu'entre toi et moi c'est sérieux à présent, Paul.

— Bientôt, je te le promets : je te ferai un cadeau magnifique.

Lacas conduisit Diane dans une maison où elle trouva un homme étendu dans le lit.

— Bonsoir ! monsieur, lui dit-elle.

— Elle était dans la place.

Chapitre V

— Si on laisse passer celle-là, il va falloir attendre encore une semaine !

Cadieux hurla :

— Mais qu'est-ce que tu veux que j'y fasse, sacrifice, je peux toujours bien pas descendre dans le trou avec ma hanche défaite ?

Lacas, qui était assis au pied du lit de Cadieux, hocha la tête.

— Je sais bien, Cadieux, je sais bien, c'est pas de ta faute. Mais le plus de temps qu'on prend, le plus dangereux ça devient. Si seulement tu pouvais venir jeter un petit coup d'œil.

— Je ne puis pas.

— On peut pas continuer tout seul ?

— Vous y connaissez rien. Écoute, on a rencontré de l'eau. Si tu creuses à la mauvaise place, le tunnel va te tomber dans le front. T'aimerais ça t'enterrer vivant ? Et puis, il te reste seulement la nuit. C'est demain vendredi ! Je te dis que c'est trop tard. Ah ! si seulement je pouvais mettre la main sur la maudite, la petite maudite qui m'a organisé comme ça.

Il écumait de rage. Diane, debout près de la fenêtre, l'écoutait, impassible. Elle sursauta lorsque Lacas lui adressa la parole.

— Tu dois te demander à quoi rime toute cette histoire, hein ! bébé ?

— Je commence, répondit-elle.

— Le moins que tu en sauras, le mieux ce sera !

— Du moment qu'il y aura pas de trouble pour moi.

— Inquiète-toi pas : Lacas a jamais entraîné un chum dans le trou.

— Mais c'est bien ce que tu voulais faire avec moi tout à l'heure ! glapit Cadieux.

— Comprends comme moi que c'est dangereux d'attendre.

— Maudite affaire ! Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ! Tu crois pas que c'est comique pour moi de rester étendu toute la journée ?

— Non, bien sûr.

— Les deux autres ?

— Ils se tournent les pouces et ils commencent à s'inquiéter.

— Sais-tu ce que tu devrais faire ?

— Non ?

— Les envoyer à Montréal jusqu'à ce que je puisse me tenir sur mes deux jambes, puis les faire revenir après. Ils auront le temps de « revirer » une bonne brosse entre temps et ça leur remontera le moral.

— T'as raison, fit Lacas qui trouvait l'idée excellente. Même que je vais descendre avec eux autres.

— Hein ? Tu me laisses tout seul ?

— T'es pas seul : Gemma est là.

Ce fut au tour de Diane à protester.

— Toi, ferme-la, hurla Lacas. Quand tout allait bien, tu te trouvais contente d'être avec moi, alors c'est parce que j'ai besoin de toi que tu vas lâcher ?

— Non, bien sûr ! fit Diane, pas surtout si tu prends ça comme ça.

— Je le prends de même. Tu restes avec Cadieux et tu le remets sur le piton. Aussitôt qu'il sera en état de marcher, il nous donnera un coup de téléphone.

— Y va falloir que je couche ici ?

— T'inquiète pas, railla Cadieux, « emmanché » comme je suis là, t'as rien à craindre.

— C'est pas l'idée, rétorqua Diane, mais tout le monde semble oublier que quand je suis venue ici, moi, c'était pour rendre un service, à présent, c'est une job qu'on me donne.

Lacas gifla Diane avec force et elle alla donner de la tête contre le mur.

— Ta gueule ! Tu n'as qu'à faire ce qu'on te demande. On est mal pris !

— T'avais pas besoin, répondit Diane en passant une main sur sa joue rouge, j'avais déjà dit oui.

— Pourquoi que tu files pas, Lacas ? Vois à ce que les deux autres aient pas trop la chienne.

— O.K. Tu sais où me rejoindre ?

— Bien certain.

— Salut. Toi, bébé, fais ce qu'on te demande. Salut.

La porte claqua. Diane attendit un moment, puis se retournant vers le blessé, dit :

— Y perd rien pour attendre !

Cadieux haussa les épaules :

— Bah... tu sais, d'une manière ou d'une autre, avec Lacas on sort jamais gagnant. Il faut toujours surveiller. Toi, si tu essaies de te venger, il te fourra une volée qui te laissera marquée pour la vie.

Et d'une voix plus douce :

— Y t'as pas manqué. Ça fait encore mal ?

— Tu me le demandes ? Touche ma joue, elle brûle !

Cadieux laissa errer ses doigts sur la peau douce et tiède de Diane.

— Comment se fait-il qu'une jolie femme comme toi soit embarquée avec une brute pareille ?

— Me croiras-tu si je te disais que ça fait pas une semaine que je le connais ? Je suis venue parce que j'étais obligée. Il me tenait et je pouvais pas faire autrement. Écoute, écoute...

Elle s'arrêta, comme si inquiétée par les mots qu'elle allait prononcer.

— Tu iras pas nous donner à la police tout de même ?

Diane s'écria :

— Vous donner à la police ? Et pourquoi je ferais ça ? Je ne sais pas ce que vous êtes venus faire à Cornwall !

— Non, mais tu devines bien toujours un petit peu ?

— Un vol ?

— Oui.

— Gros ?

— Entre trois cent mille et quatre cent !

— Bonjour de la vie !

— Alors... tu voudrais pas qu'on manque un coup pareil.

— Si tu parles toujours pour la police, tu peux rester tranquille. Jamais je vous donnerais. D'ailleurs j'ai un dossier moi aussi et les flics je les aime pas tellement, tu comprends.

— Mais ça te chicote la claque que tu as reçue, hein ?

— Pour dire que non, c'est oui.

— Et t'aimerais bien te venger ?

— C'est ça, me venger, une fois pour toute ! Y montrer que je suis pas une garce et qu'il peut pas me faire ça à moi.

— Alors, je puis peut-être arranger ça.

Diane sursauta, regarda Cadieux dans les yeux. Il souriait, écœuramment. Ses yeux pétillaient.

— Tu sais qu'après le coup Lacas t'aurait balancée ?

— Il me laisserait tomber ?

— Il t'aurait fait tomber, tu veux dire, avec une balle dans le front.

Diane devint livide. Elle n'avait pas songé à cette possibilité puisqu'il avait été convenu avec Cooper qu'elle ferait prendre le gangster la main dans le sac. Mais de s'entendre dire qu'un homme avait dans la tête de la tuer la faisait tout de même frémir.

— Le chien ! souffla-t-elle.

— Moi je trouve que quatre cent mille dollars se divise bien mieux à deux qu'à quatre.

— Tu partagerais avec moi ?

— Naturellement, puisqu'on serait associés.

— Et si je disais non et si je racontais tout à Lacas quand il reviendra ?

— Est-ce que ça t'empêcherait de crever une fois l'affaire terminée ?

Le grand vol se compliquait d'une trahison. L'affaire reculée, Diane avait toute une semaine à vivre avec les bandits. Il fallait qu'elle puisse le faire...

— On est ensemble !

— Alors penche-toi un peu. Tu vas voir que moi je gifle pas les jolies filles.

Chapitre VI

La nouvelle était si stupéfiante que Diane et Cadieux, figés, se regardèrent avec des yeux fous.

Il était huit heures du matin. Diane avait dormi sur un sofa, dans la chambre, à deux pieds du lit du blessé qui n'avait cessé de geindre de la nuit. Elle venait d'ouvrir la radio.

Cadieux, moite, les lèvres blanches, murmura :

— Ils ont fait le coup ! Ils ont fait le coup !

Diane se croyait au milieu d'un cauchemar. Elle n'arrivait pas à saisir la réalité, pourtant si évidente, que venait débiter le commentateur de nouvelles.

Cadieux poursuivit, de sa voix rendue méconnaissable :

— Il m'a eu ! Il n'est pas allé à Montréal avec les deux autres. Ils ont risqué de terminer le tunnel, cette fois !

L'annonceur répétait :

— Le plus gros vol commis à Cornwall. Quatre cent mille dollars. Un tunnel... Les voleurs ont dû s'enfuir de très bonne heure ce matin. On soupçonne qu'ils aient pris le chemin de la province de Québec et de Montréal. Une poursuite intensive...

— Mon revolver ! Diane ! Fouille dans ma valise !

L'arme n'y était pas.

Comme elle le disait au blessé, la porte de la chambre s'ouvrit et Lacas entra, rayonnant.

— Lacas ! hurla Cadieux, les yeux révoltés, en bouchonnant le drap de ses deux mains.

— Salut ! Copain ! À ton air, je vois que tu sais !

— Tu as creusé tout seul, tu as fait le vol ?

— Eh oui !

— Où sont les deux autres !

— Je les ai payés tout de suite et, à présent, ils sont à Montréal !

— Pourquoi es-tu resté ? Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

Lacas parut extrêmement surpris.

— Mais j'allais pas t'oublier Cadieux. Toi que j'ai pris la peine de faire venir de New York. Je suis venu t'apporter ta part.

Le blessé se tortillait dans le lit, l'écume à la bouche.

— Je te crois pas ! Je te crois pas ! Tu es venu pour me tuer ! Pourquoi que tu m'as pris mon revolver ?

— Espèce d'imbécile. Je l'aurais laissé pour que la belle te remplisse la tête de plombs ? Non, non, Cadieux, entre toi et moi, c'est à la vie à la mort. Je pouvais pas risquer que c'te garce-là te descende et aille tout raconter à la police.

— C'est pas vrai, Lacas, tu dis ça pour jaser.

— Tiens, je t'apporte même ton argent.

Il lança une serviette sur le lit. Cadieux s'en empara. Elle était bourrée d'argent.

— Vrai... tu dis vrai ?

— Bien sûr... Compte, mais compte donc !

— Lacas !

Le gangster eut un rire profond. Il avait extirpé son revolver.

— Le compte y est, Cadieux ? grinça-t-il.

— Tu ne vas pas me tuer toujours ? T'es pas pour me faire ça à moi, Lacas ? hurla le blessé.

— Et pourquoi que je me gênerais ?

Une peur folle déformait les traits de Cadieux et il était trempé de sueurs.

— Tu te souviens du premier coup qu'on a fait ensemble ? T'as toujours bien buté le gardien de nuit. Tu t'es jamais fait prendre. Hein ? Avoue que c'est parce que j'ai pas parlé ? Lacas ! Lacas !

— Toi, bouge pas, hurla Lacas à l'égard de l'aventurière. Je pourrais te descendre. Dis-toi bien que si je te laisse la vie, c'est parce que j'ai besoin de toi.

— Tu vas pas le tuer tout de même...

— Et pourquoi que je me gênerais ? Les deux autres ont eu leur part, chacun cinquante mille dollars et ils sont tous fiers. Pourquoi que je partagerais avec lui ? Dis-le moi ? Pour rien ! On avait besoin de lui pour percer la voûte, il l'a pas percée. Pourquoi que je le paierais pour un ouvrage qu'il n'a pas fait ?

— Garde l'argent, Lacas, garde tout ! Laisse-moi prendre que l'avion.

— Ça s'adonne que j'ai besoin de ton baptistaire et de ton passeport.

— Lacas...

— J'ai une photo toute prête. Un ami la collera, posera l'étampe et je pourrai filer vers le Mexique.

— Comme ça, t'avais tout calculé C'est pour ça que tu tenais à ce que je te rencontre au Mexique. On partira ensemble... Tu voulais mon passeport...

— Les bonnes affaires sont toujours calculées d'avance. Tourne-toi sur le dos, Cadieux, je veux pas te voir la face quand la balle te rentrera dans le corps.

— Non, non !

Diane, profitant d'un moment où Lacas ne regardait que Cadieux, plongeait sur lui, toutes griffes dehors. Le cognant durement, elle le bouscula jusqu'au lit et Cadieux, dans un effort qui lui arracha un hurlement, se saisit de la main qui tenait le revolver.

Presque immobilisé, Lacas pouvait mal se défendre. Diane lui asséna un coup de poing dans la gorge et il suffoqua. Cadieux réussit alors à s'emparer du revolver.

Il beugla :

— Ah ! Ah ! Ah ! C'est plus la même histoire à présent, hein ? Lève-toi. Merci la belle...

Debout, Lacas roulait des yeux épouvantés.

— Écoute...

Cadieux eut un rire sonore puis tira trois coups. Lacas tomba face contre terre, mort.

— Tu l'as tué, tu l'as tué ! souffla Diane, blanche comme une morte.

— C'est ce qu'il voulait me faire, non ?

— Je sais bien, mais...

— Y avait pas d'autre moyen ! Pour trois cent mille dollars ! Y a bien des choses qu'on peut faire, non ?

L'argent était là, dans la sacoche de cuir.

À présent, il faut penser au départ, dit Cadieux.

— Tu m'amènes ?

— Mais bien sûr ! je puis plus te laisser partir à présent : tu es mon alibi, n'est-ce pas ? Nous étions ailleurs quand ça s'est passé.

— Oui. Qui sont les deux autres ?

Umberto et Alfredo Trafferti. Deux tueurs. Mais nous n'avons pas le temps de nous occuper d'eux, n'est-ce pas ?

Ce qui compte pour nous c'est de passer aux États-Unis. Ensuite au Mexique.

— Pourquoi pas directement au Mexique ?

— Petite idiote, tu crois pas que les aéroports sont surveillés, non ?

— Mais alors...

— J'ai mon petit moyen. J'ai encore des copains dans Montréal, ils se chargeront bien de nous sortir du pays.

— Et une fois aux États-Unis ?

— Je te donne cinquante mille dollars et tu fous le camp. Ça te va ?

— Oui, fit Diane.

Pour le moment, elle n'avait pas le choix : Cadieux tenait encore le revolver. Mais il devait la prendre pour une toquée s'il croyait réellement qu'elle avait avalé l'histoire qu'il venait de lui débiter. Sûr, il avait besoin d'elle pour sortir du pays. Un couple, ça passe toujours mieux. Mais une fois dans son quartier, il trouverait vite le moyen de se débarrasser de sa compagne tout en épargnant cinquante mille dollars. Alors, pour Diane, il ne fallait pas que Cadieux arrive à quitter le Canada.

Elle blêmit lorsqu'il prononça :

— Si tu penses pouvoir filer avec les trois cent mille parce que je suis blessé, tu te trompes.

— Mais voyons ! J'ai jamais eu une idée pareille !

— Alors je te dis ça, au cas. Aide-moi à m'habiller, il est plus que jamais le temps de partir. À présent, ils savent comment le vol a été commis et ils cherchent sans doute ma Dodge que quelqu'un a sûrement remarquée devant la boutique du plombier.

Il passa son pantalon et son veston. Il devait s'appuyer sur Diane.

— Heureusement que tu étais là. Il m'aurait tué. Crains pas, je serai reconnaissant.

Ils sortirent dans la rue. Un taxi les amena jusqu'à la gare. Quelques heures plus tard, ils débarquaient à Montréal.

— Tu parles anglais ?

— Naturellement.

— Alors nous nous installons à l'hôtel Mont-Royal. Touristes américains. Le temps que je rejoigne mon copain. Dans deux jours, nous aurons une voiture, de faux baptistaires. Ensuite, ce sera la grande vie. Ça te va ?

LE COEUR À L'AVENTURE

— Bien sûr ! bien sûr ! murmura Diane, qu'est-ce que je ferais pas pour cinquante mille dollars ?

— Tu parles en fille intelligente. Mais écoute, tu permets que je prenne certaines précautions ?

— Des précautions ?

— Oui... Des fois que tu prendrais l'épouvante à cause du mort, tu comprends ?

— Mais qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu me quitteras pas d'une semelle, tu vas me suivre partout.

— Mais je demande pas mieux.

— Et la nuit, tu dormiras avec une bonne pilule pour neutraliser ta peur.

— Cadieux !

Prudence, prudence, émit-il ; je veux pas que tu files avec le foin.

— Mais je ferais jamais une chose pareille !

— Sait-on jamais, avec les femmes ?

— Alors ce sera comme tu voudras ; où allons-nous à présent ?

— Nulle part. Je donne un coup de téléphone à Charles et j'organise le grand voyage.

Diane se demanda comment elle allait faire pour se tirer de là. Cadieux n'était pas un idiot. Et il avait sur elle un avantage suprême.

Le revolver.

Chapitre VII

— Tout est organisé, on part dans deux jours.

Cadieux tapota la joue de Diane et ajouta, avec des yeux excités :

— Tu perds rien pour attendre.

Le téléphone sonna et il sursauta. L'accord avait été conclu. Un copain devait venir le prendre dans un coin désert de la Gaspésie et le passer dans l'État du Maine, aux États-Unis. Personne sauf Charles savait qu'il était à l'hôtel Mont-Royal ! Et il venait de le quitter. Ce ne pouvait être que lui qui téléphonait !

Il décrocha le combiné d'une main nerveuse et presque aussitôt poussa un beuglement :

— Qu'est-ce que tu dis ? Ça n'a pas de bon sens ! Tout de suite ! Garanti ! Je fais ma valise !

Il accrocha.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Diane.

— Je comprends pas ! Ma photo est dans le journal *Le Midi* ! Je comprends rien ! On sait que je suis mêlé au vol de Cornwall.

Archibald Cooper, n'ayant pas de nouvelles de Diane, donnait un grand coup ! Ou peut-être était-ce Yvan Pascal qui s'inquiétait. Diane réprima un cri de triomphe.

Cadieux allait et venait dans la chambre, en proie au délire. Il ne comprenait pas, et cela arrivait à le jeter sur le bord de la folie. Pour lui compliquer la situation davantage, Diane suggéra :

— Peut-être est-ce Alfredo et Umberto ; peut-être qu'ils les ont pris.

— Je sais pas... Charles m'a pas parlé d'eux.

— Il est question de moi ?

— Non plus.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Partir tout de suite ! Je puis plus attendre deux jours !
— Mais ton copain, il sait pas lui !
— Je pars seul.
— Tu m'amènes pas !
— Je ne sais pas.
— Tu peux être sûr que ton ami osera pas se montrer dans le Maine. On te cherchera partout aux États-Unis.

— Écoute... Il n'y a plus qu'un moyen, il faut que tu me caches !

— Quoi ! fit Diane en sursautant.
— Bien sûr ! Tu dois bien avoir un appartement en ville. Personne sait encore que tu es mêlée à cette affaire !

— Je te jure que ce sont les deux Italiens qui t'ont vendu.
— Qu'est-ce que ça me donne de plus, de savoir ça ! hurla Cadieux. Tu as un appartement ?

— Bien sûr !
— Et tu peux me cacher ?
— Pour un petit bout de temps, oui !
— Alors allons-y !
— Comme tu voudras...

En définitive, Diane préférait cette solution au départ avec Cadieux pour les États-Unis, départ qui était pour elle synonyme de mort. Une fois que Cadieux serait chez elle, il serait comme en prison. Michel et Yvan ne manqueraient pas de venir frapper à sa porte. Alors... Comme il y aurait de la lumière, ils comprendraient vite.

— Il faut se dépêcher.
— Oui, avant que le commis de l'hôtel regarde le journal de trop près.

Il fit rapidement sa valise.
— Nous descendons par l'escalier de service.
— Comme tu voudras.

Dans la rue, il acheta le journal. Sa photo était en première page. On parlait de la mort de Lacas et on le supposait responsable de cet assassinat, mais il n'était nullement question des deux Italiens.

— Je me demande si ce sont eux !
— Faut bien, dit Diane, que veux-tu que ce soit ? C'est sûrement pas moi ; tu m'as pas lâchée d'une semelle.
— C'est loin, chez vous ?
— À deux pas !

— Drôle qu'il soit pas question des Italiens. Il me semble que le journal parlerait de leur capture.

— Moi non plus je ne comprends pas, répondit Diane pour dire quelque chose.

Cadieux héla un taxi et jeta l'adresse de Diane au chauffeur. À présent, il suait à grosses gouttes, montrant ainsi combien il avait peur.

— T'est sûre qu'il y a personne chez toi ?

— Non.

— Ta sœur ?

— Ma sœur ?

— Oui, ta sœur ! Lacas m'a dit que tu avais une sœur.

— Je n'ai pas de sœur ! J'ai dit ça, pour pas qu'il monte chez moi !

— Ah ! Je comprendrai toujours pas pourquoi il t'a amenée à Cornwall !

— Heureusement que j'y étais ! Tu serais encore au lit !

Ceci fit penser à Cadieux qu'il avait encore mal au dos et il poussa un soupir :

— Je ne comprends plus rien, grinça-t-il. Mais je vais savoir. Je vais téléphoner à Roberto et Umberto.

— On devrait tout de suite sortir de la ville, proposa-t-elle.

— Jamais de la vie ! Ah ! Nous sommes rendus ! Chauffeur ! Chauffeur ! Continue...

— Mais Monsieur...

— Passe tout droit que je te dis !

Le chauffeur obéit en bougonnant.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Diane.

— T'as pas vu l'homme en imperméable devant la porte...

— Non...

— Je jurerais que c'est un flic !

— Un flic !

— On surveille ton appartement !

— Mais c'est impossible, pourquoi ferait-on une chose pareille ?

— Je me le demande, murmura Cadieux d'une voix sourde. Je commence à me poser toutes sortes de questions. Je commence à me demander qui peut bien être la teen-ager qui m'a descendu. Je commence à croire que Umberto et son frère sont encore en liberté.

— Mais c'est impossible ça ... qui t'aurait vendu alors ?

— Oui, qui m'aurait vendu alors ? Ce n'est pas toi ! Mais la police a pu connaître le coup... un coup de Cadieux sans savoir lequel.

— C'est idiot ça !

— Je vais en avoir le cœur net. Chauffeur, prenez à droite...

— Écoutez, bégaya le chauffeur de taxi qui savait à présent qui se trouvait dans sa voiture.

— Fais ce qu'on te demande et il t'arrivera rien. Prends Sanguinet, descends jusqu'à Craig.

— Écoutez.

— Fais ce que je te demande. À Craig, tu arrêteras.

— Moi je ferai tout ce que tu veux, je te demande de pas tirer, c'est tout !

— Arrête. Descends.

Cadieux avait son revolver dans la main à présent. Il dit au chauffeur :

— Tu vas sonner au 1908. Tu demanderas qui a demandé un taxi. On dira personne mais tu t'entêteras... Durant ce temps-là, moi, je ferai ce que j'ai à faire...

— Vous allez me faire tuer, bégaya le chauffeur.

— Si tu fais pas ce que je te demande, tu meurs de toute façon !

— O.K. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas tirer.

— Crains pas.

— Le chauffeur traversa le trottoir, sonna à la porte tandis que Cadieux, qui poussait Diane devant lui, se collait le long du mur.

La porte s'ouvrit et le chauffeur demanda d'une voix blanche qui avait demandé un taxi.

— Personne, répondit une voix d'homme.

— Umberto, souffla Cadieux. Alors il n'a pas été arrêté. C'est toi, maudite garce, qui nous a vendus.

Diane se rua sur Cadieux qui sortit son revolver. Le chauffeur poussa un cri. Umberto avait été presté à tirer son revolver.

— Attention, lui cria Diane, c'est lui qui a tué Lacas.

Une balle atteignit Umberto à l'abdomen, tandis que Cadieux tombait à genoux atteint en pleine figure par une balle de l'Italien.

Le chauffeur se jetait dans sa voiture. Diane lui cria :

— Alerte la police !

Puis elle se jeta dans la ruelle.

Fallait empêcher Alfredo, le seul survivant, de prendre la fuite.

Mais elle était sans arme.

Alfredo, qui utilisait l'escalier de derrière, déboucha devant Diane. Il avait une main dans la poche droite de son veston. Elle le laissa passer. Inutile d'essayer de lui couper le chemin : il l'aurait abattue à bout portant.

Le chauffeur revenait.

— La sacoche est toujours dans votre taxi ? lui demanda Diane.

— Oui.

— Ouf ! Merci !

Il y avait un attroupement monstre lorsque Pascal arriva.

— Il en manque un, lui Diane.

— Il manquera pas longtemps, confia Pascal.

— Ah !

— Demain, sa photo sera dans tous les journaux.

Chapitre VIII

Cadieux avait été tué du coup, mais Umberto avait pu être sauvé.

Le lendemain de la fusillade, Diane allait le voir en compagnie de Michel et d'Yvan Pascal.

L'Italien reposait dans une petite chambre d'hôpital gardée par deux agents en uniforme.

Lorsqu'il vit ses visiteurs, son visage se durcit et ses yeux s'emplirent de haine à l'égard de Diane.

Celle-ci s'approcha et lui dit en parfait italien :

— Pourquoi as-tu tué Lacas ?

— Vous êtes folle ! J'ai pas tué Lacas.

— Qui alors ?

— Ce devait être Cadieux.

— Non, puisqu'il était avec moi.

— Alors je ne sais pas...

— Ton frère ?

— Mon frère était avec moi.

— Ça on le saura jamais.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Parce qu'il court encore.

— Tant mieux pour lui.

— Sans son témoignage, tu auras certainement la corde.

Si tu parles, on le prend et ta sentence à toi dépassera pas cinq ans. C'est pas un hold-up et personne n'a été blessé.

— Je parle pas.

— Alors tu expieras pour le meurtre de Lacas.

— Mais puisque c'est Cadieux qui l'a tué !

— Mettons que ce soit lui, moi je dis qu'il était avec moi et on te pend.

— Vous aurez pas l'audace ? murmura l'Italien.

— Et pourquoi pas ? Le public veut un coupable : pourquoi pas toi ?

— Je vais vous dire où est mon frère.

— Voilà qui est mieux.

— Nous avons une maison au Mont-Tremblant. Ma sœur est là. C'est probablement là qu'il se cache.

— Merci.

— Et voilà ! ajouta-t-elle à l'égard de Michel, en se retournant.

— J'y vais, fit Pascal. Je le ramène. Joli coup que tu as fait là, Diane.

— Merci.

— Toute la bande aurait filé aux États-Unis avant que l'on commence à comprendre quelque chose...

— Oui.

Pascal sortit de la chambre.

— Tu viens voir le vieux, alors ? proposa Michel.

— Naturellement.

Lorsqu'ils arrivèrent au journal, il y avait une note sur le bureau de Diane.

Archibald Cooper voulait la voir.

— Je monte avec toi, fit Michel.

— C'est moi qu'il veut voir...

— Tu peux pas le laisser te confier des tâches aussi dangereuses que celle que tu viens d'accomplir, Diane, pense un peu...

— Il me paie beaucoup.

— Oui, mais...

— Non, non. Michel. Laisse-moi monter.

— À ta guise. Je t'attends. Nous souperons ensemble.

Diane gravit l'escalier qui conduisait au domaine d'Archibald Cooper.

Allait-il la féliciter du travail qu'elle avait accompli ?

— A-t-il une autre affaire pour moi ?

Elle frappa.

— Entre, Diane, fit le propriétaire du journal.

Diane entra et referma la porte derrière elle.

* * *

— Assieds-toi.

Elle obéit.

— Je suis passablement satisfait de toi, Diane. Tout l'argent retrouvé, Lacas, Cadieux morts, les autres enfermés. Bref, je suis très heureux. Nous avons un article de journal qui va tout raconter depuis le début, etc., etc. Je pense que le tirage va augmenter. Tu as déjà reçu ton salaire.

— Merci bien, monsieur Cooper.

— Et tu as droit à tes vacances.

— Je suis confuse...

— Où comptes-tu aller ?

— Nulle part.

— Hein ?

— Je ne me sens pas le moins du monde fatiguée.

— Ah ! ah ! Mais c'est que ça tombe bien !

— Vous avez encore besoin de moi ?

— Oui.

— De quoi s'agit-il ?

— Rien de dangereux cette fois.

— Cela m'est égal.

— Il s'agit d'aller chercher quelque chose qui m'appartient...

— Ah ?

— Oui. La vérité.

— Je ne comprends pas.

— J'ai un journal qui publie la vérité. Or, il y a une vérité que je ne connais pas. Je veux que tu me l'apprennes.

— Mais je veux bien, monsieur Cooper.

— Nous reparlerons de cela la prochaine fois, si tu veux.
Bonsoir, Diane.

— Bonsoir, monsieur Cooper.

— Diane sortit, stupéfiée.

— Qu'est-ce que le vieux Bouddha a-t-il bien pu vouloir dire ?

* * *

Michel attendait à la porte du bureau. Il était en transe :

— Qu'est-ce que le vieux hibou attend de toi à ce coup-ci ?

— Pas la moindre idée, répondit Diane.

— Comment ?

— Il veut que je lui apporte la vérité.

— La vérité sur quoi ?

— Voilà ce que je ne sais pas.

— Laisse ce vieux singe tout seul et il trouvera mille façons de pousser une journaliste au suicide.

Diane rit. Elle se sentait confiante.

— Ça peut toujours bien pas être pire que la dernière fois, hein ?

— Quant à ça...

— Tu sais que la copie du journal est sortie depuis une demi-heure et que déjà les appels entrent. Dans le fond, tu as donné un coup de main formidable pour la réputation de la feuille.

— Merci bien. Tu m'amènes manger ?

— Oui.

— C'est drôle comme tu dis ça. Michel, qu'est-ce que tu as ? on dirait que tu es tout drôle.

— C'est que... eh bien ! il y a quelqu'un qui m'attend, qui nous attend, devrais-je dire.

— Ah ?

— Huguette.

— J'ai bien pensé qu'il pouvait s'agir d'elle. Qu'est-ce qu'elle veut ?

— Te parler. Oh !... tu penses, je devine un peu ce qu'elle a à te dire. Il faut que tu me laisses à elle, elle seule peut faire mon bonheur et je t'épargne le reste. Tu peux croire aussi que j'ai essayé de la dissuader. Alors, elle s'est mise à pleurer. Alors, tu comprends, quand une femme pleure...

— J'ai une profonde sympathie pour une femme amoureuse, répondit Diane. Je vais la voir. Naturellement que tu me conduis au restaurant et que tu nous laisses seules.

Michel leva la main.

— Crains pas ! Loin de moi était...

— Oui, oui. Bon ! Alors conduis-moi.

Une fois en face du restaurant, Diane serra la main de Michel et attendit un moment, le temps qu'il disparaisse à ses yeux. Puis elle pénétra dans l'établissement.

Huguette l'attendait dans une boîte capitonnée.

— Bonsoir ! fit Diane.

— Bonsoir ! C'est gentil à vous d'être venue.

— Je voulais vous voir, Huguette, je suppose autant que vous désiriez me voir vous-même. Nous avons des choses à nous dire...

— En effet... et beaucoup même. Mais vous allez prendre quelque chose ?

— Un thé. Rien qu'un thé. Je mangerai plus tard.

— Comme vous voudrez, mademoiselle !

Huguette, lente, attendit que Diane fût servie, eût croqué dans un biscuit. Enfin, elle dit :

— Diane, il faut en prendre votre parti et me laisser Michel.

— Quoi !

— Il n'est pas pour vous !

— Pas pour moi... Mais qu'est-ce qui peut vous faire dire une chose pareille ? Michel et moi avons toujours...

— Vous avez toujours eu des disputes, interrompit vivement Huguette, et cela continuera tant que vous serez Diane Roy et qu'il sera Michel Dupuis. Écoutez, si vous l'aimez, il faut que vous lui laissiez son bonheur.

— Son bonheur ! Mais qui vous dit que vous pouvez le lui faire, son bonheur !

— Mais je lui fais déjà !

— Pardon ?

— Je porte un enfant.

— Mon Dieu...

— Alors vous comprenez, n'est-ce pas ? Diane, il faut que vous partiez, sur le champ.

Qu'allait-il advenir de tout ça ? Cooper tire d'un côté, Huguette pousse de l'autre...

Qui sait quelle direction Diane prendra ?

À la semaine prochaine !

La Bombe humaine

(Aventure n° 235)

Dans *la Bombe humaine*, comme à plusieurs reprises dans la série, le savoir-faire de Diane fera rougir les policiers de la Sûreté municipale de Montréal; intrépide, forte au jeu de la déduction, Diane a toujours une longueur d'avance sur ses collègues de travail.

Elle est moins prompte à réagir, cependant, lorsque les difficultés sont personnelles; toutes les fois que Michel Dupuis, son fiancé, la demande en mariage, «la plus célèbre détective de Montréal» perd ses moyens. En fait, elle ne se sentira jamais tout à fait prête à troquer la vie palpitante d'aventurière contre celle, plus sage, de maîtresse de maison. Pendant plus de deux cents numéros, Michel Dupuis demeurera son «prétendant» le plus acharné, sans qu'elle consente jamais à l'épouser.

La Bombe humaine est l'un de ces récits qui nous font voir une Diane «tiraillée», mais finalement plus encline à s'intéresser à une nouvelle intrigue policière qu'à régler ses problèmes sentimentaux.

LA BOMBE HUMAINE

par Pierre Legrand

Chapitre I

Assise à sa table de toilette, devant son miroir, Diane Roy se souriait à elle-même, à sa beauté, qu'elle n'ignorait pas, et à la bonne fortune que lui apportaient cette beauté et son talent.

Elle était contente d'elle.

Dans la vingtaine pas très avancée, elle avait déjà la meilleure réputation de journaliste de Montréal, et même d'au-delà. Son seul rival en journalisme et en aventures était à ses pieds, follement amoureux d'elle. Rien n'indiquait que cette chance ne continuerait pas.

Les regards de tous les hommes l'avaient depuis longtemps convaincue qu'elle n'avait pas de concurrence sérieuse.

Et le reflet de son miroir, qui lui renvoyait l'image d'un corps harmonieux, blond et mince, visible à travers le nylon vapoureux, prouvait que ces hommes avaient du goût.

Tout ceci valait bien quelques semaines de vacances, quelque part au bord de la mer.

Là elle pourrait décider, dans quelques jours, quel sort il fallait faire aux demandes de plus en plus pressantes de Michel Dupuis, son fiancé.

Il y avait du pour et du contre. Michel Dupuis était grand et beau, populaire, très riche, tout à fait galant. Un peu trop peut-être.

Mais cette manie de faire la cour à toutes les femmes lui passerait bien vite si elle l'épousait. Car Diane Roy avait tout ce qu'il faut pour faire oublier à un homme l'existence même des autres femmes; dans ses bras il fondrait littéralement.

D'un autre côté, ce mariage c'était la fin de la belle vie d'aventures pour laquelle elle se sentait faite. C'était la fin de son métier de reporter à *La Trompette*, métier qui lui permettait d'être au courant, avant tout le reste de la ville, des mystères, des secrets et des événements de la métropole.

Pour la satisfaire entièrement, il faudrait que Michel Dupuis la laisse travailler avec lui à son bureau de détective.

Elle ne se sentait pas faite pour passer sa vie à la maison ; encore moins pour organiser des clubs de bridge ou les œuvres des dames patronesses.

Sa raison de vivre, c'était l'aventure, le danger.

Et le lendemain, le triomphe. Les journaux, la gloire.

Elle avait cessé de penser à ces problèmes matrimoniaux pour se demander quelles nouvelles l'attendaient au journal ce matin-là, dernier jour avant ses vacances, quand la porte d'entrée de son appartement s'ouvrit avec fracas.

Elle entendit courir dans le corridor, le vivoir, puis frapper à sa porte de chambre.

Au dehors, le nouveau venu respirait bruyamment comme après une longue course.

Diane Roy s'était cachée derrière la porte, prête à assommer l'intrus avec le vase chinois qu'elle avait ramassé sur une commode.

— Diane, es-tu là ? Réponds, c'est Michel !

L'air absolument courroucé, elle ouvrit la porte.

— Qui te poursuit ? Même en cas de danger un homme devrait être poli quand il arrive chez une femme !

Puis elle éclata de rire en voyant son fiancé la bouche ouverte, les yeux exorbités, à la fois décontenancé par cette réception plutôt froide et ébloui par le spectacle qu'il avait devant lui.

C'était la première fois qu'il voyait Diane dans cette tenue : robe de nuit ondulante au vent frais du matin, caressant le plus beau corps qu'il soit possible d'imaginer.

Il restait dans l'embrasement de la porte, les mains pendantes.

— Mais entre donc, grand bête ! dit-elle. Viens te reconforter un peu.

C'était du vrai réconfort. Un réconfort de plusieurs minutes.

Dans les bras de sa fiancée, le détective privé oubliait complètement les raisons qui lui avaient presque fait défoncer la porte, occupé uniquement à serrer dans ses bras ce chef-d'œuvre de la création et à goûter les délices qui se déversaient en lui.

Il avait perdu la tête.

Diane Roy, cependant, ne perdait jamais la tête.

C'est là ce qui avait fait sa force et sa réputation.

Pieds nus, elle monta debout sur ses souliers.

Alors qu'il s'imaginait qu'elle voulait se serrer plus étroitement contre lui, elle le repoussa d'un coup sec. Incapable de reculer d'un demi-pas pour se retenir, il tomba piteusement assis par terre.

Le spectacle était aussi charmant vu d'en bas que d'en haut.

— Alors, dit-elle narquoisement, espèce de violateur de domicile, qu'est-ce que tu viens faire chez moi à pareille heure ? À sept heures du matin, en temps ordinaire, j'aurais encore été couchée...

— C'est tout à fait normal...

— Ah ! c'est normal, réplique-t-elle, plus taquine que méchante. Tu as la clé de mon logement, d'accord. Mais c'est pour des cas exceptionnels, pas pour t'introduire chez moi à toute heure du jour et de la nuit.

Michel Dupuis s'était remis sur pied et se préparait à reprendre l'avantage dans ce duel de mots.

La nouvelle qu'il était venu lui annoncer ferait perdre son caquet à cette femme adorable.

— Bien... pendant que tu te pomponnais paresseusement, il s'est passé à Montréal des choses que tu serais peut-être intéressée à connaître. Voilà ce que je venais te dire.

Michel Dupuis était ordinairement assez calme. Et qu'il soit arrivé dans un tel état de surexcitation prouvait que ses nouvelles étaient vraiment extraordinaires.

— Allons, parle, demanda-t-elle. De quoi s'agit-il ?

Tu préfères peut-être que je m'en aille, répliqua-t-il en souriant.

C'était à son tour de manier la moquerie.

— Finis de t'habiller, continua-t-il. Je te dirai ce dont il s'agit pendant le déjeuner.

— Allons, cesse de faire l'idiot, répliqua Diane. Qu'est-ce qui se passe ?

Michel Dupuis avait une envie folle de continuer ce petit jeu pendant une demi-heure, histoire de faire enrager sa fiancée. Mais il n'y avait pas de temps à perdre. Le travail le plus difficile et le plus passionnant de toute sa carrière l'attendait.

— Alors ?

— Une histoire effroyable, dit Michel.

— Des morts ?

- Pas encore, mais...
- Mais quoi ?
- Il va finir par y en avoir, et beaucoup.
- Explique-toi vite.
- Nous avons affaire à un fou.
- Qu'est-ce qu'il a machiné ?
- Autant te le dire tout de suite, c'est un maniaque qui travaille à la dynamite !
- À la dynamite ?
- Écoute bien. À cinq heures du matin, j'ai reçu un coup de téléphone...
- Le fou ? demanda Diane.
- Peut-être. Je ne sais pas encore. Il parlait sans doute avec un crayon en travers de la bouche et sa voix était tellement mauvaise que je ne pourrai jamais la reconnaître entre mille autres.
- Qu'est-ce qu'il t'a dit ?
- Il m'a dit tout simplement qu'il y avait un message très urgent pour moi dans la boîte aux lettres. Enragé, j'ai fermé le téléphone et me suis recouché. Dix secondes plus tard, la sonnerie retentissait encore...
- Encore lui ?
- Oui. C'est sérieux, qu'il m'a dit, ce message est une question de vie ou de mort. Ne vous recouchez pas.
- C'est un fou psychologue... ou qui te connaît bien !
- Ça va ! J'ai été chercher le message.
- Tu l'as ?
- Non. Je l'ai remis à Rozon ; il m'était adressé, mais il concernait chacun des habitants de Montréal.
- Qu'est-ce que c'était ?
- Il s'agissait d'un avertissement qu'une bombe exploserait au terrain de jeux de la rue Dorchester, cinq minutes après l'heure d'ouverture !
- Une écriture d'homme ou de femme ?
- Pas du tout. Les lettres avaient été découpées dans le journal et collées sur un buvard vert, précisa Michel.
- Mais pourquoi vous avertir, demanda Diane, s'il voulait faire exploser ses bombes ?
- Voilà l'astuce. En recevant le message, Rozon a envoyé une équipe d'homme fouiller le terrain de jeux. La bombe était cachée dans un ourson de peluche abandonnée sous les balançoires. On l'a désamorcée une couple d'heures

avant qu'elle n'explode. Deux bâtons de dynamite et un mouvement de réveille-matin.

Pendant qu'ils descendaient l'escalier de la conciergerie, Michel expliquait à Diane en quoi consistait le reste du message, rédigé à peu près comme ceci.

CE MIDI — LA BOMBE EXPLOSERÀ AU JARDIN BOTANIQUE — VOUS NE LA TROUVEREZ PAS — ÉLOIGNEZ TOUS LES CURIEUX ET LES VISITEURS — JE NE VEUX ENCORE TUER PERSONNE. CET AVERTISSEMENT EST LE DERNIER. À L'AVENIR — UNE BOMBE PAR JOUR — TROUVEZ OÙ DANS LES ANNONCES CLASSÉES DU JOURNAL *LA TROMPETTE*.

— C'est tout ? demanda Diane.

— Oui, c'est tout. Soixante policiers fouillent actuellement tous les recoins du Jardin botanique pour trouver le maudit engin. À onze heures, s'ils n'ont rien trouvé, ils feront évacuer le terrain.

— Et mon patron ? dit-elle. Archibald Cooper sait-il que l'assassin dissimulera à l'avenir ses avertissements dans les petites annonces de *La Trompette* ?

— Pas encore. C'est chez lui que nous allons.

* * *

Excitée par tout ce qu'elle venait d'entendre et désireuse de se lancer dans l'aventure à corps perdu, Diane conduisait sa Mercédès blanche comme un bolide à travers le trafic dense du matin. Le moteur à double échappement ronronnait comme une bête furieuse et empêchait les deux passagers de se parler. Arrêté à trois reprises par des policiers, Michel dut leur montrer sa carte spéciale pour éviter les amendes.

Dans la grande salle du journal *La Trompette*, les journalistes travaillaient comme à l'accoutumée, ignorants de l'orage de feu et de soufre qui allait peut-être s'abattre sur la ville.

Diane et Michel Dupuis entrèrent en coup de vent dans le bureau d'Archibald Cooper.

Mis au courant tôt par un coup de téléphone de Michel, Archibald Cooper tournait en rond comme un fauve enragé.

— Enfin vous voilà ! Ça vous en a pris du temps !

— Rien de neuf depuis cette nuit, patron ? demanda Diane.

— Non rien. Sinon que j'ai échafaudé un petit plan. Il faut que rien ne devienne public ou ça va être la panique en ville. Surtout qu'on ne sait pas jusqu'à quel point le maniaque à la bombe est sérieux. S'il arrivait quelque chose de vraiment dangereux, nous révélerions l'histoire et demanderions à la population de ne pas sortir des maisons.

— Et les petites annonces ?

C'était Diane qui avait parlé. Elle achevait, avec ses dents, de couper le pouce de son gant de chevreau blanc.

— J'ai mis deux journalistes là-dessus : Tom Piette et Lucien Carrier. Ils sont au courant de l'affaire et vont m'apporter tout ce qui peut sembler être une indication sérieuse. Ils vont aussi s'occuper de retracer qui a fait passer l'annonce. Il faut finir par pincer le maniaque. On n'est pas pour passer vingt ans à courir tous les jours désamorcer des bombes à gauche et à droite !

Diane n'avait jamais vu son ancien patron et son ami aussi énervés.

De son côté, Archibald Cooper, qui croyait connaître Diane, ne l'avait jamais vue dans un tel état.

* * *

Aussitôt sortis du bureau du propriétaire de *La Trompette*, Michel et Diane sautèrent dans la Mercédès et prirent la rue Sherbrooke en direction du Jardin botanique. Entre Saint-Hubert et Delorimier, l'embouteillage était presque complet.

— Pourquoi as-tu pris cette rue ? tempêtait Michel.

— Parce que c'était pire ailleurs, répliqua l'aventurière. D'ailleurs tu peux toujours marcher à pied si ça ne va pas assez vite à ton gré !

Diane, en effet, ne semblait plus pressée. Que la bombe explose ou explose pas n'avait en fait pas tellement d'importance. Ce qu'elle cherchait, c'était une solution qui pourrait satisfaire son instinct de chercheuse.

— Avec un fou, dit Michel, on ne sait jamais à quoi s'attendre.

— Tu as raison, il n'y a pas de mobile à son crime, répliqua Diane, apparemment peu convaincue. Un fou, ça tue pour tuer, n'importe qui et n'importe quand.

— Ça sera de la chance s'il n'y a pas plusieurs morts dans toute cette affaire.

Diane mit la radio à tue-tête pendant tout le trajet.

Quand ils arrivèrent au Jardin botanique, il y avait un attroupement devant un gigantesque policier qui barrait l'entrée.

La présence d'une escouade dirigée par André Rozon avait attiré les curieux.

Sans savoir exactement ce qui se passait, ces curieux avaient l'intuition de quelque chose hors de l'ordinaire. La plupart des policiers avaient abandonné leur casquette pour des casques de fibre comme en portent les ouvriers, ce qui ne manquait pas d'alimenter les conversations.

Diane et Michel Dupuis fendirent la foule.

Le policier, qui les connaissait, les laissa passer.

Ils rejoignirent André Rozon dans le bureau de l'administrateur.

Celui-ci se lamentait sur la perte de ses plantes et de ses jeunes arbres. Il faisait pitié à voir. Depuis le matin, les policiers avaient fouillé chacune des serres, vidant les pots de grès un à un, au cas où le maniaque à la bombe y aurait caché son engin.

Ils avaient fouillé toutes les plates-bandes précautionneusement. Des détecteurs de mines, empruntés au corps de génie militaire avaient été promenés sur toutes les pelouses.

À une dizaine de reprises, on avait cru trouver quelque chose. Mais toujours il s'agissait de canalisations d'eau ou de gaz enfouies à un ou deux pieds de profondeur.

Les outils avaient été examinés un à un.

— Alors, Rozon ? demanda Diane en l'apercevant.

— Encore rien.

André Rozon suait terriblement malgré la fraîcheur du vent.

— J'ai l'impression que nous avons affaire à un farceur, dit-il. Nous avons retourné le moindre pouce de terrain sans rien trouver. Tout a été examiné, même les radiateurs, les fournaies du système de chauffage. J'ai fait regarder dans tous les bosquets, tous les arbres. Il n'y a absolument rien. Il ne reste que la serre du fond à regarder. S'il y a une bombe cachée, elle est là. Et nous avons une demi-heure pour la trouver.

En disant qu'il ne croyait pas à la bombe, André Rozon se mentait à lui-même. Le matin, c'est lui qui avait ramassé par un pied le petit ourson de peluche au terrain de jeu. Le poids du jouet lui avait fait comprendre que la bombe se trouvait à l'intérieur.

Depuis cette minute-là il avait la certitude de se trouver en face du plus dangereux maniaque que la ville de Montréal avait jamais connu.

Et il savait qu'une bombe exploserait vers midi au Jardin botanique. Quant à la trouver, c'était autre chose.

Tour à tour les policiers entraient, par groupes de trois ou quatre, faire un rapport sur le secteur qu'ils avaient inspecté.

— Secteur numéro un, plantes tropicales, rien, dit un policier.

— Rejoignez ceux de la salle de chauffage, leur ordonna Rozon. Toujours rien.

Accrochée au mur, l'horloge électrique marquait onze heures moins cinq.

Rozon la regardait fixement, comme si elle avait été un peloton d'exécution.

— Lévesque, fit-il à un policier qui venait d'entrer. Inspectez toutes les voitures et camions qu'il y a sur le terrain.

Visiblement, il cherchait sans trop de méthode où les explosifs pouvaient être cachés.

Il regardait encore l'horloge, qui lui semblait tourner plus vite que d'habitude, comme un engin dont la fonction n'est pas de marquer le temps, mais d'amener le malheur...

— L'horloge, hurla-t-il. L'horloge ! ça ne peut être que là.

Il restait dix minutes.

Pendant que deux spécialistes démontaient l'horloge, après l'avoir débranchée, Rozon fit évacuer le bureau.

— La bombe ne peut être que là, expliqua-t-il. Pas de bruit suspect, pas besoin de mécanisme supplémentaire. Et qui y penserait ?

— Et si la bombe n'était pas là ? risqua Diane.

— Comment pas là ? rétorqua Michel.

— Le message ne disait-il pas « Vous ne trouverez pas la bombe ? » expliqua Diane. Cette affaire me semble montée avec une perfection inimaginable. Et si le maniaque à la bombe a dit que nous ne la trouverions pas...

— Le maniaque est peut-être avisé, reprit André Rozon, insulté du sort que faisait la journaliste à son idée, mais il n'a pas affaire à des enfants.

— Ohé !

La voix venait du bureau que tous venaient de quitter, et où travaillaient les horlogers d'occasion.

— Combien de bâtons ? hurla Rozon en se précipitant vers les ouvriers.

— Ben... on a pourtant regardé derrière. Mais il y a rien de suspect.

Rozon s'affala sur sa chaise, plus livide que jamais, écrasé par son impuissance et mécontent de voir que Diane Roy avait eu raison.

Celle-ci jubilait. Michel Dupuis la regardait avec un air étrange.

— Tu as l'air si certaine de ton coup, nargua le policier, en s'adressant à Diane. Tu pourrais peut-être me dire où elle se trouve, cette satanée bombe ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Ce que je sais, c'est que nous ne la trouverons pas. Ma carrière m'a appris à voir la différence entre les vrais criminels et les amateurs. Et celui-là en est un terrible.

— De l'intuition féminine, sans doute !

Pris entre la colère de Rozon et la calme assurance de sa fiancée, Michel Dupuis se contentait de faire de l'esprit. Mais personne ne riait. Le policier avait sifflé trois fois.

C'était le signal convenu. Au son de ce sifflet, tous les policiers en service devaient évacuer le terrain.

Il restait cinq minutes.

Les agents arrivaient par groupes, pour se réunir près de la rue Sherbrooke.

On les compta. Le dernier arrivait, épuisé par la tension nerveuse plutôt que par le travail.

Derrière la grille, les curieux s'informaient sans cesse.

— On fait sauter une mine, expliqua Michel, illuminé par une inspiration subite.

Les gens qui attendaient quelque chose de plus sensationnel commencèrent à s'en aller.

Rozon faisait un signe d'appréciation. La valeur du détective logeait toute dans cette imagination fertile que possédait Michel et qui lui servait, non seulement à élucider des histoires compliquées, mais à en inventer au besoin.

Il ne restait plus qu'une minute avant midi juste.

Un silence de mort régna sur cette minute qui parut plus longue qu'une année. Chacun regardait à terre devant soi, ignorant complètement dans quel coin du vaste terrain la bombe allait exploser.

Pris d'une habitude qu'il avait contractée durant la guerre, à bord d'un navire, Rozon regardait la petite aiguille de sa montre qui tantôt allait si vite, et maintenant, si lentement.

— Dix, neuf, huit...

«La prochaine fois, pensait-il, il faudra la trouver cette bombe.» Il pensait aux victimes possibles. Il pensait à son orgueil. À son avancement aussi.

— Quatre, trois, deux, un...

Rien ne se passait. Tout le monde, déconcerté, regardait Rozon, attendant des ordres.

Le policier lui-même hésitait. Il commençait à regarder Diane Roy d'un air triomphateur quand on entendit une détonation sourde mais puissante.

Derrière les bâtiments une colonne de fumée, de sable et de cailloux s'élevait.

Un bruit de vitres cassées accompagna la chute des morceaux de pierre dans les serres vitrées.

Diane, son fiancé et André Rozon se précipitèrent vers le lieu de l'explosion pendant que la poussière redescendait autour d'eux.

— Il y avait au moins cinq bâtons, fit Rozon en connaisseur.

— C'est un travail de génie, fit Diane.

Dans une allée, entre un étang et une serre, un gros morceau de pierre brisé était tombé.

— Le cadran solaire, émit André Rozon.

Diane se mit à rire.

— La bombe était bien dans l'horloge, sauf qu'on n'a pas regardé dans la bonne horloge !

Un des agents avait rapporté à son chef un morceau de métal noirci et tordu. C'était la plaque de cuivre sur laquelle étaient inscrits les chiffres et où l'ombre du soleil indiquait l'heure, quelques minutes auparavant.

— Regardez !

C'était Diane qui venait de parler.

De son doigt, elle montrait une fêlure dans la plaque de cuivre. Et au bout de la fêlure, un petit trou rond, grand comme un dix cents, visiblement fait avec un outil.

— C'est le soleil qui a fait partir la charge. Michel donnait sa version des événements. À midi, quand l'ombre du marqueur a laissé le soleil éclairer dans ce petit trou, une cellule photo-électrique placée à l'intérieur, recevant une forte intensité lumineuse, a lancé un flux électrique qui a déclenché la bombe. La partie supérieure du bloc de pierre devait être vide. C'était une place merveilleuse pour cacher la bombe.

— Ce n'est pas un travail de génie, mais de sorcier, rectifia Diane, qui avait le sens de la précision.

Avant de partir, elle tint à se moquer encore une fois du pauvre Rozon, qui semblait en train de faire une dépression nerveuse :

— Au moins, le maniaque a prouvé que votre montre était juste ! Cette fois, elle partit seule, en trombe, malgré les signes de Michel.

La Mercédès, bien connue dans toute la ville, partait pour une destination inconnue.

Chapitre II

Une fumée épaisse, que les ventilateurs n'arrivaient pas à brasser, assombrissait le bureau de Michel Dupuis.

Depuis le retour du Jardin botanique, on fumait cigarette sur cigarette.

Il y avait là le détective privé, André Rozon, et le lieutenant Yvan Pascal.

Pascal avait été chargé de mener l'enquête sur celui que, dans les milieux au courant, on appelait déjà «le maniaque à la bombe». Le matin, il avait laissé son «subordonné» s'occuper de l'affaire mais, devant la tournure des événements, il avait pris lui-même la direction des recherches. Trois cents hommes avaient été mis à son service en cas de nécessité. Tous les congés et les vacances du corps policier avaient été suspendus. Par-dessus tout, on craignait que le public ne soit au courant de l'affaire et que la panique ne le gagne.

Sur le bureau de Michel Dupuis s'étaient les bouteilles de bière vides et les morceaux de sandwiches. Il était huit heures du soir et personne n'était encore sorti depuis l'échec du midi.

— Ça change d'un voyage de noces, Yvan? dit Michel en s'adressant au lieutenant Pascal qui venait de se marier.

— C'est quand même une façon comme une autre de faire la bombe!

— Pas de nouvelles de Cooper?

— Non. J'ai fait appeler toutes les demi-heures. On scrute les petites annonces depuis le matin sans rien découvrir.

— J'ai envie d'aller faire un tour, décida Michel. Peut-être que je trouverai quelque chose.

Au moment où Michel se levait, le sergent de faction à la porte entra, tenant à la main un exemplaire de *Métropole-Soir*, journal rival de *La Trompette*.

— Sur huit colonnes, en manchette, s'étalait en caractères gras, le titre suivant :

QUI EST LE MANIAQUE DE LA BOMBE ?

Les trois hommes étaient suffoqués. Qui pouvait avoir réussi à percer le secret ?

Le téléphone sonna. Michel se précipita dessus. C'était Archibald Cooper.

— Non, non, M. Cooper. Nous n'avons absolument rien dit. *Métropole-Soir* a dû être informé autrement.

— ...

— Je comprends, mais... Quoi ? vous avez trouvé quelque chose ?

Michel raccrocha.

— Qu'est-ce qu'il veut ? demanda Pascal, qui sentait l'affaire lui glisser des mains.

— Il est en furie. Il dit qu'il fait le travail pour nous, mais que les rivaux ramassent les résultats. Quelqu'un a téléphoné à *Métropole-Soir* et expliqué tous les événements. C'est sans doute le maniaque.

— Sans doute ; ce que veulent ces gens-là c'est de la publicité, dit Rozon qui était devenu extrêmement silencieux.

— Cooper croit avoir trouvé quelque chose, il nous demande de venir, ajouta Michel.

* * *

Sur une grande table de travail, dans une pièce attenante au bureau d'Archibald Cooper, étaient éparpillés des dizaines de morceaux de papier, avec une découpe de journal collée sur chacun.

— La plupart avaient été mises de côté et trois d'entre elles étaient cernées au crayon rouge.

— « Vente explosifs tout usage. Surplus de l'armée. S'adresser... »

— Sans intérêt, déclara Yvan Pascal. Je connais la maison.

— Et ceci ? demanda Cooper.

— « Surplus importants travaux barrage : ciment, explosifs, etc. »

— Même chose. Ces gens-là annoncent tous les jours.

La troisième annonce était à peu près semblable. Déjà, les policiers s'apprêtaient à repartir quand Michel Dupuis, qui fouillait depuis quelques minutes dans les reste des découpures, poussa une exclamation :

— Et ceci ?

« Hommes demandés. Travail très dangereux. À proximité explosifs. S'adresser demain, à onze heures, 00650, rue Bourbonnière ».

— Ça a l'air sérieux, remarqua Yvan Pascal.

— Comment ! l'air sérieux ? rétorqua Michel. Ça a plus que l'air.

Notre maniaque veut tuer. Il attire un groupe de chômeurs à un endroit donné, où il a laissé une bombe. Le soir, dans les journaux, vingt ou trente morts. C'est plus que sérieux. De toute façon, c'est le seul indice valable. Le reste n'a aucune importance.

— Cooper, fit Pascal, pouvez-vous me trouver qui a fait paraître cette annonce, son adresse et tous les détails ?

Dix minutes plus tard, un employé du service de publicité arrivait avec les fiches correspondantes. L'annonce avait été envoyée et payée par un nommé Ivar Benedek, habitant trois portes plus loin que l'adresse mentionnée dans la demande d'employés.

Les trois hommes partirent comme des bolides pendant que Cooper, dans l'encadrement de la porte, criait à tue-tête :

— Demain matin, on lira toute l'histoire dans *La Trompette*. Je n'ai pas l'intention de me laisser « scooper » par *Métropole-Soir*. Surtout que c'est moi qui fais le travail !

— Publie si tu veux, mais ne parle pas de la rue Bourbonnière. Il faut que nous prenions le maniaque à son propre piège !

— D'accord.

* * *

Il était dix heures.

Diane Roy avait refermé le toit de sa décapotable et attendait.

Deux heures auparavant, elle avait rejoint Michel par téléphone au bureau d'Yvan Pascal et s'était fait donner les derniers détails de l'affaire du maniaque.

Elle était arrivée sur les lieux en même temps que les policiers. Sans bruit et sans alerter personne, les agents avaient fouillé de fond en comble le 00650, Bourbonnière, sans rien trouver. La bombe n'était pas encore dans cet ancien garage transformé en entrepôt, et complètement vide sauf une table située près d'une demi-cloison.

Un policier était resté à l'intérieur de l'édifice pour surprendre le maniaque quand il viendrait déposer son engin.

Pour éviter d'attirer l'attention, Diane Roy avait fait semblant de repartir puis était venue stationner sa voiture à peu de distance.

Elle attendait elle aussi la venue du maniaque à la bombe.

Si ses déductions étaient justes, il viendrait. Ce serait un petit homme, plutôt mince, bien vêtu.

L'explosion du Jardin botanique n'avait pas cessé de l'intriguer. Tout de suite elle avait reconnu le travail d'un criminel d'une intelligence démoniaque. Et une intuition l'avait poussée à entreprendre quelques démarches qui allaient peut-être porter fruit.

Sa montre marqua successivement une heure.

Puis deux.

Trois heures.

Engourdie par le froid de la nuit et le peu d'espace de son automobile, elle attendait, de plus en plus consciente de s'être trompée. Si l'homme avait voulu, il serait venu de nuit. Et il commençait à faire jour.

À six heures, une voiture s'arrêta derrière la sienne.

— Tiens ! Tiens ! Diane Roy mène sa petite enquête personnelle ! C'était Michel Dupuis, qui visiblement n'avait pas dormi plus que sa fiancée. Deux nuits passées sans dormir avaient altéré son teint.

Diane elle-même était moins fraîche que la veille, alors que la chasse à la bombe avait commencé. Mais une telle beauté résistait même à la fatigue. Son visage prenait même un nouvel attrait. Michel s'assit près d'elle dans la Mercédès et l'embrassa longuement comme s'il allait la perdre pour des semaines et des mois.

Ce fut André Rozon qui vint troubler le délicieux et reposant tête-à-tête.

— L'amour finira par t'enlever ce qui te reste de forces. Viens plutôt travailler.

— Grosse bête, fit Diane.

— T'en fais pas, reprit Rozon. S'il crève à la tâche, je me ferai un plaisir de venir le remplacer.

— Et le nommé Yvar Benedek ? demanda Diane. A-t-il parlé ?

— Il a parlé sans rien dire, répondit Michel. Depuis son arrestation hier soir, il ne cesse de répéter qu'il est un honnête commerçant. C'est un Hongrois qui s'est fait, semble-t-il, un petit commerce depuis son arrivée ici.

— L'avez-vous relâché ? reprit Diane.

— Ah non ! Il avait l'air trop pris en flagrant délit quand nous sommes arrivés chez lui hier soir. J'ai rarement vu quelqu'un qui ait l'air aussi coupable. Il a commencé par nous supplier, dans un mélange d'anglais et de français incompréhensible.

Le nommé Benedek arrivait à son tour, coincé entre Yvan Pascal et son adjoint.

— Moi rien fait si mal... Pour vivre seulement. Give work to poor men.

— Assez, interrompit Pascal. On l'a assez entendue ta petite histoire. Si t'as pas mis de bombe ici, tu vas t'y asseoir et recevoir les chômeurs que tu attends. La peur te fera peut-être parler.

* * *

Vers dix heures, Yvar Benedek était installé derrière sa petite table, deux caisses de fruits qui lui servaient de classeur à ses côtés. Le tout avait été soigneusement inspecté par les policiers.

Pour plus de sûreté, le lieutenant Pascal avait fait fouiller de fond en comble l'entrepôt une deuxième fois. On avait également examiné les dalles du trottoir et les bouches d'air. Une équipe de travailleurs de la ville était venue vider la bouche d'égout qui longeait le trottoir.

Définitivement, il n'y avait rien.

Assis à sa table, Benedek avait perdu toute sa façon.

Peu à peu des hommes se mirent en file à la porte de l'ancien entrepôt. Benedek voulait les faire entrer tout de suite, mais Yvan Pascal insista :

— Tu les a demandés pour onze heures. Il y a une raison à ça. Aussi, tu attendras onze heures.

À l'heure fixée, il y avait une dizaine d'hommes à la porte. Les policiers s'étaient retirés à l'écart, tout en surveillant les lieux.

Ils ne voulaient pas révéler leur présence ni intimider les chômeurs.

Benedek expliquait, dans son jargon, le travail qu'il attendait de ses employés. Il était sous-contracteur, spécialisé en travaux de démolition et d'excavation, selon la saison. Il refusa les deux premiers ; après un long marchandage, en accepta un, à qui il remit une carte d'affaires.

Les trois suivants furent acceptés. Il ne restait que quatre hommes à l'extérieur. Deux jeunes, et deux plutôt âgés.

Les deux jeunes, après quelques discussions, furent acceptés. Le premier vieux, refusé.

Quand le dernier entra, il était près de midi.

Au fond de l'entrepôt, derrière un escalier, Yvan Pascal, Michel Dupuis et deux agents avaient la gorge sèche. Ils regardaient leurs montres, puis Benedek, attendant que celui-ci, qui savait sans doute à quelle heure se produirait le drame, se lève et s'enfuie. Benedek discutait toujours.

Le vieux, cheveux gris, moustache grisonnante aussi, semblait implorer, faisant de grands gestes. Penché sur sa chaise, il avait placé ses coudes sur la table de Benedek et semblait prier, comme devant une statue. Il tenait entre ses bottines sa boîte à lunch déposée par terre comme si ç'avait été là son seul bien.

Au fond de l'entrepôt, Pascal ne tenait plus en place :

— Il va tous nous faire sauter, le têtù.

— Quelle heure ?

— Sans importance, puisqu'il n'y a pas d'heure fixée. De toute façon, il est midi.

— On serait peut-être mieux de sortir, dit Rozon. Un type assez fou pour assassiner est assez fou pour se suicider. On aurait plus de chance de le faire parler au bureau.

Yvan Pascal s'était détendu comme un ressort et il partit vers la porte. En arrivant au bureau de Benedek, il dit simplement :

— C'est fini, les consultations. Toi, viens-t'en.

Le vieux était parti, remplacé par un jeune homme venu sur le tard. Yvan Pascal lui fit signe de repartir.

Il sortit, suivi de Michel, d'André Rozon, et d'un agent. Benedek le précédait.

En passant le seuil, il entendit un déclic derrière lui. D'un coup d'œil vers l'intérieur, il vit la boîte à lunch du vieux, restée par terre sous la table. Il comprit.

— Tout le monde par terre, hurla-t-il, entraînant ses compagnons dans une vigoureuse poussée.

Le sol sembla se soulever sous eux. Michel eut l'impression qu'une locomotive le frappait dans le dos et roula au milieu de la rue, passant par-dessus Rozon et Pascal.

Une partie du mur de façade s'était effondrée sur le trottoir. Toutes les fenêtres avaient volé en éclats d'un bout à l'autre de la rue.

Des gens apeurés commençaient à sortir des maisons environnantes. Le spectacle n'était pas joli.

Devant la maison éventrée de la rue Bourbonnière, le lieutenant Pascal se relevait péniblement, encore chancelant, portant la main à sa tête.

L'agent qui sortait le dernier était étendu au milieu de la rue, assommé. André Rozon était courbé en deux, assis au bord du trottoir, essayant de reprendre son souffle. Le sang lui coulait des oreilles. Yvar Benedek, à genoux au milieu de la rue, et qui pourtant semblait ne rien avoir, gémissait et pleurait dans une langue incompréhensible. Le revolver à la main, craignant une émeute, Pascal donna l'ordre de faire évacuer la rue.

Diane Roy, en pleurs, arriva à la course et se jeta sur le corps de Michel, toujours inanimé sur la chaussée. Le col de sa chemise était ensanglanté.

Avec précaution et avec des gestes d'une douceur infinie, Diane essuyait le sang qui le couvrait, se servant de son luxueux châle mauve. Sa chevelure rousse semblait faire une autre tache de sang sur son veston pâle.

— C'est rien de grave, rentrez chez vous ! hurlait le lieutenant Pascal debout devant la foule.

Une rumeur circulait déjà : « Le maniaque à la bombe... Le maniaque à la bombe ».

Yvan Pascal qui, peu de temps auparavant, était prêt à envoyer Benedek à l'échafaud, se voyait maintenant obligé de le défendre contre une foule prête à le pendre au premier lampadaire venu.

Michel Dupuis reprenait lentement conscience. Il se sentait la tête légère comme un ballon et avait le goût de plaisanter :

— Diane, il fallait bien une fée comme toi pour me ressusciter ! dit-il. Continue, bel ange roux, et dans dix minutes je serai l'homme le mieux portant de la terre.

Il n'avait pas grand-chose. Un fragment de brique l'avait frappé à la tête, lui faisant une profonde entaille. C'est de là que venait le sang.

Le seul blessé grave était l'agent qui accompagnait le détective et les deux officiers. Il était toujours évanoui et une ambulance arrivait pour le transporter à l'hôpital.

Benedek, qui comprenait enfin ce qu'on lui voulait depuis la veille au soir, s'était réfugié dans l'auto des policiers en criant :

— Pas moi... Pas coupable. Moi pas explosion. Unknown to me.

— Peut-être, bougonna Yvan Pascal, mais tu auras à m'expliquer comment il se fait que c'est toi qui as placé l'annonce dans le journal. Non ! mais ai-je été bête ! Bête comme ça, ça ne se peut pas...

— T'as raison, dit Michel, bête comme toi ça n'existe pas.

La dynamite lui avait monté à la tête comme un cocktail trop fort.

Tous avaient compris. C'était le vieux qui était venu déposer la bombe cachée dans sa boîte à lunch. Et il était déjà loin. On n'avait ni son nom, ni son signalement. On s'était laissé jouer.

Comme des enfants.

Diane elle-même se rongait les poings. Avoir attendu toute une nuit dans la voiture sans penser que le maniaque avait tout prévu. Sans penser que son plaisir était de déjouer les pièges les mieux organisés...

* * *

Les intuitions de Diane Roy étaient sans doute bonnes.

Elle n'avait pas reconnu l'homme qu'elle soupçonnait sous le déguisement de vieux chômeur qu'il avait pris. Une paire de moustaches et de la poudre dans les cheveux l'avaient trompée, mais il y avait encore moyen d'arrêter l'orgie de meurtres que préparait cet homme.

LE COEUR À L'AVENTURE

Alerter la police ne servait à rien, elle n'avait que des soupçons.

Il fallait qu'elle découvre tout elle-même.

Pendant que son fiancé et les policiers allaient tenter de découvrir la prochaine cible du maniaque, elle tenterait de s'introduire dans son propre repaire.

Michel était parti pour l'hôpital. Diane sauta dans sa Mercedes et partit en faisant crier les pneus. Avant une heure, elle saurait la vérité. Elle aurait démasqué l'infâme assassin.

Chapitre III

La scène ressemblait parfaitement à celle de la veille au soir, avec une seule petite différence.

Michel avait un bandage à la tête, André Rozon, de la ouate dans les oreilles, et Yvan Pascal avait la mine plus défaite que jamais.

Il avait passé la journée à cuisiner le suspect, Ivar Benedek.

Ce dernier semblait avoir été rendu complètement idiot par l'explosion. Il avait compris qu'on l'accusait d'être, sinon le maniaque à la bombe, du moins son complice, et ne faisait que répéter « Pas moi... pas moi... pas explosion ».

Il y avait pourtant chez cet homme quelque chose de pas correct. Il avait le regard d'un homme qui craint d'être découvert. Deux sergents continuaient à le cuisiner.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Michel, très las.

— On attend la prochaine, répondit Rozon. Ce vieux à la boîte à lunch va trouver le moyen de faire sauter autre chose, probablement à la même heure.

— On n'attend pas, idiot, répliqua le lieutenant Pascal. Si nous ne trouvons rien c'est que nous ne valons rien. L'an dernier, la police de New York a pincé un maniaque du même genre que le nôtre en moins d'une journée.

— Chez Archibald, à *La Trompette*, on n'a rien vu ?

— Pas aux dernières nouvelles.

— Je commence à penser comme Diane, dit Michel. Nous n'avons peut-être pas affaire à un fou. À propos, personne n'a entendu parler de Diane ?

— Non. Je l'ai vue pour la dernière fois au moment où elle quittait la rue Bourbonnière ce matin. De toute façon, fou ou intelligent, dans des cas semblables, c'est du pareil au même.

— J'ai l'impression que demain il va y avoir des morts, fit sombrement Rozon.

— Comment ça ?

— Hier, pas de victimes. Et tout était prévu pour qu'il n'y en ait pas.

— Aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, c'était prévu pour qu'il y en ait une ou deux, pas davantage.

— Et après ?

— Eh bien ! reprit Rozon, après c'est demain. Si vous vous souvenez bien du message, il disait : je ne veux pas tuer encore. Il laisse entendre que ça viendra.

— Autrement dit, rétorqua narquoisement Michel, tu nous conseilles d'avoir confiance au fou ?

— C'est ça, confiance au fou.

— Idiot.

— Jusqu'à présent, il ne nous a pas menti. Pourquoi changerait-il son style ?

— André a raison, intervint Yvan Pascal avec autorité. Il ne nous a pas menti et il ne nous mentira pas. C'est son plaisir de fou de nous jouer après nous avoir avertis. Il faut lire *La Trompette* ligne par ligne, c'est là que se trouve la solution pour demain. Et il faut la trouver. Pas de solution et nous aurons sur les bras un chapelet de morts.

* * *

Dans le bureau d'Archibald Cooper, la lumière ne s'éteignit pas de la nuit. Quand on éteignit, le matin, c'était parce que le soleil était levé.

Mais Michel Dupuis, Yvan Pascal et André Rozon étaient toujours là.

Non seulement la devinette posée par le maniaque à la bombe était-elle plus difficile que les précédentes, mais les limiers étaient exténués et leurs facultés s'en ressentaient.

— Quel jeu de fou ! dit Cooper. Je préfère le golf.

— Ou les mots croisés ? ricana Rozon.

— Débrouillez-vous, dit Michel. Moi j'appelle Diane. Ça me rafraîchira les idées. À tout à l'heure.

Le travail n'avait pas repris quand Michel revint. Seule la quatrième bouteille de cognac avait baissé de trois pouces.

Michel était livide :

— Diane n'est pas chez elle, dit-il.

— Peut-être est-elle déjà sortie.

— À six heures ? Tu divagues, fit Michel, fort inquiet.

— Ou elle n'est pas encore rentrée, ça se peut.

— C'est précisément ce qui m'inquiète.

— Ne devait-elle pas partir en vacances ce matin ? demanda Cooper.

— Pas après ce qui s'est passé hier. Et elle ne serait pas partie sans m'avertir, précisa Michel Dupuis. J'ai l'impression qu'elle savait quelque chose que nous ignorons. Yvan, fais chercher sa voiture.

Le téléphone sonna avant qu'Yvan ait pu mettre la main dessus.

— Allô ! quoi ? Benedek a parlé ?...

— ...

— Pas d'autre chose ?

— ...

— Continuez à questionner. Pourquoi a-t-il fait paraître cette annonce ? C'est ce que je veux savoir.

Il raccrocha rageusement.

Puis il reprit le téléphone pour donner le signalement de la voiture de Diane Roy et demander qu'on la recherche activement.

— Si Diane a eu un malheur, c'est qu'elle était sur la piste. En retrouvant sa voiture nous retrouverons le maniaque, dit-il.

— Qu'est-ce qu'il a dit, Benedek ? demanda Rozon.

— Il a avoué quelque chose que nous ne cherchions pas. Il n'engageait que des compatriotes hongrois, à des salaires de famine, et demandait un fort pourcentage de leur salaire pour leur assurer du travail.

— Ça ne vaut pas cher pour nous, dit Michel.

Sans grande conviction, Archibald Cooper s'était remis à feuilleter les pages d'annonces de son journal. Jamais des pages de ce journal qu'il aimait par-dessus tout ne lui avaient paru aussi insipides, aussi ennuyantes.

Il suivait du doigt :

« Logements... terrains à vendre... maisons... Hommes demandés. »

C'est cette colonne des « hommes demandés » qu'il avait parcourue le plus patiemment, parce que, la veille, c'est là

qu'ils avaient trouvé ce qu'ils cherchaient. Mais pas aujourd'hui.

Il continuait :

« Emplois demandés. Divers... Autos à vendre... Pièces d'auto... Moteurs d'avion... »

— Et si c'était un avion que le fou veut faire sauter demain, dit Cooper, soudain rempli d'inspiration. Regardez !

L'annonce se lisait comme suit :

« Moteur et diverses pièces d'avion accidenté. À vendre bas prix Hangar 16. Dorval. »

— Ce n'est pas très précis comme indication, dit Michel. J'ai l'impression que nous faisons fausse route.

— Il faut surveiller tout ce qui se présente, dit Yvan. J'enverrai des hommes. À défaut d'autre chose, nous suivrons cette piste. Tant pis si je n'ai pas confiance.

— Tu as raison, on ne peut rester à rien faire.

Dix minutes plus tard, la voiture de police filait vers Dorval.

* * *

Pendant ce temps, Diane Roy revenait lentement à elle.

Elle tenta, mais sans succès, de bouger. Elle était solidement attachée à un pilier de fer et bâillonnée.

La corde qui lui retenait les poignets servait aussi à la tenir contre le pilier. Elle sciait sa taille fine, à travers la blouse de nylon.

Le moindre geste de Diane Roy lui était une souffrance inouïe. Ses chevilles étaient enflées et irritées par la corde de chanvre. Le coin de pilier lui meurtrissait l'épaule gauche.

Se mordant les lèvres, elle découvrit qu'elles avaient un drôle de goût. Une poudre lui irrita la langue. « Sans doute du sang séché », pensa-t-elle.

Ironiquement, elle songea que le problème du mariage qui la tracassait si fort quand tout ceci avait commencé n'existait plus. Si son fiancé la découvrait dans cet état, il ne voudrait plus d'elle !

La veille, en quittant la rue Bourbonnière, elle s'était précipitée au bureau d'affaires de *La Trompette* et avait demandé un exemplaire de ce journal pour chaque jour de la semaine.

La conduite du nommé Benedek l'avait conduite aux réflexions suivantes :

Elle était convaincue qu'il n'avait rien à voir dans l'affaire du maniaque à la bombe. Il lui était venu une idée qu'elle avait voulu vérifier.

Son intuition ne l'avait pas trompée. L'annonce qui demandait des hommes pour le travail de dynamitage ne se trouvait pas uniquement dans le journal du matin. Elle avait été publiée régulièrement depuis une semaine. La piste était donc fausse et il fallait la laisser.

Sa première idée était probablement la bonne.

Elle était repartie en voiture vers Westmount après avoir jeté un coup d'œil dans l'annuaire de téléphone pour y découvrir l'adresse qu'elle cherchait.

À Westmount, elle était passée deux ou trois fois devant une grande maison, construite à flanc de montagne. Une maison sombre, en pierre grise, très grande, et qui semblait abandonnée.

Elle avait stationné sa voiture dans une rue transversale, à quelque distance, et s'était engagée avec précaution dans l'allée qui menait au garage attenant à la maison.

Un coup d'œil dans le garage lui fit découvrir qu'il était vide. Une odeur d'oxyde de carbone, encore forte, semblait prouver qu'on y avait laissé tourner le moteur d'une voiture peu de temps auparavant.

Ainsi, le vieil homme à la boîte à lunch n'était pas revenu. Il avait pris le temps d'aller se démaquiller et changer ses vêtements pour revenir sans éveiller l'attention.

Elle s'était approchée d'une porte de service et avait tiré de sa blouse un passe-partout. Après quelques essais, la porte s'ouvrit.

La maison était vide.

Dans le vivoir, un verre vide à côté d'une bouteille de cognac fortement entamée.

Elle avait sursauté, malgré sa certitude.

Sur la table gisaient un journal et une paire de ciseaux. La première page du journal était criblée de trous carrés. L'homme y avait découpé les lettres qui avaient servi au message que Michel avait trouvé dans sa boîte.

Audacieuse, elle avait emprunté une gorgée de cognac, pour se donner du cœur, et avait continué son exploration. Des chambres surtout, inhabitées. Un autre salon, une

cuisine. Le hasard lui fit découvrir, sous l'escalier, la porte d'une chambre à débarras encombrée d'outils domestiques.

Par terre, il y avait une pleine boîte de dynamite !

Ou plutôt une boîte de dynamite à demi-pleine. Une boîte où on avait enlevé vingt bâtons.

Elle avait fait le calcul rapidement : trois bâtons dans l'ourson découvert au terrain de jeu, cinq bâtons ou à peu près au Jardin botanique, autant rue Bourbonnière, cela faisait treize bâtons.

Les sept autres étaient sans doute déjà placés quelque part dans un paquet infernal !

De quoi tuer toute une foule !

Diane Roy tenta de se libérer de ses liens en poussant un gémissement de douleur.

Son geôlier connaissait bien son métier ! Elle avait de la peine à ramasser ses idées.

Dans la chambre à débarras, où l'homme l'avait découverte, il y avait une table couverte de cadrans démontés, de pièces d'horlogerie, de fils électriques et de détonateurs.

C'est pendant qu'elle examinait avec stupeur cet arsenal diabolique qu'il la surprit. Il était entré sans bruit, comme un chat.

— Alors ! ma jolie dame, avait-il dit. On vient prendre des leçons de dynamitage ?

Elle s'était retournée, les jambes coupées par la surprise.

Son premier geste, celui d'attaquer comme une tigresse, était demeuré sans suite. L'homme tenait un énorme revolver allemand à la main.

Heureusement pour lui, car en ce moment elle le haïssait d'une haine assez puissante pour terrasser une armée. L'assassin qui avait failli tuer son fiancé était là, devant elle.

Seule la gueule d'un Lugger les séparait.

La gardant toujours sous la menace du revolver, il l'avait invitée à s'asseoir, puis à verser deux cognacs. Elle avait obéi, car il fallait avant tout gagner du temps.

— Je vois que vous avez goûté à mon cognac ? dit-il en souriant doucereusement.

Ce sinistre individu remarquait donc tout ! Rien ne lui échappait.

— Normalement, dit-il, vous m'auriez entendu entrer. Mais quand j'ai vu une Mercédès blanche si près de la maison,

j'ai été prudent. Cette Mercédès, je l'ai vue ce matin, n'est-ce pas ?

Oui, décidément, il remarquait tout. Elle avait pressenti que le « maniaque à la bombe » était d'une force supérieure ; maintenant elle en était plus que sûre.

Elle décida de jouer la femme aimable, celle qui comprend tout et veut simplement proposer une affaire.

— Dès le Jardin botanique, dit-elle, j'ai su à qui j'avais affaire. Cette habileté m'a renversée et j'ai voulu vous rencontrer. Dans ma carrière j'ai rencontré des milliers d'hommes. Mais jamais un homme avec qui je puisse jouer d'égal à égal. Ça m'a fait plaisir de rencontrer quelqu'un de ma force.

— Vous êtes sûrement forte, avait-il répondu. J'ignore encore comment vous avez pu me démasquer si vite.

— Oh ! très simplement, un jeu d'enfants, dit-elle.

Il faut avoir vu Diane Roy à l'œuvre pour savoir ce que c'est qu'une séductrice. Pendant une heure, elle avait si bien manœuvré que la méfiance de l'homme à la boîte à lunch était presque tombée.

Il jouait toujours avec son revolver, mais de façon plus négligée, et seulement avec un reste de méfiance.

En fait, il était heureux d'avoir rencontré, contrairement à ce qu'il s'attendait, quelqu'un qui semblait le comprendre et même l'approuver. Tout en admirant la beauté de sa prisonnière, il lui avait raconté ce qu'il faisait depuis quelques jours, avec enthousiasme.

Diane lui servait cognac sur cognac, se penchant profondément pour exhiber tous les avantages dont la nature l'avait généreusement parée. Elle avait réussi à cacher toute sa rancœur et se faisait aussi charmante que possible. Chacun de ses gestes était comme ceux d'une chatte. Elle s'exclamait et le félicitait chaque fois qu'il racontait la façon dont il avait berné la police.

— Encore un autre cognac, mon petit génie, susurra-t-elle, presque tendrement.

— Oui, belle inconnue, répondit-il.

Elle prenait garde en s'asseyant de relever sa jupe assez pour qu'il devine la beauté de ses jambes, longues et élancées comme celles d'une biche.

Le cognac, les gestes souples de Diane, sa grande beauté, et son violent parfum montaient rapidement à la tête de l'homme à la boîte à lunch.

— Qu'est-ce que vous vouliez ? Car vous êtes venue pour me rencontrer, n'est-ce pas ?

— J'étais venue pour m'assurer que c'était bien vous le surhomme qui faisait trembler toute la police de Montréal, dit-elle. Quand vous êtes arrivé, j'en étais convaincue et j'allais m'installer ici pour vous attendre.

— Et qu'est-ce que vous m'auriez demandé ?

— Rien, reprit-elle. Je voulais simplement vous connaître. Certaines jeunes filles admirent les acteurs. Moi j'ai un idéal plus élevé. Ce que je cherche chez un homme, c'est un rival ; quelqu'un dont je me sente l'égale. Et vous êtes insurpassable, mon...

— Albert, précisa-t-il. Je m'appelle Albert.

— Vous êtes insurpassable, mon cher Albert.

À un certain moment, l'homme à la boîte à lunch, Albert, avait remis son Lugger dans sa poche. À ce moment, Diane s'était arrangée pour ne pas regarder afin qu'il ne vit point la lueur de triomphe qui éclatait dans ses yeux.

L'homme était là devant elle, désarmé. Elle n'avait pas de preuve, mais une confession, ce qui valait tout autant.

Elle attendit encore un peu pour effacer toute sa méfiance et continua de faire la chatte. Il fallait qu'elle le fasse boire encore, car, même petit, il semblait extrêmement vigoureux et très sportif.

Il était passablement plus âgé qu'elle. Quarante ans environ. Assez petit, mince, très droit. Elle ouvrit l'appareil de radio.

— Que faites-vous ?

— Je cherche de la musique. Vous aimez la musique ?

— Pas tellement.

— J'aurais aimé fêter la rencontre d'un homme tel que vous en dansant.

— Vous n'avez pas besoin de danser pour rendre un homme fou de vous, remarqua-t-il. Seulement à vous regarder, j'ai déjà envie de vous serrer dans mes bras.

Il s'était penché sur elle et l'embrassait dans le cou. Diane feignit la joie et le bonheur. Elle le regarda en souriant.

— Vous êtes aussi adorable que supérieur, dit-elle. Je craignais que vous ne soyez un de ces vieux messieurs ronds-

de-cuir, tout occupés à leurs affaires. Faites-moi visiter le château.

Ils étaient partis à rire tous les deux ensemble et avaient gagné les étages supérieurs. Le «château» était plutôt miteux. Certaines pièces étaient vides de leurs meubles. Le ménage n'avait pas été fait depuis longtemps. Albert avait peut-être été riche mais, depuis longtemps, l'argent s'était enfui, semblait-il.

— Vous avez de la famille ? demanda-t-elle.

— Non. Ou plutôt si. Un frère plus vieux que moi. J'ai été marié. Pas d'enfants. Ma femme m'a quitté.

Il était devenu plus sombre en révélant ces secrets.

En passant devant une chambre, il tenta de la pousser à l'intérieur.

— Il est encore très tôt, dit-elle en souriant. Redescendons.

Le soleil venait de se coucher.

Le vivoir était dans la pénombre. Diane s'approcha d'Albert, l'air transfiguré, et jeta ses bras autour de son cou. Il l'embrassa passionnément. De ses mains agiles, elle lui caressait les épaules et la poitrine. Elle l'enserra à la hauteur de la taille et remonta lentement ses bras, tout en lui caressant le dos tendrement. Elle caressait Albert, mais pensait à Michel Dupuis. Son coude frôlait la poignée du Lugger.

Elle se recula d'un bond, tenant l'arme à son poing. L'homme à la boîte à lunch, aussi rapide qu'elle, envoya promener l'arme à l'autre bout de la chambre, d'un coup du tranchant de la main.

La douleur fit grimacer Diane. Elle se jeta sur son ennemi, courageusement, le griffant au visage. La chatte s'était muée en tigresse. Courbé en deux, Albert se protégeait les yeux. Diane le fit rouler par terre d'un coup de pied à la poitrine et se jeta sur lui pour l'immobiliser.

Les imprécations de l'homme et les hurlements de joie de Diane emplissaient la pièce. Lui avait saisi la journaliste à la gorge et tentait de l'éloigner pendant qu'elle le torturait féroce-ment. Les caresses de tout à l'heure, volées à son fiancé, elle voulait les lui faire payer.

Lui faire payer l'accident du matin, alors qu'elle avait cru son fiancé mort.

— Garce ! putain ! hurlait-il. Tu es comme toutes les femmes. Comme celle que j'avais.

Diane lui frappait la tête sur le plancher, tentant de l'obliger à lâcher sa gorge. La main de l'homme glissait lentement. Il s'agrippa à la blouse de l'aventurière, qui se déchira :

Ce spectacle fit ricaner le maniaque :

— Ah ! belle enjôleuse, je vais te dynamiter comme tous les autres. Il n'en restera pas grand-chose de tes beautés quand j'en aurai fini avec toi.

D'un coup de poing, il avait presque assommé Diane, qui roula par terre, échevelée, le visage marqué de bleus.

Se relevant, Albert se mit à frapper sa victime à coups de pied dans les côtes. Recroquevillée, la journaliste râlait presque, ce qui animait la fureur de son tortionnaire.

— Chacun son tour, hypocrite ! Jamais personne ne te retrouvera. Tu seras une autre victime du « maniaque à la bombe ». On te fera de belles funérailles.

Diane Roy s'était évanouie.

L'homme à la boîte à lunch la traîna au garage et l'attacha au pilier.

— Tu ne m'échapperas pas.

Il sortit du garage, revint quelques minutes plus tard avec la Mercédès blanche qu'il remisa à côté de sa prisonnière et sortit.

— Maintenant, j'ai du travail sérieux, ronchonna-t-il.

Chapitre IV

En arrivant à l'aéroport, Michel Dupuis et ses compagnons s'étaient vite aperçus de la tâche impossible qui les attendait. Des dizaines d'avions, depuis les gros intercontinentaux à réaction jusqu'aux appareils de tourisme, les attendaient. Plusieurs étaient au bord de la piste, prêts à s'envoler. Au Hangar 16, deux mécaniciens s'affairaient autour des débris d'un petit appareil écrabouillé.

— Ça vous intéresse ? dirent-ils en voyant arriver Michel Dupuis et Rozon.

— Pas pour les mêmes raisons que vous.

Ils examinèrent l'amas de ferraille consciencieusement.

Rien.

Yvan Pascal s'était rendu à la tour de contrôle :

— Beaucoup d'appareils sont partis depuis ce matin ?

— Pas tellement. Tous les avions légers, les « sportmen », s'en vont dans le nord pour la fin de semaine.

Il expliqua rapidement pourquoi il était venu :

— Immobilisez tous les appareils au sol jusqu'à ce qu'ils aient été fouillés, ordonna-t-il. Et tentez de rejoindre ceux qui sont partis. Ils doivent se poser, sans retard, où qu'ils soient et faire un examen.

Vers midi, le trafic aérien recommença. On avait fouillé partout sans rien trouver. Les voyageurs qui ignoraient les raisons du retard, engueulaient tous les policiers qui passaient.

Plusieurs avions envolés dès le matin, déjà trop éloignés, n'avaient pu être rejoints.

Il ne restait qu'à espérer. Espérer que le fou avait menti.

* * *

À trois heures, au bureau d'Yvan Pascal, aucune nouvelle n'était encore parvenue. Michel Dupuis et André Rozon dormaient sur un divan. Le lieutenant s'épongeait le front, l'air absent.

La journée avait été terrible. Peut-être se terminerait-elle par un terrible massacre d'innocents.

Le lendemain, il faudrait chercher encore dans quelle direction le «maniaque à la bombe» allait frapper. Aujourd'hui, c'était probablement un groupe de passagers d'un avion. Demain ce serait un train, ou un grand magasin à rayons.

La difficulté semblait insurmontable. Un assassin normal agit par logique et on peut, à force de compréhension, réussir à le cerner. Mais un fou ? Il faudrait être un fou soi-même pour deviner ses prochains gestes.

La Trompette et *Métropole-Soir* continuaient leur duel de nouvelles. *Métropole-Soir*, fier d'avoir eu la primeur de l'événement, inventait les contes les plus incroyables et surenchérrissait sans se soucier de la panique qui avait gagné la population.

Archibald Cooper, qui ne tenait plus debout, se désolait de ne pas pouvoir rejoindre Diane Roy, la seule journaliste à Montréal qui pouvait faire concurrence à ceux de *Métropole-Soir* sans tomber dans le mensonge et les faussetés.

Archibald Cooper appelait au bureau d'Yvan Pascal toutes les cinq minutes. Ce dernier n'avait plus les nouvelles le premier. D'autres officiers supérieurs avaient été affectés à la recherche du maniaque. La Sûreté provinciale était sur les dents.

La sonnerie du téléphone réveilla les endormis.

— C'est Diane ! cria Michel.

Ce n'était pas Diane. Le sergent remit l'appareil au lieutenant Pascal, qui martelait la table de grands coups de poing et semblait devenu fou. On avait sans doute trouvé le maniaque.

— Mais parlez donc plus fort ! hurlait-il dans l'acoustique. Je ne comprends rien... où ?

— ...

— Près du Saguenay ? et à quelle heure ?

— ...

— Des survivants ?... sais pas encore ?

— ...

— Et les témoins sont sûrs... Rappelez-moi à mesure que les nouvelles seront plus claires.

— Qu'est-ce qui se passe? haletaient Rozon et Michel, tous deux ensemble.

— Le maniaque à la bombe a encore réussi. Du moins je le crains.

— Un avion?

— Oui. Un de ceux qui sont partis ce matin. Il est tombé en forêt, à quelques milles d'un petit village de la région du Saguenay.

— Des morts?

— Sais pas encore. Ce sont des pêcheurs qui ont entendu une forte détonation au-dessus de leurs têtes. Ils ont vu un petit avion brisé en deux. Il est tombé à quelques milles.

Le téléphone sonna une seconde fois.

Cette conversation téléphonique entre Yvan Pascal et un policier provincial de la Côte Nord sembla durer une éternité.

— D'autres détails? demanda André Rozon.

— Oui. C'est un avion de Montréal, licence OX 0024.

— Une bombe à bord?

— Ça semble probable. Il y a un trou de dix pieds dans la carlingue qui s'est fendue en deux.

— Pas de survivants?

— On l'ignore. C'était un quatre-places et on n'a retrouvé que trois corps, terriblement mutilés.

— Des gens qui partaient en vacances?

— Oui, des hommes d'affaires montréalais, partis en voyage de pêche. On a retrouvé tout leur équipement. On doit me rappeler aussitôt que leur identité sera connue. L'accident est arrivé vers midi.

— Et demain, qu'est-ce qui arrive? demanda Rozon.

— Demain, il arrive une autre tragédie si nous ne nous mettons pas au travail. Cette fois encore le fou n'avait pas menti. Il ne mentira pas plus demain. Seulement, il faut trouver l'annonce classée à temps.

— Michel et Rozon, allez à *La Trompette*.

— Dis donc, le détective privé, ricana Rozon, ça ne t'empêche pas de recevoir des ordres?

Dans cette atmosphère de mort, même les farces semblaient sinistres.

— Je vais me coucher, répondit Michel.

* * *

Dans la salle enfumée du club «La Toison d'Or», l'homme à la boîte à lunch savourait un scotch. On l'aurait cru occupé à regarder les danseuses qui se trémoussaient sur la scène, mais il réfléchissait.

Les corps des danseuses, éclairés de façon criarde par des projecteurs de couleur, lui rappelaient un autre corps qu'il n'avait fait qu'entrevoir, celui d'une femme dont il devait se débarrasser.

Il devait s'en débarrasser, mais n'osait pas. Car il l'aimait.

Malgré sa méchanceté, malgré le ridicule dont elle l'avait couvert la veille, il ne pouvait oublier Diane Roy.

Il l'aimait férocelement. Pour sa beauté. Parce qu'elle seule s'était montrée aussi intelligente que lui.

Le maniaque réfléchissait. C'était un malheur de faire disparaître une créature pareille. Il s'en souviendrait toute sa vie.

Il but une partie de la nuit, hésitant entre ses deux envies, aussi sauvages l'une que l'autre : ou l'assassiner, ou la séquestrer, en un endroit secret, où elle pourrait faire sa joie sans jamais rien raconter.

Le second choix était trop dangereux. Rendu malade par la passion, il était prêt à passer sa vie avec la haine dans sa maison. Mais on rechercherait la disparue : et si on la trouvait, on le trouverait aussi.

Il fallait qu'elle meure.

Il rentra chez lui à l'aube, alors que le soleil se levait sur une nouvelle journée de sang. Son plan était fait. Toute la ville de Montréal se souviendrait longtemps de cette journée-là.

* * *

À ce moment précis, les policiers, qui avaient pu dormir quelque peu, venaient d'arriver à Dorval.

D'une minute à l'autre, on attendait l'arrivée d'un avion militaire qui ramenait dans la métropole les corps des trois tués de l'accident d'avion.

L'appareil militaire se posa à l'autre extrémité de la piste.

Dans une jeep, Michel Dupuis, que le sommeil avait quelque peu reposé, et ses deux compagnons de la police régulière s'apprêtaient à s'approcher du DC-4 dès l'atterrissage terminé.

— A-t-on identifié les victimes ? demanda Michel.

— Oui.

— Des gens connus ?

— Oui.

Écrasé de sommeil, Yvan Pascal ne répondait pas.

— Mais parle donc, espèce d'abruti !

— Un nommé Pierre-Louis Johnson, agent d'assurances, son beau-frère Glen Kennedy, un américain de Kansas City, et le manufacturier Eugène Lafontaine.

— Lafontaine : pas le fabricant d'emballages ?

— Justement.

— Ça fait sept orphelins !

— Dix, reprit Pascal. Dix, si on compte ceux de Johnson. Et Kennedy a peut-être aussi des enfants.

— Les familles ont été averties ?

— Ça ne tardera guère.

L'avion était descendu.

On en sortait les corps, enveloppés dans des bâches grises.

Dans une petite salle de la gare aérienne, Yvan Pascal examina les cadavres. Ou plutôt ce qui en restait. Dans un petit sac, on avait placé tous les effets personnels. Une montre. Des papiers. Un revolver. Quelques morceaux de métal difficilement reconnaissables.

Il n'y avait là rien qui puisse conduire à une nouvelle piste.

La mort dans l'âme, les trois compagnons rentrèrent à Montréal à toute allure.

Au cours de la journée, il se produirait une autre explosion. On ne savait où.

L'examen des petites annonces de *La Trompette* n'avait rien donné. Des demandes d'emploi. Des offres de logement. Absolument rien qui puisse donner le moindre indice.

De retour à son bureau, Yvan Pascal téléphona à ses chefs.

Les ordres étaient précis. Tous les policiers étaient en devoir, stationnés un peu partout dans la ville, armés, mais

LE COEUR À L'AVENTURE

en civil. Dans chaque banque, à chaque étage de chaque magasin, il y aurait un détective ou un policier.

Les pompiers qu'on ne jugeait pas nécessaires contre les incendies, les détectives des agences privées, les gardiens accrédités auprès du service de la police seraient aux aguets.

Si on n'avait pas le maniaque à la bombe ce jour-là, on ne l'aurait jamais.

Chapitre V

Diane entendit des pas se rapprocher du garage, puis passer sans s'arrêter. Elle entendit la porte de la maison se refermer. Albert était rentré. Qu'allait-il faire ?

Diane se demanda surtout s'il y avait eu une autre explosion la veille. Et où cette explosion avait eu lieu. Si elle avait pu ne pas échapper le Lugger qu'elle avait enlevé à l'assassin, celui-ci serait aujourd'hui derrière les barreaux. Tout le monde pourrait se reposer. Elle serait en vacances.

Et non pas à la veille de mourir.

Sous la porte du garage, un filet de lumière indiquait que le jour était revenu. Elle se trouvait donc attachée depuis environ douze heures. La faim la tenaillait maintenant plus que les cordes. Ses blessures s'étaient un peu insensibilisées.

Elle sombra dans une sorte de somnolence. Le maniaque à la bombe, devenu l'homme à la boîte à lunch puis Albert, ne revenait toujours pas.

Elle en savait trop. Elle connaissait la raison de sa folie, la manière dont il avait réussi ses crimes. Elle connaissait tout sauf son nom de famille.

De toutes façons elle en savait trop. Il était évident qu'Albert se débarrasserait d'elle.

Par quelque moyen atroce que seule l'imagination d'un fou peut inventer.

* * *

Dans la chambre qui lui servait de laboratoire, Albert travaillait avec acharnement. Il était à moitié ivre.

Dans un sac de plastique, il avait déposé les vingt bâtons de dynamite qui lui restaient. Chacun des bâtons était muni d'un détonateur et d'un très long morceau de fil électrique.

— Ah ! Ah ! quel coup de maître je vais réussir !

Un hideux rictus tordait ses lèvres.

— Non seulement je vais faire disparaître Diane Roy... Mais je vais faire disparaître en même temps « le maniaque à la bombe ».

Son travail touchait à sa fin.

— Et je vais vivre pour voir ça ! Maintenant, passons à la salle de maquillage.

Dans sa chambre, Albert avait un nécessaire de maquillage. Il se brunit légèrement la peau, se posa une perruque de couleur châtain.

— Voilà ! déjà méconnaissable.

Les bâtons de cirage le transformaient complètement. Il s'ajusta une petite moustache brune.

Il changea de vêtements et mit des souliers qui le grandissaient de près d'un pouce.

Satisfait, il se regarda dans le miroir, admirant l'effet qu'il produisait, et redescendit.

Il prit au passage le volumineux paquet qu'il avait préparé dans l'appentis, quelques outils, et sortit sans faire de bruit.

On allait voir ce qu'on allait voir.

* * *

Diane Roy s'éveilla en entendant la porte du garage s'ouvrir.

La grosse voiture noire qui se trouvait en face d'elle l'empêcha de voir le visage de l'arrivant.

— Ah ! Ah ! la belle aventurière, dans quel état vous êtes ! Vous me sembliez plus jolie hier soir.

Il avait déposé son colis quelque part à l'entrée du garage et s'approcha d'elle.

— Qui êtes-vous ?

Diane ne l'avait pas reconnu.

— On ne reconnaît pas son grand amour d'hier ? Allons, embrasse-moi, coquette.

Malgré ses efforts pour l'éviter, Diane dut subir un baiser qui la brûla de rage.

— Oh ! On ne m'aime plus !

— Pourquoi ce déguisement ? demanda Diane.

— Oh ! pour rien. Je voulais simplement être plus convenable, plus présentable pour vous accompagner à votre dernière demeure. À votre repos éternel.

Diane frémit malgré son courage.

— À propos, jolie dame, me direz-vous votre nom ?

— Ça vous regarde ?

— Bien sûr. Je serais peiné de ne pas l'apprendre de votre bouche. J'aimerais le savoir avant de le lire dans le journal de demain.

— Mon fiancé vous tuera.

— Votre fiancé ne tuera personne. À moins qu'il n'ait envie de se suicider quand il apprendra ce qui va se passer.

Dans l'espoir de l'intimider, Diane pensa qu'il serait peut-être mieux de révéler son nom.

— Je m'appelle Diane Roy. Je suis journaliste.

— Qui aurait cru ? Diane Roy, la plus célèbre journaliste de Montréal. La plus belle surtout. Eh ! bien, je comprends tout. Je comprends pourquoi vous étiez de si près sur ma piste.

— Non, rétorqua-t-elle. Vous ne comprenez rien.

— Eh bien ! la plus belle journaliste de Montréal aura le plus bel enterrement jamais vu à Montréal !

Il éclata d'un rire cynique et la laissa.

Diane tremblait de tous ses membres. Eût-elle écouté les lamentations de son pauvre fiancé, ils seraient mariés depuis longtemps.

Il semblait bien que c'était fini.

Elle connaissait assez son agresseur pour savoir qu'il ne ratait jamais son coup.

L'inventeur du crime parfait, c'était lui.

Elle l'entendit ouvrir le capot de sa Mercedes et jouer pendant quelques instants avec des outils.

— Aurais-je au moins le plaisir de savoir de quelle façon je vais mourir ? demanda-t-elle.

— Pas tout de suite. C'est une petite joie que je vous réserve pour la dernière minute.

— Vous voulez me tuer avec ma voiture ?

— Pas tout à fait. Mais soyez sans crainte. Je vais tout vous expliquer. Car vous mourrez sans vous en rendre compte. Endormie.

C'était pire que tout ce qu'elle avait cru. Endormie, elle ne pourrait pas risquer un dernier effort pour se défendre et transformer son sort.

Il lui semblait que le travail avançait. Derrière son dos, Albert ne faisait presque plus de bruit.

Elle l'entendit refermer le capot de sa voiture et s'approcher d'elle.

— Voilà, ricana-t-il, le petit tombeau de madame est prêt !

— Brute !

— Le joli tombeau blanc de madame !

Elle lui cracha au visage. Le geste fit plaisir à l'homme, sembla-t-il.

— Petite idiote ! Petit serpent ! crache. Si tu avais voulu être bien sage et ne pas te moquer de moi, tu aurais partagé la vie merveilleuse et toute la richesse d'Albert. Mais tu vas mourir. Et pas glorieusement, je te l'assure.

Elle n'avait même pas pu venger Michel avant de mourir.

— Vivante, reprit-il, tu aurais fait mon bonheur. Morte, tu feras ma paix.

— Comment, votre paix ? demanda-t-elle.

— Quand on te retrouvera, chère enfant, on cessera de chercher le maniaque à la bombe, et moi je pourrai jouir en paix de tout l'argent qui va me tomber dans les bras.

Le moment suprême était venu. Elle allait apprendre quelle serait sa fin.

— Ma chère petite Diane. Tu vas t'asseoir une dernière fois au volant de ta charmante voiture. Cette fois-ci, cependant, il y aura vingt bâtons de dynamite à l'avant du moteur. Ton petit Albert chéri va te conduire au coin de la rue et te laisser descendre doucement cette côte qui mène à la maison. Et rendue en bas, près de Sherbrooke, tu vas aller écraser ton joli nez sur la maison d'en face. Ah ! Ah ! Ah ! tu vois le joli boum.

— Canaille ! rugit-elle.

— Mais ce n'est pas tout. On va retrouver ta voiture en petits morceaux, et tes morceaux à toi, et on comprendra que trop travailler t'avait rendue folle, que c'était toi le maniaque à la bombe. Toi ! Diane Roy, journaliste sans peur et sans reproche. Toi ! le maniaque à la bombe ! Car tout le monde t'aura vue au volant de la voiture te précipiter vers la mort, à une allure folle. Ce sera le dernier exploit du maniaque à la bombe. Le dernier et le plus sensationnel !

— Essaie donc ! On ne me manipule pas comme une boîte de carton !

— C'est pour ça que j'aurai besoin de t'endormir.
Il s'était approché d'elle, menaçant, le Lugger à la main.
Il leva l'arme.

— Voici le somnifère, poulette ! Beaux rêves.
Il rabattit le revolver violemment.

Diane s'écroula en poussant un gémissement. Elle pendait, inerte, dans les cordes.

Son épaisse chevelure rousse avait quelque peu amorti le coup. Assez pour qu'elle ne perde pas connaissance.

Sa tête lui faisait atrocement mal ; et elle sentit un liquide chaud lui couler sur la joue. Même si elle l'avait voulu, elle n'aurait pu bouger.

Albert l'avait détachée et elle s'était effondrée par terre. Tous ses membres lui faisaient horriblement mal.

Il la souleva en la prenant sous les épaules et la traîna vers la Mercedes, où il l'assit.

Il ouvrit la porte du garage.

Puis elle le sentit s'installer à côté d'elle au volant. Il avait jeté son manteau, oublié derrière, sur ses épaules. Il sortit avec précaution.

Il sortit la Mercedes de la propriété et l'amena jusqu'au coin de la rue, une très forte pente qui descendait pendant mille pieds, jusqu'à la rue Sherbrooke. Diane espérait que quelqu'un reconnaîtrait la voiture.

Il stoppa, mit le frein à main. Il la prit par les épaules et les genoux et l'amena devant le volant sur lequel il posa ses mains. Elle se laissait faire sans bouger.

Elle entendit des pas rapides sur le trottoir. Albert referma la porte puis fit semblant de lui parler d'amour en la tenant par le cou. Les pas s'éloignaient.

Elle comprenait la tactique d'Albert. Il mit le volant en position droite et desserra lentement le frein à main. La voiture se mit à rouler de plus en plus vite, laissant sur le trottoir Albert dont le dernier mot avait été « Adieu ! ».

Elle ouvrit les yeux. La côte était là devant elle, comme un précipice. Emportée par son poids, la voiture atteignait vingt milles à l'heure.

Diane hurla :

— Au secours ! Au secours !

Des gens s'étaient retournés vers elle. Elle ne pensait plus qu'à freiner. Freiner, à tout prix.

Après quelques efforts, elle réussit à immobiliser la voiture, puis elle s'évanouit.

* * *

Il avait été facile d'arrêter Albert. En entendant crier Diane, il s'était enfui vers sa maison.

Dix minutes plus tard, une trentaine de policiers cernaient la maison. On l'avait abattu d'une balle à la jambe pendant qu'il tentait de s'enfuir par la cour, du côté de la montagne.

Il se trouvait dans une cellule, au même poste que Diane.

Michel Dupuis, apprenant les nouvelles au bureau d'Yvan Pascal, était accouru tout de suite avec son ami.

Depuis son arrivée, lui et Diane n'avaient pas cessé de s'embrasser comme des joveaux. Le jeune détective accaparait complètement Diane, à la rage de Pascal qui brûlait de comprendre enfin le fil de toute cette terrible aventure.

Diane raconta ce qui lui était arrivé dans la demeure d'Albert, sans toutefois mentionner ce qu'elle savait du maniaque à la bombe.

Michel frémissait à la pensée de ce qui avait failli arriver à sa fiancée.

— Dites-moi, Diane, questionna Yvan, pourquoi êtes-vous allée chez lui ?

— Le matin du Jardin botanique, quand j'ai vu où le maniaque avait placé sa bombe, dans le creux du cadran solaire, j'ai compris qu'il connaissait l'existence de cette cavité et qu'il n'avait pas choisi le Jardin botanique pour rien. J'ai couru à l'Hôtel de ville m'informer de l'endroit où on avait obtenu ce cadran. Il a été donné à la ville il y a cinq ans par François-Xavier Lafontaine, mort il y a cinq ans, et qui habitait là où j'ai été séquestrée. Il avait deux enfants. J'ai pu connaître l'adresse d'Albert Lafontaine. Je m'y suis rendue le lendemain, quand j'ai vu que ce n'était pas le maniaque qui avait placé l'annonce dans le journal.

— Comment ? demanda Yvan.

— Non. Les annonces étaient des annonces régulières et le maniaque consultait le journal comme vous et moi, cherchant une annonce qui avait un rapport quelconque avec l'idée de dynamite. Dès ce moment j'étais convaincue que le

maniaque ne pouvait être Benedek. Mais que ce pouvait être un des deux fils Lafontaine.

— Eugène, celui qui est mort dans l'accident d'avion, était à la tête d'une affaire très prospère. Albert, lui, achevait de manger l'héritage que son père lui avait laissé. En tuant son frère, il héritait de la fortune du vieux François-Xavier laissée à Eugène. Il voulait donc tuer son frère sans être soupçonné.

— Et c'est alors qu'il a imaginé l'histoire du maniaque à la bombe ?

— Exactement.

— Mais pourquoi faire tant de victimes ? Une seule bombe dans l'avion de son frère aurait suffi. Pourquoi la bombe du terrain de jeux, celle du Jardin botanique, celle de la rue Bourbonnière, et enfin l'horrible machination où vous avez failli périr ?

— Il lui fallait un alibi parfait. Il aurait été automatiquement suspecté lors de l'assassinat de son frère. Il lui fallait absolument commettre des meurtres avant, et après, pour perdre la mort de son frère dans cette série d'explosions, en lançant tout le monde sur la trace d'un maniaque. De cette façon, Eugène, l'homme à héritage, paraissait mourir par hasard.

— Quelle simplicité ! dit Michel.

— Oui, quelle simplicité. Mais vous vous êtes laissés prendre par le truc des annonces dans le journal et par l'air de culpabilité de Benedek. Quant à moi, j'ai bien failli y laisser ma peau.

— Je voudrais bien savoir qui a donné la nouvelle à *Métropole-Soir*, hurla Archibald Cooper qui venait d'entrer pour prendre des nouvelles de son ancienne employée.

— C'est moi, dit Diane en souriant.

— Comment, toi ! Archibald Cooper avait l'air furieux.

— Bien oui. Si l'affaire du maniaque à la bombe ne sortait pas, Albert aurait peut-être tout abandonné pour chercher un autre plan. Il fallait qu'il continue, que cette histoire devienne publique. Et je sais que vous auriez suivi les ordres d'Yvan et que *La Trompette* n'aurait jamais rendu la chose publique.

— Tu es diabolique, Diane, fit Yvan en fronçant les sourcils. Ainsi, pendant que nous nous énervions, rue Bourbonnière, tu savais déjà où trouver le coupable ?

LE COEUR À L'AVENTURE

— Bien oui, grand benêt, minauda-t-elle, fière de son avantage.

— C'est de la complicité, bougonna Yvan. Je devrais te faire arrêter.

— Si tu me fais arrêter, rétorqua Diane, qui s'occupera de capturer les assassins ?

— FIN —

Meurtre à l'état pur

(Aventure n° 274)

Diane ne s'interdit pas à l'occasion les escapades amoureuses, et il lui arrive même de se passionner pour quelque jeune homme un peu trop séduisant : le boxeur Rocky, dans *le Combat royal*, le comte de Mortbois, dans *la Chair qui crie*, François Morier, dans *le Rouge et le Vert*. Elle n'est pas insensible, par ailleurs, aux propositions répétées du lieutenant Yvan Pascal, bien décidé à la ravir à son fiancé en titre, Michel Dupuis. Malgré toutes ces pressions, Diane se maintiendra toujours dans le *statu quo* du célibat.

Il faut dire qu'elle voit quelque avantage à préserver son autonomie, celle-ci lui permettant de vivre comme elle l'entend et de se lancer dans l'aventure au gré de ses fantaisies. C'est ce qui se produit dans *Meurtre à l'état pur*, où elle «épouse» en toute liberté une cause pour laquelle elle n'est pas officiellement mandatée.

Au fil des semaines, la popularité de Diane a fait son chemin et, dans ce numéro, la voici devenue ce personnage vedette qui s'impose à l'imagination des Montréalais : la fameuse journaliste à la Mercédès blanche.

MEURTRE À L'ÉTAT PUR

par Claude Roux

Chapitre I

Les dures paroles d'Yvan Pascal avaient laissé Diane toute décontenancée. Le détective, les yeux enflammés, avait dit :

— Inutile d'y penser, Diane, jamais tu ne pourras aimer, réellement, un homme. Tu es trop cérébrale. Et les gens qui ne vivent que du cerveau ont de la difficulté à éprouver un sentiment.

Il venait, pour la xième fois, de lui proposer le mariage et elle avait refusé. Était-ce l'humiliation qui l'avait fait parler ainsi ou croyait-il vraiment l'aventurière incapable de ressentir la morsure du sentiment amoureux ?

Depuis, Diane allait d'un extrême à l'autre. Si elle n'aimait pas encore, c'est parce qu'elle n'avait rencontré personne digne d'amour, digne d'elle ! Mais cela était faux ! Yvan était un chéri et Michel Dupuis tout également. Alors ? Alors, ce que Yvan disait était donc vrai ? Elle, Diane Roy, était anormale ? Non, non ! Jamais ! Puis elle était saisie de colère à la pensée que le policier avait osé prononcer contre elle un tel anathème.

Il était huit heures du soir et elle venait tout juste de lui téléphoner à son appartement. Comme il avait voulu s'excuser, elle avait coupé pour dire :

— Tu veux que je t'épouse, alors fais-toi aimer d'abord. Que fais-tu ce soir ?

— Mais rien.

— Alors viens me prendre et amène-moi manger.

— D'accord. Où es-tu ?

— Chez moi.

— Je serai là dans vingt minutes.

Il y avait une heure de ça. On venait de frapper nerveusement à la porte. Elle ouvrit et aperçut Yvan, qui se tenait penaud.

— Excuse-moi, Diane, mais j'ai été retenu au bureau. Je partais lorsqu'on m'a collé une affaire sur les bras. Je suis vraiment désolé.

— Tu aurais pu téléphoner.

— J'ai téléphoné mais tu n'as pas répondu.

Diane dut admettre que cela était possible ; elle avait pris une douche et, sous l'eau, n'entendait pas la sonnerie.

— Oublions cela et recommençons à neuf, si tu veux, Yvan. Où m'amènes-tu ?

— C'est que...

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Bien, en voyant que tu ne répondais pas au téléphone, je suis venu voir, entre l'interrogatoire du témoin et l'arrivée des experts. Il faut que je retourne là-bas. Je suis vraiment désolé, Diane.

— Tu t'occupes de cette affaire ?

— Il le faut bien.

— Tu es de nuit à présent ?

— À partir d'aujourd'hui ! Quelle guigne !

— De quoi s'agit-il ?

— Une gamine qui a été étranglée dans une ruelle ! Une affaire sordide et facile comme elles le sont toujours. Je suppose que j'aurai l'assassin dans mon bureau avant la fin de la nuit. Toutes ces affaires sont pareilles.

— Que veux-tu dire ?

— Ouf ! tu sais ce que c'est. La fille, dix-huit ans à peine. Elle fréquente un *high school*. Elle a, soit été la victime d'un maniaque ou d'un amant. Si elle est enceinte, c'est un amant et ce sera facile de lui mettre la main dessus, car, n'est-ce pas ? elle n'en a pas une douzaine. Si c'est un maniaque, nous l'aurons facilement après une rafle qui amènera tous les cerveaux fêlés dans mon bureau.

— Tu crois ? avait demandé Diane rêveusement.

— Bien sûr... Alors, pour notre rendez-vous, on peut remettre ça à demain si le cœur t'en dit ?

— Non ! Tout de suite ! Amène-moi manger un hot-dog.

— Mais, Diane ! lança Pascal ahuri.

— Oui, nous poursuivrons sur le lieu du crime.

— Tu veux t'occuper de cette affaire ?

— Oui.

— Puisque je te dis que c'est une affaire classique, sans histoire.

— Je veux voir la fille, dit Diane.

— Pourquoi ?

— Oh ! pour rien... tu m'amènes ou tu me laisses ici ?

— Je t'amène, bien sûr.

Dans le restaurant, Yvan Pascal tenta :

— Tu sais, Diane, pour l'autre jour, je voudrais m'excuser. Je me suis laissé emporter et je le regrette. Mais, Saint-Esprit, on refuse pas un homme qui vous demande en mariage dix fois sans avoir à essuyer un petit mouvement d'impatience. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je te pardonne de t'être mis en colère, répondit Diane, mais je ne pardonne pas les mots que tu as dits.

— Oublie cela, veux-tu ? Tu me demandes de me faire aimer ? Je ne demande pas mieux au fond, tu sais. Mais...

Diane regarda Yvan avec un petit air moqueur car elle savait ce qu'il allait lui demander.

— Qu'est-ce que tu as ? lui demanda-t-il.

— Tu veux que je cesse de voir Michel, n'est-ce pas ?

Pascal grogna :

— Qu'est-ce que je disais ? Tu es trop cérébrale, Diane ! Oui, c'est bien cela, je ne veux plus que tu voies Michel pour un moment. Si je n'arrive pas à me faire aimer, mon Dieu ! tu le verras tant que ça te plaira par la suite. Mais remarque une chose, Diane...

— Quoi ?...

— Si je n'arrive pas à me faire aimer de toi, Michel n'y arrivera pas non plus. Ça voudra tout simplement dire que j'avais raison et que tu es incapable d'aimer.

— Oh ! s'exclama Diane en riant. Entendez-vous parler Casanova !

* * *

Le corps était étendu dans une flaque boueuse et, sous le réverbère, les jambes nues luisaient misérablement. Des policiers maintenaient la foule de badauds et, de temps à autre fusait un mot menaçant :

— Maniaque ! Écœurant ! On n'est pas « safe » dans les rues.

Diane, au côté d'Yvan, se penchait sur le cadavre recroquevillé dans un trou d'ombre, derrière une poubelle.

La fille avait peut-être dix-huit ans, mais à peine. Ses cheveux blonds étaient tirés en une maigre queue de cheval. Elle avait un petit visage blanc et fripé. Elle portait un chandail rouge et une ample jupe à carreaux écossaise. Ses jambes étaient nues mais elle portait des bobby-sox.

— Morte par strangulation, dit Yvan pour Diane. Mais qu'est-ce qu'ils font qu'ils n'arrivent pas ?

— Qui ?

— Les experts. Je veux en finir avec cette ruelle et tout ce monde.

Comme si sa prière avait été entendue, une sirène annonça l'approche des hommes du laboratoire. Duvivier était de la partie, l'éminent médecin légiste. Il salua Pascal d'un grognement, sourit à Diane puis s'approcha du cadavre.

— Strangulation, dit-il. Je ne veux rien dire de plus pour le moment. Vous pouvez faire emporter le corps, Pascal.

Yvan Pascal fit un geste et deux brancardiers s'approchèrent.

— Bon ! voilà qui est fait, dit-il à Diane. Je laisse deux hommes pour interroger dans le voisinage puis je descends voir mon témoin.

— Qui ?

— Le type qui a fait la découverte. Il m'attend à la Sûreté. Tu m'accompagnes toujours ?

— Naturellement.

L'homme qui avait découvert le cadavre était un ouvrier dans la cinquantaine, aux cheveux blancs. Il expliqua nerveusement :

— Croyez-moi, c'est tout à fait par hasard. Il ventait. Alors je suis entré dans la ruelle pour allumer ma cigarette. En allumant, j'ai vu les jambes. Ça m'a donné un coup. Je suis entré à la pharmacie et j'ai demandé de l'aide. C'est le pharmacien qui a téléphoné à la police.

— Vous avez dit à l'agent que vous connaissiez cette jeune fille.

— Bien... je la connais comme ça. Elle habite dans le quartier. Je sais pas son nom, plutôt je savais pas, mais le pharmacien la connaît également et il dit qu'elle se nomme Odile Saint-Germain.

— Odile Saint-Germain, répéta Pascal. Vous êtes sûr ?

— Moi, je suis sûr de rien. Voyez-vous, je la connais pas. Mais le pharmacien, lui, il est positif.

MEURTRE À L'ÉTAT PUR

— Savez-vous où elle demeure ?

— Pour ça, oui, juste en haut de chez moi.

— Vous voulez dire dans la même maison ? fit Pascal surpris.

— Mais, non, je veux dire au bout de la rue, près d'Ontario. Je le sais parce que lorsque j'attends mon autobus le matin, je la vois sortir avec ses livres pour se rendre à l'école. Non mais, lieutenant, c'est-y pas écœurant la jeunesse aujourd'hui ?

— Parce que vous pensez que c'est un jeune qui a fait ça ?

— Qui voulez-vous que ce soit ? Pas un homme de mon âge toujours.

— Bien sûr que non, répondit le policier qui ne tenait pas à entamer une longue discussion sur la « jeunesse d'aujourd'hui ».

Il fit passer l'homme dans une pièce adjacente où on lui ferait signer sa déclaration. Puis il demanda à Diane :

— Tu m'accompagnes toujours ?

— Où ça ?

— Devine.

— Au domicile de la morte.

— C'est ça. Je suppose qu'ils sont déjà au courant. Les nouvelles voyagent vite dans un quartier comme celui-là. J'aime mieux ça ! Y a rien qui me donne des crampes comme d'annoncer la mort de quelqu'un.

Chapitre II

À la demeure d'Odile Saint-Germain, on était déjà au courant. Le pharmacien avait téléphoné.

— Ce fut une femme dans la cinquantaine qui vint ouvrir à Pascal et à Diane : une femme petite et carrée avec un buste dur et un visage rébarbatif.

— Bonsoir ! dit-elle. Si vous voulez passer dans le salon. C'est au sujet d'Odile, je suppose.

— Oui, madame Saint-Germain.

— Non, non, Odile n'est pas ma fille. Elle chambrait tout simplement ici.

— Ah bon ! Nous allons vous demander quand même de venir l'identifier.

— Moi ? Pourquoi moi ? se récria la femme. Puisque je vous dis que ce n'est pas ma fille.

— Savez-vous où demeurent ses parents ?

— À Trois-Rivières

— Alors, il me faudra insister, madame.

— Oh ! c'est pas que ça me fait vraiment quelque chose, dit la femme, mais j'aime mieux aller aux vues que de me traîner à la morgue.

— Bien sûr, dit Pascal, qui fronça les sourcils devant la vulgarité de la femme.

— Je puis vous offrir quelque chose ? fit-elle.

— Non merci. Dites-moi, il y a longtemps qu'elle habitait ici ?

— Six mois.

— Elle était étudiante ?

— Elle finissait son cours lettres et sciences et elle était censée entrer à l'université l'an prochain. C'est pas l'instruction qui la rendait meilleure celle-là.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Je sais bien qu'il faut pas parler en mal des morts, mais lui avez-vous remarqué le ventre ?

— Je n'ai pas vu le cadavre, mentit Yvan.

— Moi, monsieur, enchaîna la femme, j'ai élevé sept enfants. Alors, si je vous dis que cette fille-là était enceinte, trompez-vous pas, elle l'était.

— Ah !

— Et je puis même vous dire qui l'avait arrangée comme ça. Comme vous voyez, vous n'aurez pas à courir loin pour trouver votre coupable.

— Vous avez peut-être raison, madame. De qui parlez-vous ?

— D'un autre étudiant, bien sûr. Un petit blond avec des manière de fille. Odile sortait régulièrement avec lui.

— Comment se nomme-t-il ?

— Lemyre. François Lemyre.

— Vous savez où il demeure ?

— Non, mais je sais que c'est dans Rosemont ; ça ne sera pas sorcier à découvrir.

— Non, bien sûr. Et donc, madame, vous croyez que c'est ce garçon-là qui a mis mademoiselle Saint-Germain dans l'état où elle est, je veux dire s'il se trouve qu'elle est enceinte ?

— Je ne crois pas que c'est lui, je suis sûre que c'est lui, répondit la femme. Ah ! la jeunesse d'aujourd'hui !

— Mademoiselle Saint-Germain vous a déjà touché un mot de son état ?

— Non. Mais on voyait bien que ça la tracassait. Vous la voyez rebondir à Trois-Rivières avec un petit dans les bras ! Mettez-vous à sa place !

— Bien sûr. Et pour ce soir, madame...

— Comme d'habitude le mercredi. Elle n'est pas rentrée souper.

— Que faisait-elle le mercredi ?

— Elle allait aux vues avec son petit monsieur. Tous les mercredis sans manquer. Je dis aux vues mais ça pourrait être en chambre que je serais aucunement surprise.

— Vous ne semblez pas avoir grande estime pour mademoiselle Saint-Germain, dit Pascal, excédé par tant d'allusions.

— J'en ai pas et je m'en cache pas. Ça vous arrive ici, fraîchement débarquée du train, avec des airs de marquise.

Capricieux comme tout. Puis ça nous regarde pas parce que ça fréquente le collège, vous entendez : le collège. Moi, monsieur, j'ai commencé à travailler à douze ans et mes filles ont commencé à quinze. On est pas pire que les autres pour ça.

— Bien sûr que non ! madame. Donc pour ce soir...

— Elle n'est pas rentrée comme de coutume le mercredi.

— Vous l'avez donc vue pour la dernière fois ce matin ?

— Non, parce qu'elle se lève trop à bonne heure. C'est hier soir que je l'ai vue pour la dernière fois.

— Quand elle-est rentrée ?

— Comme d'habitude, à cinq heures. J'avais fait son souper parce qu'elle pensionnait ici. Elle a mangé sans dire un mot, comme d'habitude. Jamais qu'elle n'aurait osé nous parler, cette fille-là. Jamais elle se serait abaissée à nous adresser la parole. Après le souper, comme d'habitude, elle s'est offerte pour faire la vaisselle, du bout des lèvres, mais j'ai refusé. Alors, elle est montée à sa chambre.

— Elle est ressortie ?

— Vers dix heures, oui.

— Où est-elle allée ?

— Quelle question ! Pensez-vous que je l'ai suivie ?

Diane réprima une envie de rire. Pascal poursuivit.

— Elle est restée dehors longtemps ?

— Quinze minutes environ.

— Elle est donc rentrée vers dix heures et quart ?

— C'est ça.

— Et elle est montée immédiatement à sa chambre ?

— Oui.

— Elle est redescendue ?

— Non. Elle a un petit appareil de télévision. Alors elle écoute ses programmes ou bien elle fait ses devoirs. Pas de grand danger qu'elle viendrait veiller avec nous autres au salon. Mademoiselle sainte nitouche ! Regardez-la à présent : une vraie sainte nitouche, hein !

— Maintenant, ce matin, elle est repartie pour l'école comme d'habitude ?

— Je suppose.

— Elle déjeune ici ?

— Non, dans un petit snack-bar, rue Ontario.

— Elle a le téléphone dans sa chambre ?

— Non. Chaque fois qu'elle veut téléphoner, elle le fait d'ici, de la cuisine.

— À qui téléphone-t-elle ?

— À son petit voyou, tous les soirs. Des fois à une camarade, une compagne de classe.

— On lui téléphone beaucoup ?

— Seulement ces deux-là.

— Jamais personne d'autre ?

— Au commencement, lorsqu'elle est arrivée, bien sûr, mais plus à présent.

— Bon. Maintenant, je voudrais voir sa chambre.

— Comme vous voudrez. Mais je vous le dis tout de suite, vous trouverez pas de fortune là-dedans.

— Non, madame, il n'est pas nécessaire que vous montiez. Vous avez la clef ?

— C'est pas fermé à clef. Y faut bien que je passe le balai, de temps en temps. Elle a mis du temps à se mettre ça dans la tête la petite mademoiselle. Finalement, elle a compris.

La chambre était au second étage car la maison était très vieille, construite à l'ancienne mode, avec le vivoir, la cuisine et une chambre au rez-de-chaussée et deux chambres étroites au premier étage. La chambre de la morte donnait dans la rue mais la vue était désolante. En face, juste devant la fenêtre, se trouvait un restaurant. Pourtant la morte allait manger rue Ontario. Sur la droite, on avait un aperçu de cette grande rue et on voyait même un bout du marché Saint-Jacques.

Diane, comme d'habitude, avait ouvert la garde-robe. Il n'y avait pas grand-chose. Un blazer et deux jupes grises. Une robe du dimanche. Un manteau de drap bien simple. Dans un angle, une raquette de tennis.

— Est-ce qu'elle travaillait en fin de semaine ? demanda-t-elle en se retournant.

Puis elle rit ; elle avait oublié qu'Yvan avait défendu à la logeuse de monter.

Le policier fouillait méthodiquement dans une commode.

— Tu trouves quelque chose ? demanda-t-il.

— Non, dit Diane qui examinait des souliers éculés. Toi ?

— Moins que rien.

— Alors, fais voir...

Pascal empoignait des dessous qu'il jetait sur le lit. Diane vit passer devant elle les caleçons multicolores.

— Minute, dit-elle. Nous sommes mercredi n'est-ce pas ? Regarde... Une mode absurde voulait que, dans des boîtes,

on vendît des petits pantalons de couleurs variées sur lesquels était inscrit un nom de jour.

— Regarde, dit Diane, le caleçon du mercredi manque.

— Eh bien ! nous sommes mercredi ! Et alors ?

— C'est bien ce que je dis. Il y en a une quantité de noirs ! Quant à ça, Odile Saint-Germain était bien fournie en dessous.

Plus qu'en robes et en manteaux en tout cas. Pascal fouillait sans rien trouver. Sur une table de chevet, Diane aperçut la photo du jeune homme décrit par la logeuse. Il n'avait pas l'air très viril en effet. Ses cheveux blonds, ses yeux bleus, et son teint blanc. Tiens, tout comme Odile Saint-Germain. Peut-être le jeune homme lui plaisait-il à cause de cela.

— Y a rien ici, dit Pascal.

Diane avait ouvert une table secrétaire. Dans un tiroir, elle trouva un livre de Nietzsche, souligné de traits forts, un roman de Sartre, un roman de Christiane Rochefort.

— Il se peut que nous ayons affaire à une petite existentialiste, dit-elle à son compagnon.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Oh ! rien... Tu as fini ?

— Oui, dit Pascal en fourrant une liasse de lettres dans sa poche.

— Qu'est-ce que c'est ça ? demanda Diane en s'approchant de lui.

— Des lettres. Je les lirai puis je te les donnerai, si elles valent la peine.

— Qu'est-ce que tu fais à présent ?

— Oh !... rien.

— Tu vas te mettre à la recherche de ce garçon ?

— Demain, dit Pascal. Tu vois, Diane, cette affaire est exactement comme je t'ai dit : il ne me reste plus qu'à aller cueillir cette petite fripouille de François Lemyre. Il est peut-être dans mon bureau, tout en larmes. Car il se peut, n'est-ce pas, que rongé de remords il soit venu se constituer prisonnier.

Chapitre III

Mais apparemment François Lemyre n'était pas rongé par le remords puisqu'il n'était pas dans le bureau de Pascal.

Ils étaient toujours dans la maison où avait habité Odile Saint-Germain, et c'était de là que le policier avait téléphoné à la Sûreté.

— Bon ! alors, il ne me reste plus qu'à retracer ce garçon, dit Yvan.

Diane avait une petite idée mais elle laissa faire le lieutenant.

— Tu me raconteras ça demain matin, dit-elle.

— Comment, tu me quittes ? s'écria Pascal.

— Oh ! je sais tout ce que je voulais savoir. Comme tu le dis, cette affaire est banale. Demain, elle sera terminée. Alors, tu me raconteras tout.

— N'oublie pas notre rendez-vous pour demain soir, dit Pascal d'une voix adoucie.

— Je n'oublie pas.

— Et n'oublie pas également de dire à Michel de baisser les pattes.

— Je lui dirai, répondit Diane en riant.

Elle sortit de la maison alors qu'Yvan demandait à la logeuse si elle avait une petite idée du collègue que fréquentait François Lemyre, le nom ou l'endroit si possible.

Le vent s'était levé. Il était probable que l'été serait pluvieux. Diane marcha, courbant la tête jusqu'à la pharmacie.

— Bonjour ! dit-elle en pénétrant dans l'établissement. Quel vent ! Ouf !

— Pour vous, mademoiselle ? fit le pharmacien en promenant sur elle un regard intéressé.

— Mon nom est Diane Roy et...

— Diane Roy ! Pas possible ! La journaliste ?

— En effet...

— Je suppose que vous êtes venue pour la petite Saint-Germain?

— C'est vous qui l'avez identifiée?

— N'est-ce pas tout à fait atroce! Bien sûr que c'est moi.

— Vous parlez comme si vous la connaissiez bien.

— Elle faisait toujours un petit brin de causette chaque fois qu'elle venait acheter quelque chose. Une jeune fille comme il faut. Pas comme j'en connais dans le quartier. Je me demande qui a pu faire une chose aussi atroce. Probablement un maniaque sexuel. Alors, il est possible qu'on ne le retrouve jamais.

Diane avait remarqué la boîte téléphonique. Elle demanda.

— Elle téléphonait souvent d'ici?

— Presque jamais. Mais vous m'y faites penser. Elle a téléphoné hier. Curieux, parce que c'est rare qu'elle le faisait.

— Quelle heure était-il?

— Ouf! près de dix heures.

— Vous n'avez pas une petite idée de ce qu'elle a dit?

— Pensez-vous!

— Je ne faisais que poser la question.

— Il y avait pas mal de monde dans la pharmacie. Je me souviens parce qu'elle a acheté du rouge à lèvres.

— Comment vous a-t-elle paru?

— Étrange, je dois bien le dire. Elle, d'habitude si pimpante. Depuis quelque temps, elle me paraissait changée. Peut-être était-elle malade.

— A-t-elle acheté quelque chose d'inusité dernièrement?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, mademoiselle.

— Alors c'est inutile, n'y pensez plus. L'avez-vous déjà vue avec son ami?

— Le petit Lemyre? bien sûr. La première fois que je les ai vus ensemble, je croyais qu'ils étaient frère et sœur.

— C'est vrai qu'ils se ressemblent, dit Diane.

— Vous l'avez vu?

— Non, mais une photo dans la chambre d'Odile. Que pensez-vous de ce François?

— Un bon petit jeune homme, poursuivit le pharmacien. Vous savez qu'il prépare sa pharmacie. Un futur confrère alors.

Puis l'idée frappa le pharmacien entre les deux yeux.

— Non, dites-moi pas que la police le soupçonne!

— Je n'ai pas dit ça, répondit Diane.

— Faudrait pas car ce serait une grave erreur. Ce petit gars-là serait incapable de faire mal à Odile Saint-Germain.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Ça crevait les yeux qu'il l'aimait à la folie ! Quant à ça, je ne crois pas qu'il aurait été capable de faire du mal à quiconque, même pas à une mouche !

— Mademoiselle Saint-Germain vous a déjà parlé de sa famille ?

— Je sais que ses parents habitent Trois-Rivières. Mais c'est tout.

— Quelles études préparait-elle ?

— Les sciences sociales.

— Ah ! sciences sociales, dit Diane en songeant au volume de Nietzsche qu'elle avait trouvé dans la table secrétaire de la jeune fille.

— C'est une vraie honte ! Les gens se font assassiner en pleine rue à présent !

— Pensez-vous qu'hier soir elle a téléphoné à François Lemyre ?

— Je ne sais pas, mais probablement.

— Je sais qu'elle allait manger dans un snack-bar pas loin, savez-vous lequel ?

— Le Vidéo. Souvent je la voyais parce que je mange là également.

— C'est où ?

— À deux pas, juste au coin d'Ontario et d'Amherst, en face du marché.

— Merci. Dites-moi, lui connaissez-vous des amis ?

— Je l'ai toujours vue seule. Même qu'elle me donnait l'impression d'être une personne renfermée. C'est mieux comme ça, vous croyez pas, par les temps qui courent ? Et puis, pauvre elle, ça lui a pas donné grand-chose d'être tranquille. Voyez ce qu'on lui a fait. Qu'est-ce que la police en pense ?

— Pas grand-chose pour le moment. Merci bien monsieur. Je vous reverrai.

Diane décida de pousser jusqu'au snack-bar. À l'intérieur, il y avait des gars et des filles qui somnolaient au-dessus d'un coca-cola.

— C'est ici que mademoiselle Saint-Germain venait déjeuner ? demanda-t-elle à la serveuse.

— Oui, pourquoi ?

— Mon nom est Diane Roy, je suis journaliste.

— Ah ! Diane Roy, la journaliste. Je vous suis tout le temps dans votre journal. Je suppose que vous êtes intéressée par la mort de cette demoiselle ?

— Oui, justement.

— Que voulez-vous savoir au juste ?

— Mon Dieu... rien de précis. Je tâchais d'en apprendre un peu plus long sur cette pauvre jeune fille.

— C'était quelqu'un de propre et de comme il faut, pas comme la gang qui se tient ici.

Quelques têtes hirsutes bougèrent.

— Si vous cherchez l'assassin, pas besoin de courir, mademoiselle Roy, vous n'avez qu'à rester dans mon restaurant.

— Eh dis donc ! fit un grand garçon habillé d'un jean et d'une veste de cuir.

— Qu'est-ce que t'as à dire, toi ? hurla la serveuse. C'est pas vrai que vous la mangiez des yeux quand elle venait prendre un café ? Je serais pas autrement surprise que l'un de vous autres l'ait suivie et l'ait amenée dans la ruelle.

Le garçon riposta :

— Tout d'abord, une fille ça s'amène pas dans une ruelle comme ça, et puis il faisait trop clair.

Diane en demeura éblouie. Elle avait envie de remercier ce garçon qui venait de lui fournir une piste intéressante.

Odile Saint-Germain, lorsqu'elle téléphonait à son petit François, le faisait de la cuisine de la logeuse.

Or, la veille, elle avait téléphoné de la pharmacie.

Donc ce n'était pas à lui qu'elle avait téléphoné. Ce n'était pas à lui et elle ne voulait pas que la logeuse le sache.

À qui donc alors ?

Autre chose. Odile Saint-Germain avait été trouvée morte vers sept heures du soir, donc beaucoup trop à bonne heure pour que l'on croie à une agression.

Et puis, il est vrai qu'une fille de dix-huit ans ne s'amène pas comme ça dans une ruelle.

Alors ?

Alors ? Mais Odile Saint-Germain avait été dans la ruelle pour rencontrer quelqu'un !

Sans doute la même personne à qui elle avait téléphoné la veille.

Diane sentit le besoin de voir ce bout de ruelle de nouveau. Mais il faisait sombre à présent. Elle demanda :

— Vous avez une lampe de poche que vous pourriez me prêter ?

— Bien sûr, mademoiselle Roy, n'importe quoi pour vous, répondit la serveuse.

— Eh ! mademoiselle Roy, fit le grand garçon qui avait parlé plus tôt, faut pas toujours croire ce que les gens racontent, vous savez.

— Tiens, viens avec moi, toi.

Les autres garçons se mirent à siffler tandis que le jeune homme sortait du restaurant, les mains dans les poches.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— Je veux tout simplement que tu tiennes la lampe.

À présent, ils étaient dans la ruelle, à l'endroit même où le corps avait été trouvé.

— Non, c'est impossible, dit Diane. Elle n'a pu être tuée ici, en plein jour, à deux pieds de la rue.

Elle jeta un regard circulaire. Un peu plus loin, une haute clôture éventrée laissait voir un sol caillouteux. Elle marcha jusqu'à la brèche, passa la tête.

— Ici, ici...

Il y avait des traces de talons dans la terre. Les pistes s'entremêlaient dans un véritable fouillis. Odile s'était débattue. Peut-être que cette éraflure sur la clôture était la trace d'un ongle. C'était ici qu'Odile avait été étranglée.

Diane put donc conclure qu'il ne s'agissait pas de l'œuvre d'un maniaque sexuel.

Chapitre IV

Tiens ! te voilà toi ! dit Yvan Pascal en apercevant Diane.
Tu arrives au bon moment.

Il était neuf heures du matin et Diane voulait parler au policier de sa découverte.

— Nous avons le petit Lemyre.

— Ah ! Depuis quand ?

— Depuis hier, minuit. Nous l'avons cueilli à domicile.

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Rien pour le moment mais tu verras. Il a passé la nuit aux cellules. Nous l'avons interrogé sans relâche.

— Et ?

— Il n'a pas encore craqué mais ça ne tardera pas.

— Vous l'avez interrogé toute la nuit ? s'étonna Diane.

— Eh oui...

— Et il n'a rien dit ?

— Mais ça ne tardera plus. Quand même, il faut bien que j'avoue que le petit gars a plus de nerfs que je croyais. Tu arrives à point car on allait recommencer. Tu viens ?

— Oui.

— N'oublie pas alors, pas un mot. Tu sais que les sergents qui s'occupent des interrogatoires n'aiment pas cela. D'ailleurs, il ne te verra pas.

— Lemyre ? Pourquoi ?

— À cause du réflecteur.

— Il a un réflecteur dans les yeux ? s'écria Diane dégoûtée.

— Écoute, fit Pascal, je sais ce que tu penses ! Mais écoute, nous ne lui faisons aucun mal physique, cela je te le jure. Moralement, je ne dis pas. Nous essayons de le faire craquer. Il faut qu'il craque. Nous n'avons qu'à émettre ces nerfs encore une heure ou deux et ce sera fait.

— Quand même, fit Diane, ce n'est pas une façon...

— Penses-tu que c'est le bon moyen qu'il a pris lui pour régler le cas de sa petite amie !

— À propos, qu'est-ce que le médecin légiste dit ?

— Elle était enceinte de deux mois. La bonne femme se trompait pas. Tu viens ? j'ai hâte d'en finir.

— Oui, je viens, répondit Diane.

Elle fut saisie en voyant le jeune homme. Il était pâle. Ses cheveux blonds étaient trempés de sueurs. Ses yeux bleus, martyrisés par la lumière aveuglante du réflecteur, étaient rouges de sang.

Trois hommes en bras de chemise tournoyaient autour de lui.

— As-tu l'idée de faire ton *smart* encore longtemps ?

— Je n'ai rien à dire.

— Écoute, t'aimerais pas ça déjeuner ? T'aimerais pas aller te coucher une heure ou deux ?

— Fumer une bonne cigarette ? Non, lève ta tête, dans la lumière. Tu nous prends pour des voyous hein ? Tu penses qu'on aime ça te garder ici. Tu penses que je ne sais pas que t'as mal à la tête. Écoute... je vais l'éteindre la lumière, mais bonjour de la vie ! laisse-nous aller nous coucher.

— Je n'ai rien fait...

— Dis-nous seulement ton nom.

Lemyre tressailit et Diane ressentit un malaise. À quoi rimait cette question.

— Mais vous le savez, c'est François Lemyre.

— C'est bien vrai ça au moins ?

— Mais vous le savez !

— Et ton adresse ?

— Ah non ! supplia le jeune homme, vous n'allez pas recommencer ?

— Faut bien, mon pauvre p'tit gars, avec toi on est sûr de rien. Et puis, je suis tellement fatigué que je ne sais plus où j'en suis.

— Ça te dérange pas que je fume ? Aimes-tu ça toi, les bouts filtres ?

— Oui.

— C'est drôle, moi j'en suis encore aux bonnes vieilles cigarettes du temps de mon grand-père. Qu'est-ce que je dis là ? mon grand-père fumait la pipe.

Et le policier soufflait la fumée dans le visage de l'adolescent.

— Donc, tu te nommes Lemyre et tu restes dans Rosemont ?

— Oui.

— Ça faisait longtemps que tu couchais avec la petite Odile ?

— Mais je vous l'ai dit.

— C'est toi qui l'a partie ?

— Je ne savais pas qu'elle était enceinte.

— Ça, c'est ce que tu dis.

— Je vous le jure.

— Fais donc pas le grand chevalier. Penses-tu qu'on les connaît pas les petites étudiantes d'aujourd'hui ? Fais-toi une idée, mon garçon, la petite Odile était une garce et rien de plus. Je vois pas pourquoi tu tiens tellement à être pendu pour une fille comme ça.

— Je le savais pas.

— Combien payais-tu pour coucher avec ?

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Bien sûr ! C'est clair comme de l'eau de roche qu'elle avait pas un sou à elle. Alors, dans un cas pareil, une petite fille dégourdie trouve toujours le moyen de moyenner. Et Odile, elle avait vu les petits chars, pas vrai ?

— Vous êtes odieux.

Le détective souffleta, mais légèrement, le jeune homme.

— T'as pas honte ? Moi qui essaie de sauver ta peau ! Écoute-moi : jamais au grand jamais on pendra un gars qui s'est défendu contre une fille de rien. Tu comprends ? Elle était enceinte. Tu le dis toi-même que tu ne savais pas de qui.

— J'ai jamais dit cela.

— Faudrait se faire une idée.

— J'ai jamais dit cela. J'ai dit que je ne savais pas qu'elle était enceinte.

— Voyons ! Nous prends-tu pour des caves ? Un petit étudiant en pharmacie en plus qui essaie de nous faire avaler un truc pareil. Elle était enceinte et elle t'a demandé de lui donner quelque chose pour se déprendre. Tu n'es pas le père de l'enfant et tu n'as pas voulu. Ça c'est la vérité.

— Non.

— Elle t'a demandé de la rencontrer dans un coin. Là, elle a fait des menaces. Elle irait voir ta mère. Je sais que ton père est mort. Elle ferait un joli scandale. Alors, tu as vu rouge. Elle s'est mise à crier et tu lui a saisi le cou.

— Non.

— Est-ce que j'ai dit que tu l'avais tuée ?

Mais...

— J'ai dit que tu l'as prise au cou. C'est pas la même chose ça. Mais tu étais sous l'emprise des nerfs. N'importe qui aurait été comme toi, dans la même situation. Tu voulais seulement la faire taire. Lorsque tu as desserré, elle est tombée par terre. Alors, tu as compris qu'elle était morte.

— Non.

— Écoute-moi bien. Jamais un jury te condamnera. Mais sapristi ! il faut savoir la vérité. Il faut en finir avec cette maudite affaire ! Toi, il faut que tu retournes à l'université et moi, il faut que j'aille me coucher. Écoute-moi bien, je vais te dire quelque chose de confidentiel.

— Quoi ?

— Tu as bien fait... moi j'aurais fait la même chose.

— Taisez-vous !

— Je suis cent pour cent avec toi. Des filles de ce genre, il y en aura toujours trop. Si tu voyais ce que les journaux disent de toi. Tout le monde te plaint.

— C'est faux !

— Tu l'as tuée.

— Non.

— Dis-le donc que tu l'as tuée !

— J'ai un alibi et vous le savez !

— Ouais, un alibi ! Un compagnon de classe ! On sait ce que ça vaut. Moi aussi, quand j'étais jeune, je disais : Un pour tous, tous pour un. Comme les mousquetaires !

— J'ai un alibi.

— Tu t'es contredit dix fois au sujet de cet alibi.

— Je voudrais boire...

— Demain, peut-être... Écoute-moi, j'en ai assez. Assez ! Je vois bien que tu es une mauvaise tête. Tout ce que j'ai moi, dans la mienne, c'est de mettre mon poing sur ta gueule. Alors, je suis mieux de céder la place à un autre.

— Je n'ai pas tué !

— C'est ta dernière parole ?

— Oui.

— Alors, je te laisse à un autre.

Le policier qui était en sueurs se retira avec un haussement d'épaules. Un second policier s'approcha.

— Comment te nommes-tu ?

Diane frissonna. Le jeune homme s'était mis à sangloter.

— Mais vous le savez mon nom !

— Moi, je viens d'arriver et je ne sais rien. Et puis, si tu penses que je prends des notes. Tu pourrais être assez gentil au moins pour me dire ton nom.

— Fran... Fran...

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Fran-Fran ?

Alors, tu es un gars comme ça toi ? Tu te moques de la police ? Écoute-moi bien mon petit chien ! Moi, j'ai pas fait d'université O.K. ? Ça veut pas dire que t'as le droit de me traiter comme une ordure. Et puis, écoute encore ceci. Ça s'adonne mon petit voyou que j'ai une fille de l'âge de celle que tu as étranglée. Alors moi je te jure que tu vas te balancer au bout d'une corde pour ce que tu as fait. Quand je pense que ma fille... ma propre fille... pourrait être à la place de l'autre aujourd'hui, sur une dalle de la morgue. Oui, tu vas parler, ça je te le jure ! Toi et moi, on s'installe ici pour une bonne mèche. Alors... ton nom ?

François Lemyre ne répondit pas. Il venait de rouler de la chaise.

Le policier s'épongea le front.

— C'est inutile, lieutenant, nous n'en tirerons jamais rien. Ils sont rares les types comme lui, mais on en frappe un de temps en temps. Jamais il parlera.

— Je comprends pas ça, dit Pascal.

Diane murmura.

— Il y a peut-être une bonne raison pourquoi il parle pas.

— Laquelle ?

— Il est peut-être innocent.

Chapitre V

De retour dans le bureau d'Yvan Pascal, Diane demanda au policier.

— Tu le crois coupable, Yvan, vraiment coupable ?

— Bien sûr, Diane. Penses-tu qu'autrement je permettrais l'interrogatoire ? Non vois-tu, ces crimes-là, je veux dire les crimes passionnels, sont tous pareils, extrêmement simples.

— Pourtant, François Lemyre a un alibi.

Pascal haussa les épaules.

— Oui, un alibi, parlons-en. Un compagnon d'université, pareil comme lui.

— Tu l'as vu ?

— Hier soir.

— Qu'est-ce qu'il raconte ?

— Mais que Lemyre a passé la soirée avec lui à partir de six heures.

— Qui est-il ?

— Son nom est Gaétan Dubuc. Ça s'adonne que ce n'est pas n'importe qui. Son père est l'avocat Dubuc.

— Ah ! l'avocat Dubuc ?

— Oui.

— Dis-moi. Lemyre, lorsque tu es allé le cueillir à domicile, il était au courant de l'assassinat ?

— Oui.

— Comment l'explique-t-il ?

— Il l'a entendu à la radio. Il y avait des journalistes ici, à la Sûreté, à l'arrivée du corps. Tu sais que les nouvelles ne traînent pas longtemps dans ce temps-là.

— Oui, je sais.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Lorsque nous sommes arrivés, il tremblait comme une feuille. Il nous a juré avoir passé la soirée avec Gaétan Dubuc.

— Où ?

— Mais chez ce dernier, à jouer aux échecs.

— Ah ! chez Gaétan Dubuc. Donc, il doit y avoir plus d'une personne pour corroborer l'alibi.

— Non, non, une seule : Gaétan Dubuc habite avec son père et ce dernier était absent.

— Ah ! Tu as vu Dubuc ?

— Tu penses bien.

— Et ?

— Il jure. Il a déclaré qu'il aviserait son père aussitôt qu'il arriverait. Ça tombe plutôt mal car Dubuc est un criminaliste réputé.

— Tu n'as jamais eu l'idée que Lemyre peut dire la vérité, qu'il n'a pas tué Odile Saint-Germain ?

— Qu'est-ce que tu vas chercher, là, Diane ? Tu ne vois donc pas que l'alibi est une carabinade d'étudiant ? Le malheur est que Lemyre a les reins solides et que je ne puis interroger Gaétan Dubuc comme lui, à cause de son père, tu comprends.

— Bien sûr...

— Diane, tu pourrais me rendre un grand service si tu voulais.

— Quoi donc ?

— Occupe-toi de ce Gaétan Dubuc.

— Moi ! dit la journaliste avec étonnement.

— Oui. Vois-le. Interroge-le. Il faut trouver une faille dans sa déclaration. Il faut démolir ce stupide alibi.

— Mais si c'est la vérité...

— Qu'est-ce que tu as, toi ? Tu crois réellement le petit Lemyre innocent ?

— Je n'ai pas dit ça, répondit Diane qui ne tenait absolument pas à entamer une longue discussion.

— Vois-le, interroge-le, deviens une intime et démolis-le !

— En somme, tu veux que je fasse ton travail.

— Si je portais une jupe, je trouverais bien le moyen de confondre ce garçon, dit Pascal. À propos de jupe...

— Oui.

— La grande Diane Roy s'est mis un doigt dans l'œil.

— À propos de quoi ?

— La petite Saint-Germain n'avait pas de petit pantalon.

— Quoi ? demanda Diane qui ne se souvenait pas.

— Tu te souviens, tu as dit qu'elle devait porter un caleçon sur lequel était écrit le nom du jour : mercredi. Or, elle n'en avait pas.

— Aucun ?

— Elle n'en avait pas.

Pascal rit.

— Il est peut-être au lavage. Peut-être aussi l'avait-elle oublié dans une maison de chambres. « Le mystère de la fille sans culotte. »

— Mais elle en avait quantité d'autres ! Elle aurait pu choisir entre cinquante.

— Je te dis qu'elle n'en avait pas.

— Yvan... c'est intéressant ce que tu me racontes.

— Allons, Diane, tu te paies ma tête !

— Mais non, je te jure, c'est très intéressant..

— Tu me raconteras ça plus tard. Qu'est-ce que tu fais pour le jeune Dubuc ?

— Je m'en occupe si ça te fait plaisir. Mais uniquement pour ça. Et puis, fais-toi à l'idée. Si Dubuc m'inspire confiance et si je crois qu'il dit la vérité, je me range de son côté.

— Je ne suis pas inquiet pour ça, répondit le policier avec confiance.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que Lemyre a tué, parce que Dubuc ment pour le protéger et parce que tu es Diane Roy. Tu verras et tu croiras, comme moi.

— Peut-être...

— Comment comptes-tu t'y prendre ?

— Ça... c'est mon problème, répondit Diane. T'inquiète pas.

— Bonne chance. Et tiens-moi au courant.

— Tu as le téléphone de ce jeune homme ?

— Attends une seconde.

Lorsqu'elle fut hors de l'édifice abritant les locaux de la Sûreté municipale, Diane téléphona à l'appartement de l'avocat Jean Dubuc. Une voix jeune lui répondit. Alors, elle demanda carrément :

— Monsieur Gaétan Dubuc, s'il vous plaît.

— Lui-même...

— Oh ! monsieur Gaétan Dubuc. Je suis confuse... Écoutez, mon nom est Diane Roy. Je suis journaliste.

— Ah oui ! Diane Roy, bien sûr !

— J'aurais aimé vous voir.

— Me voir ? Il s'agit sans doute de cette malheureuse affaire ?

— Le meurtre d'Odile Saint-Germain, oui.

— J'ai dit à la police tout ce que je savais à propos de cette affaire.

— Je ne vous téléphone pas directement au sujet du meurtre. J'aimerais plutôt vous interroger en rapport avec la victime elle-même.

— Mais...

— Peut-être pourrions-nous nous rencontrer quelque part et bavarder un moment ?

— Je suis en pleine étude.

— Je ne parlais pas de cet après-midi, répondit vivement Diane. Je pensais à ce soir. Pour souper par exemple...

C'était une invitation mondaine que Diane tendait à l'étudiant et il mordit.

— Mais pourquoi pas.

— Nous pourrions peut-être aller manger chez les Chinois.

— Bien sûr...

— Et puis, n'est-ce pas, c'est le journal qui paie.

— Je ne vois pas d'inconvénient, dit le jeune homme en riant.

— Alors, je vous donne mon adresse, vous pourrez passer me prendre.

— Vous ne serez pas au journal ? dit Dubuc d'une voix rauque.

— Je suis en tenue de travail, un affreux tailleur, répondit Diane. Il faut que je me mette quelque chose de plus convenable. Après tout, vous êtes célèbre à présent, vous savez...

— Je... Je vous prendrai chez vous.

— Vous avez une voiture ?

— Non...

— Nous prendrons la mienne.

— C'est entendu.

— Alors à ce soir.

Diane raccrocha. Qu'est-ce que Dubuc pensait à présent ? Elle téléphona à Yvan pour lui apprendre la bonne nouvelle.

— Je soupe avec lui, dit-elle.

— Avec qui ? demanda-t-il ahuri.

— Mais avec Gaétan Dubuc !

MEURTRE À L'ÉTAT PUR

— Ah !

— C'est ce que tu voulais ?

— Oui, gagne sa confiance, fais-toi amie avec lui. Il faut venir à bout de ces deux adolescents. C'est pas vrai qu'ils vont continuer à berner la police longtemps comme ça.

— Peut-être ne le verrai-je qu'une fois, dit Diane.

— Une fois ? pourquoi une fois ?

— Si je juge qu'il est digne de confiance.

— Espérons que tu sauras bien l'apprécier. Quand me téléphones-tu ?

— Demain matin ?

— Oh ! J'y pense ! Notre rendez-vous !

En effet, Diane devait souper avec le lieutenant le soir même.

La journaliste répondit en riant :

— Non seulement Gaétan Dubuc te souffle ton enquête mais il te vole ta blonde aussi !

Chapitre VI

Diane avait revêtu une robe simple mais chic, vert émeraude, courte et la dénudant aux épaules.

Lorsqu'elle alla ouvrir, elle aperçut un beau jeune homme brun.

— Entrez, dit-elle après un moment. Des fleurs... mon Dieu ! vous n'auriez pas dû !

— J'ai défoncé ma tirelire, répondit Gaétan Dubuc en riant. Bravo, mademoiselle Roy, vous êtes resplendissante. Les photos que l'on voit de vous dans le journal ne vous rendent pas justice.

Il était grand et bien taillé. Ses yeux étaient noirs, sa bouche sensuelle.

Un très très beau garçon, pensa Diane.

— Vous êtes prête ?

— Bien sûr... ne prendriez-vous pas quelque chose avant de partir ?

— C'est que...

— Un apéritif ? suggéra Diane.

— Pourquoi pas !

— Alors, ce sera ?

— Comme vous voudrez.

Diane n'avait pas du tout l'intention de saouler le garçon, aussi lui versa-t-elle un doigt de rye. Elle pensa avec amusement qu'Yvan, lui, aurait procédé tout autrement.

— Pourquoi riez-vous ? demanda Dubuc.

— Je riais ? je pensais à quelque chose de drôle.

— À quoi ? si je ne suis pas trop indiscret.

— Mon Dieu ! pas du tout : je pensais au lieutenant Yvan Pascal.

— Ah ? fit le garçon en fronçant les sourcils.

— J'avais rendez-vous avec lui ce soir. S'il savait pour qui je le laisse tomber !

— Bien sûr, il en ferait une tête, dit Dubuc.

Diane lui tendit son verre et remarqua combien ses mains étaient soignées.

— Heureusement que vous étiez là pour défendre votre ami, dit-elle après un moment.

— Je n'ai fait que mon devoir.

Puis, il s'écria :

— Tiens, des livres ! Je suis fasciné par les femmes qui lisent.

— Ce serait plutôt étrange que vous ne trouviez pas de livres dans la chambre d'une journaliste.

Puis Diane se reprit avec tact :

— Je veux dire dans l'appartement.

Mais Dubuc avait très bien compris.

Il dit :

— Pourquoi ne mangeons-nous pas ici ? On peut faire venir les plats par taxi.

— Eh ! jeune homme, auriez-vous de mauvaises pensées par hasard ? Allons, ouste ! dehors.

Elle épingla cependant à son épaule les fleurs qu'il lui avait apportées puis lui tendit son bras.

— Est-ce que vous conduisez ?

— Bien sûr !

— Alors, voilà !

— Wow ! Une Mercédès cria l'adolescent en reconnaissant les clefs très caractéristiques.

— Surtout, soyez prudent. Je déteste la vitesse.

— Avec une voiture pareille !

— Elle m'a été donnée, répondit Diane.

— Ah ! par un admirateur ?

— Voilà encore que vous avez de mauvaises pensées, jeune homme.

Diane mangea de bon appétit et Dubuc se révéla un jeune étudiant très charmant.

À la fin du repas, il proposa :

— Si nous allions danser quelque part ?

— Oui, dit Diane, allons !

— Jésus ! s'écria alors Dubuc. J'oublie que je n'ai pas un sou !

— Alors disons que je suis votre vieille maîtresse et que je paie pour tout, répondit Diane en riant.

— Vieille maîtresse, n'exagérons rien.

— Vous êtes étudiant, vous devez bien connaître des endroits curieux. Amenez-moi dans une boîte moderne.

— Êtes-vous déjà allée à l'Éden ?

— Mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une boîte existentialiste.

— Je croyais qu'il n'en existait plus.

— D'existentialistes ? Bien sûr ! Et ils portent un nouveau nom.

— Ah !

— Nouvelle vague ?

— Ah oui ! bien sûr !

Alors Dubuc amena Diane dans un bar tout à fait éteint, ou d'étranges jeunes barbus louvoyaient entre les tables tandis qu'un petit orchestre égrenait un jazz archi-moderne. Ils eurent de la difficulté à se trouver un coin seul.

— Vous venez souvent ici ? demanda Diane.

— Je vis ici, répondit le jeune homme.

— Comment faites-vous ? Tout ce bruit, toute cette fumée !

— C'est du silence sonore, répondit le jeune homme en riant.

— Peut-être...

— Pourquoi pas ? Qu'est-ce que le silence au fond ? Ordinairement, c'est l'absence de bruit, pas vrai ?

— Oui...

— Mais ça peut être un trop plein de bruits qui vous empêche d'entendre quoi ce que soit, sauf ce bruit. Ne croyez-vous pas ?

— On peut tout reprendre ainsi à rebours...

— Vous croyez ?

— Voulez-vous essayer ?

— Oui. Qu'est-ce que la vertu ?

— L'absence de vice.

— Oui, ordinairement.

— Mais ça peut être aussi le vice à l'état pur, au-delà de toutes définitions. Le bruit. L'humain réduit à l'homme. Vertu et vice, dans le fond, ne sont que des appréciations différentes d'une même chose.

— Et la vie ?

— La même chose que la mort. La différence est dans le mouvement. C'est pourquoi...

— Oui ?

— C'est pourquoi, il faut dépasser toutes ces choses. Aujourd'hui l'homme se perd dans les limites des définitions. Mais il existe...

— Il existe ?

— Une race d'homme supérieurs, qui dépassent les définitions. Ces hommes ont l'étrange pouvoir de faire les définitions. Alors, ce sont eux qui disent ce qu'est la vie et la mort, le bien et le mal, la vertu et le vice.

— Et comment ces hommes qui sont supérieurs le savent-ils ?

— Ils le savent d'instinct, mademoiselle Roy.

— C'est tout à fait fait barbare ce que vous dites là.

— Pas du tout. De tout temps, il y a eu des moutons et des loups. Des hommes faits pour être menés par le bout du nez et des chefs destinés à tout conduire.

— À quelle catégorie appartenez-vous ?

— Petit curieuse, va ! Venez , allons danser !

Gaétan Dubuc inquiétait Diane et l'attirait étrangement. Elle pensa à Yvan Pascal. À propos du jeune étudiant, elle se perdait en questions. Mais il lui semblait désormais qu'il était capable de mentir pour sauver un ami de la corde.

Dubuc la pressait contre lui. Il dit sans honte :

— Vous êtes la première femme que je tiens dans mes bras.

— Comment ?

— J'ai dit : la première femme. Les autres, c'était des petites étudiantes de moins de vingt ans.

— Ah !

Il promena ses lèvres dans le cou de Diane.

— Eh ! fit-elle.

— Pourquoi pas...

Ses lèvres effleurèrent la bouche de Diane.

— Eh ! répéta-t-elle.

— Il faut que vous alliez jusqu'au bout, dit-il.

— Mais jamais de la vie.

— Vous êtes venue pour voir ce que j'avais dans le ventre. Alors jouez votre rôle.

— Mais que voulez-vous dire ?

— Vous vouliez savoir quelle sorte de jeune homme était cet étudiant qui mentait pour sauver son ami. C'est le lieutenant Pascal qui vous a envoyée.

— Jamais de la vie !

LE COEUR À L'AVENTURE

Dubuc embrassa de nouveau Diane qui sentit un bout de langue courir sur ses dents.

— C'est très mal de mentir, mademoiselle Roy.

— Mais je...

— Allons, un peu de courage !

— Je...

— C'est le lieutenant qui vous a envoyée, n'est-ce pas ?

— Oui, admit Diane en fermant les yeux.

— Vous devez lui dire demain matin si j'ai menti ou non.

— Oui.

— Et alors...

— Je ne sais pas.

Dubuc se colla plus étroitement à Diane.

— Nous avons toute la soirée.

— Avez-vous menti ?

— Trouvez vous-même.

Chapitre VII

Gaétan Dubuc était devenu ivre sans que Diane y fût pour quelque chose.

— J'en ai marre d'ici, jeta-t-il. Allons ailleurs.

— Mais où ?

— Chez vous, mademoiselle Roy ! N'est-ce pas là pour vous l'endroit idéal ? Vous serez à l'aise pour continuer votre enquête.

— Je crois que vous feriez mieux de rentrer.

— À propos, elle progresse votre enquête ?

— Non, répondit Diane.

— Ai-je menti pour sauver un ami ?

— Je ne sais pas.

— Prenons le problème par l'autre bout.

— Que voulez-vous dire ?

— Croyez-vous le petit François capable de tuer ?

— Volontairement, non. Mais sous l'emprise des nerfs...

— Oui, c'est bien le genre de type pour céder à ses nerfs.

Et cela frappa Diane. En effet, le pauvre François Lemyre était bien le genre de garçon sans résistance. Mais alors, comment avait-il pu tenir tête si longtemps aux interrogateurs à la Sûreté ? Il n'y a peut-être que l'innocence pour galvaniser les forces d'un jeune homme qui en a peu.

Dubuc était debout. Diane se leva et ils sortirent de la boîte fantomatique.

— Je crois que je ferais mieux de conduire, fit Diane.

— En effet...

Elle s'installa au volant et il laissa errer ses doigts sur sa cuisse.

— Jusqu'où irez-vous, Diane Roy, pour posséder la vérité ?

Elle lui tapa les doigts :

— Certainement pas jusque-là.

Lorsqu'elle arriva chez elle, le téléphone sonnait.

— Installez-vous là, dit-elle en désignant le sofa. Je reviens dans un petit moment.

Mais Dubuc louvoyait vers le petit bar.

— Ne croyez-vous pas que vous en avez assez pris ?

— Non, ne me dites pas que vous allez devenir maternelle ?

Diane haussa les épaules. Il pouvait boire tant qu'il voudrait. Elle était venue à bout d'hommes joliment plus costauds. D'ailleurs, Dubuc, même ivre mort, ne serait pas méchant.

Yvan était au bout du fil.

— Jésus Marie ! Mais d'où sors-tu ?

— Je... mais je suis avec Gaétan Dubuc.

— Quoi ? Il est chez toi ?

— Bien sûr !

— D'où venez-vous ?

— Nous sommes allés manger puis nous sommes allés dans une boîte.

— Il dépasse minuit, Diane.

— Déjà ?

— Écoute, lâche pas Dubuc. Pour quelque raison que ce soit.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Lemyre a craqué.

Diane sentit son sang se figer dans ses veines.

— Qu'est-ce que tu dis, Yvan ?

— Il a craqué. Nous avons continué de l'interroger toute la soirée. Nous étions sûrs à présent d'arriver au bout.

— Pourquoi ?

— Mais parce qu'il avait perdu connaissance une fois.

— Qu'est-ce que ça veut dire ça ?

— Ça veut tout simplement dire qu'il était au bout de sa résistance physique. Il ne nous restait plus qu'à pousser un petit peu. À présent, il dort dans l'infirmerie après avoir pris un repas nourrissant. Demain, il n'y paraîtra pas.

— Il... il a tué Odile Saint-Germain ?

— Ça c'est sûr... malgré qu'il ne le dise pas encore.

— Yvan, joue pas au jeu du chat et de la souris, veux-tu ?

— Il n'a pas d'alibi.

— Comment le sais-tu ?

— Il a avoué, sur ce point.

— Quoi ?

— Oui. Il a craqué. Il n'a pas d'alibi.

— Mais comment les choses se sont-elle produites ?

— Il a attendu Odile en face d'un cinéma. Elle lui a téléphoné pour lui dire qu'elle ne s'y rendrait pas. Alors il est rentré, seul.

— Oh !

— Ensuite, il est allé chez lui. Une demi-heure plus tard, le téléphone sonna. C'était Dubuc. Dubuc téléphonait pour l'informer de la mort d'Odile. Il accusa François. François jura qu'il n'y était pour rien. La question de l'alibi fut levée. Alors Dubuc jura à son ami qu'il le supporterait jusqu'au bout.

— Je vois...

— Tu ne vois pas du tout, jeta Yvan Pascal. Cette histoire de cinéma est de la blague.

— Tu crois ?

— Mais bien certainement. François Lemyre a tué Odile. Ensuite, il est allé au cinéma pour se constituer un alibi. Aux questions de Dubuc, il a dû dire qu'il était allé au cinéma. Dubuc a dû répondre que, comme alibi, ça ne valait pas cher. Alors, Dubuc a ensuite proposé de dire que Lemyre avait passé la veillée avec lui, et Lemyre a accepté.

— Tu crois ?

— Comment veux-tu qu'il en soit autrement ?

— Pourquoi penses-tu que Lemyre avoue pour l'alibi et pas pour le crime ?

— T'en fais pas, Diane, ça viendra.

— D'habitude, quand un inculpé craque, comme tu dis, c'est pour lâcher le gros paquet.

— Peut-être, mais...

— Est-ce que je ne dis pas la vérité ?

— D'ordinaire c'est ainsi, mais...

— Quelle heure était-il lorsque Dubuc téléphona à Lemyre ?

— Aux environ de neuf heures.

— Lemyre n'est pas ressorti ?

— Non.

— Bon. Écoute. Dubuc est ici avec moi. Il est ivre. Peut-être que je viendrai à bout de lui.

— Ouf... maintenant que Lemyre a avoué une partie de la vérité, je me demande si c'est bien nécessaire, dit Pascal. Il lâchera le paquet dans peu de temps.

— Je ne crois pas.

— Pourquoi ?

— Il se lèvera reposé. Vous ne pourrez en venir à bout. Vous ne pouvez continuer à l'interroger bien longtemps. Je crains que l'avocat Dubuc s'en mêle.

— Pourquoi ?

— Gaétan, son fils, est plus ou moins impliqué dans l'affaire. Non, je crois que tu n'auras pas le temps de faire parler Lemyre, dit Diane.

— Tu as peut-être raison.

— Moi, il me reste Gaétan Dubuc. Assez parlé à présent. Je te téléphonerai plus tard.

— Entendu.

Diane accrocha. Elle se retourna et échappa un petit cri. Gaétan Dubuc était debout derrière elle.

— Vous m'avez fait peur.

Les yeux de l'étudiant étincelaient.

— Il a parlé, le petit morveux ?

— La police l'a interrogé pendant vingt-quatre heures sans arrêt.

— Je n'aurais pas vendu un ami, moi.

— Il a dit qu'il n'avait pas d'alibi... c'est tout.

— Vous appelez pas ça vendre un ami, vous ?

— Non.

— Et moi, ne serai-je pas inculqué pour faux témoignage ?

— Je vous aiderai de ce côté-là, dit Diane. Et puis votre père est un puissant avocat.

Dubuc vida son verre.

— Le petit écœurant !

— Mais qu'est-ce que vous avez ?

— Je risque mon nom, non seulement le mien mais celui de mon père et sa réputation pour l'aider ! Et voilà ce qu'il fait !

— Auriez-vous résisté aussi longtemps aux interrogateurs de la police ?

— Aussi longtemps que l'éternité.

— Ah oui ! j'oubliais : vous êtes un homme supérieur, un chef !

— Oui ! hurla Dubuc.

MEURTRE À L'ÉTAT PUR

- Voilà pourquoi vous avez résolu d'aider Lemyre.
- Je suis au-dessus des sottises conventions que sont les lois. J'ai décidé d'aider Lemyre et je l'ai fait en toute liberté.
- Pourquoi tremblez-vous ?
- Je tremble de colère.
- À quelle heure lui avez-vous téléphoné ?
- Sitôt que j'ai su...
- Quelle heure ?
- Dix heures...
- Une lame froide glissa dans le ventre de Diane.
- Mais non, vous avez téléphoné à neuf heures.
- Dix heures ! Dix heures ! Dix.
- Neuf. Le premier bulletin de nouvelles a passé à neuf heures et demie. Donc vous saviez pour la mort d'Odile avant que la radio en parle.
- J'ai téléphoné à dix heures.
- Vous avez tué Odile ! Voilà pourquoi vous tremblez !
- Non !
- Je téléphone au lieutenant Pascal, dit Diane en se levant.
- Ne bougez pas, hurla Gaétan Dubuc.
- Il tenait un revolver dans sa main droite.

Chapitre VIII

— Taisez-vous !

— Si vous n'avez pas tué, pourquoi ne voulez-vous pas que je téléphone au lieutenant ?

— Taisez-vous !

— Vous voyez bien que je sais. D'ailleurs c'est écrit dans tout votre visage. Vous avez tué Odile.

— Oui, je l'ai tuée.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle ne voulait pas de moi.

— Elle ne voulait pas de vous ? Un homme supérieur ne peut tolérer ça, n'est-ce pas ?

— Les filles doivent obéir, elles sont faites pour ça ! Les filles doivent aller aux hommes forts ! C'est la loi.

— C'est votre loi, vous voulez dire ! Mais ce n'était pas celle d'Odile.

— Odile était une petite sotte.

— Elle préférait le mince et pâle petit François Lemyre. Vous aviez beau faire la roue, rouler les épaules, jouer au maître absolu, elle vous écoutait avec patience et retournait vivement auprès du petit François. Cela vous enrageait.

— Une fille n'est pas libre de choisir. Elle faut qu'elle aille vers l'homme supérieur. Telle est la règle.

— Votre règle ! Lorsqu'elle fut enceinte, elle n'en dit rien à François. Puis sachant que vous l'aimiez, elle vous a approché pour avoir de l'aide. Votre père est riche. Apparemment, les siens et elle-même étaient sans le sou. De savoir qu'elle était enceinte cela vous a conduit au paroxysme.

— Un être inférieur engendre des êtres inférieurs. Odile allait donner naissance à un petit François. Le monde en a déjà trop. Il y a une limite à l'accroissement des minables. Cette limite c'est l'homme supérieur qui la pose !

— Que vous dites !

- Que je dis.
- Savez-vous ce que je pense ?
- Dubuc tenait toujours Diane en joue.
- Vous n'êtes pas plus supérieur que ma botte.
- Taisez-vous !
- Mais vous crevez de jalousie, d'humiliation ! Et vous êtes quelque peu fêlé du côté cerveau !
- Taisez-vous ! hurla Dubuc.
- Voilà pourquoi vous avez tué. Le reste ce ne sont que des paroles. Et vous savez ce que le vent fait avec des paroles ?
- J'appartiens à la race d'élite, à la race des chefs. C'est pourquoi j'avais le droit de décider de la mort d'Odile et de son avorton.
- Vous appartenez à la race des malades mentaux. Mais vous avez voulu vous donner une raison de vivre. Vous vous êtes inventé un rôle de chef.
- Non.
- C'est vous qui avez prêté le volume de Nietzsche à Odile. Celui qu'elle a dans le tiroir de son bureau.
- Peut-être... Je voulais lui démontrer, lui prouver.
- Voulez-vous connaître une intuition féminine ?
- Dubuc resta silencieux.
- Odile a essayé honnêtement de le lire, votre sacré bouquin, mais elle l'a mis dans son tiroir puis s'est mise à penser au bon et au doux François.
- Jamais !
- Donnez-moi le revolver, à présent.
- Je vais vous tuer !
- Ah ! parce qu'en être supérieur, n'est-ce pas ? Vous avez décidé que je n'avais plus le droit de vivre !
- Oui.
- Soyez pas ridicule, donnez-moi le revolver.
- Je vais vous tuer !
- Faut dire que vous avez tellement bien machiné votre crime qu'il sera impossible pour votre père, qui vous défendra probablement, de faire oublier qu'il y avait préméditation. Et là où il y a préméditation, la corde est au bout.
- Non, non...
- Odile vous avait téléphoné. Vous saviez qu'elle allait au cinéma avec François. Vous lui avez donné rendez-vous pour le même soir.
- Peut-être, mais...

— Dans la ruelle. Vous l'avez traînée dans la cour puis étranglée. Ensuite vous l'avez amenée à la vue, afin que son corps soit découvert immédiatement et que François soit arrêté le même soir.

— Taisez-vous !

— Vous avez téléphoné à François. Naturellement, il n'avait pas d'alibi valable puisqu'il était au cinéma.

— Taisez-vous !

— Alors vous vous êtes offert pour lui en fournir un, sachant bien que vous aviez là une arme à deux tranchants. Car en effet, en fournissant un alibi à François, François du même coup vous en fournissait un.

— Taisez-vous !

— Non. Gaétan Dubuc, vous n'êtes pas un homme de race supérieure, vous êtes tout simplement un malade mental.

— Non, non !

— La preuve : vous avez volé le petit pantalon d'Odile. Les maniaques sexuels emportent toujours un souvenir de leurs victimes : un gant, un soulier, le caleçon. Je suis sûre que dans un coin connu de vous seul se trouve le petit pantalon de cette pauvre Odile qui a osé vous faire confiance.

On frappait à la porte.

— C'est le lieutenant Pascal, dit Diane. Il s'inquiète pour moi. Allons, donne le revolver.

Gaétan Dubuc laissa tomber l'arme et s'écroula à son tour sur le parquet.

Diane alla ouvrir lentement.

Sans prendre le soin de toucher au revolver.

* * *

— Nous voilà de nouveau seuls, dit Pascal en pressant le bras de Diane avec douceur.

— Eh oui ! répondit Diane gênée.

— Tu te souviens de ce que tu as dit ?

— Oui.

— Tu m'as dit : fais-toi aimer et je t'épouserai.

— Je sais.

— Mais tu as aussi juré de ne plus voir Michel.

— Pour un certain temps.

— Quand même.

— Alors, oui, je l'ai juré.

— Téléphone-lui.

— Quoi !

— Bien sûr ! Téléphone-lui pour lui dire que tu ne veux plus le voir... pour un certain temps, et dis-lui la vérité.

— Grand enfant ! Voilà pourquoi nous avons tant de difficultés à vous aimer, vous, les hommes, déclara Diane. Vous êtes des enfants. Une femme ne veut pas d'un petit frère, elle veut d'un homme.

Mais Yvan ne démordait pas.

— Téléphone.

— Je lui parlerai de vive voix.

— Permets-moi de te dire que je ne te fais pas confiance. Téléphone.

— Soit. Si tu tiens tant à perdre un ami.

— Et je t'accompagne.

Diane haussa les épaules. Yvan était stupide. Mais elle se leva et il l'accompagna jusqu'à la boîte téléphonique. Alors, elle respira un grand coup et composa le numéro de Michel.

— Bonsoir, Michel, dit-elle...

— Bonsoir, astre de ma vie.

Les choses commençaient mal.

— Michel ?

— Oui, cœur.

— J'ai quelque chose à te demander.

— La lune si tu veux.

— Je ne veux plus te voir...

— ...

— Pour un moment, je veux dire...

— Tu ...

— Tu comprends. Il faut que je me fasse une raison.

— Quelle sorte de raison ?

— Il faut que j'arrive à me faire une raison de cœur. Est-ce que je t'aime ?

— Réponds à ça toi-même.

— Tu es bien gentil. Mais Yvan aussi est gentil.

— Il est là ?

— Bien sûr que non.

— Où es-tu ?

— Dans un restaurant.

— Seule ?

LE COEUR À L'AVENTURE

- Mais oui.
- Je te rejoins.
- Non, Michel. Jure-moi que tu n'essaieras pas de me revoir. Il faut que j'aie du temps devant moi.
- Pourquoi ?
- Je te l'ai dit. Pour choisir.
- Tu verras Yvan durant ce temps ?
- Naturellement. Tous les jours même.
- Je ne puis m'opposer à un désir de femme. Adieu Diane.
- Non, pas adieu, au revoir.
- Adieu ou au revoir, comme tu voudras.
- La voix était de glace. Diane accrocha avec tristesse.
- Tu es content, imbécile ?
- Mon amour, dit Yvan.

— FIN —

TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION	7
Les dangereux exploits du Sergent Colette UZ-16, l'as femme détective canadienne française	11
Fiche signalétique: Colette	13
Meurtre sur la scène	15
La maîtresse de Pedro	49
Un corps dans la poubelle	93
Les aventures amoureuses de la belle Françoise AC-12, l'incomparable espionne canadienne-française	121
Fiche signalétique: Françoise	123
Qui est mademoiselle Fifi?	125
Le Club des Valets de Cœur	161
Déesse de la jungle	197
Diane, la belle aventurière	239
Fiche signalétique: Diane	241
Le vol de Cornwall	243
La bombe humaine	285
Meurtre à l'état pur	331

AUTRES TITRES DISPONIBLES DANS LES CAHIERS DU CENTRE
DE RECHERCHE EN LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE (CRELIQ)

Collection Bibliographie

Denis Carrier, *Bibliographie analytique d'Yves Thériault, 1940-1984*

Dominique Hudon, *Bibliographie analytique et critique des articles de
revues sur Louis Fréchette (1863-1983)*

Collection Création

Yolaine Tremblay, *Misia Sert et le jeu de dés*. Roman

Collection Recherche

Joseph Melançon, Clément Moisan, Max Roy, *le Discours d'une didac-
tique. La formation littéraire dans l'enseignement classique au Québec
(1852-1967)*

AUX ÉDITIONS DE L'HEXAGONE DANS LA COLLECTION
CENTRE DE RECHERCHE EN LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Maurice Arguin, *le Roman québécois de 1944 à 1965. Symptômes du colo-
nialisme et signes de libération*

Michel Lord, *En quête du roman gothique québécois (1837-1860).
Tradition littéraire et imaginaire romanesque*

Jean Morency, *le Thème du regard dans la Montagne secrète de Gabrielle
Roy*

Max Roy, *Parti pris et l'enjeu du récit*

Roger Chamberland, *Claude Gauvreau : la libération du regard*

Jeanne Turcotte, *Entre l'ondine et la vestale. Analyse des Hauts Cris de
Suzanne Paradis*

France Nazair Garant, *Ève et le cheval de grève. Contribution à l'étude
de l'imaginaire d'Anne Hébert*

Alain Fournier, *les Insolences du frère Untel. Un best-seller de la
Révolution tranquille*

François Dumont, *l'Éclat de l'origine. La poésie de Gatien Lapointe*

Achevé d'imprimer
sur les presses des
Ateliers Marquis de Montmagny
en novembre 1989



LE COEUR À L'AVENTURE

Durant les années 1940-1960, avant l'avènement massif de la télévision, les aventures d'IXE-13, d'Albert Brien, de Pit Verchères et de leurs homologues ont fait les délices hebdomadaires de dizaines de milliers de lecteurs, jeunes et moins jeunes. Car il faut compter qu'un exemplaire acheté par un collégien à la tabagie du coin circulait entre plusieurs mains avant d'être laissé de côté. On se souvient peut-être moins — question d'époque — que certaines de ces séries d'aventures étaient entièrement menées par des femmes. Leur relecture aujourd'hui est étonnante d'intérêt, en plus de s'avérer une source précieuse de documentation. Le CRELIQ est fier d'inaugurer sa collection « Anthologie » avec ces textes de littérature de masse, domaine auquel des chercheurs du Centre s'intéressent depuis 1976.

Ce travail a été mené parallèlement à un projet de recherche sur « La littérature en fascicules au Québec de 1940-1960 » dont le directeur était Denis Saint-Jacques et auquel ont participé, à titre d'auxiliaires de recherche, Aurise Deschamps et Madeleine Godin. Louise Milot était responsable du volet « acteur féminin ».



CENTRE DE
RECHERCHE EN
LITTÉRATURE
QUÉBÉCOISE

UNIVERSITÉ LAVAL

NUIT BLANCHE ÉDITEUR

MISE EN COULEURS : FRANÇOIS POIRIER